MALGRÉTOUT

SECONDE PARTIE (1).

M. Nouville était bien tel que mon père nous l'avait dépeint. Sa figure douce et rêveuse, ses manières un peu gauches s'accordaient bien avec l'idée qu'on pouvait se faire d'un homme exquis sans initiative. Comme il voyageait moins qu'Abel, j'avais eu l'occasion de l'entendre à Paris, et je pus lui parler de succès auxquels j'avais assisté, ce qui le mit à l'aise avec moi. J'étais assez musicienne pour le juger et pour le complimenter sans maladresse. C'était un simple virtuose, mais de premier ordre. Il n'avait pas, comme Abel, le don de l'improvisation heureuse, le feu créateur, l'idée en propre. Il était trop craintif ou trop indécis pour inventer et produire quoi que ce soit d'original. Religieux interprète des maîtres, s'il développait leurs idées, c'était en restant dans leur couleur et dans leur esprit avec une fidélité remarquable. On sentait qu'il les connaissait tous à fond, et qu'il s'était rendu un compte minutieux de leurs procédés, du mécanisme de leur génie. En cela, il était intéressant comme un érudit qui a du goût. Quant à son exécution, elle était large, pure, délicate et puissante. Certes il était plus irréprochable qu'Abel; emporté par des audaces surprenantes, celui-ci semblait quelquefois sauter sur les épaules des maîtres et se faire emporter par eux comme un enfant qui ose monter un cheval terrible. Je ne pouvais pas le suivre toujours dans ces accès de témérité, et j'avais

(1) Voyez la *Revue* du 1er février.

comme une peur de le voir se casser le cou. Nouville n'avait pas cette fougue, il n'eût osé; il restait attelé au char du génie, mais de quelle allure solide, élégante et magistrale il le conduisait!

J'avais mis la conversation sur cette différence d'aptitudes afin de la rendre sérieuse, car je tenais beaucoup à montrer une parfaite tranquillité de jugement. Abel, qui avait fait de la musique toute la journée, paraissait de nouveau un peu las et nullement disposé à la lutte d'opinions. Il condamna lui-même ses emportemens, et me dit que j'avais parfaitement raison de donner la préférence au jeu toujours sûr, aux idées toujours justes de son ami. Nouville le laissa dire, puis, haussant les épaules: — Bois donc! lui dit-il en lui poussant son verre; tu es un véritable niais quand tu te ménages, toi! Miss Owen, monsieur Owen, n'écoutez pas les absurdités qu'il débite quand il essaie de réfléchir. L'opération de rentrer en soi-même, de s'examiner, de se juger et de se définir est impossible à certains esprits. Voyez celui-ci quand il veut se persuader qu'un simple bonhomme d'exécutant comme moi a droit à son respect! Allons, tais-toi, ajouta-t-il en s'adressant à son ami, qui voulait répondre : tu es quelquefois extravagant en même temps que sublime; mais, que tu tiennes le monstre par les cornes ou par la queue, tu es toujours cramponné à lui, tandis que les gens comme moi sont toujours derrière, emboîtant le pas du mieux qu'ils peuvent, mais ne touchant jamais que la trace.

— Vous ne connaissez pas Abel, dit-il encore en s'adressant à moi; la théorie que vous faisiez tout à l'heure serait mortelle pour lui. Les hommes de génie ne doivent pas être si scrupuleux que vous semblez l'exiger. Ils doivent briser la barrière qui les sépare de l'inconnu. Si ce garçon-là avait ce qu'on appelle le sens commun, il perdrait son empire sur votre âme. Moi qui suis enfermé dans le cercle de la sagesse, je ne vous en ferai jamais sortir, tandis que lui... Je sais et je vois que vous sentez l'art, miss Owen! Eh bien! quand il voudra, il vous fera penser le contraire de ce que vous croyez être la vérité musicale.

Malgré moi, j'attachais un sens moral aux paroles de Nouville, et je me sentis un peu effrayée de sa prédiction. Elle s'accomplissait déjà, je le niais en vain.

Adda, qui avait besoin de causer et de s'exciter, cassa brusquement les vitres. — Ce que vous affirmez là est effrayant, dit-elle à M. Nouville. Si par hasard, avec cette toute-puissance musicale, M. Abel avait le don de bouleverser et de gouverner le cœur et l'esprit de ceux qui l'écoutent! Je suis bien heureuse, moi, de ne pas avoir le sens de l'art et de ne pas me douter des grandes racines qu'il peut plonger dans la vie réelle. Je me borne à trouver M. Abel

fort aimable; mais pour l'accepter comme redoutable il me faudrait la vile traduction de la parole humaine, et non une combinaison de sons qui est pour moi lettre close.

— On te provoque, mon cher, dit Nouville à son ami. Réponds, montre ton esprit, si tu en as pour le moment.

— Est-ce qu'il n'en a pas toujours? reprit Adda, — et pour le savoir elle s'empara d'Abel comme la veille et le taquina avec beaucoup de malice et de séduction. Je remarquai qu'il faisait un peu d'effort pour lui répondre, et que cette note de la « parole humaine » résonnait parfois à son oreille comme une langue étrangère. Il porta plusieurs fois son verre à ses lèvres, comme s'il eût eu besoin d'un stimulant. Peu à peu il s'anima, et fit encore assaut de reparties coquettes avec ma sœur. Comme la veille, Adda fut étincelante; mais tout à coup elle éprouva un dépit mortel. Elle paraissait avoir l'étrange fantaisie de le griser, et, comme il s'en défendait, elle eut l'imprudence de lui dire : — Eh bien! si vous êtes gris, tant mieux! vous ne pourrez pas nous parler en musique ce soir. — Abel prit son verre et l'enfouit dans le seau à glace placé près de lui en disant : — Je suis venu pour votre père et pour votre sœur; si vous ne comprenez pas ce que je leur dirai en musique, ce sera tant pis pour vous! — Et lorsqu'il m'offrit son bras pour sortir de table, il me dit : — Vous avez une sœur bien jolie, mais, grand Dieu! qu'elle est ennuyeuse! Je vous demande pardon, j'ai l'esprit en horreur, et quand on me contraint à jouer de cet instrument-là, il me semble qu'on me condamne à moudre un air sur l'orgue de Barbarie.

Il parlait comme à dessein un peu haut, et je crois qu'Adda, qui nous suivait, donnant le bras à Nouville, dut ne rien perdre de cette réflexion désobligeante. Elle ne s'en montra pourtant pas offensée. Elle avait sur elle-même un empire dont j'ai été longtemps à soupçonner l'étendue. Sa figure ne fit pas un pli, le sourire qu'elle avait gardé à table devant la réponse dure et presque brutale de l'artiste n'avait pas quitté ses lèvres lorsqu'elle fut rentrée au salon. Elle avait juré dans son cœur de se venger de lui.

On causa encore un peu, et, comme elle continuait à se vanter avec affectation de son ignorance musicale, Abel prit son violon en lui demandant si ce n'était pas l'heure où l'on couchait les enfans terribles. — Oui, c'est l'heure, dit-elle; mais je ne serais pas une enfant terrible, si je me soumettais à la règle. Je ne me coucherai pas ce soir avant minuit, je vous en préviens.

— Je n'en crois rien, reprit Abel. Dès que vous n'aurez plus personne à taquiner, vous vous endormirez, et je vais faire un tour de jardin.

— J'attendrai votre retour, dit-elle, pour voir l'effet du clair de lune sur votre cerveau.

Tout cela était dit d'un ton si enjoué, et le beau sourire d'Abel avait tant de douceur, celui d'Adda tant de finesse, qu'on ne pouvait soupçonner l'âpreté du dépit de ma sœur, le secret dédain de l'artiste. Mon père, impatient d'entendre la musique promise et surtout de me la faire entendre, supplia Abel de revenir vite, et, s'approchant d'Adda, il la gronda doucement de ses sarcasmes. Je parlais avec Nouville pour qu'il n'entendît pas la réplique un peu vive de ma sœur, mais elle tenait à se faire entendre. — Sarah, me dit-elle en élevant la voix, viens à mon secours! Voilà papa qui me tance vertement parce qu'il me trouve trop familière avec M. Abel. Il me semble que c'est M. Abel qui a rompu le premier la glace des convenances, et qu'il est fort aise de me voir sauter par-dessus la brisure. Monsieur Nouville, vous qui me faites l'effet d'un homme sérieux, quoique musicien, est-ce que vous ne pensez pas que votre ami a horreur des cérémonies et des airs guindés, et qu'il n'est revenu ici ce soir que dans l'espérance d'en être tout à fait dispensé?

— Madame, répondit Nouville, puisque vous me faites l'honneur d'en appeler à ma gravité, je vous répondrai que si vos aimables jeux d'esprit couvrent une sympathie bienveillante pour Abel, votre gaîté le rend très heureux; mais il est pénétrant, je vous en avertis, et si vous y mettez de l'amertume, il s'en aperçoit fort bien.

— Pourquoi y mettrais-je de l'amertume? reprit Adda. Je ne le connais pas et ne lui veux pas de mal; mais n'étant pas musicienne, par cette même raison que je ne le connais pas, je ne suis pas forcée d'avoir pour lui la moindre sympathie.

— Eh bien! connaissez-le, s'écria Nouville, qui avait surmonté sa timidité des premiers momens et qui montrait le fonds d'énergie et de sensibilité de sa généreuse nature; oui, madame, connaissez-le, et vous ne le traiterez plus comme un si petit garçon.

— Je vous répète, dit Adda, que, ne sachant pas la langue des dieux, je ne peux ni le connaître ni l'apprécier à première vue.

— Comme artiste, c'est possible, répliqua Nouville avec feu, et peu importe; mais comme homme... Tenez, je vais vous le faire connaître. C'est le meilleur ami qui existe!

— Nous voyons bien, dit-elle, que vous l'aimez beaucoup.

— Oui, je l'aime, car je lui dois tout. J'avais déjà passé la première jeunesse, car j'ai quarante ans bientôt, et je vivais misérablement de quelques leçons. J'étais resté inconnu par timidité et par doute de moi-même; c'est Abel qui m'a découvert, prôné, protégé, produit. Il m'a donné des habits, je n'en avais pas pour me présenter; il m'a donné de la célébrité, de l'aisance, de la confiance en moi-même; enfin il m'a donné... tenez! cet instrument qui est ma vie, ma voix, ma parole, l'expression de mon âme...

— Et qui a coûté soixante mille francs? dit Adda.

— Vous le savez? Eh bien! oui, c'est lui qui me l'a donné. Cherchez dans le monde un ami qui, vivant au jour le jour de son travail, trouve avec joie l'occasion de faire un pareil présent à qui ne pourra jamais lui en rendre un semblable! Et je ne suis pas le seul qu'il ait traité avec cette royale tendresse. J'en pourrais citer dix, vingt, qu'il a tirés de la misère et de l'obscurité avec un empressement, une joie, une délicatesse inouies. Non! voyez-vous, Abel est le plus grand prince, le seul grand prince de la terre! C'est la magnificence alliée à la bonhomie; c'est la prodigalité ingénieuse de la Providence. Il a l'insouciance, je dirai même l'apathie d'un bohème en ce qui le concerne, avec des prodiges de volonté quand il s'agit de secourir ou de servir les autres. Quand il n'a plus rien, et cela arrive tous les jours, puisqu'il donne tout, il arrache aux riches le pain des pauvres. Il les persuade, il les enchante, il prodigue son génie pour ouvrir leurs mains en même temps que leurs âmes. Il parle en ce moment de donner un concert. Quand il m'aura forcé de prendre ma part du bénéfice, il s'enquerra du sort des artistes secondaires, et, s'ils sont malheureux, il leur abandonnera la sienne. C'est ainsi partout, il n'accepte pour lui que quand tous les autres sont comblés. Aussi il est pauvre, il n'a pas de château, il n'a pas d'équipages, il voyage souvent à pied pour son plaisir, à ce qu'il dit, à ce qu'il croit, car il n'y a pas eu une minute dans sa vie où il ait songé à regretter ses sacrifices et à se dire qu'il pourrait, comme tant d'autres parvenus de l'art, mener un train de grand seigneur. Je crois même qu'il ne se souvient pas de ses largesses et qu'il se persuade que j'ai payé mon violoncelle. Si vous saviez avec quelle grâce il me l'a donné! Sachant ce précieux instrument en vente et l'ayant essayé plusieurs fois, je ne me permettais pas d'en avoir envie. — C'est cet instrument-là qu'il te faudrait pour être heureux! me dit-il. — Il n'y faut pas songer, lui répondis-je, un pareil trésor est la vie d'un artiste; je n'y songe pas. Je suis trop jeune; ce serait la récompense qu'on se permettrait de se donner à soi-même après trente ans de travail et de succès. — Le lendemain, il m'apportait le violoncelle. — Tu dis qu'il faut trente ans de travail pour mériter ce trésor, me dit-il; ils sont devant toi : dans trente ans, tu paieras si tu peux; je te fais crédit. — L'année suivante, il parcourait l'Amérique et gagnait de quoi payer le violoncelle, car on le lui avait livré sur parole, tant sa parole est réputée sacrée et inviolable.

— C'est charmant, ce que vous nous racontez, reprit Adda d'un ton d'incrédulité persifleuse; il faut que, pour être si magnifique, votre ami gagne des sommes folles, car on assure, quoi que vous en disiez, qu'il ne se refuse rien à lui-même. Il t possible qu'il n'ait

pas le goût des villas et des équipages; il n'en a pas besoin, étant hébergé et transporté par tous les potentats à l'envi l'un de l'autre; mais on sait qu'il a le goût de la table et celui des belles!

— On exagère toujours, s'écria Nouville, qui ne put se défendre d'un mouvement d'indignation. Les gens qui ne peuvent mesurer un grand caractère s'appliquent à regarder la poussière qui s'attache à la semelle de ses bottines; mais qu'est-ce que cela fait aux gens de cœur et d'esprit qu'Abel préfère le vin de Champagne à la bière, qu'il ait une femme légitime ou vingt maîtresses, si bon lui semble? Le jour où il aimera réellement une personne digne de lui, il l'aimera avec adoration, j'en suis certain, et si elle lui demande compte du passé, elle ne sera plus digne de cet amour-là.

— Le passé doit toujours faire redouter l'avenir, dit Adda en me regardant, et si j'étais cette personne...

— Tu ne l'es pas, répondis-je avec une vivacité qui m'emporta subitement au-delà de toute prudence, et si je la connaissais, moi, je lui dirais avec M. Nouville...

— Ne dis pas ce que tu dirais, reprit Adda d'un ton sardonique, à moins que tu ne veuilles que M. Nouville le répète à son ami!

Abel rentrait; mon père, las de cette discussion, courut à lui et le supplia de jouer avec Nouville ce qu'ils lui avaient joué le matin.

— Pas encore, répondit Abel; je venais vous supplier de faire un tour de promenade. Il fait aussi doux qu'un soir d'été. La lune est pure comme un pic de neige. La rivière ne chante pas, mais elle a des soupirs étranges. Le beau pays, le beau ciel et la belle heure! Impossible de s'enfermer quand le dehors nous appelle avec toutes ses voix. Venez tous, je vous en supplie; vous me devez l'hospitalité de cette adorable nature, monsieur Owen!

— Oui, oui, sortons tous, dit mon père, c'est-à-dire Adda... Non! c'est trop tôt, il ne faut pas.

— Si vous sortez, je sors, répondit-elle d'un ton qui ne souffrait pas de réplique.

— Eh bien! je resterai, lui dis-je en m'asseyant à ses côtés. Allez, messieurs, nous vous attendons.

Mon père, ordinairement si doux, parut blessé du despotisme de ma sœur. Il vint à moi et me força de me lever. — Je veux, dit-il, que vous vous promeniez, ma fille; j'ai à causer avec votre sœur, je reste.

Je dus obéir, car il y mit de l'insistance. Je jetai une légère écharpe sur ma tête, et je sortis avec les deux artistes.

A peine étions-nous dans le parc qu'Abel s'empara de mon bras avec une résolution soudaine. Nouville s'était arrêté à regarder le vol d'un sphinx autour d'une fleur; Abel m'entraîna dans l'allée qui

serpentait au bord de l'eau. — Il faut, me dit-il, que je vous parle, il le faut absolument. Vous ne pouvez pas refuser de m'entendre, il n'y a pas de raison pour cela.

— Non, lui dis-je, il n'y a pas de raison, à présent que je vous connais.

— Vous me connaissez? Nouville vous aura parlé de moi? Il m'aime beaucoup, il exagère mes mérites. Je n'ai qu'une qualité exceptionnelle, la sincérité. Pour être sincère avec les autres, il faut surtout l'être avec soi-même, et c'est à quoi je m'attache avec ardeur, sachant qu'il est beaucoup plus difficile de voir ses défauts que ceux des autres. Eh bien! tenez, depuis hier, je me suis examiné tant que j'ai pu. Je n'ai pas eu beaucoup de temps pour cela, me direz-vous; je n'ai été seul que la nuit, et j'ai dormi comme une pierre! C'est vrai; mais j'ai causé avec Nouville avant de venir ici, et tout à l'heure, en me promenant seul dans cette allée, j'ai voulu, j'ai réussi à me rendre compte de ce que je suis, de ce que je veux, de ce que j'éprouve. J'aime, oui, miss Owen, je vous aime. J'aime de cette façon, qui, je crois, est la seule vraie, la seule durable, pour la première fois de ma vie. Avant de vous connaître, je vous aimais d'une amitié sainte. Elle est plus sainte encore depuis qu'elle s'appelle amour dans ma pensée; seulement elle est plus inquiète, plus ardente, et, si vous n'y deviez jamais répondre, je souffrirais quelque chose de nouveau pour moi, quelque chose qui me fait une peur atroce, l'absence d'espoir. J'ai toujours espéré ce que je désirais, je l'ai toujours cru possible; j'y ai toujours marché sans impatience extrême et sans trop de déception. Je ne désirais, il est vrai, que ce que je pouvais conquérir moi-même, et ici ce n'est plus cela. Il faut que je vous plaise et que je vous paraisse ce que je ne suis pas, un parfait idéal. Comment donc faire? Je ne saurais pas vous tromper, quand même je le voudrais. Ma vie est trop à jour et trop en vue, ma planète est pleine d'ombres et de taches. Vous ne comprendrez peut-être pas que ces taches peuvent disparaître, ces ombres se dissiper. Ce que je vous promettrai, vous ne serez pas en moi pour savoir que je peux le tenir. Vous aurez des doutes, des craintes, vous en avez déjà! Vous vous dites que ce qui éclate et aveugle n'est pas ce qui chauffe et éclaire. Vous m'avez fait entendre que le jeu pur était plus persuasif que l'exécution fougueuse. Enfin vous ne paraissez pas disposée à m'aimer, je le vois bien. Alors dites-le tout de suite, j'aime mieux cela; mais dites pourquoi, si vous voulez que je me résigne. Avez-vous un autre amour?

— Non, répondis-je avec assurance, mais...

— Pas de mais! répondez-moi : ma figure vous déplaît-elle?

— Non, depuis que je sais que votre sourire n'est pas une aimable banalité.

— Ah! bien, c'est une vérité alors? Laquelle?

— L'expression d'une bonté aussi réelle, aussi complète, aussi naïve qu'elle le paraît.

— Bien! bien! merci; mais mon laisser-aller, ma spontanéité à dire tout ce que je pense, sans aucun égard aux usages reçus...

— Encore une qualité que je n'appréciais pas hier et dont je vous tiens compte aujourd'hui.

— Alors... mon désordre, ma prodigalité, le peu de cas que j'ai fait jusqu'ici d'une vie de passions sans tendresse...

— Tout cela, je n'aurais pas à vous en demander compte, si l'invasion de la tendresse dans cette vie passionnée devait la modifier à votre avantage. Je songerais fort peu au mien. Je n'aurais d'autre préoccupation que celle de vous voir longtemps et continuellement satisfait de vous et des autres; mais...

— Pas de mais, pas de mais!... Vous m'aimeriez, si... quoi!

— Je vous aimerais si je savais, si je pouvais aimer.

— Et vous ne le pouvez pas?

— Je l'ignore. Je me suis quelquefois, *autrefois*, demandé comment je penserais et agirais en amour. Il me semblait que ce serait bien, que j'aurais du dévoûment, de la justice, de la tendresse, moi aussi, une immense tendresse! mais... Oh! laissez-moi enfin dire *mais*, il le faut! Depuis que ma sœur est mariée, j'ai dû renoncer au mariage, et j'ai cessé de m'interroger. J'ai résolu de ne plus me connaître, je suis devenue vieille tout d'un coup. J'ai vingt-trois ans bientôt, mais ma raison en a quarante. Je l'ai trop exercée au détriment de mon imagination, que j'ai réduite au silence. Mon cœur s'est imprégné de maternité; je n'ai plus su aimer qu'en protégeant, berçant, adorant des êtres sans initiative et sans responsabilité. Je n'ai gardé qu'un ami, mon père, et, grâce à son inappréciable intimité, je n'ai pas senti le vide de mon existence. Après beaucoup de tristesse et d'effroi pour ma sœur, je me suis arrangée pour être heureuse dans la solitude. C'est un travail accompli. Serais-je capable, à présent, d'en accomplir un tout opposé, de reprendre ma personnalité, ma liberté, ma vitalité en un mot, pour me jeter dans l'existence d'un nouveau-venu? Je n'y apporterais probablement que des habitudes de mélancolie et de pusillanimité; je ne comprendrais plus ce que j'aurais compris étant plus jeune; je manquerais peut-être avec les personnes de l'indulgence que je prodigue aux enfans, — car j'appelle ma sœur un enfant aussi! — Et puis en somme, quand ce renouvellement miraculeux de me retrouver comme à dix-huit ans s'accomplirait en moi, je ne serais pas libre pour cela. Je me suis imposé une tâche. Ce ne serait pas la peine d'avoir tant sacrifié à ma sœur dans la personne de son mari pour m'arrêter aux deux tiers de mon entreprise. A présent

je ne paierai plus les dettes de cet incorrigible dissipateur. Il faut subir un mal pour en éviter un pire. Adda sera forcée de voir la vérité quand elle verra disparaître sa propre fortune; mais elle retrouvera ce qui me reste, cette terre que je ne veux pas aliéner, asile définitif de son père et de ses enfans. C'est assez pour vivre honorablement, mais ce ne serait pas assez pour une nouvelle famille, et j'ai dû me vouer au célibat. Comprenez-le et ne me présentez pas l'idée d'une destinée plus riante : ou je ne serais pas capable de l'apprécier, ou il me faudrait regretter de ne pouvoir la saisir.

— Eh bien! répondit Abel, qui m'avait écoutée en serrant mon bras contre sa poitrine, il faut changer cette destinée qui vous enlace sans rien changer au programme de votre dévoûment. Il faut en effet abandonner le Rémonville à ses folies, tâcher d'apprendre à votre sœur la résistance à ses dilapidations. C'est son devoir de mère; mais elle est une enfant, vous l'avez dit, et je doute qu'elle fasse son devoir. N'importe! vous lui laisserez, à elle et à ses enfans, le reste de votre fortune. Achetez ainsi votre liberté, c'est facile, et ce sera très sage. Vous prendrez de tels arrangemens que votre beau-frère ne puisse déposséder sa femme du gîte et du revenu que vous leur assurerez. Faites cela, miss Owen; c'est un acte à passer chez un notaire. Alors vous aurez l'esprit tranquille. L'inévitable avenir des Rémonville sera non plus une chaîne qui vous étrangle, mais une avalanche que vous ne pouvez arrêter en aucune façon; seulement vous aurez préparé le refuge, vous pourrez songer à vous-même. Moi, je m'arrangerai de mon côté pour vous créer un gîte digne de vous. Votre père vous y suivra. Je l'adore, votre père; je ne sépare pas ses destinées des vôtres. C'est un ami, un camarade, un artiste charmant, un cœur d'or. Je veux me dévouer à lui autant qu'à vous.

— Et ma petite Sarah, qui donc fera son éducation?

— Vous! elle sera la sœur aînée, la petite mère de vos propres enfans. Est-ce que votre sœur y fera obstacle? Non certes! elle sera fort aise d'avoir plus de temps à elle pour boucler ses beaux cheveux blonds et couper en pointe ses jolis ongles inutiles et maladroits!

— Si vous haïssez ma sœur, ne me parlez plus, monsieur Abel; ses défauts ne m'empêchent pas de la chérir.

— Eh bien! nous la chérirons, nous la supporterons, nous la gâterons, soit! Nous vivrons avec elle, ici, si bon vous semble, à la condition que le mari n'y sera pas... Et encore que m'importe? J'ai connu et subi tant de figures insupportables! Une de plus ou de moins... Enfin nous vivrons où vous voudrez et comme vous voudrez. Seulement vous viendrez récolter avec moi l'argent nécessaire

à cette vie de famille. Je ne veux pas voyager sans vous; promettez-moi de ne pas me quitter! jurez-le-moi, et j'accepte ma part de tous vos devoirs.

— Vraiment! vous parlez comme si j'avais accepté ce beau rêve!

— Et vous ne l'acceptez pas?

— Puisque c'est un rêve!

— Un rêve que je fais?

— Oui, un rêve que vous faites aujourd'hui et qui vous épouvanterait demain, si j'étais assez vaine pour le partager.

— Parlez-vous pour m'éprouver, ou êtes-vous convaincue de ce que vous dites?

— Pour n'en être pas convaincue, il faudrait donc que je fusse folle? Nous nous connaissons depuis vingt-quatre heures, et je serais déjà assurée de vous être nécessaire? je me sentirais déjà capable de vous donner assez de bonheur par mon affection pour vous rendre légers tous les sacrifices que je serais forcée de vous imposer? En vérité, monsieur Abel...

— En vérité! mademoiselle Sarah, s'écria-t-il, vous croyez peut-être dire ce que vous pensez, mais vous mentez horriblement! Dans ce moment-ci, moi, le sincère passionné, je suis dans le vrai, et vous n'y êtes pas. Ce que je sens en moi est la révélation de l'amour : une révélation est aussi vraie au bout de vingt-quatre heures qu'au bout de vingt-quatre siècles. Le jour où j'ai senti la révélation de la musique, je ne me suis pas dit : Nous verrons demain s'il est vrai que tu aies le besoin et la volonté d'être artiste. Je l'étais, puisque le tressaillement s'était produit dans mon être. C'est absolument la même chose pour l'amour. Hier, aux Dames de Meuse, quand vous chantiez à demi-voix pour votre fillette, cette voix et cet air m'ont fait frissonner de la tête aux pieds; quelque chose d'absolument nouveau se produisait en moi. — Que serait-ce, me disais-je, si la femme qui chante cela, et qui le chante ainsi, répondait à l'image que je me fais d'elle! — Je vous voyais dans ma pensée, oui, je vous le jure, je vous voyais telle que vous êtes, et je ne voulais pas me retourner, je ne voulais pas écarter les branches des saules qui nous séparaient, dans la crainte d'une déception. Les cris de l'enfant m'ont donné ce courage, je vous ai vue, et je ne me suis pas mis à vous aimer, je vous aimais! Qui étiez-vous? Je ne le savais pas. Vous étiez pressée de vous éloigner, cela m'était indifférent, j'étais résolu à vous connaître et à vous retrouver. J'ai demandé où vous demeuriez, et quand j'ai su le nom de votre père, j'ai cru, à cause de l'enfant qui vous accompagnait, que vous étiez Mme de Rémonville. Eh bien! trouvez-moi immoral, si bon vous semble, je n'en étais pas moins décidé à vous aimer. Quand j'ai su

que vous étiez Sarah, la généreuse, la dévouée, la grande, j'ai juré que vous seriez ma femme, et je vous avertis que je ferai tout au monde, que je consacrerai le reste de ma vie, s'il le faut, à me faire aimer de vous. Voilà la vérité, miss Owen, et vos calculs de probabilités, vos appels à la vraisemblance, ce grand mensonge des appréciations vulgaires, n'y pourront rien changer. Ce n'est donc pas un rêve que je fais, et si vous persistez à le croire, c'est que vous me croyez menteur et ne m'estimez pas.

Il serrait toujours ma main avec son bras gauche, et je sentais les forts battemens de son cœur. J'avoue que je ne doutai plus. Je retirai ma main et la portai machinalement à mon front, qui me semblait près d'éclater. — Mon Dieu, mon Dieu! lui dis-je, suis-je digne de cet amour-là, et saurais-je le mériter? Suis-je capable d'y répondre, et ne découvririez-vous pas que vous m'avez placée trop haut?

— Si vous le partagiez, cet amour, s'écria-t-il, vous ne vous demanderiez pas cela, vous seriez comme moi, vous sentiriez que rien n'est bizarre, effrayant ni difficile dans l'avenir de deux êtres qui ne peuvent plus vivre l'un sans l'autre.

Que pouvais-je lui répondre? Il n'était plus douteux pour moi que je l'avais aimé aussi à première vue, que son premier regard m'avait fascinée, que son génie m'avait vaincue, que son premier mot d'amour m'avait enivrée; mais comment oser le lui avouer si vite? Avais-je le droit, moi craintive et entraînée, de proclamer ma défaite comme un triomphe, et pouvais-je puiser dans le sentiment d'une force que je n'avais pas la confiance de dire comme lui : aimez-moi? — Écoutez, lui dis-je toute tremblante, votre volonté, votre courage, votre foi en vous-même, donnent le vertige, et ce n'est pas dans cet état de trouble et d'étonnement que je veux et que je dois vous répondre. Vous avez dû triompher ainsi plus d'une fois de la défiance ou de la raison des autres. Ce ne serait pas là une victoire digne de vous. Laissez-moi redevenir calme, laissez-moi m'interroger et me connaître, moi aussi. Je veux faire, comme vous, appel à ma sincérité intérieure, à ma conscience intellectuelle. Je ne veux pas prendre pour de l'affection vraie le prestige de votre nom et de votre talent; ce serait vous aimer comme d'autres ont dû vous aimer déjà, et cela ne vous a pas suffi, puisque vous me recherchez librement. Je veux être sûre aussi que je ne suis pas vaincue par l'ennui de la solitude, par la crainte de mon avenir. Pardonnez-moi ces hésitations; vous ne les connaissez pas, vous qui avez de l'expérience et qui avez pu faire l'épreuve de vos forces. Moi, je suis une vieille fille qui s'est retirée de la vie avant d'avoir vécu, et à bien des égards je suis encore une enfant.

— Oui, c'est vrai! s'écria-t-il, une enfant que j'adorerai, que je

protégerai, que je porterai dans mes bras, que j'endormirai sur un lit de roses, que je contemplerai à genoux comme vous contemplez votre petite Sarah, que je bercerai sur mon cœur et à qui je dirai chaque soir, en m'arrachant à la brutale étreinte du public : « purifie-moi avec ton regard, toi qui es un ange! » Eh bien! eh bien! pourquoi donc pleurez-vous, mon enfant?

Je pleurais en effet. Pourquoi? Je ne le savais pas, je ne pouvais pas le lui dire. Il s'en inquiéta beaucoup. J'essayais de sourire, de m'expliquer; je pleurais plus fort. Je ne sais quelle corde trop longtemps forcée se détendait en moi. Nous entendîmes des pas derrière nous, je voulais retourner vers la maison; il me prit dans ses bras et m'emporta plus loin en courant. Je suis petite et pas bien lourde; mais il me sembla qu'il avait une force surhumaine, et qu'en cet instant il eût emporté la montagne, s'il l'eût voulu.—Pas encore, me disait-il. Je ne veux pas encore qu'on vous reprenne, qu'on nous sépare! Je me jetterais plutôt dans la rivière avec vous.

En me parlant et me portant toujours, il fournit une longue course, et, me déposant sur le sable, il se mit à genoux devant moi. Il prit mes mains et ses lèvres cherchèrent mes cheveux, d'où mon voile s'était détaché. — Non, lui dis-je, rien de cela, rien qui puisse ressembler à quelque chose de votre passé! Ne me troublez pas. Laissez-moi vous aimer parce que je le devrai et non parce que vous l'aurez voulu.

— C'est vrai! c'est vrai! s'écria-t-il, rien qui ressemble au passé! Je vous respecte, je vous chéris, je vous crains, je le jure! Ne me craignez donc pas, vous! Tenez, voilà votre voile accroché à mon vêtement, reprenez-le, couvrez-vous, cachez-vous si vous voulez, je ne dérangerai pas un pli. Je vais vous reconduire à votre père, qui vous cherche peut-être; mais auparavant dites-moi un mot. Quand serez-vous sûre de m'aimer, quand me le direz-vous?

— C'est une seule et même question. Si j'étais sûre, pourquoi hésiterais-je à le dire?

— Eh bien! quand serez-vous sûre? Vous faut-il un jour, une semaine?

— Il me faut plus que cela! Si je vous demandais un an?

— Pourquoi pas dix, pourquoi pas vingt? Vous voulez me soumettre à une épreuve?

— M'y soumettre moi-même.

— Vous êtes lâche, miss Owen! moi, je suis brave, et je vous dispense de toute épreuve; un mot, et je suis sûr de vous. Dans ce moment-ci, tenez, vous êtes émue, vous avez pleuré, vous avez craint un baiser de moi; dans ce moment-ci, vous m'aimez... Jurez que je me trompe!

— Je ne veux rien jurer, je veux du temps!

— Eh bien, soit! vous en aurez. Je me soumets; mais je jure que vous avez tort! Vous me laissez retomber dans cette vie dévorante dont je voulais sortir; j'étais mûr pour cette résolution : c'était l'heure.

— Ah! m'écriai-je avec effroi, ce ne sera plus l'heure dans un an? Voilà comme vous étiez sûr de vous?

— J'en suis sûr encore; mais je vais souffrir un an, je vais me dépenser en pure perte, car je ne suis pas de ceux qui mentent; je ne vous dirai pas que je vais, dès aujourd'hui, sans espoir assuré et en attendant vos réflexions, m'éloigner des précipices et résister aux vertiges. Non! je vivrai comme auparavant, dans l'ivresse et le bruit. Il me serait impossible de me plonger dans un recueillement sans but; je deviendrais fou. Donnez-moi une certitude, une parole, et je vivrai de votre souvenir.

— Mais, si je vous donnais cette parole, l'attente que je réclame serait inutile; ce serait un pur caprice! Voyons, retournez à vos triomphes, vivez à votre guise, ne vous considérez pas comme engagé avec moi. Sachez bien si vous pouvez désirer encore une affection qui hésite à se donner. Supportez cette contrariété de n'être pas fixé, et, si elle est trop lourde, oubliez-moi. Si au contraire, dans un an, vous persistez à croire que je peux vous rendre heureux, revenez, et ce jour-là je vous jure que je le croirai aussi.

— Alors ce sont des fiançailles?

— C'est à vous de savoir si ma promesse vous engage.

— Oui, dit-il, elle m'engage! Je vois bien que ce n'est pas de vous, c'est de moi que vous doutez; j'aime mieux cela. Je saurai vous convaincre, et après tout c'est mon devoir. Merci, miss Owen, je ne vous demande pas de gage, mais je vous supplie d'accepter le mien. Je n'oserais vous offrir un anneau, cela se voit; mais voilà un brin d'herbe que je roule autour de votre doigt, ne le perdez pas; ôtez-le ce soir et gardez-le desséché. Si je meurs avant de vous revoir, c'est tout ce qui vous restera de moi, et ce sera un souvenir tout aussi éloquent qu'un autre! Si vous ne me le renvoyez pas, je reviendrai, je vous le jure!

Il baisa le brin d'herbe et le noua à mon doigt; puis, comme M. Nouville approchait de nous, il me dit tout bas : — Je vous quitte, il me serait impossible de faire de la musique ce soir et de dire une parole qui eût le sens commun. Je suis trop triste et trop heureux. Je pars, brisé de vous quitter, mais sûr de vous, puisque je le suis de moi! Dites à Nouville que j'ai la migraine et qu'il m'excuse auprès de votre père. Il sait que je vous adore. Il expliquera ma fuite, il vous fera de la musique, et votre sœur n'aura pas le désagrément de m'entendre. Adieu, Sarah! Je pourrais vous revoir

encore, je ne le veux pas; je ne serais peut-être plus aussi courageux qu'aujourd'hui. Adieu, ma fiancée! Dans un an, à pareil jour, où que vous soyez, vous me reverrez!

Nous étions à la limite du parc, il franchit lestement la haie de clôture et disparut dans la direction de Revins.

Nouville, en me trouvant seule, ne montra aucune surprise. — Il est parti? me dit-il. Est-ce qu'il souffre beaucoup de la migraine?

— Comment savez-vous qu'il a la migraine? lui dis-je.

— Ah! c'est qu'il m'avait annoncé qu'il l'aurait probablement. Voulez-vous accepter mon bras, miss Owen? Nous parlerons de lui. Vous l'aimez, n'est-ce pas? Vous n'osez pas l'avouer? J'espère que vous avez eu plus de courage avec lui et qu'il n'est pas parti désespéré?

Ma pruderie anglaise, dissipée par le charme du premier amour, essaya de reprendre le dessus. Ce confident improvisé, au sortir d'une scène qui m'avait donné le vertige, me forçait trop vite à rentrer en moi-même. — Si je l'aimais déjà, répondis-je, m'approuveriez-vous de le lui avoir dit si vite?

— Oui, dit-il sans hésiter. Je vous estimerais encore plus que je ne vous estime déjà. — Et il me parla encore de son ami avec enthousiasme. Il n'était plus gêné et interrompu par le persiflage de ma sœur. Il me raconta d'Abel de véritables traits d'héroïsme; mais en louant son courage, sa fierté, son désintéressement, il en revenait toujours à louer sa bonté, son égalité d'humeur, le charme de son caractère, sa complaisance inépuisable. — Que voulez-vous de plus? disait-il. Il a les grandes qualités qui font l'éclat de la vie, et les dons charmans qui font les joies de l'intimité. Pourquoi hésiteriez-vous? Je ne le comprends pas.

— Parce que tant de mérite entraîne nécessairement des exigences légitimes en fait de bonheur. J'ai peur de moi, je vous jure, et vous devez me comprendre, vous qui êtes resté longtemps obscur, avez-vous dit, faute de confiance en vous-même.

— Oui, je comprends; mais Abel est venu dans ma vie comme un astre lumineux dans la nuit sombre, et il m'a réchauffé de ses rayons. Il m'a donné confiance. Comment échouerait-il avec vous quand il a réussi avec moi? C'est donc que de parti-pris vous résistez à son influence?

— Non, répondis-je, je ne résiste pas, je ne veux plus résister, car je sens bien que je l'aime, et que, si je devais l'oublier, je ne le pourrais pas.

— A la bonne heure! s'écria Nouville en me serrant la main; voilà une belle et bonne parole. Ne la reprenez pas, vous vous en repentiriez toute votre vie!

Nous retrouvâmes mon père seul au salon. Il paraissait triste et comme accablé; j'en fus inquiète. Je l'interrogeai vivement. — Ce n'est rien, me dit-il tout bas; un peu de contrariété, comme souvent! Le caractère de votre sœur... Je l'ai obligée d'aller se coucher, elle s'excite trop tôt. N'allez pas la voir, je vous le défends, ma fille. Vous la gâtez, vous cédez à tous ses caprices. J'ai cru devoir lui parler sérieusement. Si elle ne dort pas, il est bon qu'elle réfléchisse... Allons, ajouta-t-il tout haut, oublions tout! écoutons la musique; mais où donc est Abel?

On lui apprit la retraite d'Abel. Il en fut inquiet et ne parut pas croire beaucoup à sa migraine subite. Il demanda avec anxiété s'il n'était pas contrarié, si les plaisanteries d'Adda ne l'avaient pas blessé. Nouville le rassura à cet égard et le consola en lui jouant des choses exquises, après quoi il prit congé de nous, et alla rejoindre son ami à Revins.

J'aurais voulu être seule, me résumer, me recueillir, me ressaisir peut-être; mais mon père ne songeait pas à se reposer, et il revenait avec une certaine anxiété sur le brusque départ d'Abel. — Pourvu, disait-il, qu'il revienne demain!.

Il ne m'était pas possible d'avoir un secret pour mon père, et je ne crus pas devoir remettre mes confidences au lendemain. Je résolus de lui ouvrir mon cœur avec une complète sincérité; mais comme tous mes secrets antérieurs se trouvaient liés aux projets que je pouvais faire pour l'avenir, je dus commencer par lui révéler la conduite de Rémonville et la mienne. Il était temps d'ailleurs qu'il mesurât l'étendue de nos malheurs de famille et qu'il m'aidât à y porter remède.

Le coup fut très sensible à mon pauvre père. Il se repentit amèrement d'avoir consenti à ce funeste mariage et de n'avoir pas tenu assez de compte de mes répugnances. — Pauvre Adda! dit-il en pleurant, c'est ma faiblesse qui l'a perdue. Je suis trop confiant, moi, je suis aveugle! Ah! je m'explique maintenant l'étrange disposition d'esprit que je lui reprochais ce soir, et que je ne devrais reprocher qu'à moi-même!

Je le consolai un peu en lui jurant qu'Adda ne soupçonnait rien encore, et je lui demandai quelle explication il avait eue envers elle. Il me raconta que d'abord il l'avait grondée de ces taquineries, qui lui faisaient l'effet de coquetteries à l'adresse d'Abel. Elle s'était piquée et lui avait répondu que M. Abel lui faisait l'effet d'un poseur, entouré d'admirateurs intéressés comme M. Nouville. Abel était un écervelé qui perdrait tout à fait l'esprit et à qui tout le monde rendrait service en lui versant de l'eau froide sur la tête, comme elle avait essayé de le faire.

Mon père insistant pour la faire changer d'opinion, elle s'était obstinée à déprécier les deux artistes et lui avait reproché de m'envoyer à la promenade, seule, le soir, avec ces deux aventuriers. Elle avait ajouté des choses piquantes contre moi, assurant que la mélomanie me jouerait un mauvais tour, qu'elle me croyait déjà engouée d'Abel et capable de rêver un mariage avec lui.

Mon père avait répondu qu'un tel mariage comblerait tous ses vœux, et ma sœur, très irritée, s'était retirée en disant que ce n'était pas encore fait et qu'elle s'y opposerait de tout son pouvoir. A cette dernière réplique, mon père s'était fâché et lui avait dit en la reconduisant à sa chambre : — Vous ne vous opposerez à rien, ma chère Adda. Il y a assez longtemps que vous travaillez à accaparer les soins et le dévoûment de votre sœur, et que vous l'occupez de manière à ne pas lui laisser le temps de songer à elle-même. Je veux, moi, qu'elle y songe, et je combattrai très énergiquement désormais le cruel ascendant que vous exercez sur elle.

En écoutant le récit que me faisait mon père de cette scène douloureuse, je fus prise d'un grand effroi. L'aversion de ma sœur pour Abel ne m'avait pas paru une chose sérieuse; mais du moment où elle prenait ce caractère, les rêves auxquels je m'étais laissé entraîner ne pouvaient plus se réaliser sans de cruels déchiremens. Devais-je les provoquer par une nouvelle confidence à mon père? Je connaissais son caractère expansif. La prudence et le mystère n'étaient pas dans sa nature. Il m'eût en vain promis d'attendre, pour révéler ce projet à ma sœur, qu'elle fût revenue à des sentimens plus équitables. Mon secret lui échapperait par tous les pores. Il le confierait joyeusement le soir même aux arbres du parc, Adda le lirait dans ses yeux le matin suivant, à son réveil. Elle n'aurait plus dans son arsenal assez de railleries contre moi, la réservée, la prude, l'hypocrite, vaincue et enivrée en vingt-quatre heures par un passant; elle essaierait de me dissuader, elle me parlerait à toute heure des entraînemens que l'on pouvait reprocher à Abel, elle mettrait dans mon âme l'angoisse et l'épouvante, elle y ferait entrer peut-être l'incurable poison du doute,... ou bien, exaspérée d'une résistance à laquelle je ne l'avais pas habituée, elle me quitterait et retomberait sous l'empire de son indigne mari.

J'eus peur d'elle, je sentis qu'elle me faisait peur de moi, d'Abel, de mon père, de ma destinée, de tout. Je fus vivement combattue par le désir de mettre un peu de joie dans l'âme de mon pauvre père en lui disant que j'aimais, que j'étais aimée, que mon fiancé aspirait à ne jamais nous séparer, qu'il acceptait les désastres et l'abandon complet de ma fortune en faveur d'Adda et de ses enfans. Tout cela, mon père en eût accueilli la croyance avec enthousiasme. Rien n'eût

paru plus logique et plus naturel à son généreux cœur que ce beau roman de mon avenir; mais pouvais-je y croire moi-même aveuglément? A mesure que je rentrais en esprit dans mes préoccupations de famille, je sentais se dissiper les enivremens de mon tête-à-tête avec Abel. Qui sait s'il persisterait un an dans sa résolution? qui sait s'il reviendrait? Que de choses pouvaient se passer en un an! Je commençais à me dire qu'en acceptant une aussi longue épreuve, il avait dû se refroidir, se décourager, et que j'avais ouvert la porte à d'inévitables réflexions. Dès lors à quoi bon parler, si mon rêve ne devait pas aboutir? D'ailleurs, en un an, bien des choses nouvelles pouvaient aussi se produire dans l'intérieur d'Adda, qui la rendraient plus circonspecte et plus douce. Il serait temps de la préparer à mon mariage quand le fiancé reviendrait tenir sa promesse. Un an de persévérance de part et d'autre donnerait à notre union le sérieux que lui refusaient les apparences présentes.

Je me décidai à ne rien dire : ce fut difficile, mon père avait un pressentiment de l'amour d'Abel pour moi. Il me laissa voir qu'il craignait que je ne l'eusse affligé par mes trop sages appréciations musicales. Il me questionna sur cette promenade, sur cette migraine fâcheuse. Il me demanda s'il avait promis de revenir. J'échappai aux questions comme je pus. Je ne suis pas adroite, mais mon père n'est pas pénétrant.

Le lendemain, il partit dès le matin pour chercher des nouvelles de M. Abel. Je tremblais qu'il ne le ramenât, mais en même temps je le désirais follement. Mon père revint seul. Les deux artistes étaient partis pour organiser leur concert à Charleville. Ils avaient laissé une lettre d'excuses et d'adieux écrite par M. Nouville et signée d'Abel et de lui. Ils partiraient ensuite pour Bruxelles, et, s'ils pouvaient disposer de quelques heures, ils viendraient en repassant nous saluer, nous remercier de l'aimable hospitalité, etc. C'était une lettre toute de politesse, où je cherchai en vain quelque indice des sentimens particuliers d'Abel. Sa promesse de revenir bientôt était en contradiction avec ce qu'il avait dit en me quittant. La résolution de ne pas me revoir avant la fin de l'épreuve m'avait paru cruelle, mais passionnée. Une nouvelle visite, quelque agréable qu'elle me fût, annonçait un rassérénement dans ses pensées, peut-être une résignation facile!

Vous le voyez, j'entrais dans la série d'agitations et d'angoisses que ma prudence avait provoquées. Adda fut souffrante ce jour-là, et mon pauvre père se reprocha de l'avoir grondée. Elle garda la chambre, apprit avec une indifférence apparente le départ des deux artistes, et ne reparla ni de l'un ni de l'autre.

Trois jours après, nous vîmes, dans les journaux de la localité,

l'annonce du concert d'Abel et de Nouville. Mon père avait résolu d'y aller, et au moment de partir il me proposa de l'accompagner. — Pourquoi n'irions-nous pas toutes deux? dit Adda. Je me sens tout à fait guérie, et j'ai un énorme besoin de mouvement et de distraction.

— Mais vous n'aimez pas la musique? objecta mon père.

— N'importe, je verrai du monde, je changerai de place. Le médecin m'a permis aujourd'hui de sortir. Il fait beau, le concert a lieu à une heure, nous serons rentrés avant le coucher du soleil.

J'étais résolue à ne point aller à ce concert, et l'idée de m'y trouver en contact avec les regards et les observations de ma sœur m'eût confirmée dans cette résolution. Elle le devina bien, car elle mit une ardente insistance à s'y rendre; elle déploya toutes ses séductions, caressa tendrement le cher papa qui l'avait grondée, disait-elle, à propos de ces artistes, mais qui devait lui avoir pardonné, puisque depuis ce jour *néfaste* elle avait été *bien sage*, et s'était abstenue de toute critique contre les personnes absentes ou présentes. Mon père dut céder; mais il voulait m'emmener aussi. Je n'avais pas entendu Abel et Nouville marier leurs *divins accords*, comme disait Adda, et il ne comprenait pas que je pusse hésiter. Je prétendis ne vouloir pas quitter les enfans en même temps que leur mère. Futile prétexte, selon Adda. Le *baby* n'avait besoin que de sa nourrice, et la petite Sarah pouvait fort bien venir avec nous. Sarah s'écria aussitôt qu'elle voulait *courir en chemin de fer*, c'était pour elle une fête.

Je fus forcée de transiger. Je promis d'accompagner mon père et ma sœur avec Sarah jusqu'à Nouzon, un village admirablement situé sur la Meuse, à un quart d'heure de distance de Charleville. C'est là que demeurait notre ami le pasteur Clinton, chez qui nous attendrions, l'enfant et moi, la fin du concert et le passage du train qui nous ramènerait tous à Malgrétout.

Quand nous fûmes à Nouzon, Adda, qui ne croyait pas à la sincérité de ma résolution, s'étonna de me voir descendre. — Quelle folie! me dit-elle. Viens donc avec nous! tu en meurs d'envie! La petite dormira pendant le concert, ou le domestique la promènera.

Je persistai. Si j'avais dû aller au concert, je n'aurais pas consenti à emmener Sarah, pour la faire souffrir dans l'atmosphère d'une foule ou pour la faire promener par un domestique assez nouveau à mon service. — Mais, me cria ma sœur, vous ne trouverez personne chez M. Clinton! Ils sont tous *mélomanes* dans la famille, ils seront au concert.

— Je trouverai toujours, répondis-je, la maison pour me reposer et le jardin pour promener la petite.

La locomotive siffla, le train, un instant arrêté, reprit sa course. Mon sacrifice était consommé; je pris la petite fille dans mes bras et la portai à la maisonnette du pasteur, qui était à une courte distance de la station.

Je n'y trouvai que la vieille gouvernante, qui se récria sur la solitude où je tombais. Toute la famille était effectivement au concert; ils étaient partis dès le matin et ne rentreraient que le soir. Je répondis que j'avais prévu cela et que je venais réclamer l'hospitalité de cette bonne femme, c'est-à-dire un verre de lait pour ma fillette et la liberté de me promener seule avec elle dans le jardin et les prés environnans.

Je passai donc là une heure paisible dans un endroit charmant, car tous ces villages, situés à un quart d'heure de trajet de locomotive les uns des autres, sur le bord de la Meuse ou sur la croupe des rochers qui la dominent, occupent des sites admirables. Le temps était chaud, et les jardins, encore pleins de fleurs, avaient l'air de se croire au printemps. L'automne n'avait pas encore jauni les arbres, et j'avoue que je ne m'en plaignais pas. Je n'aime pas ces tons diaprés que l'on vante trop, et qui, par des effets souvent criards, détruisent l'harmonie de la verdure ou troublent les notions de la perspective. Tout était riant et pur; Sarah jouait avec plaisir dans un lieu nouveau. Ma tristesse se dissipait toujours quand je voyais rire et gambader la chère petite créature. Je m'applaudissais de mon courage. Le cœur me battait bien encore en songeant qu'à cette heure Abel, voyant mon père et ma sœur dans une avant-scène, me croirait indifférente à son succès ou repentante de ma promesse; mais s'il se souvenait d'avoir dit : « J'aime mieux ne pas vous revoir, » ne devait-il pas me tenir compte de ma fermeté et s'expliquer mon absence?

Tout en jouant, Sarah m'avait entraînée dans une prairie terminée par un petit bois. Nous y trouvâmes un ajoupa de bûches et de roseaux que le pasteur Clinton avait fait récemment construire sous un bouquet de grands sorbiers. L'enfant entra dans cet ajoupa, s'amusa avec des coquillages qu'elle y trouva, et, s'étendant sur le banc qui en garnissait le fond, elle s'endormit. Elle y était très bien. Je l'enveloppai de mon plaid, je tirai de ma poche une petite Bible que j'avais apportée, et, m'asseyant au seuil de ce pavillon rustique où reposait mon enfant, je me mis à essayer de lire. Je cherchais dans cette belle poésie des génies primitifs les enseignemens à la sagesse qui convenaient à la situation de mon âme. La concision de ces maximes antiques les rend propres à beaucoup d'interprétations, et le sens qu'on s'efforce de leur donner répond toujours à une préoccupation intérieure qui s'accuse et se creuse

d'autant plus qu'on cherche à la définir. C'est ce qui m'explique pourquoi les exercices de piété rendent toujours plus vives les émotions qu'ils sont destinés à calmer.

Tout à coup, sans que je l'eusse entendu approcher, un homme sort du petit fourré qui m'environne et tombe à mes pieds. C'était lui, c'était Abel! — Eh bien! et le concert? m'écriai-je stupéfaite.

— Il va son train, répondit-il gaîment, il va fort bien. Il y a trois fois plus de monde que la salle n'en peut contenir; on y étouffe. Votre père et votre sœur sont là, tout près de la scène. J'ai déjà joué mon solo et un duo avec Nouville. Votre père, qui sait fort bien pénétrer dans les théâtres, est venu me complimenter. Il m'a dit où vous étiez, et qu'à cause de la petite fille vous n'aviez pas voulu venir jusqu'à la ville. A peine m'avait-il quitté, que j'ai calculé le temps qu'il me fallait pour venir ici et m'en retourner : une demi-heure! L'entr'acte des deux parties du concert durera ce temps-là. Nouville jouera ensuite un concerto qui durera dix minutes; après, on chantera. J'ai donc une demi-heure à vous consacrer, c'est-à-dire que j'ai trois quarts d'heure devant moi avant de reparaître devant le public, à moins que vous ne me chassiez tout de suite.

La joie, la reconnaissance et la crainte se combattaient en moi. L'image de ma sœur se mettait toujours entre moi et le bonheur; il était impossible que cette course en chemin de fer, au beau milieu d'une solennité musicale qui mettait sur pied tous les habitans du pays, ne fût pas l'objet immédiat ou prochain de tous les commentaires, et que ma sœur ne fût pas tôt ou tard informée de l'aventure.

Abel devina les inquiétudes que je n'osais lui exprimer. Ce qui devait me rassurer selon lui, c'est que précisément toute la population s'était entassée dès le matin à Charleville et à Mézières (ces deux villes ne sont séparées que par la Meuse). Il était venu seul dans un wagon, les autres étaient vides ou ne contenaient que des étrangers en route pour la Belgique, lesquels ne songeaient point à s'enquérir de sa personne. Il avait caché sous un pardessus de voyage son habit noir et sa cravate blanche. Il avait enfoncé sur ses yeux un chapeau mou; aucun employé de la petite gare de Nouzon ne l'avait remarqué. Il avait erré un instant pour trouver la villa du pasteur, ne voulant se renseigner auprès de personne. Il m'avait aperçue, traversant la prairie avec Sarah. Il s'était glissé par une ruelle déserte, puis il s'était dirigé vers moi à vol d'oiseau par le petit bois. Enfin il croyait avoir fait une chose très prudente et très mystérieuse : il ne se disait pas que si Sarah n'eût point été endormie, elle eût été un témoin impossible à faire taire.

Mais, tout en sentant le danger auquel il m'exposait, je voyais

dans ses yeux tant de tendresse et de joie que je ne pus me résoudre à le gronder; j'étais si heureuse moi-même, et nous avions tant d'autres choses à nous dire, au lieu de nous préoccuper de l'opinion des autres! Nouville lui avait répété mes paroles, qui avaient changé ses résolutions. Puisque je l'aimais, il ne voulait plus s'éloigner. Il donnerait sur toute la frontière des matinées musicales qui motiveraient sa présence. Cela ne pouvait en aucune façon me compromettre. Il avait lu dans les yeux de mon père le vif désir d'une *entente cordiale* entre nous. Qui pourrait donc s'opposer à nos légitimes amours? S'il fallait attendre le mariage un an entier, il se soumettrait, il avait juré de se soumettre; mais pourquoi fallait-il se perdre de vue?

Il semblait si heureux que je n'eus pas le courage de le détromper. Quand il était là, ému, haletant, m'enveloppant de son beau regard, je ne pouvais me défendre de partager ses illusions. La résistance de ma sœur ne me paraissait plus sérieuse. Avec quelle chaleur il me remerciait de l'aimer! avec quelle conviction il m'exprimait sa passion! avec quel charme il me peignait l'avenir! Le temps passait comme une flèche.

Je me rappelai qu'on l'attendait peut-être, qu'un nombreux auditoire s'étonnait de son absence. Je le forçai de regarder sa montre, je le forçai de me quitter. Il n'en voyait plus la nécessité, il était ivre, il ne comprenait plus rien à la vie réelle. Sarah s'éveilla; je ne voulais pas qu'elle le vît. Je le poussai dans le bois, il s'attachait à mes mains, qu'il couvrait de baisers. Enfin il partit, et il arriva, il me l'a dit depuis, juste au moment où il devait jouer son grand morceau d'éclat. Nouville seul comprit d'où il venait. Il le débarrassa à la hâte de son pardessus, lui versa de l'eau froide sur les mains, et le poussa essoufflé et tout brûlant sur la scène. Il joua admirablement et fut rappelé trois fois. Il voulait partir pour Givet après le concert. Il fut littéralement enlevé par les officiers de la garnison, qui le forcèrent de dîner avec eux. Mon père ne put le rejoindre dans la foule et revint avec Adda me retrouver pour me raconter ce triomphe. Ils ne se doutaient pas de mon entrevue avec l'artiste, et, chose étrange, personne ne parut s'en douter dans le pays.

Le soir, à dîner, mon père fit compliment à Adda de sa conversion. — Croiriez-vous, me dit-il, que, pour la première fois de sa vie, elle a admiré, applaudi?

— Dites à ma sœur, répondit Adda, que, la première, j'ai jeté mon bouquet à M. Abel. N'attribuez pourtant pas cet acte de déférence à l'enthousiasme. Je voyais toutes ces provinciales embarrassées des fleurs qu'elles avaient apportées pour lui, aucune n'osant

jeter son offrande la première. Elles eussent été capables de les remporter. C'eût été mortifiant pour cet enfant gâté du beau sexe. Je lui devais une gracieuseté pour le plaisir qu'il vous a donné; j'ai pris l'initiative, et je l'ai prise avec une certaine désinvolture, convenez-en, papa?

— Oui, dit mon père en riant, vous aviez l'air de dire à toutes ces pauvres dames de province : Voilà comment on fait à Paris!

— Il faut vous révéler, ma chère Sarah, ajouta ma sœur, qu'elles sont horriblement jalouses de nous à l'heure qu'il est, car je me suis amusée à faire savoir à quelques-unes que M. Abel et M. Nouville étaient venus chez nous, jouer pour nous seules deux jours de suite. Le ton dont elles m'ont répondu : « vous êtes bien heureuses! » accusait un amer dépit.

— Vous devriez faire une exception à votre critique, dit mon père; il n'y avait pas là que des provinciales.

— C'est vrai, il y avait la vieille lady Hosborn avec Mlle d'Ortosa. Elles sont arrivées à la seconde partie du concert seulement. Cela, c'est meilleur genre qu'il ne faut, selon moi.

Ma sœur se mit à parler de ces dames et à les railler. Si je vous rapporte ses paroles, c'est que les personnes en question, Mlle d'Ortosa surtout, que je ne connaissais alors que de vue, devaient bientôt jouer un rôle important dans notre existence.

Lady Hosborn et son fils Richard habitaient leur château du Francbois, situé dans les Ardennes luxembourgeoises, non loin de la frontière franco-belge, — non loin de Malgrétout par conséquent. Nous avions reçu, mon père et moi, une visite de lady Hosborn, nous l'avions rendue, et là s'étaient bornées nos relations. Il y avait une trop grande disproportion entre la richesse, le luxe et le bruit des hôtes du Francbois et notre modeste existence, dont nous désirions ne pas nous départir. Lady Hosborn m'avait paru une excellente femme, et rien de plus; Adda, qui ne l'avait vue qu'au concert, la trouvait affreuse, — elle n'était pas belle, — et souverainement ridicule : elle ne s'habillait pas avec goût.

Quant à Mlle Carmen d'Ortosa, c'était bien différent. Elle était belle, et ses toilettes exquises eussent pu servir de modèle aux plus habiles. C'était une fille de grande maison sans fortune, qui venait depuis deux ou trois ans en villégiature chez lady Hosborn; elle était fort remarquée dans le pays pour sa beauté, son esprit et ses habitudes d'indépendance. On la traitait d'excentrique, ce qui est un anathème sérieux en province. On disait d'elle beaucoup de mal et beaucoup de bien. Selon les uns, elle était la maîtresse du jeune lord; selon d'autres, elle avait pour amans tous les brillans personnages qui hantaient le château du Francbois; selon d'autres enfin,

elle était un peu coquette et parfaitement sage. Les pauvres gens la disaient très généreuse.

Je n'avais pas d'opinion sur elle, mais ma sœur voulait absolument s'en faire une, et sous le dénigrement on voyait percer une ardente curiosité. — Qu'est-ce que vous pensez, nous dit-elle, d'une fille qui court les champs avec tous les godelureaux de France et de Navarre, sans parler de ceux des quatre parties du monde qui font l'ornement et les délices du Francbois? Je sais bien qu'elle peut être vertueuse quand même. Eh! mon Dieu, ce n'est pas si difficile d'être vertueuse, les hommes d'aujourd'hui ne sont pas déjà si séduisans! mais, pour se plaire en la compagnie de tant d'écervelés, il faut qu'elle ait peu de cervelle. Qu'en dites-vous, mon père?

— Je suis de votre avis, répondit-il, s'il est prouvé que tous ses amis sont des sots; mais vous les jugez un peu vite. D'où les connaissez-vous?

— Mon mari m'en a présenté deux ou trois qu'il connaît, et que j'ai trouvés absurdes.

— Il les a peut-être choisis exprès pour vous dégoûter du monde.

— Oh! je sais fort bien que c'est son intention; il veut y aller sans moi.

Je parlai d'autre chose, mais elle revint à sa préoccupation. — On assure, dit-elle, que M. Abel est très lié avec... c'est-à-dire très protégé par lord Hosborn; il ne nous a pourtant pas dit qu'il eût été ou qu'il dût aller chez lui... S'il y allait, nous le reverrions. Je serais curieuse de savoir ce qu'il pense de Mlle d'Ortosa, et s'il fait quelquefois partie de son cortége.

— Comme cette Mlle d'Ortosa vous intrigue! dit mon père étonné; on dirait que ses lauriers empêchent ma pauvre Adda de dormir!

— Moi? je songeais non plus à elle, mais à nos deux artistes. Il faut absolument que nous les ayons encore à dîner, cher papa! Écrivez-leur donc qu'ils s'arrêtent ici en allant à Bruxelles. A présent leur musique m'amusera énormément, je vous jure.

Mon père répondit qu'ils avaient promis de revenir et qu'il craindrait d'être indiscret en paraissant l'exiger. Adda se récria, insista, et, ne pouvant le décider, déclara qu'elle écrirait elle-même. Mon père haussa les épaules, pensant qu'elle ne songeait nullement à le faire. Elle le fit en mon nom et au nom de notre père; elle écrivit à Abel que nous l'attendions avec son ami pour dîner le lendemain chez nous. Elle fit partir sa lettre et nous l'annonça quand il n'était plus temps de l'empêcher. Mon père ne lui en fit pas reproche. Il était disposé à l'indulgence quand il songeait aux malheurs suspendus sur la tête de sa pauvre enfant, et il ne voyait dans son empressement à lui ramener les deux virtuoses que le désir de réparer

ses torts et de lui être agréable; mais moi, j'y voyais un caprice étrange, et j'appréhendais quelque piége.

Le lendemain, bien qu'elle n'eût pas reçu de réponse, elle s'occupa toute la matinée de préparer une ravissante toilette, et, vers cinq heures, elle m'entraîna au jardin, certaine, disait-elle, que nos invités allaient paraître.

En effet, une voiture de louage approchait rapidement par le chemin qui côtoie la rivière, et cette voiture entra dans le parc; mais ce ne fut point Abel et son ami qui en descendirent, ce fut mon beau-frère, M. de Rémonville. Son arrivée m'était fort indifférente; mais je remarquai qu'elle était fort désagréable à ma sœur. Elle rougit, pâlit, se mordit la lèvre jusqu'au sang et lui fit un accueil glacial. Rémonville n'en parut ni surpris, ni attristé. Je trouvai sur sa figure un redoublement d'audace et d'impertinence. Il alla saluer mon père et monta à son appartement, en priant sa femme de l'y suivre.

Quand ils redescendirent pour dîner, je remarquai qu'Adda avait quitté sa toilette pour une robe très simple, et il me sembla qu'elle avait pleuré. Abel et Nouville venaient d'arriver. Mon beau-frère affecta d'appeler Abel *mon cher* et de lui offrir d'un air de protection une main qu'Abel ne prit pas dans la sienne et ne voulut point voir.

Ce début ne laissa pas de m'inquiéter, et, comme Abel me donnait le bras pour passer à la salle à manger, je pus le prier tout bas, en deux mots, de dissimuler son aversion. Il me répondit que je pouvais compter sur sa prudence.

En effet, il s'observa, et je remarquai qu'il éludait avec assez d'adresse toute occasion de causer directement avec Rémonville; mais celui-ci était décidé à faire échouer la réserve de ses manières. Il le prit avec lui sur un ton de supériorité sociale, sans se soucier le moins du monde d'irriter un homme qui pouvait le démasquer devant sa femme. Il brava cette loyauté qui l'épargnait; on eût dit qu'il voulait forcer Abel à répondre par quelque allusion qui eût amené entre eux une querelle.

Après le dîner, ce fut pire. Abel répondait avec esprit et malice aux dédains que mon beau-frère affichait pour l'art et ceux qui en vivent. — Voyons, *mon cher*, dit Rémonville, qui me regardait ostensiblement à chaque attaque dirigée contre les musiciens, — vous n'allez pas me soutenir que c'est un état social de courir le monde à la recherche d'un public, comme vous êtes forcé de le faire! On prétend que vous gagnez beaucoup d'argent; mais le monde est divisé en deux catégories : ceux qui savent gagner l'argent et ceux qui savent le dépenser, et il est de tradition, depuis que le monde existe, que la seconde catégorie a toujours dominé la première, par

la raison très simple que, sans les oisifs riches, les travailleurs pauvres resteraient sans ouvrage. Vous nous exploitez, mes beaux messieurs, et vous faites fort bien; vous nous faites payer plus ou moins cher vos chansons héroïques ou gaillardes. C'est votre droit; mais le jour où il nous plairait de vous dire que nous ne voulons plus de chansons d'aucune sorte, vous ne pourriez plus vous vanter d'être des artistes indépendans, vous trouveriez que vous l'êtes beaucoup trop, et vous vous hâteriez de nous offrir vos grands talens au rabais. Quant à moi, mon cher Abel, si j'étais à votre place, c'est-à-dire si, avec du talent, j'avais le goût du plaisir et de grands besoins, je me ferais plus souple de manières, et je ne risquerais pas, comme on vous reproche de le faire et comme vous paraissez vous en vanter, de m'aliéner les protecteurs utiles. Ayez un jour d'orgueil et de dépit, je suppose, à la cour de Russie; que l'autocrate détourne de vous son regard olympien, toute la noblesse de l'empire vous abandonne, et vous vous fermez le pays le plus lucratif, le Pactole des virtuoses.

Il continua sur ce ton avec l'obstination sèche et pédante qu'il portait dans ses théories, et il posa ses conclusions, à savoir que le plus grand des artistes était forcément l'esclave et le jouet du plus imbécile des riches.

Il me regarda encore avec affectation en prononçant son arrêt. Je regardai Adda; elle seule pouvait avoir excité son mari contre moi et contre le projet qu'elle m'attribuait d'épouser un artiste. Mon regard fut sans doute aussi explicite que celui de mon beau-frère, car elle rougit et perdit contenance.

Nouville me parut fort blessé de la théorie, mais Abel la supporta avec une sérénité railleuse. — Je vous ferai observer, monsieur, répondit-il, que si nous recevons l'aumône, comme il vous plaît de le dire, nous vous la faisons souvent aussi. Je me souviens d'avoir joué du violon dans des maisons où vous vous trouviez et où je ne recevais pas de paiement.

— Celle-ci par exemple? reprit Rémonville.

— Je ne parle pas de celle-ci, je suis trop honoré quand on m'y écoute; c'est alors vraiment que je reçois l'aumône d'une sympathie qui m'élève à mes propres yeux.

— N'écoutez pas M. de Rémonville, s'écria mon père, que son gendre avait mis hors de lui, et qui, en se chargeant de défendre avec ardeur la cause des artistes, avait servi sans le savoir le dessein que Rémonville avait formé de les attaquer et de les rabaisser devant moi. Ne l'écoutez jamais quand il monte le dada de la discussion. Il veut être député, il s'exerce, et peu lui importe la thèse, pourvu qu'il la pousse à bout. Ce qui me paraît clair en somme,

c'est que je reçois ici *l'aumône* de votre génie, et que vous voulez bien accepter *le salaire* de mon admiration et de mon affection.

En parlant ainsi, mon père serra vivement les mains d'Abel. Je lui donnai indirectement la même marque d'estime en tendant les deux mains à M. Nouville, et je regardai ensuite fixement mon beau-frère, qui fut forcé de détourner son méchant et insolent regard.

Adda me parut très mal à l'aise, elle prit mon bras, et, m'entraînant dans le boudoir : — Tout ce qui se passe là est absurde, me dit-elle ; mais je désapprouve absolument M. de Rémonville.

— Pourquoi? répondis-je. Il ne fait que répéter, dans des termes plus acerbes, ce que tu penses des artistes et ce que tu m'en as dit.

— Gronde-moi, Sarah! tu en as le droit. Ce qui arrive vient de moi, et je m'en accuse. Oui, c'est moi qui ai écrit, il y a quatre jours, à mon mari, ta rencontre avec Abel, ses deux dîners ici, l'engouement musical de mon père et le concert projeté à Charleville. En écrivant cela, je te jure que je ne songeais pas à le faire intervenir, et tu as dû voir que son arrivée ce soir m'a péniblement surprise. Je ne sais pas toujours de quoi entretenir dans mes lettres un époux si souvent absent. Vraiment j'arrive à ne plus le connaître et à causer par écrit avec lui comme avec un homme du monde quelconque pour qui je ferais de l'esprit, afin de dire quelque chose. J'ai peut-être fait quelques plaisanteries sur toi et sur M. Abel. Que veux-tu, je suis moqueuse! et peut-être aussi, pressentant que mon mari blâmerait notre invraisemblable liaison avec ces artistes, ai-je pris ce ton railleur et dédaigneux pour le rassurer. Enfin j'ai eu tort, et j'en suis punie. Mon mari s'est mis en tête d'être jaloux. Il est accouru, il m'a fait une semonce, il a prétendu que j'aurais dû protester contre l'intrusion de ces *vagabonds* chez toi, ou prendre le chemin de fer dès le premier jour pour retourner près de lui. Tu vois, il m'a forcée de mettre la plus laide de mes robes; ne crois donc pas qu'il ait songé à te blesser ni à critiquer notre père. C'est à moi seule qu'il en a, et je prévois qu'il va m'emmener dès demain.

Je ne pus rien répondre. M. de Rémonville entra et me demanda si je voulais bien lui accorder un moment d'entretien. — Pas maintenant, lui répondis-je avec fermeté; j'entends que l'on accorde les instrumens, et je ne ferai pas à ces messieurs l'impertinence de ne pas les écouter. — Je rentrai au salon. Je ne sais comment je sortis si brusquement de mes habitudes de patience et d'abnégation. Je pense que l'amour me donnait l'énergie qui manque à mon caractère.

J'espérais qu'Adda, pour me prouver la sincérité de son repentir, emmènerait son mari; mais ou elle ne le tenta pas, ou elle n'y put réussir. Il rentra au salon dès que le duo fut commencé, fit crier le parquet, eut des accès de toux vibrante, et finit par s'étendre sur

le sofa bien en face des deux artistes, afin de dandiner son pied à contre-mesure. Nouville ne put retenir des mouvemens d'impatience, mon père faillit s'emporter. Abel ne parut s'apercevoir de rien et joua mieux que jamais.

Quand le duo fut terminé, mon beau-frère nous fit la grâce de se retirer sans rien dire. Un instant après, Abel sortit du salon. Je pressentis quelque chose de grave. Je le suivis comme pour donner un ordre, et je restai sur le seuil de la salle à manger, derrière une porte battante. Ils étaient dans le vestibule, à deux pas de moi, et j'entendis Abel qui disait : — Vous avez fait tout votre possible pour m'irriter, vous n'y avez pas réussi. Ce n'est pas ici que je vous demanderai l'explication de cette hostilité, je respecte trop la maison où nous sommes; j'irai vous la demander dans une maison que je respecte infiniment moins et où l'on vous trouve plus souvent.

— Je vous attends à Paris demain soir, répondit Rémonville.

— Non, ce n'est pas mon jour. Vous m'avez provoqué, je choisirai, pour en connaître le motif, l'heure et le lieu qui me conviendront. Au revoir, monsieur le comte.

— Soit! Puisque vous n'êtes pas pressé, ça vous regarde, mon cher!

Abel rentra et me trouva derrière la porte. Je lui saisis les mains. — Vous ne vous battrez pas avec le mari de ma sœur, lui dis-je; vous mépriserez ses impertinences, vous ne mettrez pas entre vous et moi l'obstacle d'un duel!

— Je vous donne ma parole d'honneur, répondit-il, que je ne le provoquerai pas. Rentrons, rentrons! qu'on ne s'aperçoive de rien!

Il se remit à faire de la musique comme si de rien n'était. Adda alla rejoindre son mari en me disant à l'oreille qu'elle craignait de le rendre jaloux en écoutant plus longtemps Abel. J'ignore si elle était dupe de cette jalousie; quant à moi, je ne l'étais pas.

Abel et Nouville se retirèrent de bonne heure; ils allaient passer la nuit à Givet, de là ils se rendraient à Dinant. Abel me demanda tout bas si je recevais bien directement les lettres qu'on m'écrivait. Je ne songeai pas à lui dire que je ne l'avais pas autorisé à m'écrire; je le priai d'adresser poste restante.

Le lendemain, après avoir annoncé son départ, sans parler d'emmener sa femme et ses enfans, M. de Rémonville me pria de faire un tour de parc avec lui. Je m'attendais à ce qu'il reprendrait ses attaques de la veille sur *le néant* de l'art et des artistes; mais il parut avoir oublié l'incident, et avec une incomparable aisance il me pria de lui prêter encore une centaine de mille francs pour un excellent placement, une affaire admirable qui le mettrait à même de me rembourser, en moins de trois ans, tout ce que j'avais eu l'aimable obligeance de lui avancer.

Je refusai net; il insista et me força de lui dire que je ne ferais plus rien pour lui, quoi qu'il pût arriver.

Il reprit alors son ton âpre et son regard moqueur. — Je comprends, dit-il; vous voulez vous marier prochainement?

— Que vous importe? répondis-je.

— Il m'importe beaucoup, si c'est un joueur de violon que vous comptez épouser. Je ne puis m'y opposer, mais je ne souffrirai pas que ma femme et ma fille acceptent cette parenté. Nous sortirons de chez vous pour n'y jamais rentrer, pour ne jamais vous revoir, le jour où vous nous annoncerez ce beau mariage.

— Je comprends aussi fort bien! répliquai-je; vous comptez exploiter ma tendresse pour ma sœur et pour ma nièce, et si je vous donnais les cent mille francs dont vous avez besoin, vous ajourneriez vos menaces, sauf à les renouveler en présence de nouveaux besoins d'argent que j'hésiterais à satisfaire. Et vous iriez ainsi jusqu'à ce que, n'ayant plus rien, je pusse disposer de moi-même comme bon me semblerait sans vous offenser.

— Vous me prenez, s'écria-t-il en pâlissant d'une manière effrayante, pour le dernier des misérables!

— Je vous prends pour un fou, qu'une détestable passion domine et rend capable de tout; mais vous ne me ferez pas oublier ce que je dois à l'avenir de mon père et de ma sœur.

— Et à celui du fortuné musicien...

— Taisez-vous! je vous défends de me railler, si vous ne voulez que je vous écrase de mon mépris.

Je lui tournai le dos et allai m'enfermer dans ma chambre, où je me trouvai mal. Ces scènes violentes, ces accès d'énergie fébrile n'étaient pas mon fait. Je serais morte si elles eussent dû se renouveler souvent.

Jusqu'au soir je me sentis faible, comme si l'on m'avait battue; je ne voulais pas montrer mon émotion, qui eût trahi mon peu de courage réel. L'idée de voir partir brusquement ma pauvre sœur et d'être à jamais séparée de ma chère petite Sarah me déchirait la poitrine. J'avais une toux convulsive, et les sanglots m'étouffaient sans que mes larmes pussent couler. Si mon indigne beau-frère m'eût vue ainsi, il eût compris qu'il pouvait tout sur moi. Heureusement il me crut plus vaillante. Il supposa que je puisais dans un amour nouveau la force du bonheur égoïste. Il ne songea plus à me torturer, et s'adressa dès lors à sa femme. Elle m'a raconté ce qui se passa entre eux.

Il commença par lui demander pardon de son dépit de la veille, et lui jura qu'il ne lui faisait pas l'injure d'être jaloux *d'un M. Abel*; puis il parla d'autre chose, et lui fit part du beau projet d'affaires dont il m'avait entretenue. Il désirait sa signature pour opérer le

déplacement d'une partie de sa fortune, dont il ferait le remploi avantageux. C'était la première fois qu'il touchait ostensiblement à la fortune foncière de sa femme. Tout ce qu'il avait pu mobiliser en se passant de son adhésion était dévoré sans qu'elle s'en doutât. Adda se méfiait pourtant un peu du remploi promis; elle demanda à me consulter.

— Eh bien! allez, répondit sèchement Rémonville, et dépêchez-vous, car vos malles ne sont pas encore faites, et nous partons dans deux heures.

J'ignorais le fond du cœur d'Adda : elle m'avait toujours laissé croire qu'elle aimait son mari et s'ennuyait de ne pas vivre plus souvent près de lui. Elle me trompait. Elle savait son infidélité, elle en avait pris son parti, elle ne l'aimait plus. Elle ne désirait donc nullement retourner à Paris, et elle avait encore, pour rester près de moi, une raison que j'ai sue plus tard. Elle transigea donc avec son mari, signa l'acte qui la dépouillait d'une partie de ses biens, et il partit seul.

Huit jours s'écoulèrent sans m'apporter aucune nouvelle des deux artistes. Nous n'entendîmes point dire qu'il fût question d'organiser le moindre concert à Givet ou ailleurs. Je pensai qu'ils avaient continué leur route jusqu'à Bruxelles; mais pourquoi Abel, qui disait ne pas vouloir me perdre de vue, ne me tenait-il pas au courant de ses projets?

Au bout de la semaine, je reçus de Nouville la lettre suivante :

« Chère et vénérée miss Owen, apprenez une nouvelle grave, et préparez votre sœur à l'apprendre. M. de Rémonville est mort aujourd'hui à une heure de l'après-midi. Il n'a été tué par personne, il ne s'est pas battu. Je vous dois le récit de ce qui s'est passé; je le ferai aussi court et aussi exact que possible.

« Abel, insulté et provoqué en votre présence, était résolu à se taire devant vous et à vider cette querelle loin de vos yeux. En vous quittant, nous avons été jusqu'à Bruxelles, et de là immédiatement nous sommes revenus sur Paris. Abel avait arrêté son projet. Il a employé quelques jours à s'enquérir de l'état présent du salon de *Mme de Rochetal*, la personne qui, grâce à M. de Rémonville, vit sur un pied de luxe, tout en plaçant son capital et ses revenus sans rien débourser. J'aidai Abel à connaître les habitudes de cette maison, où il avait été deux fois seulement il y a deux ans, mais où il était resté invité une fois pour toutes. J'appris que, parmi beaucoup de personnes sans consistance ou sans scrupule, quelques hommes d'un caractère plus sérieux se fourvoyaient encore une fois par semaine dans ce triste milieu. Je les vis comme par hasard, et je leur fis entendre qu'Abel irait peut-être avec son violon le jeudi suivant,

en sortant d'une représentation à bénéfice où il jouait pour une bonne œuvre.

« Le jeudi, nous arrivâmes en effet à l'heure dite, mais sans violon ni violoncelle. Nous trouvâmes là une douzaine de personnes, et parmi elles les cinq ou six que nous désirions. C'était le jour de choix; à peine nous vit-il entrer, M. de Rémonville s'approcha de nous et nous offrit de passer dans le salon voisin avec lui. Il supposait que nous avions à lui dire quelque chose en particulier.

« — Rien du tout, lui répondit tout haut Abel. Nous venons reprendre la conversation interrompue il y a huit jours à la campagne. C'était fort intéressant, ajouta-t-il en s'adressant au groupe choisi qui l'entourait, déjà sympathique. C'était une de ces théories longuement développées et ardemment soutenues où excelle M. le comte de Rémonville. Je n'ai pas l'esprit aussi prompt que lui, ce n'est pas mon état. Je fais plus facilement une triple gamme que le plus simple raisonnement, j'ai été honteusement battu; mais, puisqu'il veut bien me rappeler que je lui dois une réplique et que précisément je peux invoquer ici un tribunal compétent et non prévenu, je viens porter la cause devant vous et réclamer un arrêt.

« — Voyons, voyons! répondit le vieux général de Verbène; vous nous ravissez quand vous nous parlez en musique, mais nous savons que vous parlez aussi avec beaucoup d'esprit et de feu la langue vulgaire. Parlez, mon jeune maître, parlez!

« Mme de Rochetal, qui trouve Abel charmant et qui voudrait le voir plus souvent chez elle, s'approcha en déclarant qu'elle voulait faire partie du tribunal.

« — Eh bien! dit Abel, priez M. le comte de recommencer son plaidoyer contre les artistes. Je ne me l'étais attiré par aucune prétention au titre d'homme indépendant, autrement dit d'homme estimable, qu'il nous dénie. Je ne disais rien du tout lorsqu'en présence de personnes infiniment respectables il m'a traité de jouet et d'esclave avec ce ton léger et cet esprit délicat que vous lui connaissez. S'il veut bien répéter sa plaidoirie dans les mêmes termes dont il s'est servi, vous aurez, je n'en doute pas, un grand plaisir à l'entendre.

« Abel parlait d'un ton si enjoué et si dégagé que personne ne se douta de l'importance qu'il mettait à l'explication, et on invita M. de Rémonville à parler.

« — A la condition que ce ne sera pas trop long! dit la Rochetal, qui le traite fort lestement devant son monde.

« Rémonville commençait à se sentir inquiet et irrité de la manière dont Abel voulait procéder. Il le prit sur un ton de dédain en répondant qu'il ne tenait pas note de ses conversations et ne se

rappelait pas ce qu'il avait pu dire, que si M. Abel et M. Nouville étaient mécontens de ses opinions, ils eussent pu les combattre séance tenante, vu qu'une discussion réchauffée était un plat sans saveur.

« — Parlez tout seul, monsieur Abel, reprit la Rochetal, j'aime autant ça. Avez-vous à vous plaindre de quelqu'un ici? Je le condamne d'avance.

« — Je ne me plains de rien, répondit Abel; je ne suis pas offensé personnellement, je demande à éclaircir un point de classement social. Les artistes sont-ils nécessairement les esclaves et les jouets des gens riches?

« — Non certes, s'écria-t-on de tous côtés; nous sommes tous vos obligés quand vous avez du talent et du génie.

« — C'est peut-être une consolation que vous voulez me donner, reprit Abel; mais c'est un avis que je demande. Je voudrais savoir si un homme qui dépense de l'argent est supérieur à celui qui en gagne. Ce sont les termes dont M. de Rémonville a bien voulu se servir.

« — Vous avez dit cette absurdité? s'écria la Rochetal en se tournant vers Rémonville; moi, je dis que les seuls esprits supérieurs sont ceux qui en gagnent et n'en dépensent pas.

« Cet aphorisme cynique ne fut pas applaudi. Les gens qui se trouvaient là, quels qu'ils fussent, étaient tous plus ou moins attentifs à la figure d'Abel, cette figure radieuse de droiture, de candeur et de bonté, qui a son magnétisme et qui étonne au moins ceux qu'elle ne captive pas.

« M. de Rémonville s'efforça de changer la conversation; il n'y réussit pas. Abel s'obstinait à demander aux gens sérieux une réponse sérieuse.

« — Si vous particularisez la question dans les termes où on vous l'a posée, dit le général, elle devient insoluble. Il y a de l'argent gagné honteusement, et il y en a que l'on dépense plus honteusement encore.

« — C'est ce que je voulais savoir, reprit Abel, et peut-être l'un est-il la conséquence de l'autre.

« — Cela arrive, mon cher enfant; mais qu'est-ce que cela vous fait, à vous qui en gagnez avec gloire et qui en dépensez avec grandeur, on le sait!

« — Alors, dit Abel avec son sourire caressant, même dans l'ironie, je serais le supérieur d'un homme capable d'exploiter les affections et les dévoûmens de la famille pour avoir un hôtel comme celui-ci, un mobilier comme celui-ci, le sourire d'une beauté telle que celle-ci, et une société de personnes d'élite telle que je la vois

ici? Je vous rends grâce, général. Je ne savais pas cela, moi, et quand on tentera de rabaisser mon état, je répondrai que j'en connais un pire; mais je suis trop bien élevé et trop bon garçon pour nommer personne, à moins qu'on ne m'y contraigne en reprenant devant moi la thèse que vous venez de condamner.

« Abel salua, et nous sortîmes, laissant un silence de stupéfaction derrière nous. Nous prîmes très lentement nos pardessus pour donner à M. de Rémonville le temps de nous rejoindre. Il ne le fit pas, j'ignore pourquoi. Peut-être essaya-t-il, par un effort désespéré, de ne pas paraître comprendre. Peut-être se réservait-il de nous envoyer ses témoins le lendemain, c'est-à-dire ce matin. Nous les attendîmes, Abel resta chez lui toute la matinée, et je ne le quittai pas. A deux heures, le vieux général se fit annoncer, et nous allâmes l'aider à descendre de sa voiture. Il nous apprit que la parole d'Abel avait produit en lui une explosion de mépris qu'il avait eu le tort de contenir jusque-là. — Que voulez-vous? ajouta-t-il, on est vieux, on est garçon, on s'ennuie chez soi. Il n'y a pas beaucoup de maisons où l'on s'amuse sans être gêné dans les entournures. Les Rochetal ont quelquefois de l'esprit, on rencontre du moins des gens d'esprit chez elles; on y va, on ne cherche point à approfondir, on a tort! Je savais tout ce que vous avez reproché hier à Rémonville, je cherchais à n'en être pas sûr. Pourtant des créanciers indiscrets m'avaient parlé d'une belle-sœur dont on exploitait le dévoûment. L'assurance avec laquelle vous avez porté votre accusation m'a fait rougir de ma tolérance... Un vieux militaire, que diable! ça doit l'exemple de l'honneur. Je n'ai pas hésité, j'ai pris mon chapeau, et je suis sorti cinq minutes après vous, saluant la personne du sexe, grâce à son sexe, mais tournant le dos au Rémonville, qui me tendait la main. Les autres ont fait comme moi. Vous savez que je ne vais pas vite dans les escaliers, le salon était à peu près vide quand j'ai regagné ma voiture. A présent, mon cher, je présume que votre adversaire va se présenter; moi, je viens m'offrir à vous comme témoin, si mes quatre-vingt-douze ans ne vous font pas douter de mon énergie et de ma lucidité. — Abel avait à peine eu le temps d'accepter avec reconnaissance, lorsque M. Cléville entra d'un air effaré. Ce personnage est celui qui l'avait autrefois attiré chez la Rochetal, et à qui il avait vivement reproché son intimité avec cette femme et surtout avec son amant; c'est lui qui avait appris à Abel par qui les dettes de la maison étaient payées. — Tu sais, lui dit Abel dès qu'il le vit, que je ne t'estime plus, et que, si tu viens comme témoin du Rémonville, je te récuse.

« — Ne m'accable pas, répondit le malheureux Cléville; je suis comme fou, et je viens te voir malgré moi, sans trop savoir pour-

quoi. Je viens d'assister à un drame horrible. Rémonville vient de se brûler la cervelle!

« Quand nous fûmes revenus de la première stupeur, il nous raconta que, n'ayant pas assisté à la soirée de la veille, il ne savait rien. Il était à la campagne. Sur un billet pressant de Rémonville, il était accouru à Paris, vers midi. Il avait trouvé Rémonville dans son cabinet, occupé à faire une sorte de testament. Rémonville voulait se battre avec Abel; il avait écrit à deux amis, qui refusaient de lui servir de témoins; il sentait son déshonneur mis à jour, et se plaignait amèrement des hommes qui avaient partagé son bien-être et ses plaisirs sans lui en demander compte, jusqu'au jour où un artiste extravagant avait eu la fantaisie de les lui reprocher tout haut. Il voulait tuer cet artiste, et il ne trouvait pas de témoins. Il priait Cléville de courir chez deux autres.

« En ce moment, continua Cléville, Mme de Rochetal entra. Elle avait écouté ce que nous disions. — Épargnez-vous la peine de courir, me dit-elle, personne ne voudra soutenir la cause de M. de Rémonville. Si vous voulez faire une visite, allez trouver M. Abel de ma part; dites-lui que je le remercie de m'avoir éclairée. Dites-lui que j'ignorais absolument où M. de Rémonville puisait ses ressources. Il m'a fait croire qu'il possédait un patrimoine, et qu'ayant épousé une femme riche, il était libre de se ruiner personnellement. J'ai découvert la vérité hier en voyant mes meilleurs amis sortir de chez moi sans saluer celui qui s'y pose en maître de maison. Je lui ai arraché sa confession; la nuit s'est passée en discussions orageuses. La fatigue nous a séparés; mais, il y a une heure, je lui ai signifié que je le quittais et que je me retirais dans un couvent. Je peux avoir un passé fâcheux sur la conscience, mais je ne veux pas avoir la ruine d'une famille sur les bras. Allez dire tout cela à M. Abel et à tout le monde, si bon vous semble. Je ne peux me justifier et proclamer l'erreur où j'étais qu'en rompant d'une façon éclatante avec M. de Rémonville.

« Rémonville entra dans un accès de fureur et de désespoir. — Toute la matinée, s'écria-t-il en lui montrant un pistolet sur son bureau, je me suis demandé si je survivrais à votre ingratitude; ne la consommez pas, ou je me tue devant vous!

« — Vous feriez une sottise, répondit-elle froidement. Votre suicide serait l'aveu complet de votre honte. Vous n'avez qu'un moyen de vous sauver : retournez à votre femme, demandez-lui pardon et vivez près d'elle, loin de Paris, le plus loin possible. Ne vous battez en duel avec personne, ce serait accuser et publier l'affront que vous avez reçu devant un petit nombre de témoins, et que ceux-ci auront la charité de taire, si vous réparez vos torts en disparaissant.

« Rémonville rejeta avec fureur l'idée de se séparer de sa maîtresse. Pour lui, tout le déshonneur, toute la honte était d'être quitté par elle. Il était insensible à tout le reste.

« Je ne sais plus ce qu'elle lui dit, continua Cléville, je voyais monter l'exaspération de Rémonville. Sa figure était effrayante; je cherchais à lui ôter le pistolet des mains; je suppliais sa maîtresse de l'épargner. — Laissez donc! répondit-elle, je connais cette scène-là. Il me l'a déjà faite dix fois; le pistolet n'est jamais chargé qu'à poudre.

« A peine avait-elle dit ces paroles cruelles que le coup partit. Rémonville, défiguré, à peu près décapité, tomba presque sur elle. Je ne sais plus ce qui s'est passé pendant une heure. J'étais comme un homme qui lutte contre le cauchemar, sans savoir si c'est la veille ou le sommeil...

« Nous ne savions que penser du récit de Cléville. Était-il exact? Je courus m'informer auprès des gens de l'hôtel. La Rochetal avait disparu, emportant ses bijoux, ses robes et tous les objets qu'elle avait pu emballer à la hâte. Le commissaire de police était en train de constater l'événement. Quand je revins auprès d'Abel, il n'était plus temps de vous écrire; l'heure de la poste était passée. Votre ami est fort agité, comme vous pouvez croire, et il est entouré de tous les anciens habitués de la Rochetal, qui, les uns par sympathie, les autres par curiosité, viennent lui parler de cette tragédie. Il m'a chargé de vous la faire connaître dans tous les détails qu'il nous est possible de fournir. A vous d'aviser et de nous dicter vos ordres. »

Cette lettre avait été rouverte comme si Abel en avait dicté la fin.

« Vous ne pouvez blâmer Abel, ce n'est pas lui, c'est la vérité qui a tué cet homme. Il ne savait pas que sa maîtresse voulait le quitter et ne cherchait qu'un prétexte. Il l'a fourni à son insu en signalant à visage découvert et tout haut l'indignité de leur commune opulence. Il ne peut se reprocher de l'avoir fait, ni regarder comme un malheur pour votre famille la suppression d'un membre gangrené.

« Il suppose que vous serez obligés tous de venir ici, et qu'il ne doit pas paraître chez vous en ce moment; mais il reste pour être prêt à répondre à toutes les explications que l'on pourrait lui demander, si de fausses interprétations dénaturaient sa conduite. »

Je devais donc porter à ma sœur ce coup que je croyais devoir lui être si cruel, et cela sans différer, car dès le lendemain elle pouvait l'apprendre par la voix publique. J'avais été chercher mon courrier moi-même en me promenant, je revins toute tremblante et courus avertir mon père. Nous nous rendîmes à l'appartement d'Adda;

elle essayait, je m'en souviens, une robe de mousseline blanche doublée de soie rose. — Renvoyez vos femmes, lui dit mon père, nous avons quelque chose de bien sérieux à vous dire.

— De bien sérieux? dit-elle en riant après avoir fait signe aux femmes de sortir. Messieurs du violon et du violoncelle sont de retour de leur glorieuse campagne? Ils viennent dîner? Tant mieux! ma robe va fort bien.

Mais elle vit dans la glace nos figures bouleversées, elle pâlit, et s'écria en se retournant : — Les enfans! où sont les enfans?

— Là! lui dis-je en lui montrant Sarah qui courait et le baby que l'on promenait sur la pelouse. Il ne s'agit pas d'eux, il s'agit de ton mari.

— Ah! bien, reprit-elle. Il m'a trompée, il m'a fait signer je ne sais quoi... Il me ruine, n'est-ce pas? et cela pour une indigne créature qui fait profession de dépouiller les fils de famille et les gens bien mariés! Je ne l'ignore pas, allez! Vous venez me gronder de ma faiblesse? Que voulez-vous? j'ai peur de lui, je n'aime pas les discussions d'argent...

En découvrant qu'elle savait le fond des choses, nous prîmes courage, mon père et moi, et après les préambules nécessaires nous l'amenâmes à accepter comme probable son prochain veuvage.

— Pardonnez à votre mari, ajouta mon père, il est presque certain qu'il n'aura plus de torts envers vous. Nous venons donc non pour l'accuser ni pour vous gronder, mais pour vous accompagner, car vous devez partir.

Elle tressaillit, nous regarda avec effroi et s'écria : — Dites-moi la vérité, il est mort! Cette femme l'aura fait assassiner!

Je ne sais si elle entendit, si elle comprit ce que nous lui répondions; elle eut une attaque de nerfs et parut comme folle toute la soirée. Je la veillai durant la nuit; elle m'accablait de questions et n'écoutait pas mes réponses. Par un pressentiment logique, elle ne pouvait accepter cette mort subite comme l'effet d'une maladie, car son mari lui avait écrit l'avant-veille; elle devinait quelque tragique événement, un duel, un empoisonnement, elle prononça même le mot de suicide.

Le matin qui suivit, mon père, la voyant hors d'état de voyager, partit pour Paris afin de faire rendre les derniers devoirs à son gendre et de mettre ordre, autant que possible, à ses affaires. Il me laissait le soin d'apprendre à la pauvre Adda les cruels détails qu'il serait bientôt inutile de vouloir lui cacher. Elle les devina d'elle-même. — Il se sera tué, disait-elle, par amour pour cette fille! — Il ne lui vint pas à la pensée qu'Abel eût joué un rôle dans ce drame, et, comme les journaux ne mêlèrent pas son nom au ré-

cit plus ou moins fidèle, plus ou moins réservé, qu'ils firent de l'événement, je n'eus pas lieu de parler de la cause.

Adda fut véritablement malade durant plusieurs jours; elle n'exprima aucun regret, aucune affection pour la mémoire de son mari. Il lui arriva même de dire dans l'excitation de la fièvre qu'il s'était fait justice à lui-même, et que c'était un bonheur pour ses enfans. Le deuil de son âme avait pris la forme de la peur, elle voyait son spectre ensanglanté, elle criait et se débattait. Enfin elle s'apaisa, et, quand mon père revint de Paris, il l'a trouva abattue et résignée, essayant sa robe noire au lieu de sa robe rose.

Nous savions que ses impressions, violentes au début, s'effaçaient vite, et nous ne pouvions exiger qu'elle regrettât profondément l'homme qui l'avait si lâchement et si obstinément trompée. Pourtant ma délicatesse intérieure souffrit un peu de la facilité avec laquelle l'enjouement et la frivolité reparurent après une crise qui avait menacé sa raison. Il y a toujours, ce me semble, quelque chose à pleurer dans l'homme que l'on ne peut plus aimer : c'est justement celui qu'on a aimé en lui, en qui l'on a eu foi, qui a possédé votre âme et tout votre être. Celui-là était, il est vrai, la création de votre enthousiasme, un fantôme; mais le cœur est d'autant plus déchiré qu'il s'est plus abusé. Le prompt et complet oubli de ma sœur me donnait à croire qu'elle n'avait jamais aimé Rémonville, et qu'elle s'était mariée, comme tant d'autres, pour se marier.

Les convenances exigeaient que notre vie restât très retirée et très renfermée durant son deuil. Elle se plaignit vite de l'ennui et fit des projets pour l'hiver qui s'approchait. Nous ne pouvions pas, selon elle, nous enterrer à jamais dans ce pays sauvage. C'est alors que mon père, qui s'occupait de la liquidation de sa fortune, et qui avait fait un second voyage à Paris pour s'éclairer complétement, lui apprit qu'il ne lui restait plus assez de revenu pour mener le train auquel elle était habituée, et qu'il fallait beaucoup en rabattre. — Qu'importe? répondit-elle. Ce qui me reste est bien suffisant pour ma toilette et l'entretien de mes enfans. Sarah est toujours riche, Dieu merci! et je ne vois pas pourquoi elle n'aurait pas un bel appartement à Paris, un équipage convenable et une société choisie. Elle me prendra en pension chez elle, je ne lui coûterai rien, et je profiterai de son bien-être.

Il me fallut lui avouer que j'étais désormais moins riche qu'elle de moitié, et qu'à nous deux nous ne pouvions former un revenu suffisant pour la vie qu'elle voulait mener. J'étais devenue une mère de famille experte et un bon comptable. Je savais qu'il nous fallait, mon père et moi, vivre à la campagne dans l'honnête aisance que j'avais introduite à Malgrétout, et n'avoir à Paris qu'un très mo-

deste pied-à-terre pour y aller passer, le moins souvent possible, le moins de temps possible. Elle voulut savoir où avait sombré ma fortune; je ne voulus pas le lui dire, sa fierté en eût trop souffert. Je lui répondis qu'un placement désastreux m'avait dépouillée. Elle en prit beaucoup d'humeur. — Je vois, dit-elle quand nous fûmes seules, que je suis encore la plus riche et la plus raisonnable, puisque je n'ai pas fait de folies pendant qu'on en faisait autour de moi. Tu as aimé l'argent, ma pauvre Sarah, et tu en as été punie! Tu as voulu augmenter ton capital, faire des affaires, et te voilà plus ruinée que moi; mais ce qui est fait est fait. Qu'allons-nous devenir? Je ne peux pas rester chez toi avec mes enfans, mes domestiques et mes chevaux. Je te paierai ma dépense, il le faut, c'est convenu; mais rester ici toujours est au-dessus de mes forces, Sarah! J'y mourrais, et tu ne veux pas que je meure?

— Non, certes, et tu as de quoi exister agréablement ailleurs, si tu es raisonnable; mais je ne peux pas t'y accompagner maintenant, ma vie est rivée à ce coin de terre, et tu es trop jeune pour aller vivre seule à Paris. Tu es surtout trop récemment veuve pour y songer cet hiver.

Elle prit beaucoup de dépit de cette nécessité, et jura qu'elle ne s'y soumettrait pas. — Je n'accepterai jamais, s'écria-t-elle, qu'un peu plus ou un peu moins d'argent doive nous priver de notre liberté. Tu arranges les obstacles à ta guise, parce que tu te plais ici et que tu y reçois les personnes qui te plaisent; mais si elles me déplaisent, à moi, il faudra donc que je les subisse!

— Quand on saura, ma chère enfant, qui te plaît ou te déplaît, chose fort difficile à fixer dans ta pensée, on s'arrangera pour ne te mettre en contact qu'avec les personnes de ton choix.

— Comme s'il y avait à choisir! Ah! Sarah, si tu m'aimais, et si tu le voulais, tu arrangerais tout cela autrement. Tu vendrais cette propriété qui t'a coûté plus qu'elle ne te rapportera jamais, et nous partirions pour l'Italie. J'ai besoin de changer de climat, je me sens dépérir...

— Tu parles de vendre une propriété du jour au lendemain comme d'une chose facile! Heureusement tu es redevenue fraîche comme une rose, et je ne crois pas à ton dépérissement.

— C'est cela; tu attendras que je sois morte pour croire que je suis malade!

— Chère enfant, s'il est constaté que tu es seulement menacée de maladie, nous trouverons de l'argent à tout prix. Tu me laisseras tes enfans, et notre père te conduira où tu voudras; mais, puisqu'il n'y a pas péril en la demeure, prends un peu de patience. Laisse à papa le temps d'achever ta liquidation, et ne te révolte pas contre une captivité de quelques mois, d'une année tout au plus.

— Je patienterai, si tu me promets de te liquider aussi, de vendre Malgrétout, de te faire un revenu convenable et de vivre avec moi dans un pays possible.

— Je ne te promets pas cela, répondis-je. Mon père se plaît ici, j'y ai tout créé pour lui et en vue de lui. J'ai charge de rendre sa vieillesse heureuse et longue; je ne vendrai cette terre que s'il vient à s'y déplaire.

Ma sœur parut se rendre à cette raison suprême, et je crus pouvoir espérer un peu de repos de ce côté-là. Je n'étais pas aussi tranquille du côté d'Abel. Il me faisait écrire chaque jour par Nouville, me demandant avec impatience une réponse, une solution. Pourquoi ne lui avais-je pas écrit? Que devait-il faire? Pouvais-je blâmer sa conduite? pouvais-je en déplorer les conséquences? Il était resté à Paris pour être prêt à rectifier les erreurs qui pourraient se glisser dans les journaux ou dans les conversations; mais il avait pris là, disait son ami, un soin inutile. Personne ne l'avait accusé de violence ni de cruauté dans son explication avec M. de Rémonville; on avait même à peine parlé, dans un cercle très restreint, de cette circonstance. Rémonville n'avait pas laissé de regrets, pas un ami pour le défendre et venger ses querelles; personne n'eût osé le justifier, et nul n'était assez cynique dans son entourage pour excuser le scandale de son existence ou pour se vanter d'en avoir partagé les plaisirs. Une seule chose s'était produite à la connaissance des gens du monde, c'était le sacrifice de ma fortune et le soin que j'avais pris de le cacher à mon père et à ma sœur. On m'en tenait compte, on ne parlait de moi qu'avec respect. Abel ne pouvait se repentir d'avoir amené ce résultat; mais il n'avait plus rien à faire à Paris : il brûlait de me revoir, et il me suppliait de lui dire si, par respect pour le deuil de ma sœur, il devait s'abstenir de reparaître là où elle se trouvait.

Je ne pouvais plus ajourner ma réponse. Je répondis à Abel directement, jugeant que, dans les termes où nous étions, il y eût eu pruderie de ma part à me servir d'un tiers pour m'expliquer avec lui : « Non, je ne vous blâme pas, mais je déplore la fatalité qui a mis entre nous un nouvel obstacle. En ce moment, bien que ma sœur ignore ce qui s'est passé entre vous et son mari, il est impossible que nous ayons ensemble des relations ostensibles. On ne manquerait pas de dire qu'en accusant la honte de M. de Rémonville, vous étiez sûr d'être approuvé par sa famille, que vous preniez en main, pour un motif personnel autre que le dépit de son insulte, la cause de sa femme et de sa belle-sœur. L'horreur de cette mort, au lendemain de votre explication, donnerait un caractère grave à des soupçons de toute nature. Non, hélas! non, vous ne pouvez pas nous revoir à présent; laissez le temps effacer ces ombres. Dans un an,

tout sera modifié ou changé. Ma sœur aspire à quitter notre retraite, et moi, je ne peux ni ne veux m'en éloigner. Sachons donc attendre et comptons l'un sur l'autre. Écrivez-moi vous-même, sans que M. Nouville me prive de ses bonnes et affectueuses lettres. »

Une lettre que je reçus plusieurs jours après était encore de Nouville et datée de Venise. Il me disait en quatre lignes qu'il allait parcourir l'Orient avec Abel. Celui-ci n'eût pas eu le courage de partir, s'il m'eût écrit de Paris.

Nouville m'écrivit également de Constantinople. « Vous serez impatientée, me disait-il, de voir mon écriture au lieu de celle que vous attendez, et de mon côté je suis bien surpris de n'avoir pu décider Abel à vous écrire avant moi. Nous sommes ici depuis deux jours, et je le vois prendre la fièvre à chaque instant sur une feuille de papier qu'il griffonne et brûle sans pouvoir exprimer ce qu'il a dans l'âme. Je ne connaissais pas son infirmité : je l'avais vu rédiger avec facilité des billets de politesse ou d'affaires; mais il est bien vrai que je n'avais jamais reçu autre chose de lui que trois lignes pour me donner des avertissemens ou des renseignemens relatifs à nos occupations. Je ne savais pas qu'il n'a jamais écrit de sa vie ce qu'on appelle une lettre, et tout à l'heure il me l'a avoué en ajoutant : — Puisque tu sais, puisque tu peux écrire, toi, explique-lui cela, je ne le savais pas moi-même : je n'avais jamais aimé; mais, je le vois, d'elle à moi, c'est un genre de manifestation qui m'est absolument interdit! Mon expression, c'est le chant; ma plume, c'est mon archet. Quand je parle, il me faut un certain effort pour dire ce que je veux. J'y réussis sous le coup de l'émotion et par la relation qui s'établit entre mes yeux et ceux de la personne à qui je parle; mais le vide de ce papier blanc qui ne me répond rien glace les paroles que je veux lui confier. Je ne sais même pas si j'écris correctement. Je parle sans accent une douzaine de langues, mais je n'ai jamais jeté les yeux sur une grammaire. J'apprends tout par l'oreille. Que pensera de moi une femme exquise de distinction, si je lui envoie des fautes d'orthographe? Non, c'est impossible! Pour faire passer cela, il faudrait de l'éloquence. Elle seule peut m'en inspirer; j'en aurais, si elle était là... Ah! l'absence, l'absence! cela ressemble à la mort!

« Voilà, chère miss Owen, ce qu'il dit et ce qu'il éprouve. Je vous sais trop grande pour lui en vouloir. C'est un artiste, c'est-à-dire une spécialité, et si je n'étais pas un homme de second ordre, je serais probablement aussi empêché que lui.

« Il vous adore, voilà ce qui est certain... »

Abel avait écrit au-dessous de cette ligne : « Oui, je vous adore, je ne *sçai* que cela. »

Ainsi cet homme d'esprit et de génie était un complet illettré! J'aurais dû le prévoir, je n'y avais pas songé; mais mon parti fut pris tout de suite. Il parlait si bien quand il parlait d'amour! N'eût-il pas parlé du tout, je crois que je l'eusse accepté ainsi. Quelle plus magnifique expression pouvait-on lui demander que celle dont il disposait dans son art? Et n'eût-il pas été le grand musicien qu'il était, il m'eût peut-être charmée encore par son magnifique regard et son irrésistible sourire. C'étaient comme deux flambeaux éclairant l'âme la plus sincère et la plus généreuse qui fut jamais.

Pourtant je dois avouer une faiblesse : l'idée qu'Adda découvrirait un jour ce mutisme de la plume et ce langage écrit incorrect m'effraya un peu. Je sentais toujours sa raillerie planer sur moi comme un esprit de malheur. Je secouai cette petite lâcheté. J'écrivis à Abel que je le dispensais de m'écrire, si ce devait être pour lui un effort et une souffrance, que je me contenterais de trois mots de temps en temps, et que je ne me croirais pas privée pour cela du plaisir de lui donner de mes nouvelles aussi souvent qu'il m'en ferait demander par son ami.

J'aspirais donc à recevoir de longues lettres comme Nouville savait les écrire, détaillées, exactes et raisonnées; mais ces lettres devinrent rares. Les deux amis se lancèrent dans un voyage terrible. Ils exploitèrent les provinces russes au-delà de la mer Caspienne. Abel voulait gagner beaucoup d'argent pour me rendre indépendante de ma famille et pour bâtir son nid ou compléter le mien. Ils explorèrent des contrées sauvages où l'or russe abondait, où le talent, la célébrité surtout faisait fureur. De temps en temps, Nouville m'envoyait une courte relation des fatigues et des dangers qu'ils étaient forcés de braver sur des chemins impossibles et sous des climats rigoureux. « Abel, disait-il, était un corps de fer. Il avait l'obstination et la témérité d'une puissance d'organisation exceptionnelle. Pour moi, ajoutait Nouville, je suis soutenu par lui, et mon dévoûment à le suivre me fait marcher et surmonter la souffrance comme dans un rêve; mais, s'il n'était là devant moi, criant toujours *en avant, en avant!* je sens que je tomberais mort. »

Je fus deux mois entiers sans recevoir aucune nouvelle. Je crus qu'ils avaient péri, et je me sentais mourir un peu chaque jour. Je ne leur écrivis plus, ne sachant où ils étaient. Enfin les journaux m'apprirent qu'on les attendait à Moscou. Nouville m'écrivit : « Abel est bien portant, il n'est pas même fatigué! Moi, je suis malade, brisé. Je me repose un peu, et je vais tâcher de me refaire en Italie avant de rentrer en France. Abel n'a pas besoin de moi ici, et, quoi qu'il dise pour me retenir, je craindrais de lui être plus embarrassant qu'utile. »

A partir de ce moment, je n'eus plus de nouvelles de mon fiancé que de loin en loin par les journaux. S'il m'écrivit quelques mots, je ne les reçus pas. Je pensai qu'il ne recevait pas non plus mes lettres. Je cessai d'en envoyer. Au printemps, Nouville me fit savoir qu'il était à Paris, malade encore, mais sans danger. Abel continuait en Russie ses voyages et ses triomphes, il reviendrait par la Suède et le Danemark.

Il reviendrait! Reviendrait-il pour moi? Pas un témoignage de souvenir désormais! Tout semblait oublié, rompu. Notre mutuelle affection, nos projets, nos promesses, n'avaient peut-être plus d'existence que dans mon cœur brisé. Je n'avais pas prévu cette impossibilité maladive d'écrire, même trois mots : *je me souviens!* Je n'avais pas su d'avance les difficultés de l'éloignement, l'excessive fatigue de ces voyages qu'il appelait la *saison de ses récoltes.* Je ne m'étais pas dit que je ne pourrais pas modérer et modifier cette vie terrible, que je le supplierais en vain de ne pas se tuer ainsi, que mes lettres même ne lui parviendraient pas ou ne lui parviendraient jamais à temps pour influer sur ses résolutions. Il m'avait dit dans le sentier du parc, au bord de l'eau, des paroles que j'aurais dû peser. « Vous voulez du temps, vous en aurez! mais vous avez tort. Vous me rejetez dans cette vie dévorante dont je voulais sortir. *C'était l'heure!* » — Et j'avais laissé fuir cette heure propice qui ne reviendrait peut-être plus; j'avais demandé un an, moi dont toutes les années s'écoulaient semblables les unes aux autres, à un homme dont la destinée était livrée à l'éternel imprévu! Je n'avais pas saisi cette occasion de le sauver des excès du travail et de la passion des aventures. Le jour où il succomberait, ce serait ma faute!

Je me faisais d'amers reproches, j'étais comme brouillée avec moi-même. Quand mon cœur me criait qu'il était déchiré, saignant, mon cerveau lui répondait : Tu l'as voulu, tu as été lâche; il fallait l'emporter sur la raison, lui imposer silence, crier plus haut qu'elle ne parlait. A présent tu saignes, c'est trop tard, tant pis pour toi!

Quand ce grand et douloureux abattement se fit en moi, j'étais seule à Malgrétout. Adda, après avoir supporté trois mois de séquestration avec impatience, avait décidé mon père à la conduire à Nice. Elle n'était pas réellement malade, mais elle venait à bout de nous inquiéter par ses plaintes, et il avait fallu céder à sa fantaisie obstinée de voir du monde et de prendre du mouvement. Elle avait voulu emmener les enfans, espérant que ma tendresse pour eux me deciderait à la suivre. J'avais eu le courage de résister. Son absence ne devait être que de deux mois, et les soins de ma gestion exigeaient que l'un de nous restât. D'ailleurs je me sentais beaucoup

plus malade qu'Adda, et j'étais en proie à ce découragement qui fait désirer d'être plus triste encore pour être plus accablé. On s'imagine qu'on trouvera l'oubli dans l'excès du mal.

Ma tristesse, que j'attribuais à une névralgie dans la tête, mal que je n'éprouvais pas et qui me servait à cacher la cause morale d'un dépérissement général, avait donné à ma sœur la première idée de ce voyage à Nice. C'était pour moi, disait-elle, qu'elle voulait y aller. Quand elle me vit bien décidée à ne pas me déplacer, elle découvrit qu'il lui était indispensable d'y aller pour son compte.

Comme, depuis longtemps, elle ne parlait plus des artistes ni en bien ni en mal, qu'elle savait par les journaux le départ d'Abel pour des pays lointains, et qu'elle avait cessé de croire que son passage eût marqué dans ma vie, nous avions vécu sans querelle depuis son veuvage. En me quittant, elle me montra beaucoup d'affection, et m'offrit de me laisser les enfans. Je refusai à cause de mon père, qui ne s'éloignait pas sans effort, et qui se consolait avec les gentilles caresses de Sarah. D'ailleurs, pour la première fois de ma vie, j'éprouvais le besoin maladif d'être seule. Sarah me forçait à me montrer toujours calme et souriante. Je sentais que le déchirement de me séparer pour la première fois de cette enfant me ferait beaucoup de mal, et je voulais ajouter ce mal aux autres. Quand je l'eus vue partir avec mon bien-aimé père, un cri s'éleva dans mon âme : à présent je pourrai pleurer!

Et à présent, mon amie, voilà que pour la première fois de ma vie je suis seule. Janvier vient de finir, et déjà il y a par momens dans l'air comme un avant-goût des senteurs du printemps. Le climat de Malgrétout, calomnié par ma sœur, est d'une douceur extrême. Ces rivages encaissés de la Meuse offrent une grande variété de température selon leur exposition et en raison des accidens prononcés du terrain. Les habitans de Revins disent en montrant les hauteurs de Rocroi et celles de Malgrétout : « Quand ils ont l'hiver là-haut, nous avons ici le printemps. » Les résidens du parc de Malgrétout, situé de l'autre côté de la montagne dans un encaissement bien abrité, peuvent dire la même chose pour leur compte. Ils ne reçoivent rien des bourrasques qui s'engouffrent parfois dans l'étroit chenal des Dames de Meuse pour se résoudre en vent glacé sur les collines de Laifour. De l'autre côté de la rivière, le moindre renfoncement dans la base de la montagne voit passer ces ouragans sans les ressentir. Le vallon, creusé derrière nous et protégé de tous côtés par de hautes pentes boisées, est une véritable oasis, et déjà les scilles et les narcisses poussent de grandes feuilles au fond desquelles apparaît un petit bouton. Sur les hauteurs, quelques plaques de neige résistent encore; sur la terrasse de mon jardin, des

papillons jaune-citron voltigent à midi, et rentrent le soir dans la cachette où ils ont pris leurs mesures pour passer l'hiver.

J'ai été à Nice autrefois avec ma pauvre mère, réellement phthisique. Je me souviens d'un pays splendide, d'un ciel éclatant, d'une mer transparente; mais l'air vif, le printemps bouleversé à tout instant par des vents terribles et cruellement froids, avaient empiré l'état de notre chère malade. Heureusement Adda n'est nullement menacée du même mal; mais Sarah est bien délicate pour cette épreuve, et je me reproche de ne l'avoir pas gardée!

Comment vous dépeindre et vous faire comprendre, ma sage et douce amie, ce qui, depuis six semaines de solitude absolue, s'est passé en moi? Un sentiment trop puissant pour mon organisation a tout troublé. Je n'ai plus de logique, plus de suite dans ma volonté, plus de soumission à la volonté divine. D'abord je souffrais trop, et j'osais me persuader que cela était injuste. Quel mal avais-je fait pour mériter un châtiment? Ne m'étais-je pas toujours sacrifiée? avais-je vécu un seul jour pour moi-même? A vingt-trois ans, je ne m'étais pas encore permis de me regarder dans un miroir avec complaisance, et quand j'entendais dire que j'étais jolie, je me disais intérieurement : — Qu'est-ce que cela fait? — J'étais décidée à ne prendre soin de ma personne que pour offrir un aspect agréable à ma petite Sarah et à mon père bien-aimé. J'avais renoncé à plaire avant d'en avoir connu le besoin, j'avais oublié que ce pût être un droit; je m'étais effacée, amoindrie à dessein, anéantie dans l'amour de la famille. A quoi tout cela m'avait-il servi? Un étranger avait passé dans ma vie comme les oiseaux émigrans passent sur nos montagnes, pour s'arrêter un instant quand ils sont trop las, boire au rivage du fleuve et repartir dans l'immensité du ciel... Et cet oiseau de passage, comme l'avait nommé la railleuse Adda, avait emporté mon âme dans son vol superbe; mais il l'avait laissée tomber, il l'avait oubliée et perdue dans sa route... C'était à elle de retrouver le chemin de son pays, de sa maison, de son bonheur. Il n'était pas chargé de la ramener, puisqu'elle s'était trouvée sans ailes pour le suivre. Alors je me reprochais cette explosion subite de la personnalité qui s'appelle l'amour. Je me demandais si ce n'était pas un pompeux déguisement que prend la vanité féminine pour s'enivrer de douces louanges et se croire nécessaire au bonheur d'un autre. Il me paraissait démontré que l'amour était un violent et implacable égoïsme. Si j'eusse aimé Abel comme j'aimais Sarah, mon père et ma sœur, c'est-à-dire pour lui, non pour moi, je me fusse réjouie de savoir cet homme d'action aux prises avec les élémens d'action énergique qu'il avait toujours cherchés, et qu'il savait vaincre d'une victoire qui le rendait heureux. Il s'était plaint pourtant, il avait eu un moment de lassitude où il m'avait invoquée comme un

refuge, et j'avais été assez folle pour vouloir me dévouer à lui, qui n'avait réellement que faire de moi. Certes il n'avait pas songé à me tromper, il m'estimait; mais il s'était trompé lui-même : la vérité vraie exprimée par lui, c'est lorsqu'il avait dit que l'artiste doit arriver à l'exubérance de ses forces et mourir jeune.

Il voulait donc mourir, ou tout au moins ne pas se soucier de vivre, et si j'avais eu l'autorité de combattre ce suicide, je l'aurais probablement hâté. Je n'avais d'autre capacité, d'autre rôle dans la vie que celui de *petite tante*, autrement dit de bonne d'enfans, et je voulais prendre un aigle en sevrage, je voulais enfermer le génie dans un berceau et l'endormir avec mes chansons de nourrice!

J'avais été folle, et pis que folle, sotte! Je devais me dire cela, rougir un peu et n'y plus songer, guérir. Pourquoi donc cette blessure, qui ne devait atteindre que mon amour-propre, avait-elle pénétré jusqu'au fond de mon être? Quel mystère était-ce là? Étais-je tourmentée par une trop longue et trop complète chasteté? N'avais-je plus la force de vaincre en moi ce besoin de floraison qui n'est absolu que pour les plantes et que la volonté anéantit chez les êtres intelligens, aux prises avec les devoirs sociaux? Je rougissais plus encore à cette idée d'une révolte de mes sens, et ma haine contre moi s'en exaltait d'autant.

Voilà ce que je me disais au commencement de mon épreuve. A présent, je suis plus calme, et ma vie me paraît moins dramatique. Je me rends mieux compte de moi-même et de l'ingénuité ridicule peut-être, mais irrésistible de mon caractère. J'ai aimé Abel pour son regard curieux et son sourire enfantin. Je suis sûre qu'il n'y a pas eu d'autre cause à la soudaineté de mon entraînement vers lui. Il a beau être un homme fait et robuste; la première impression que sa physionomie produit sur tout le monde, c'est qu'il a l'air d'un enfant et que son âme doit répondre à sa physionomie. Mon âme, à moi, a tellement contracté l'habitude de la maternité qu'elle s'est égarée dans l'amour sans perdre son pli. J'ai la certitude désormais que, si Abel a besoin d'une mère, il ne saurait rester longtemps absorbé par la tendresse, et que la passion lui est bien plus nécessaire. Je ne saurais la lui donner, et il faut que je me résigne à être ce que je suis.

J'y parviendrai, j'espère; j'y travaille. Aidez-moi, non en me disant que mon fiancé reviendra, mais en me disant au contraire que je dois chercher le bonheur dans l'oubli de ce rêve et dans le sentiment de mes vrais devoirs. — SARAH OWEN.

GEORGE SAND.

(*La troisième partie au prochain n°.*)

LORD BROUGHAM

SA VIE ET SES OEUVRES

I. *Life of lord Brougham*, by the late John lord Campbell; 1 vol. London 1869, John Murray.
II. *Works of Henry lord Brougham*, 11 vol. London, Charles Griffin and Cᵉ.

Lord Brougham est mort au commencement de l'année 1868, et la fin de cette même année a vu paraître assez inopinément une biographie fort détaillée de l'illustre homme d'état. L'auteur de cette biographie, lord Campbell, a été lui-même chancelier d'Angleterre, et il a laissé des travaux historiques fort estimés. Bien qu'un peu plus jeune que Brougham, Campbell l'a précédé de plusieurs années dans la tombe. Il n'y avait guère de sympathie entre la nature de ces deux hommes, ce qui n'a pas empêché Brougham de se lever dans la chambre des lords, au lendemain de la mort de Campbell, pour payer « à son noble et docte ami un tribut d'hommages et de regrets. » Brougham aurait peut-être changé les termes de cette oraison funèbre, s'il avait eu connaissance de celle que son *noble et docte ami* lui avait de son côté soigneusement préparée. Par la sévérité souvent brutale de ses jugemens, cette vie de Brougham a causé en Angleterre un assez vif émoi, et les nombreux amis du vieux chancelier en ont contesté l'exactitude autant que l'équité. Sans entrer dans les détails de la controverse, nous voudrions mettre les lecteurs de la *Revue* en mesure de se former une opinion sur le caractère et le talent de cet homme si merveilleusement doué, qui, au barreau et dans la politique, s'est

élevé par intervalles au premier rang sans s'y asseoir pour toujours, qui s'est distingué dans les sciences presque autant que dans les lettres, et qui, après avoir joui d'une célébrité européenne, est mort sans laisser ni une œuvre achevée ni peut-être un renom durable. Campbell demeurera notre guide dans cette étude; mais nous ne le suivrons point à l'aveugle, et nous essaierons de faire la part du vrai et du faux dans ses appréciations.

I.

Henry Brougham naquit à Édimbourg le 19 septembre 1778. Il était cependant non pas de race écossaise, mais d'une ancienne famille du Westmoreland, moins ancienne, à vrai dire, qu'il ne s'imaginait, car, s'il prétendait descendre des barons normands de Burgham, cette origine est toujours demeurée au moins problématique. Une aventure romanesque avait fixé son père à Édimbourg. Passionnément épris de la nièce de l'historien Robertson, sous le toit de laquelle le hasard l'avait conduit, il dut, pour obtenir l'amour de sa fiancée, faire le sacrifice de sa patrie, et s'engager sur l'honneur à ne jamais retourner en Angleterre. Le père de Brougham tint son serment à la lettre, et il ne repassa jamais la frontière d'Écosse, sans que cet exil lui causât trop de peine. Il est certaines villes auxquelles on s'attache comme à un être aimé et dont le charme vous enlace au point qu'en s'éloignant on sent se déchirer quelques fibres du cœur. On connaît l'aventure de M. d'Agincourt, qui, étant venu à Rome pour quinze jours, y est demeuré le reste de sa vie, et il fallait entendre M. Ampère contant cette histoire avec complaisance sur les lieux mêmes. La cité romantique que les poètes appellent la pâle Edina, et les pédans l'Athènes du nord, a fait naître des tendresses non moins profondes. Walter Scott déclarait que, pour voir se lever et se coucher le soleil, pas un endroit n'était comparable à ces rochers du Mont-Arthur où il venait égarer ses jeunes rêveries. Brougham ne devait cependant point hériter des sentimens de son père pour l'Écosse; jeune encore, il l'abandonna sans regrets, et bien qu'il en eût conservé l'accent guttural, il ne se faisait point faute de railler cet accent et de parler des Écossais en des termes que leur amour-propre national, le plus inflammable qu'il y ait au monde, à en croire Johnson, devait vivement ressentir.

Brougham avait seize ans quand, après une enfance studieuse, il fut inscrit en qualité d'étudiant sur les registres de l'université d'Édimbourg. Cette université, qui n'a pas aujourd'hui la célébrité européenne d'Oxford et de Cambridge, était alors à l'apogée de sa réputation. Les hommes de génie qui avaient fait la gloire de l'Écosse

au XVIIIe siècle, Hume, Robertson, Reid, Adam Smith, Fergusson, Dugald Steward, y avaient presque tous été élèves ou professeurs. Les exemples et la tradition des uns, les leçons et les encouragemens des autres enflammaient l'émulation d'une jeunesse studieuse. Mackintosh, qui a précédé Brougham à l'université de dix années seulement, nous a laissé dans ses mémoires le tableau animé de sa vie d'étudiant et de ces discussions où Benjamin Constant, « jeune Suisse de manières bizarres et d'un grand talent, » au dire de Mackintosh, se faisait déjà remarquer. Dans un de ses meilleurs essais, Brougham est revenu avec complaisance sur les souvenirs de sa vie d'université en rappelant l'impression qu'avaient produite sur lui les leçons de l'illustre chimiste Black. Il s'était senti d'abord attiré par l'étude des sciences, et ses premiers essais furent une suite d'opuscules sur la décomposition de la lumière et sur le calcul infinitésimal, qu'une société de Londres jugea dignes d'être imprimés à ses frais. Brougham conserva toute la vie la prétention d'avoir une connaissance approfondie des lois de l'optique, tandis que, selon ses détracteurs, il prenait volontiers ses erreurs pour des découvertes. Il fallait, en tout cas, une singulière force d'esprit pour traiter à dix-huit ans et comme en se jouant de matières aussi abstraites. En même temps qu'il étudiait l'optique, Brougham s'était en effet jeté à corps perdu dans les discussions politiques, qui étaient alors l'occupation favorite, on peut dire l'amusement de la jeunesse écossaise réunie dans les clubs. Le talent précoce que Brougham déployait dans ces discussions, la vivacité de ses saillies, la vigueur de son argumentation, donnaient à tous ceux qui l'entendaient l'idée qu'il serait un jour l'égal des Fox et des Sheridan. Il apportait au reste dans la vie physique la même ardeur que dans la vie intellectuelle, et après toute une journée laborieusement écoulée dans sa chambre d'étudiant, on le rencontrait le soir dans les tavernes, en compagnie d'une bande de jeunes fous avec lesquels il se précipitait dans des plaisirs d'un ordre peu relevé, moins, s'il faut en croire Campbell, par inclination naturelle que par prétention à l'universalité.

Parvenu à l'âge de quitter l'université et de choisir une carrière, ce fut un jeu pour lui que de subir les examens nécessaires pour acquérir officiellement le titre d'avocat. La nature de Brougham ne comportait pas l'attente patiente de cette première occasion, qui est parfois si lente à venir dans la vie des jeunes gens, et nous allons le voir chercher, dans l'affectation de certaines singularités, les prémices de sa réputation. Original, il l'était sans doute autant que personne, par nature et par tempérament. Excentrique, il ne pouvait manquer de le devenir par confiance en lui-même et par mépris

pour l'opinion d'autrui; mais cette excentricité, cette originalité même, conservèrent toujours quelque chose de volontaire et d'apprêté. Un peu de calcul entrait jusque dans ses boutades, et il estimait qu'un certain tour de bizarrerie, loin de nuire à la renommée, y ajoute au contraire quelque saveur. Il ne faut point chercher ailleurs l'explication des traits étranges qui signalèrent ses débuts à la barre des tribunaux écossais. Brougham manquait ouvertement de respect aux magistrats. Il plaidait avec intrépidité les thèses les plus paradoxales, soutenant, par exemple, qu'un homme accusé d'avoir volé des moutons ou des bottes devait être acquitté parce qu'il avait volé des brebis ou des souliers, car, ajoutait-il, on ne peut prétendre que l'espèce soit la même chose que le genre, ni des moutons la même chose que des brebis. Cette tactique n'eut d'autre résultat que d'amener ses amis à se demander s'il était tout à fait dans son bon sens. Il résolut alors de se tourner vers l'économie politique et de se poser en rival d'Adam Smith en publiant un *Essai sur la politique coloniale des puissances européennes*. Pour répondre dignement à son titre, un pareil ouvrage eût exigé un travail de plusieurs années, et Brougham n'y avait guère consacré que trois mois. La rapidité prodigieuse avec laquelle il travaillait était pour lui moins une force qu'un danger, et il n'a rien écrit qui ne porte la trace de ces habitudes hâtives.

La création de la *Revue d'Édimbourg* devait lui fournir l'occasion de satisfaire à son gré l'activité dévorante qui le consumait. On sait qu'il fut, avec Jeffrey, Lamb, Horner, Sidney Smith, un des fondateurs de ce recueil célèbre, dont l'influence politique et littéraire a été si grande en Angleterre. Le premier numéro, qui parut au mois d'octobre 1802, ne contenait pas moins de trois articles de lui, et, durant les années qui suivirent, ce fut à peine s'il laissa passer une seule livraison sans y publier quelque chose. Il ne craignait pas de solliciter des directeurs de la *Revue* un emprunt de mille guinées dont il promettait de s'acquitter en articles. On assure qu'un numéro contenant, entre autres travaux, une analyse des différentes manières de faire l'opération de la lithotomie et une étude sur la musique des Chinois est tout entier de sa main. De ces essais rapides, celui qui a fait assurément le plus de bruit n'est pas celui dont Brougham aimait le plus volontiers à rappeler le souvenir. L'année 1809 avait vu paraître un recueil de poésies intitulé *Heures d'oisiveté*, œuvre d'un jeune homme qui, avec une modestie feinte ou réelle, joignait sur la couverture, à son titre de lord, l'épithète de mineur. Dans un article dédaigneux jusqu'à la brutalité, Brougham déclara que les inspirations du jeune auteur étaient comparables, pour leur platitude, à des eaux stagnantes. Il prit soin de lui ap-

prendre que, pour écrire en vers, la rime ne suffit pas sans l'imagination, et il lui donna le conseil de renoncer pour jamais à la poésie. Or il se trouva que ce jeune auteur *sans imagination* était tout simplement lord Byron. L'âme altière de Byron ressentit profondément le dédain avec lequel il avait été traité, et il fit paraître en réponse, sous le titre de *Bardes anglais et Critiques écossais*, une satire bien connue qui fut la première révélation de son génie. Les articles de la *Revue d'Édimbourg* n'étant jamais signés, la colère de Byron portait surtout sur Jeffrey, l'éditeur; mais Brougham avait aussi sa part des coups, et au nombre des conseils ironiques que Byron donnait à la *Revue d'Édimbourg* en échange de ceux qu'il avait reçus, se trouvait celui-ci : prends garde aux bévues de Brougham (*beware blundering Brougham*). Le sarcasme tombait assez juste; aussi, bien qu'il y eût peut-être quelque bonne grâce à le faire, Brougham s'est-il bien gardé de reproduire dans la collection complète de ses œuvres ce malencontreux article.

Lorsque la maladresse tranchante de Brougham attira cet orage sur la *Revue d'Édimbourg*, il y avait déjà six ans qu'il avait quitté le barreau écossais pour entrer dans les rangs pressés des avocats anglais. Le 3 novembre 1803, il avait obtenu son admission au sein de la société de *Lincoln's Inn*. Il fallait que Brougham eût une singulière confiance dans ses forces pour abandonner ainsi Édimbourg, la ville de sa naissance, le centre de ses relations, et pour se jeter tête baissée dans cette mer de Londres où il est si difficile aux inconnus de surnager. Le barreau écossais ne lui offrait du moins aucun rival qu'il ne pût sans témérité se flatter de dépasser; mais il n'en était pas de même du barreau anglais, où brillaient encore Erskine et Romilly, où Mackintosh venait de faire ses débuts, où des praticiens redoutables, tels que Scarlett et Denman, pouvaient lui obstruer longtemps la route, cette route où la studieuse jeunesse anglaise se presse avec d'autant plus d'ardeur que des sombres jardins du Temple elle conduit souvent jusqu'au palais de Westminster, et jusqu'au sac de laine où s'assoit le président de la chambre des lords. Il s'en fallait heureusement de beaucoup que Brougham fût homme à se troubler par la comparaison de son mérite avec celui de n'importe quel concurrent, et il entra en lice avec assurance. Ce qu'il venait au reste chercher à Londres, c'était moins une clientèle que des relations avec le monde politique anglais. Personne n'a subi au même degré que Brougham cette fascination de la vie publique qui engendre chez les natures ardentes tant d'espérances, tant de déceptions et tant de regrets. Il était trop amoureux de véritable renommée pour ne pas s'apercevoir combien est étroite la sphère où retentit l'écho des plus beaux plaidoyers. Au temps où

Brougham débutait dans la vie, l'entrée de l'arène publique était presque toujours ouverte aux hommes nouveaux par quelqu'un de ces opulens seigneurs qui disposaient d'autant et de plus de siéges au parlement qu'ils ne possédaient de châteaux; mais, pour obtenir leur puissant patronage, la première condition était de faire arriver son nom à leurs oreilles, et Brougham n'ignorait pas que le barreau de Londres, par la variété des élémens dont il se compose et par la nature cordiale de ses usages, lui offrait des chances qu'il n'aurait point trouvées à Édimbourg. Sa conversation brillante et intarissable, moins désordonnée, moins verbeuse qu'elle ne devait le devenir un jour, lui fit bientôt une réputation au-delà des vieilles murailles de Lincoln's Inn. Nul parmi ses confrères n'était appelé aussi souvent que lui à s'asseoir à la table de quelque grave pair whig, ou à fournir son contingent de gaîté durant ces soupers nocturnes dont les jeunes membres du parti, fidèles disciples de Sheridan et de Fox, n'avaient garde de perdre la tradition. Les premières relations de Brougham s'étaient nouées en effet avec les whigs, et c'était de leur côté que l'intérêt bien entendu conseillait à un jeune homme ambitieux de se tourner. Bien qu'à cette époque Pitt tînt encore les rênes du gouvernement, elles commençaient déjà à flotter plus lâches entre ses mains affaiblies. Il n'était pas dans les données de la prudence humaine de prévoir que les whigs, après avoir ressaisi un instant le pouvoir, devaient le perdre de nouveau pour en demeurer ensuite éloignés pendant vingt-trois ans. Brougham était fait d'ailleurs pour être un whig, car il avait le tempérament essentiellement réformateur. Réformer était chez lui une préoccupation constante, un besoin, une manie; il se plaisait à exercer de la sorte les facultés de son esprit à la fois inventif et inconsidéré, hardi et brouillon; mais ce qui contribua peut-être le plus efficacement à entraîner Brougham dans les rangs du parti whig, ce fut le charme exercé sur lui comme sur bien d'autres par le salon de Holland-House. Aujourd'hui la société a si fort changé de face, qu'un salon, s'il cesse d'être un désert, devient aussitôt un caravansérail. On a donc peine à s'imaginer tout ce qu'une hospitalité gracieuse et seigneuriale pouvait faire autrefois pour enrôler au profit d'un parti de jeunes adhérens. Macaulay parlait encore avec émotion au bout de trente années « de ce cabinet vénérable de lord Holland, dont la grâce d'une femme savait tempérer l'aspect sévère, de ce salon où tout ce que les lettres et la politique avaient produit de plus illustre se réunissait chaque soir pour causer de la dernière discussion du parlement ou de la dernière pièce de Scribe, et par-dessus tout de la grâce et de la bonté, encore plus admirable que la grâce, avec laquelle le propriétaire de

cette antique demeure exerçait son hospitalité princière. » Cet attrait de la grâce et de la bonté que Macaulay devait subir quelques années plus tard, Brougham n'y avait pas non plus échappé, et lord Holland demeura longtemps pour lui un protecteur vénéré.

Ce fut dans ce milieu brillant, où il jouissait d'être apprécié à sa valeur, que Brougham passa les premières années de son séjour à Londres. En revanche, ses succès au barreau furent loin pendant longtemps d'égaler ses succès dans le monde. On peut s'imaginer l'impatience avec laquelle il attendait l'occasion de se produire. Il finit cependant par la rencontrer. Les marchands de Liverpool le chargèrent de demander en leur nom, devant le parlement, la révocation des *ordonnances en conseil,* rendues par mesure de représailles contre le blocus continental, mais qui paralysaient le commerce extérieur de l'Angleterre. Pendant six semaines, Brougham dirigea chaque soir les débats de cette grande enquête parlementaire, interrogeant lui-même les témoins, tirant parti avec un art admirable de leurs dépositions et déployant une merveilleuse quantité de connaissances scientifiques et économiques. Il perdit sa cause, mais de ce jour sa fortune d'avocat fut faite. Cependant, et bien qu'à partir de ce premier succès Brougham dût être souvent chargé des intérêts les plus graves, il ne parvint jamais à se faire compter par les praticiens comme un véritable avocat d'affaires. Il conserva toujours dans sa manière d'être quelque chose de pétulant et d'inconsidéré qui éloignait la confiance des attorneys, dispensateurs suprêmes du pain quotidien des avocats anglais. On lui reprochait de s'inquiéter beaucoup moins du verdict que de la plaidoirie, du résultat que de l'effet. Aussi lui arrivait-il souvent, après avoir écrasé un de ses confrères sous la supériorité de son éloquence et ravi tout l'auditoire, d'être lui-même écrasé sous un verdict accablant et de s'en aller confus.

En revanche, il devait dépasser de bien loin tous ses contemporains et s'élever peut-être aussi haut qu'Erskine lui-même en s'engageant dans la voie des procès politiques et surtout des procès de presse. Cette voie se trouve aujourd'hui fermée aux jeunes avocats anglais, l'expérience ayant amené nos voisins à se défier des lois sur la presse comme d'une arme à deux tranchans dont l'usage blesse le plus souvent celui qui la manie; mais les procès pour *libelle,* suivant l'expression technique, étaient chose fréquente en Angleterre sous la domination des Liverpool et des Castlereagh. Pendant et depuis leur administration, les franchises de la presse n'eurent pas de défenseur plus constant que Brougham jusqu'au jour où, devenu membre de la chambre des lords, il se leva pour dénoncer comme une infraction aux priviléges de la chambre les

articles d'un journaliste qui s'était permis de le traiter avec irrévérence. Il excellait dans ce genre tout spécial de plaidoyers, et ne reculait pas devant l'idée d'adresser un appel aux passions du temps, quand l'intérêt de sa cause semblait le lui commander. C'est ainsi que la défense d'un client accusé d'avoir écrit un libelle contre le clergé du comté de Durham était pour lui l'occasion de s'élever contre l'indolence et la richesse des ministres de l'église anglicane en termes dont l'ironie amère du passage suivant peut donner une idée : « Chose étrange à dire et qui paraîtra sans doute incroyable à quelques-uns de ceux qui m'entendent, dans toute l'Écosse, depuis la Tweed jusqu'aux Shetland, on ne rencontre pas un évêque, pas un chapitre, pas un doyen, pas même un ministre suppléant. Oui, nos frères du nord sont plongés dans les ténèbres d'une barbarie si épaisse qu'ils ne paient l'entretien d'aucune cathédrale et d'aucun bénéficiaire non résidant. Pauvres ignorans! ils ne savent même pas ce que c'est que la dîme. D'un bout de l'année à l'autre, ils n'acquittent pas le tribut d'une gerbe de blé, d'un porc ni d'un mouton. Et ce qui les rend non moins dignes d'admiration que de pitié, c'est qu'ils ont beau voir leurs intérêts spirituels si cruellement négligés, ils n'en forment pas moins aujourd'hui le peuple le plus fidèle à son roi, le plus heureux, le plus moral et le plus religieux peut-être qu'on puisse rencontrer dans l'univers. » Brougham avait préparé longuement ce plaidoyer, demeuré célèbre. La veille du jour où il le prononça, un de ses amis le vit de loin se promener à grands pas en gesticulant le long de la petite rivière qui baigne la ville de Durham; il voulut l'aborder. « Laissez-moi, laissez-moi! lui cria Brougham en l'écartant du geste, je suis en train de distiller du venin contre le clergé de Durham. »

Brougham ne fût point au reste parvenu comme avocat à une célébrité aussi grande sans l'éclat qu'a jeté sur son nom la défense de la reine Caroline. Les premières dissensions de Caroline de Brunswick avec son royal époux dataient déjà de loin, quand en 1812, alors qu'elle était encore princesse de Galles, Brougham lui fut présenté par Canning. Loin d'imiter la réserve de lord Grey et des autres chefs du parti whig, qui déclinaient cette alliance compromettante, Brougham déploya tout ce qu'il possédait d'amabilité et de séduction pour conquérir les bonnes grâces de la princesse. Il est permis de penser qu'il envisageait déjà l'issue de ses différends avec le régent son mari, et qu'il était désireux de s'assurer à l'avance un rôle dans le dénoûment. La princesse de Galles lui témoigna bientôt la confiance la plus absolue et lui promit d'user en sa faveur du droit que lui donnait la constitution anglaise, en le nommant son attorney-général le jour où la mort de George III la ferait

reine d'Angleterre. Un épisode curieux, demeuré longtemps inconnu, montre jusqu'à quel point l'influence de Brougham était grande sur Caroline et sur les personnes qui lui étaient attachées. Charlotte, fille de Caroline et du régent, était élevée par ordre de celui-ci dans l'éloignement de sa mère. Menacée d'un mariage auquel elle ne voulait point consentir, la jeune princesse s'échappe un soir de Warwick-House, où on la tenait comme enfermée, gagne à pied le carrefour populeux de Charing-Cross, monte dans une voiture de louage et se fait rapidement conduire à Connaught-Place, où demeurait Caroline. En même temps elle avait expédié un message à Brougham, qu'elle considérait comme l'ami le plus fidèle de sa mère, et qui lui inspirait une confiance et une vénération sans bornes. Brougham accourut et s'efforça vainement de lui persuader de prévenir la colère de son père en retournant à Warwick-House; Caroline, à son honneur, joignit ses instances à celles de Brougham. Le chancelier lord Eldon, les ducs d'York et de Sussex, oncles de la princesse, qui, prévenus de son escapade, étaient arrivés chacun de leur côté, lui firent entendre leurs représentations. La nuit tout entière s'était écoulée, le jour commençait à poindre, et c'était à peine si la princesse obstinée semblait faiblir quand Brougham eut une inspiration heureuse qui acheva de la déterminer. Il la conduisit sur le balcon, et, lui montrant le *square*, où quelques curieux commençaient à se rassembler, il lui dit d'une voix chaleureuse : « Il vous suffirait, madame, d'apparaître dans quelques heures sur ce balcon où nous sommes pour que tout le peuple de cette vaste métropole se rassemblât sur cette place dans un sentiment de commune sympathie pour vous; mais vous paieriez cher ce triomphe d'une heure quand des soldats viendraient pour assurer au prix de l'effusion du sang le triomphe des lois du pays. Que votre altesse s'en souvienne toute sa vie, jamais elle n'échapperait à la haine dont le peuple anglais poursuit ceux qui, en violant la loi, ont attiré sur leur patrie de pareilles calamités! » La jeune princesse céda, et avant que la grande capitale fût entièrement réveillée, elle était de retour à Warwick-House. Il y a dans les plaidoyers et dans les discours de Brougham bien des passages dignes d'admiration; mais il n'y en a peut-être pas qui soient d'une aussi véritable éloquence que ces quelques paroles improvisées sur le balcon de Connaught-House, alors que les premiers rayons du soleil, perçant les brouillards de Londres, éclairaient la place presque déserte; c'est au point de se demander si dans un récit publié trente ans plus tard, et qui fut une révélation, Brougham n'a pas dramatisé un peu les circonstances de cet incident oratoire.

Ce fut néanmoins malgré les observations et les conseils de

Brougham que Caroline partit en 1814 pour le long voyage durant lequel son imprudence (pour employer le terme le plus doux) devait fournir contre elle à ses ennemis des armes si terribles. Le rôle joué par Brougham dans les longues négociations qui précédèrent le retour de Caroline a été l'objet de vives controverses, et sa réputation a gravement souffert des apparences équivoques qu'il a laissées planer sur sa conduite. En 1819, après que les rumeurs les plus injurieuses eurent commencé de circuler sur le compte de la princesse, et que son nom eût été fréquemment accouplé par la malignité publique avec celui du courrier Bergami, Brougham soumit mystérieusement à lord Liverpool, alors premier ministre, un projet d'arrangement. Aux termes de ce projet, si le régent avait promis de continuer, sa vie durant, à la princesse son épouse la pension de 35,000 livres sterling qu'un acte du parlement lui avait allouée seulement jusqu'à la mort de George III, celle-ci aurait pris de son côté l'engagement de ne jamais remettre les pieds en Angleterre. Or Brougham lui-même fut plus tard réduit à convenir qu'aucune instruction ne l'avait autorisé à proposer ce marché honteux, équivalent à un aveu de culpabilité en présence de l'accusation qui pesait sur la conduite de la princesse. En revanche, quand, après la mort de George III et l'avénement du régent au trône, lord Liverpool, prenant cette fois les devans, chargea Brougham de soumettre à l'acceptation de la reine une transaction à peu près semblable, Brougham s'abstint, par une négligence à peine croyable, de lui faire parvenir une proposition qui, venant de la part de son mari, pouvait, ce semble, être acceptée sans honte. Après que le nom de Caroline eut été effacé des prières liturgiques, il la laissa arriver, menaçante et indignée, jusqu'à Saint-Omer, où elle lui avait donné rendez-vous. Durant les négociations qui prirent place dans cette petite ville, il garda jusqu'au bout le même silence inexplicable, et ce fut par l'intermédiaire de lord Hutchinson, le fondé de pouvoirs du roi, que Caroline eut pour la première fois connaissance de l'arrangement proposé. En recevant de lord Hutchinson une communication officielle où l'étendue des sacrifices qu'on lui demandait n'était nullement dissimulée, Caroline ne prit conseil que de sa colère, et, donnant l'ordre d'atteler sa voiture, elle partit immédiatement pour Calais. Brougham lui-même ne fut averti de ce brusque départ qu'en voyant passer sous ses fenêtres la chaise de poste qui l'emmenait. Quelques jours après, Caroline débarquait à Douvres, et elle était accueillie par les acclamations d'une multitude qui la croyait victime d'une persécution injuste, et qui chérissait en elle l'ennemie mortelle d'un souverain détesté.

Brougham se défendit toujours avec beaucoup de hauteur contre

les accusations auxquelles son étrange conduite donna naissance. A en croire ses ennemis, il aurait trahi d'abord les intérêts de sa cliente en cherchant à se faire bien venir du régent par des propositions d'accommodement qu'il savait devoir être désavouées; puis il aurait ensuite poussé volontairement les choses à l'extrême en faisant échouer un arrangement qui eût été la ruine de ses espérances et de ses ambitions personnelles. C'est là, suivant nous, une appréciation trop sévère. Brougham n'était assurément pas un puritain, et il ne se rattachait pas à cette race des Anglais rigides qui, en littérature, a produit les Bunyan, et en politique les Wilberforce; mais c'était un honnête homme, et il n'avait dans le caractère rien de bas ni de tortueux. Ce fut bien plutôt par présomption et par légèreté qu'il pécha dans cette occurrence : par présomption, quand il proposa au nom de la reine, mais sans son autorisation, une transaction qu'il jugeait pour lors avantageuse; par légèreté, quand il négligea de lui transmettre des offres qu'il considérait désormais comme inacceptables. Nous devons dire cependant que la reine Caroline, mieux placée qu'un autre pour en juger, partageait dans les derniers temps de sa vie l'opinion des ennemis de Brougham. « Ce M. Brougham est un grand coquin, » dit un jour à Crabb Robinson une marquise italienne qui avait vécu dans l'intimité de la reine. Et comme Robinson lui demandait compte de la sévérité de son jugement, elle reprit : « La reine elle-même m'a assuré que pour satisfaire sa propre ambition il l'avait fait venir en Angleterre en lui disant seulement : « Si vous avez eu des faiblesses, ne paraissez pas. » Mais, monsieur, continuait la marquise avec énergie, quelle femme, même du peuple, avouera jamais à son avocat qu'elle a eu des faiblesses? Oh! oui, c'était un traître, ce M. Brougham. » Malgré la vivacité de ce témoignage, nous persistons dans l'opinion contraire à celle de la véhémente marquise.

Quoi qu'il faille penser de la conduite antérieure de Brougham, il est impossible de méconnaître l'habileté, l'ardeur et le dévoûment qu'il mit au service de la reine à partir du jour où elle fut traduite devant la chambre des lords et où sa destinée n'eut plus à dépendre que du verdict de ses juges. Le cabinet avait déposé contre elle au nom du roi une accusation formelle d'adultère avec Bergami, et il avait soumis à la chambre des lords un bill de peines et pénalités (*bill of pains and penalties*) qui privait la reine d'Angleterre de ses titres, de ses honneurs et de ses prérogatives; mais cette voie de procéder souleva une première difficulté. La reine n'avait-elle pas le droit de réclamer d'autres juges? Brougham demanda d'être entendu par la chambre des lords sur cette question de compétence, et, devant un tribunal plus attentif que bienveillant, il débuta en

ces termes : « On a pris soin, milords, de m'informer que mon illustre cliente devait s'attendre à être traitée comme une femme, non pas du premier, mais du dernier rang. Plût à Dieu qu'aujourd'hui elle fût en effet l'égale des gens qui appartiennent à la plus basse condition! Plût à Dieu qu'elle n'eût jamais connu un rang plus élevé que le plus humble des sujets de sa majesté, car elle se trouverait protégée par la barrière à triple enceinte derrière laquelle les lois de l'Angleterre abritent l'honneur de la plus pauvre des femmes. Elle ne rencontrerait parmi ses juges ni serviteurs de son mari, ni favoris, ni créatures. Elle serait traduite devant douze citoyens anglais, probes, impartiaux, désintéressés, à la porte desquels les influences dont elle peut redouter le triomphe s'agiteraient pendant des années sans parvenir à émouvoir leurs espérances ni leurs craintes. Oui, plût à Dieu que la reine fût aujourd'hui une des plus humbles sujettes de sa majesté, et je puis assurer à vos seigneuries qu'elle ferait volontiers tous les sacrifices, excepté celui de son honneur, pour obtenir le droit d'habiter paisible dans le plus misérable *cottage* qui ait jamais abrité contre l'arbitraire et l'injustice la femme d'un citoyen anglais! »

Ce n'était là au reste qu'une passe d'armes où Brougham mesurait ses forces, car il ne pouvait guère espérer que la chambre des lords se dessaisît de l'affaire, comme il le demandait. Il aborda donc sans trouble les véritables débats, qui s'ouvrirent, au mois d'août 1820, par l'audition des témoins, pour la plupart anciens serviteurs de la reine, dont une commission, demeurée fameuse sous le nom de commission de Milan, avait été en Italie recueillir, solliciter et au besoin payer le témoignage. — On sait qu'en Angleterre l'interrogatoire des témoins, tant dans les procès civils que dans les procès criminels, est dirigé à l'audience même par les avocats des parties, qui les examinent tour à tour, sans que le juge intervienne, sinon pour prononcer en cas de contestation sur la légitimité de telle ou telle question, captieuse ou non captieuse. Tandis qu'en France un défenseur doit se contenter de poser à la hâte aux témoins quelques questions supplémentaires, heureux si sa hardiesse ne provoque point l'impatience du magistrat qui dirige les débats, le droit pour les avocats d'interroger eux-mêmes les témoins est au contraire une des bases de la procédure anglaise. Aussi l'art d'examiner ou de contre-examiner un témoin fait-il tout autant pour établir la réputation d'un avocat que l'exorde le plus insinuant et la péroraison la plus éloquente. Brougham était passé maître dans cette tactique, et il devait au cours des débats en donner la preuve éclatante. De toutes les dépositions, la plus redoutable pour la défense de la reine était celle du postillon Majocchi. Ses souvenirs semblaient précis, et il rap-

pelait avec une abondance minutieuse une foule de détails qui ne laissaient aucun doute sur la nature coupable des relations de Caroline et de Bergami. Quand Brougham se leva pour l'interroger, il commença par lui poser avec une indifférence apparente quelques questions qui avaient trait à des faits d'une importance secondaire. « Je ne me souviens pas, *non mi ricordo,* » fut la réponse de Majocchi. Brougham insista et se mit à l'interroger sur des circonstances à lui personnelles dont il était impossible d'admettre qu'il eût perdu le souvenir. *Non mi ricordo* fut encore la réponse de Majocchi. Plus Brougham le pressait, plus le trouble du misérable devenait évident, plus il répétait avec angoisse : *Non mi ricordo.* L'interrogatoire finit par dégénérer en comédie, et personne ne put douter que Majocchi n'eût appris une leçon par cœur. Il en fut ainsi de presque tous les autres témoins. Mlle Denmont, la femme de chambre de la reine, déposait avec une vertueuse horreur des spectacles auxquels elle avait assisté, et appelait la maison de la reine une maison de prostitution. Brougham lui démontra par des lettres écrites de sa main que, chassée de cette maison, elle avait humblement demandé à y rentrer, et qu'elle avait travaillé ensuite à y faire recevoir sa jeune sœur, âgée de dix-sept ans. D'autres témoins furent convaincus par lui d'avoir reçu, pour venir en Angleterre, des sommes énormes constituant une véritable fortune. Durant plusieurs nuits consécutives, Brougham dirigea tous ces interrogatoires avec autant de présence d'esprit que de succès. Aussi, quand il commença son plaidoyer, sa cause était-elle plus d'à moitié gagnée. Il s'en fallait encore de beaucoup que l'innocence de Caroline fût clairement démontrée; mais la corruption des témoins était si évidente qu'une condamnation juridique devenait bien difficile.

Il y avait déjà longtemps que Brougham travaillait à ce plaidoyer célèbre qui devait mettre le sceau à sa réputation. Personne ne redoutait moins que lui de se livrer aux hasards de l'improvisation; mais il savait aussi, comme tous les grands orateurs, donner à ses inspirations premières le fini de la correction et du travail. Il se vantait lui-même d'avoir écrit dix-sept fois de sa main la péroraison. Ce plaidoyer, fruit de tant d'études, tint jusqu'à deux séances de la chambre des lords. Il excita chez les contemporains des transports d'admiration, et aujourd'hui même que l'intérêt de la cause a complétement disparu, on ne peut en méconnaître l'habileté, la verve, la puissance, n'en déplaise à lord Campbell, qui, systématiquement sévère pour l'éloquence de Brougham, qualifie ce plaidoyer de lourde et insipide déclamation. Bien qu'il soit aisé d'en détacher nombre de passages remarquables, nous nous contenterons de citer les dernières lignes de la péroraison, parce qu'elles sont

demeurées dans les annales du barreau anglais un morceau d'éloquence classique. « Vous avez décidé, milords, vous avez voulu, le roi et l'église d'Angleterre ont voulu que le nom de la reine fût effacé du service solennel auquel elle a droit; mais en place de ce service solennel elle a aujourd'hui les prières qui s'élèvent pour elle du fond du cœur de son peuple. A ces prières, je ne joindrai pas les miennes, elle n'en a pas besoin; j'adresserai seulement ici mes humbles supplications au Dieu de miséricorde pour qu'il ne mesure pas sa miséricorde envers ce peuple aux mérites de ceux qui le gouvernent, et pour qu'il incline vers la justice le cœur de vos seigneuries. » Brougham débita cette invocation avec une grande solennité, en baissant la voix et en tenant ses mains élevées et immobiles au-dessus de sa tête, suivant un geste familier aux prédicateurs populaires de l'Écosse. L'effet en fut immense, et le souvenir en est demeuré comme celui d'une des plus grandes scènes oratoires du siècle.

On sait quelle fut l'issue de ce grand procès. L'infime majorité obtenue par le bill de peines et pénalités à la chambre des lords détourna le ministère de le présenter à la chambre des communes, et il fut abandonné. C'était bien à Brougham que Caroline devait son salut, car on pouvait dire d'elle avec vérité ce que répondait à la populace un des lords qu'à l'issue d'une séance on voulait contraindre à crier *vive la reine :* « Oui, mes bons amis, *vive la reine,* et puissiez-vous tous avoir des femmes qui lui ressemblent! » Caroline ne se montra pas ingrate, et elle pressa Brougham d'accepter une somme de 100,000 francs; mais Brougham, qui fut toujours très désintéressé en matière d'argent, refusa cette offre généreuse.

Les débats de ce procès avaient acquis à Brougham une si grande popularité qu'on vendait son buste dans les rues, et que ces mots : *à la tête de Brougham,* devinrent une enseigne fort à la mode. Les années qui suivirent le procès de la reine Caroline marquent l'apogée de sa fortune comme avocat. Sa supériorité était tellement incontestée que, dans une cérémonie assez plaisante, il fut couronné roi par ses confrères sous le titre de Henri IX. Il devait voir cependant au bout d'un certain temps diminuer sa clientèle. L'engouement ne dura pas, et on reconnut bien vite que sa science d'homme d'affaires n'était pas à la hauteur de son éloquence. Dès avant cette époque, Brougham était d'ailleurs devenu assez dédaigneux des succès de palais; les affaires publiques l'absorbaient de plus en plus, et pour flatter son oreille rien n'égalait les applaudissemens de ses collègues au parlement. Nous avons assez parlé de l'avocat, il nous reste à faire connaître l'homme politique.

II.

Brougham avait trente-deux ans quand, en 1810, la protection de lord Holland lui valut l'honneur d'être choisi par les vingt électeurs du bourg-pourri de Camelford pour les représenter au parlement. Les whigs comptaient beaucoup sur le talent de Brougham pour relever le prestige oratoire de leur parti, singulièrement affaibli depuis quelques années. Fox était mort; Sheridan, vieilli, déconsidéré, n'abordait plus que rarement la tribune, et jamais sans avoir pris courage en vidant une bouteille d'eau-de-vie. Ce n'était ni Tierney, ni Whitbread, ni même Ponsonby, le chef reconnu du parti whig dans la chambre des communes, qui pouvaient aspirer à égaler l'éloquence des orateurs de la grande époque. Les tories, de leur côté, n'étaient guère plus riches en hommes de talent, et il fallait toute la vigueur des institutions de l'Angleterre pour soutenir la lutte contre Napoléon, en ayant à sa tête des hommes aussi médiocres que les Perceval, les Liverpool, les Castlereagh. Le *maiden speech* de Brougham était donc attendu avec impatience par ses amis et avec anxiété par ses adversaires. Contre toute prévision, ce fut un échec. Trop docile, et pour cette fois seulement, aux conseils qu'on lui avait prodigués, il voulut conserver les apparences de la modération, et ne parvint à produire sur ses auditeurs qu'une impression de lourdeur et d'ennui. Toutefois la proposition d'une mesure complémentaire de l'abolition de la traite lui fournit bientôt l'occasion de prendre sa revanche, et il rentra dans son naturel en s'élevant avec une éloquence pleine d'âpreté contre les commerçans anglais qui continuaient en secret l'odieux trafic des noirs. La mesure qu'il appuyait fut adoptée à l'unanimité, et il conquit à partir de ce jour une renommée d'orateur politique qui devait s'accroître encore avec le temps. Brougham ne fit toutefois qu'une courte apparition au parlement. L'avénement du prince de Galles à la régence ayant amené en 1812 une crise ministérielle, le parlement fut dissous, et, lors des élections nouvelles, le bourg-pourri de Camelford, qui était à la discrétion des whigs, fut transféré à un obscur protégé du parti, sans qu'on prît soin de pourvoir Brougham d'un autre siége. Ce fut vainement qu'il se présenta seul et sans appui à Liverpool et en Écosse, il fut battu dans les deux endroits, et le nouveau parlement se réunit sans qu'il y eût trouvé place. Brougham ressentit vivement l'injustice qui lui était faite; il en conçut contre les chefs du parti whig un ressentiment auquel il devait laisser plus tard un libre cours. Les whigs lui avaient donné assurément un juste sujet de grief; il ne faudrait cependant

pas croire qu'ils eussent sans motifs et de gaîté de cœur risqué de s'aliéner à jamais un allié aussi précieux. Jaloux de maintenir dans les rangs de leur parti l'unité et la cohésion, les chefs aristocratiques des whigs n'avaient point rencontré chez Brougham cet esprit de prompte discipline qui sait faire des sacrifices d'indépendance au profit de l'entente commune. Ils redoutaient son impétuosité, ses écarts, ses variations; en un mot, ils n'avaient pas pleine confiance en lui. Le poids de ces préventions devait peser lourdement sur la vie politique de Brougham; nous verrons qu'il fut toujours plutôt subi qu'accepté par les whigs, et que sa considération, son autorité, ne grandirent jamais dans la proportion de son talent et de ses services. Comme lieutenant, les généraux du parti l'appréciaient à sa valeur; mais il ne devint jamais ni leur chef ni leur ami.

Brougham dut attendre quatre mortelles années avant que l'entrée du parlement lui fût ouverte de nouveau. Ce fut en 1816 seulement que le comte et la comtesse de Darlington, dont l'influence était grande sur l'esprit de son mari, l'appelèrent à représenter au parlement le bourg de Winchelsea. Durant le temps que Brougham était demeuré forcément à l'écart des affaires, la situation et la force respective des partis avaient singulièrement changé. En 1812, les whigs se croyaient à la veille de saisir le pouvoir, et personne n'avait foi dans la durée du ministère tory formé sous les auspices de lord Liverpool et de lord Castelreagh; en 1816, ce même ministère, récemment fortifié par l'accession de Canning, disposait dans la chambre des communes d'une majorité considérable. Il possédait la confiance absolue du régent, et jouissait auprès de la nation d'une popularité sans bornes que lui avait value le triomphe de Waterloo. Chaque jour qui s'écoulait avait vu au contraire diminuer le crédit du parti whig et décroître le nombre de ses adhérens. Les whigs avaient froissé le sentiment national en continuant à se montrer partisans systématiques de la paix durant la longue guerre avec la France, et ils devaient porter longtemps la peine de n'avoir pas oublié à temps leurs mesquines rivalités pour suivre le grand mouvement patriotique dont l'élan fut si fatal à Napoléon. En 1816, ils formaient encore une coterie nombreuse; mais, comme parti politique, on pouvait dire qu'ils n'existaient plus.

Rendons cette justice à Brougham qu'il n'eut pas un seul instant la pensée de déserter les rangs de l'armée la plus faible pour s'abriter sous le drapeau du plus fort. Sa fidélité politique n'était pas à l'épreuve de tous les mécomptes et de tous les ressentimens, mais ce fut toujours la passion et non le calcul qui détermina ses défections. D'ailleurs le ministère tory devait faire bientôt la partie belle

aux whigs par la politique brutale et inintelligente qu'il suivit au lendemain de ses grands triomphes extérieurs. On put croire pendant quelques années que le gouvernement de l'Angleterre allait être ramené par lord Castlereagh aux erremens de ces monarchies despotiques avec lesquelles il avait lié si étroitement sa politique continentale. La haine de l'esprit révolutionnaire avait aveuglé les tories au point de leur faire chérir les abus les plus crians de la législation anglaise au même degré et avec la même ardeur que les bases mêmes de sa glorieuse constitution. De là ces résistances obstinées et sans discernement à toute réforme, quelle qu'en fût la nature, qu'il s'agît d'émanciper les catholiques, de relâcher les entraves de la prohibition commerciale, ou d'adoucir la barbarie de la législation criminelle. De là ces répressions sanglantes comme le massacre de Manchester, ces poursuites pour haute trahison motivées par un propos imprudent tenu dans un *meeting*, ces procès de presse où l'on voyait des veuves ou des jeunes filles accusées de libelle, parce que les revenus d'un journal formaient une partie de leur modeste fortune. Aussi les annales constitutionnelles de l'Angleterre ne font-elles mention d'aucune opposition mieux fondée en ses attaques, plus sage en sa conduite, plus élevée en ses principes, que celle dont le ministère de lord Castlereagh eut à essuyer les coups, et dont Brougham fut, avec lord Grey, lord Lansdowne, Mackintosh, Romilly, le champion le plus redoutable et le plus passionné. La résistance que les de Serre, les Camille Jordan, les Royer-Collard, opposaient durant la même période aux excès de la réaction légitimiste peut seule lui être comparée.

Quel que fût le mérite des hommes qui luttaient de concert avec Brougham contre la domination tyrannique de lord Castlereagh, il n'y en avait pas un seul qui, sous le rapport de la puissance oratoire, pût lui être un instant comparé. Jamais l'éloquence de Brougham n'atteignit des sommets aussi élevés que durant ces premières années de sa vie parlementaire, — où, dégagé de toute préoccupation imminente d'intérêt personnel, il ne tirait ses inspirations que de son amour sincère pour la justice et la liberté. Ce serait une longue énumération que celle de tous les débats mémorables dont il prit sa part, car il n'était pas homme à laisser discuter devant lui une question de quelque importance sans exprimer son avis, et on ne connaissait pas à la chambre des communes d'orateur qui gardât moins volontiers le silence. C'était tantôt pour demander, au nom de l'intérêt public, une diminution des impôts par la réduction des dépenses militaires, tantôt pour protester contre les mesures oppressives à l'aide desquelles lord Castlereagh se proposait d'écraser dans leur germe les agitations populaires, tantôt pour

dénoncer l'appui prêté par l'Angleterre à la conspiration que les souverains signataires de la sainte-alliance ourdissaient contre la liberté des peuples. Dans ces tournois parlementaires, l'avantage oratoire et les honneurs de la guerre étaient toujours de son côté; mais quand il provoquait un vote, c'était par trente ou quarante que se comptaient les partisans des mesures qu'il proposait. Ce qu'il y avait de plus sensible pour lui dans ces échecs, c'était que les voix des whigs eux-mêmes lui faisaient défaut. Les whigs n'aimaient point à entrer en campagne sous sa conduite, et ils n'avaient point foi dans sa tactique. Ils lui reprochaient de ne pas étudier suffisamment le terrain et d'engager des batailles inconsidérées; aussi ne parvint-il jamais au poste envié de *leader* de l'opposition dans la chambre des communes. Quand Ponsonby mourut en 1817, ce fut d'abord Tierney, puis lord Althorp, qui le remplacèrent, et au lieu de devenir général en chef, Brougham ne demeura jamais, à son grand dépit, que capitaine des enfans-perdus.

Non moins que le tact parlementaire, le tact oratoire faisait défaut à Brougham; il se perdait par la prolixité, par l'insistance, par l'excès. « Brougham, écrivait Romilly dans ses mémoires, est un homme d'un immense talent et d'un savoir prodigieux. Il est vraiment déplorable que son absence de jugement et de prudence paralyse les services que ses dons et ses bonnes intentions devraient rendre à la cause de l'humanité. » Ce n'est pas seulement l'humanité, c'est la réputation même de Brougham qui a souffert de cette absence de jugement et de prudence signalée en lui par le judicieux et délicat Romilly. S'il n'a jamais atteint le type de l'homme d'état consommé ni de l'orateur littéraire, c'est surtout faute d'avoir su plier son ardeur à la réflexion et son éloquence à la sobriété. Par ses intempérances de langage, qui blessaient souvent les justes susceptibilités de ses adversaires, Brougham s'attira plusieurs affaires désagréables. Il fut une fois cravaché dans les couloirs du parlement par un pétitionnaire dont il avait parlé assez cavalièrement dans la discussion. Bien que l'auteur de cette brutale agression fût pleinement dans son bon sens et qu'il eût même écrit un livre plein de mérite, il y eut parmi les membres du parlement, juges du délit, une entente tacite pour déclarer qu'il était fou, et l'affaire n'eut pas de suite. Peu s'en fallut aussi que Brougham ne croisât le fer avec Canning à la suite d'une scène de violences qui est demeurée célèbre. C'était peu de temps après que Canning était entré au ministère, faisant à ses collègues le sacrifice momentané de ses opinions sur la question de l'émancipation des catholiques, dont il avait toujours été partisan. Brougham ne manqua pas d'en tirer avantage contre lui, et, faisant allusion à un discours prononcé

la veille par Canning, il s'exprima ainsi : « L'honorable membre a fièrement déclaré qu'il ne ferait pas acte de complaisance vis-à-vis d'un certain noble lord; on sait assez pourtant qu'il a donné, pour arriver au pouvoir, l'exemple le plus monstrueux de complaisance dont toute l'histoire des tergiversations politiques fasse mention. » — A ces mots, Canning se leva, et avec beaucoup de calme, d'une voix ferme et vibrante, il dit : « Ceci est un mensonge. » Grand tumulte, comme on peut penser, et vains efforts de quelques amis communs pour amener un accommodement, les deux orateurs se refusant chacun de son côté à une rétractation. A la fin, Brougham obéit à une suggestion conciliante en déclarant qu'il n'avait entendu employer l'expression de *complaisance* que dans un sens parlementaire. Canning, de son côté, accepta l'explication, et la concorde, la bonne amitié même, furent bientôt rétablies entre eux. La scène du célèbre roman de Dickens où un membre du club des Picwickiens, après avoir traité un de ses confrères de farceur, déclare qu'il a employé l'expression dans un sens picwickien, renferme une allusion transparente à cet épisode.

La mort de lord Castlereagh mit Canning en fait, sinon en titre, à la tête des affaires, à partir de l'année 1822. A l'exception de deux grandes questions, l'émancipation des catholiques et la réforme parlementaire, qu'il refusait de comprendre dans son programme, cet habile homme d'état devait trouver moyen de donner satisfaction aux whigs sans s'aliéner pour cela la portion modérée des tories. Brougham n'en était pas encore arrivé à ce moment de sa carrière politique où il déterminait sa bienveillance ou son hostilité, non point d'après les actes, mais d'après la personne des ministres. Oubliant la vivacité de leur première contestation, il prêta un cordial appui aux principales mesures proposées par Canning, et cela avec un désintéressement d'autant plus honorable qu'il refusa d'imiter l'exemple de lord Lansdowne et des autres whigs qui acceptèrent une place dans l'administration de leur ancien ennemi. Cet apaisement des dissensions intérieures permit à Brougham de mettre son activité au service de deux ou trois grandes causes dont, jusqu'en son extrême vieillesse, il eut à cœur de préparer ou de compléter le triomphe. Dès les premiers jours de son entrée au parlement, il s'était enrôlé sous le drapeau de Wilberforce, et il avait pris rang, soldat peut-être un peu irrégulier, dans la petite troupe qu'on appelait le parti des *saints*, parce qu'elle envisageait au point de vue exclusif de l'abolition de l'esclavage la conduite de la politique anglaise dans les colonies. Wilberforce ne comptait sur personne autant que sur Brougham pour continuer son œuvre généreuse, et, tant qu'il y eut un dernier effort à faire, celui-ci ne trompa

point sa confiance. Cependant deux grandes questions ont surtout préoccupé Brougham et tenu en éveil jusqu'à la fin son active sollicitude : l'éducation populaire et la réforme législative. Bien qu'il fût loin d'être un démocrate, il n'avait garde d'étaler cette indifférence imprévoyante pour les intérêts du peuple qui a ruiné en France l'influence de la bourgeoisie. Il comprenait qu'il y avait un terrain sur lequel whigs, tories, radicaux, pouvaient se rencontrer sans se combattre et que leur travail commun devait féconder, celui de l'instruction populaire. Aussi lui doit-on la création de ces *instituts mécaniques*, où depuis plus de quarante ans les ouvriers reçoivent l'instruction professionnelle, et qui comptent aujourd'hui des élèves par milliers. C'est là une des institutions les plus belles et les plus noblement démocratiques de l'Angleterre. Brougham se vantait avec raison d'en avoir posé la première pierre, et quand il parlait en termes éloquens « de ces hommes qui ont mérité le titre de précepteurs de l'humanité, dont la renommée est l'héritage de leur patrie et dont le nom traversera les âges, » il est permis de penser qu'il croyait voir sa place déjà marquée dans cette phalange glorieuse.

Il est plus difficile de déterminer la part d'influence et d'initiative qui revient à Brougham dans le grand travail de révision que l'Angleterre a fait subir à sa législation criminelle et civile depuis le commencement du siècle ; nous ne saurions le faire sans entrer dans des détails trop techniques qui dépasseraient le cadre de cette étude. Brougham ne se contenta pas de travailler en commun avec Mackintosh et Romilly à l'adoucissement des dispositions barbares qui déshonoraient encore les lois pénales de l'Angleterre, il prit aussi dans l'ordre civil l'initiative de plusieurs réformes non moins importantes. La session de 1828 fut marquée par un long discours qu'il prononça sur un projet de refonte générale de la législation et de la procédure; ce discours fut considéré comme un véritable tour de force oratoire, car il trouva moyen de promener ses auditeurs pendant six heures à travers le dédale des lois pénales et civiles sans les égarer un instant et sans leur faire connaître la lassitude ni l'ennui. Ce fut d'une voix brisée par la fatigue qu'il termina ainsi : « Le plus grand guerrier de notre âge, celui qui a conquis l'Italie, humilié l'Allemagne, fait trembler le Nord, disait en se glorifiant : « J'irai à la postérité avec mon code à la main. » Il avait raison, car les souverains ne sont guère à envier que pour le pouvoir qu'ils ont de faire le bien. On croyait honorer Auguste en disant qu'il avait trouvé Rome de briques et qu'il l'avait laissée de marbre; mais combien l'éloge sera plus beau encore quand on pourra dire d'un souverain : Il a trouvé la justice coûteuse et il l'a laissée gra-

tuite, il l'a trouvée un livre fermé et il l'a laissée une lettre vivante, il l'a trouvée le patrimoine du riche et il l'a laissée l'héritage du pauvre! Pour mon propre compte, j'estime que ce serait pour moi un plus grand honneur d'être l'instrument d'une pareille transformation que d'être revêtu des plus hautes fonctions. Je n'ai pas vécu près d'un demi-siècle sans apprendre combien il est aisé de se passer de ces fonctions et du pouvoir qu'elles confèrent; mais il y a un pouvoir et une fonction que je prise, c'est d'être ici l'avocat de mes compatriotes, et ailleurs le compagnon de leurs travaux pour assurer le triomphe de ces réformes qui intéressent le bien-être de l'humanité, car ce pouvoir, cette fonction, aucun gouvernement ne les confère, aucune révolution ne les enlève. »

Un talent oratoire qui allait chaque jour s'élevant, un savoir réel dont une grande habileté de mise en scène augmentait encore l'apparence, une activité qui ne connaissait point de repos, une popularité soigneusement entretenue dont le procès de la reine Caroline était l'origine, avaient créé à Brougham une situation peut-être sans précédent au parlement. Peu de temps avant sa fin prématurée, Canning commençait à en prendre ombrage, et il refusait d'accepter un siége à la chambre des lords, alléguant que Brougham, tout en affectant d'être son défenseur à la chambre des communes, finirait par devenir son maître. En 1827, l'avénement d'un ministère exclusivement tory, sous la direction de Wellington et de Robert Peel, rejeta Brougham dans la voie d'une opposition plus décidée. Il appuya cependant de toute son éloquence la mesure de l'émancipation des catholiques, et il mérita sa part des éloges que Peel donnait plus tard à la conduite généreuse et loyale de l'opposition whig. Mais le moment approchait où le cours des événemens devait l'appeler lui-même à ces fonctions, à ce pouvoir dont le dédain lui inspirait de si beaux mouvemens oratoires. L'émancipation des catholiques avait porté au parti tory, en le divisant, le même coup que le célèbre dissentiment de Fox et de Burke au sujet de la révolution française avait porté au parti whig. Tout le monde prévoyait qu'un jour ou l'autre les ultra-tories, les *eldonites*, comme on les appelait du nom du vieux chancelier lord Eldon, se joignant aux whigs, mettraient en minorité le ministère du duc de Wellington. De plus, et c'est là une leçon dont tous les partis devraient bien profiter, un long exercice du gouvernement avait usé leur popularité, dont les whigs avaient recueilli l'héritage; mais la secousse finale qui devait jeter à terre leur édifice ébranlé aurait pu tarder longtemps encore sans un événement qui bouleversa toutes les prévisions. Au moment où le pays se préparait dans le plus grand calme à remplacer par des élections nouvelles le parlement dissous à la

mort de George IV, on apprit que la révolution de juillet avait éclaté, et que le chef de la branche aînée de Bourbon venait de nouveau chercher en Angleterre un abri pour sa vieillesse et son exil.

Pour bien comprendre l'immense espérance qui, au lendemain de la révolution de juillet, gonfla d'orgueil et de joie le sein de la France, il faut avoir recueilli l'écho des cris d'enthousiasme qu'elle arracha par toute l'Europe aux amis de la liberté. Bien des peuples, bien des souverains aussi, qui la veille s'étaient endormis paisibles, se réveillèrent le lendemain profondément troublés. L'Angleterre elle-même n'échappa point à la contagion. Un souffle révolutionnaire souleva les couches profondes de la nation, et l'ambition vague de tenter quelque grand effort pour son affranchissement fit tressaillir chaque citoyen anglais. Il ne fallut pas longtemps à cette ambition pour arrêter légalement ses desseins, et la réforme parlementaire, qui la veille encore n'excitait ni la sollicitude des tories ni l'ardeur des whigs, devint, de par la volonté populaire, l'unique question du moment, sur le terrain de laquelle la lutte électorale devait s'engager. Le peuple anglais voulait avoir aussi ses journées.

Ce fut au plus fort de cette période agitée et à un court intervalle du jour fixé pour les élections que Brougham reçut une députation d'habitans du Yorkshire qui venaient le solliciter de se présenter aux suffrages de leur comté. Brougham ne possédait pas un pouce de terre dans cette partie de l'Angleterre; il n'y était connu que pour être venu plusieurs fois plaider devant les assises de la ville d'York. Il fut donc singulièrement flatté qu'on eût jeté les yeux sur lui. Le hasard voulut que la période électorale coïncidât avec la session semestrielle des assises et que Brougham y fût chargé de plusieurs affaires importantes. Il tint à honneur de ne se démettre d'aucune, et pendant deux semaines il donna l'exemple d'une activité physique et intellectuelle qui tenait presque du prodige. Au début de sa journée, il ouvrait par un long plaidoyer les débats de quelque procès considérable; puis, dépouillant à la hâte sa perruque et sa robe, il courait sur la place publique et débitait du haut des *hustings* quelqu'une de ces harangues semi-politiques, semi-bouffonnes, qui ravissent en temps d'élections la populace anglaise. Il retournait bien vite ensuite au palais de justice reprendre son accoutrement, et, jetant un coup d'œil sur les notes de son attorney, il improvisait une réplique au plaidoyer d'un adversaire qu'il n'avait pas entendu. Toutes les villes, tous les bourgs, tous les hameaux de la circonscription furent visités par lui, et il ne ménagea ni sa peine ni ses discours. Grâce à l'emploi de ces moyens, dont la légitimité contrastait avec la corruption qui s'étalait ailleurs, son élection fut emportée à une très grande majorité. Le jour du triomphe, la joie de Brougham fut peut-être un peu troublée par la perspec-

tive de parcourir, en procession et à cheval, lui, très médiocre cavalier, toute la ville d'York, avec une gigantesque paire d'éperons à ses talons, une longue épée au côté et un casque en cuivre sur la tête; mais il se tira sans encombre de cette formalité burlesque, dont un usage local lui imposait l'accomplissement. Cette élection toute populaire, dans un temps où l'influence aristocratique distribuait encore presque tous les siéges au parlement, causa une satisfaction très vive à Brougham. Dans son contentement, il lui échappa même de déclarer aux habitans d'York qu'il estimait l'honneur de les représenter au point de ne se laisser jamais induire, *par aucune considération sur terre*, à accepter une fonction publique. Il ne devait pas garder une longue fidélité à cet engagement.

Le ministère présidé par le duc de Wellington ne survécut que peu de jours à la convocation du nouveau parlement. Battu dans un vote sur une question insignifiante, Wellington déposa sa démission et celle de ses collègues entre les mains de Guillaume IV, qui sur-le-champ fit appeler lord Grey, le chef reconnu du parti whig, et lui confia le soin de composer un cabinet (1). Dans une réunion que tinrent entre eux les principaux whigs, cette question fut posée : « qu'allons-nous offrir à Brougham? » Nature grave, caractère altier, lord Grey nourrissait des préventions contre Brougham, auquel il reprochait son inconsistance et son indiscipline. Il répugnait à lui confier le portefeuille d'un ministère. « Croyez-vous, demanda-t-il à lord Althorp, le *leader* des whigs dans la chambre des communes, croyez-vous que Brougham se contenterait d'être notre attorney-général? » Lord Althorp, secouant la tête d'un air de doute, fit cette réponse laconique : « demandez-le-lui. » Une entrevue fut ménagée entre lord Grey et Brougham, qui refusa avec dédain. Pressé d'indiquer ses préférences, il se tint sur la réserve, et à cette question que lui adressa lord Grey : « appuierez-vous le ministère? » il se contenta de répondre : « Je l'appuierai dans la mesure où ma conscience me le permettra. » Le ton dont il prononça ces mots donnait à craindre que sa conscience ne lui accordât pas souvent cette permission. On en eut bientôt la preuve. Le soir même, à l'ouverture du parlement, Brougham tenta, par une motion, de soulever la question de la réforme parlementaire. Il était tout à fait contraire aux usages d'ouvrir la discussion sur un sujet aussi grave alors que, politiquement parlant, il n'y avait pas de gouvernement. On le fit sentir à Brougham, qui consentit avec mauvaise grâce à retarder sa motion de

(1) Plusieurs versions ont circulé sur les négociations qui précédèrent l'entrée de Brougham dans le cabinet de lord Grey. (Voyez Rœbuck, *History of the whig administration*, t. Ier, *Appendix*.) Nous avons suivi celle de Campbell, qui nous paraît porter les caractères de la vraisemblance. Campbell est un témoin peut-être malveillant, mais généralement bien informé.

quelques jours, mais de quelques jours seulement. « Et comme, ajoutait-il, les changemens qui pourraient advenir dans la composition du ministère n'ont rien qui m'intéresse *personnellement*, je déclare formellement qu'au jour fixé j'entretiendrai la chambre de la réforme parlementaire, quel que soit l'état des affaires et quelques noms que portent les ministres de sa majesté. »

L'incident fit du bruit, et la rumeur se répandit que le nouveau ministère whig n'aurait pas l'appui de Brougham. Que se passa-t-il au lendemain de cette séance? Fut-ce Brougham qui prit franchement son parti de mettre à prix son concours? fut-ce au contraire lord Grey qui sentit la nécessité de l'acheter? On ne l'a jamais su d'une façon bien positive; mais à quelques jours de là le public apprit avec étonnement que Brougham remplirait dans le nouveau cabinet l'importante fonction de lord chancelier. Il était presque sans exemple qu'une aussi haute dignité fût ainsi conférée de prime abord à quelqu'un qui n'avait jamais rempli aucun office judiciaire. Une pointe de gaîté se mêla à la surprise, quand on apprit qu'il était créé pair sous le double titre de baron Brougham et de baron de Vaux. Ses familiers lui avaient bien ouï parler de ses droits à prendre le nom et les armes d'une certaine famille de Vaux éteinte depuis fort longtemps, mais ils n'avaient pas imaginé qu'il élèverait la prétention de porter un double titre tout comme un Hamilton ou un Buccleugh. Ses ennemis se répandirent en sarcasmes et ses amis ne purent s'empêcher de sourire. « C'est bien, Harry, lui dit sa mère en l'embrassant, mais j'aimerais mieux vous savoir encore membre du parlement pour le comté d'York. » La rigide Écossaise n'avait pas tort. Le jour où Brougham quitta la chambre des communes marque la fin de la plus belle moitié de sa carrière publique.

III.

Les fonctions élevées que Brougham allait remplir dans le cabinet de lord Grey étaient de nature à lui fournir l'emploi de son activité et à mettre en relief ses facultés diverses. Beaucoup mieux rompus que nous à la pratique du gouvernement parlementaire, beaucoup moins méticuleux sur la théorie, les Anglais voient sans scrupules constitutionnels le lord chancelier exercer des attributions à la fois politiques, administratives et judiciaires, au grand mépris du principe de la séparation des pouvoirs. Le lord chancelier est d'abord, bien que ministre, président de droit de la chambre des lords, ce qui dans une assemblée française paraîtrait intolérable. Il remplit ensuite dans le cabinet britannique un poste équi-

valant à peu près à celui de garde des sceaux en France. Pas un débat de quelque importance n'est soulevé à la chambre des lords sans que le chancelier ne prenne part à la discussion, et c'est à lui que revient en même temps le droit de conférer les offices judiciaires les plus élevés. Ce n'est pas tout, le chancelier est le premier magistrat du royaume, soit qu'il siége seul à la cour de chancellerie, soit qu'il préside le comité des lords légistes (*law lords*) de la chambre haute, qui exerce en fait le pouvoir judiciaire de la chambre toutes les fois qu'appel est interjeté devant elle d'un jugement définitif rendu par une cour d'Angleterre, d'Écosse ou d'Irlande. A cette lourde besogne s'ajoutent les fonctions administratives nombreuses et compliquées que le chancelier exerce comme tuteur suprême de tous les mineurs du royaume, comme surintendant des hospices, des établissemens de bienfaisance et d'aliénés, etc. Aussi, pour être dignement remplie, une pareille charge exige-t-elle que les aptitudes les plus diverses se joignent à la plus incessante activité. Les lenteurs et les incertitudes de l'avant-dernier chancelier, lord Eldon, avaient laissé pendant de longues années s'accumuler un arriéré d'affaires considérable que son successeur, lord Lyndhurst, n'avait même pas essayé de liquider. Dans son célèbre roman de *Bleak-house*, Dickens a immortalisé en les dramatisant les interminables délais de la cour de chancellerie. Brougham eut la gloire de rompre avec ces traditions fâcheuses. Peut-être exagérait-il un peu les prodiges de son activité quand, au terme de sa première année d'exercice, il se vantait publiquement d'avoir mis au courant tous les arriérés de la cour, et de ne laisser aucune cause pendante, excepté celles qui n'étaient point encore prêtes à être jugées; mais, sous le rapport de l'activité et de l'expédition rapide des affaires, il n'en demeure pas moins le chancelier le mieux méritant que l'Angleterre ait connu. Quant à la valeur judiciaire de ses décisions, son élévation subite lui avait fait dans sa profession même trop d'ennemis pour qu'elle ne dût pas être diversement appréciée. Comme premier juge de la chambre haute, il avait sur ses collègues les autres lords légistes, et sur ses prédécesseurs, Eldon, Lyndhurst, cette supériorité marquante d'avoir étudié dans sa jeunesse la loi écossaise, dont ceux-ci n'entendaient généralement pas un mot. Aussi, tandis que les légistes de la chambre haute se tiraient d'affaire en confirmant presque toujours les jugemens émanés des cours d'Écosse, on accusait Brougham d'avoir goût à les infirmer pour faire montre de sa science. Par contre, à la cour de chancellerie il s'en fallait qu'il conservât les mêmes avantages. Ce que Brougham possédait de connaissances légales et d'expérience judiciaire, il l'avait acquis en plaidant devant les grandes

cours, qui décident d'après les principes de la loi commune (*courts of common law*), c'est-à-dire qui cherchent dans l'application des textes législatifs la solution des difficultés qui leur sont soumises. Il avait rarement pratiqué sa profession devant les cours d'équité (*courts of equity*), c'est-à-dire devant celles qui décident principalement d'après les précédens d'une jurisprudence dont les premiers documens remontent à plusieurs siècles. Or le lord chancelier est précisément le premier juge d'équité du royaume. Requis d'appliquer les règles d'une jurisprudence dont il avait bien rarement feuilleté les annales, Brougham se trouva plus d'une fois dans l'embarras. Cependant il sut toujours se tirer d'affaire, grâce à l'adresse qu'il déployait à cacher sa perplexité, grâce aussi à la rapidité avec laquelle, au milieu des plaidoiries les plus diffuses, il s'appropriait les notions juridiques dont il allait avoir à faire l'application. A tout prendre, il s'acquitta donc à son honneur de ses attributions judiciaires, et ce ne fut pas le jurisconsulte, ce fut, comme nous allons le voir, l'homme politique dont la renommée devait avoir le plus à souffrir de son entrée au pouvoir.

En acceptant le ministère, lord Grey et ses collègues avaient pris vis-à-vis du pays l'engagement moral et annoncé aux deux chambres l'intention formelle de présenter dans un court délai un bill de réforme électorale. Purifier les sources d'où découlait le pouvoir de la chambre des communes en supprimant les bourgs-pourris, reconstituer d'après des données plus rationnelles le système de la représentation nationale en fixant un cens électoral à peu près uniforme, tel était le double but que poursuivaient depuis longtemps les réformateurs, et que le cabinet de lord Grey devait atteindre. Un temps assez long s'écoula avant que Brougham fût appelé à prêter au bill de réforme l'appui de sa brillante parole devant la chambre des lords. La chambre des communes, malgré les efforts de lord John Russell, n'adopta qu'à une seule voix de majorité le projet présenté par les ministres. Avec un si faible appui, il leur était impossible d'aborder la discussion des articles du bill, et ils se trouvèrent en présence de la grave nécessité de dissoudre un parlement qui comptait à peine quelques mois d'existence. S'il faut en croire Rœbuck, Guillaume IV hésitait à prononcer cette dissolution, qu'il devait, suivant le cérémonial, annoncer en personne aux deux chambres assemblées. Ce fut la hardiesse et la ruse de Brougham qui le déterminèrent. Brougham donna dans les moindres détails tous les ordres pour les apprêts du cortége royal; puis, se rendant chez le roi, il le pressa de partir sur-le-champ pour Westminster. « Mais rien n'est commandé, fit observer le roi, ni mes voitures, ni mes ajustemens, ni les grands-officiers de la

couronne. — Votre majesté excusera, je l'espère, ma hardiesse, répondit Brougham avec une apparente humilité, mais j'ai pris sur moi de faire préparer tout cela. — Mais les gardes n'ont pu recevoir aucun ordre, » objecta de nouveau Guillaume. C'était là une question délicate, car le roi conservait le commandement direct des gardes, et il n'était pas homme à souffrir qu'on empiétât sur ses prérogatives. « J'espère encore que votre majesté pardonnera à ma hardiesse, répondit Brougham, mais les gardes sont prêtes. — Vous avez donné des ordres aux gardes! s'écria le roi, dont les yeux brillèrent d'indignation; mais savez-vous, milord chancelier, que c'est un acte de haute trahison. — Je le sais, sire, répondit fermement Brougham, et je suis prêt à subir personnellement tous les châtimens dont votre majesté me croira digne; mais je la supplie néanmoins une dernière fois de m'écouter et de suivre mes conseils, si la sécurité de sa couronne et la paix de son royaume lui tiennent véritablement au cœur. » Le roi reçut une vive impression des paroles chaleureuses du chancelier, et le jour même il prononça la dissolution du parlement.

Les élections nouvelles se firent à ce cri partout répété : « le bill, tout le bill, et rien que le bill. » Les ministres se trouvèrent donc assurés d'une grande majorité dans la chambre des communes, et leur projet traversa l'épreuve de la discussion sans subir aucune modification sérieuse; mais la chambre des lords, où l'opposition était en force, continuait à se montrer passionnément hostile, et le bataillon des tories, dirigé par lord Lyndhurst, fit essuyer aux whigs un rude feu. La cinquième nuit du débat, Brougham demanda enfin la parole, et s'efforça de prévenir le rejet imminent du bill par un des plus grands efforts oratoires qu'il ait peut-être jamais accomplis. Lui seul était capable de reprendre et de réfuter en détail tous les argumens que les différens adversaires du bill avaient fait valoir durant un long débat, et cela sans aider sa mémoire par le secours d'aucune note et d'aucun document. On oublie volontiers certaines insistances de mauvais goût et certains tours de plaisanteries un peu vulgaires quand on arrive à des passages d'un ton aussi élevé que celui-ci.

« Le noble lord (lord Dudley) pense que cette réforme n'aura d'autre résultat que de nous donner un peuple d'électeurs uniquement occupés à gagner leur pain de chaque jour, et qui n'auront ni le temps ni la curiosité d'étudier l'état des affaires. Il ne parle qu'avec dédain des hommes d'état de Birmingham et des philosophes de Manchester. Eh bien! je lui prédis qu'il vivra assez longtemps pour recevoir des leçons de sagesse pratique de la part des philosophes de Birmingham, et des leçons de persévérance de la

part des hommes d'état de Manchester. Le noble lord n'a pas rendu service à l'ordre élevé auquel il appartient, il n'a pas travaillé à la popularité de cette aristocratie dont il est une des gloires, quand il a lancé ses petites épigrammes contre cette classe nombreuse et puissante de citoyens. Au lieu de répondre par la courtoisie à la modération exemplaire, à l'attachement respectueux, à l'humble confiance qu'ils ont déployés dans les pétitions qu'ils sont venus déposer aux pieds de vos seigneuries, il a cru l'occasion favorable pour se draper avec orgueil dans la supériorité de ses études classiques, et pour parler avec mépris des connaissances que ses humbles compatriotes possèdent dans les matières bien autrement importantes de la législation pratique. Pour moi, je sais fort bien ce qui leur manque, et je ne donnerais à aucun d'eux le conseil de tourner des épigrammes en latin ou même en anglais, en vers ou même en prose; mais quant à prendre l'avis du noble lord sur quelqu'une de ces questions qui touchent aux intérêts commerciaux de notre pays, et quant à faire entrer ces avis en balance avec les opinions rationnelles, judicieuses, réfléchies, de ces honnêtes gens qui suivent les inspirations de leur bon sens sans chercher à les raffiner, ce serait là de ma part une flatterie ou un aveuglement auxquels ni la courtoisie ni l'amitié ne sauraient servir d'excuse. »

Quand on songe à l'influence que les doctrines de l'école de Manchester ont exercée sur la politique de l'Angleterre et à la situation que l'ancien représentant de cette cité, M. Bright, occupe aujourd'hui au sein du cabinet britannique, on ne peut s'empêcher d'admirer ce qu'il y a dans ce passage, non-seulement d'éloquent, mais de prophétique. Par malheur, la péroraison du discours de Brougham fut marquée par un artifice oratoire dont l'effet manqué tourna au burlesque. « Par tout ce que vous avez de plus cher au monde, s'écria-t-il, par tous les liens qui vous rattachent à notre commune patrie, je vous adjure solennellement, je vous implore, je vous supplie à genoux, oui, à genoux, ne rejetez pas ce bill. » Et, se laissant tomber à genoux, il joignit les mains et demeura ainsi comme en prière devant la chambre des lords. Arraché à l'orgueil d'un Grey, à la froideur d'un Robert Peel, pareil mouvement eût produit peut-être une vive impression; mais, de la part de Brougham, on crut trop à la préméditation, et un sourire effleura les lèvres de ses adversaires, tandis que ses amis, un peu confus, cherchaient à le relever. Eût-il été plus sobre dans ses effets, Brougham ne fût point au reste parvenu à ramener la chambre des lords, dont le parti était pris bien avant la discussion. Le bill fut rejeté cette même nuit par une majorité de 41 voix. Il fallut plusieurs mois de luttes et de discussions nouvelles, dans lesquelles Brougham joua un rôle utile

encore, mais moins éclatant, pour déterminer les lords à subir cette grande mesure, qui devait assurer à l'Angleterre trente-cinq glorieuses années de paix intérieure et de liberté.

Les premiers temps qui suivirent l'adoption du bill de réforme marquent l'apogée de la gloire et de la popularité de Brougham. Bien qu'au jugement de l'histoire l'honneur d'avoir conçu et réalisé cette grande mesure revienne surtout à lord John Russell et à lord Grey, c'était principalement au chancelier que le public mal informé s'obstinait à en témoigner sa reconnaissance. La foule acclamait sa voiture dans la rue; le *Times* l'accablait chaque matin des éloges les plus écrasans, et les journaux de l'opposition eux-mêmes exaltaient sa supériorité aux dépens de ses collègues. Il faut dire que jamais ses facultés si diverses n'étaient parvenues à un développement aussi complet et aussi brillant. Tout en remplissant avec conscience et activité les devoirs multiples de sa charge, il continuait de poursuivre ses études dans toutes les directions. Tourmenté par l'ambition secrète d'éclipser la gloire du plus illustre de ses prédécesseurs, le chancelier Bacon, il renouvelait les expériences de sa jeunesse sur les phénomènes de l'optique, en même temps qu'il composait des traités philosophiques destinés, dans sa pensée, à faire oublier l'*Instauratio magna*. On nous a raconté qu'à cette époque de sa vie, l'emploi de ses journées présentait le mélange d'occupations graves et frivoles le plus singulier qui se pût imaginer. Le nombre et la variété de ses travaux ne l'empêchaient nullement de remplir avec exactitude les devoirs d'un homme du monde et d'en goûter avec ardeur les plaisirs. Il recevait avec affabilité les étrangers qui sollicitaient l'honneur de lui être présentés; il entretenait avec quelques femmes distinguées une correspondance non dépourvue de coquetterie; il cultivait à grands frais cette réputation de conversation brillante qui, en lui ouvrant les salons de Holland-House, avait été l'origine de sa fortune politique. Il nous reste la tâche pénible d'obscurcir par quelques ombres ce brillant tableau, et de montrer comment, par ses inconséquences plutôt encore que par ses fautes, Brougham devait bientôt dissiper au vent les trésors de la faveur publique.

IV.

Le parlement avait été dissous aussitôt après l'adoption du bill de réforme malgré la résistance du roi, qui commençait à se plier difficilement aux exigences de ses ministres. Les élections nouvelles avaient donné au cabinet une majorité tellement considérable que les tories formaient à peine un parti dans la chambre des com-

munes. Les plus hautes espérances étaient éveillées au sein du pays; on croyait que tous les anciens abus étaient destinés à disparaître, que les souffrances du peuple auraient bientôt un terme, et que l'Angleterre allait jouir d'une prospérité inconnue dans les annales des nations. Une si prodigieuse attente devait rendre l'opinion sévère pour les moindres fautes des whigs, et c'était le plus populaire parmi eux qui devait faire l'expérience la plus cruelle du contraste entre les exagérations de l'enthousiasme et celles de la rigueur publique.

La question irlandaise fut la première difficulté que rencontra le cabinet whig et la pierre d'achoppement où vint se heurter sa fortune. Les mêmes passions hostiles qui avaient produit les révoltes du commencement du siècle continuant d'agiter la malheureuse Erin, lord Stanley, depuis lord Derby, à cette époque secrétaire au département de l'Irlande, réussit à persuader à ses collègues que ce pays deviendrait ingouvernable, si, par la suspension de l'*habeas corpus* et par l'établissement de cours martiales, le lord lieutenant n'était investi de pouvoirs à peu près illimités. De tous les ministres, Brougham était, à raison de ses opinions libérales, celui qui aurait dû éprouver la plus vive répugnance à inaugurer ainsi par des mesures de rigueur la toute-puissance des whigs. A la surprise générale, il se montra au contraire un partisan résolu du bill demeuré célèbre sous le nom de bill de coercition de l'Irlande, et, comme c'était sa coutume de toujours se mettre en avant, il en revendiqua hautement la responsabilité dans les débats qui s'engagèrent à la chambre haute. Le bill fut adopté par les pairs tories avec un empressement qui aurait dû donner l'éveil aux whigs; mais il souleva de vives protestations dans la chambre des communes, et dès lors les accusations de perfidie et de cruauté ne manquèrent pas au ministère whig. Assurément Brougham méritait mieux par l'activité bienfaisante qu'il continuait à déployer dans l'intérêt de toutes les grandes causes qui, avant son entrée dans le cabinet, avaient occupé sa vie. Son principal honneur dans cette session fut de compléter l'œuvre de Willberforce, en faisant adopter par la chambre des lords un bill qui abolissait l'esclavage dans les colonies anglaises. Il s'en fallait cependant que les lords eussent pour lui une considération égale à ses services et à son influence. Les défauts de sa manière oratoire, l'intempérance, la brutalité, indisposaient contre lui la grave assemblée à un degré bien plus vif encore que la chambre des communes. Il ne ménageait personne, ni ses collègues les lords légistes, Lyndhurst et Wynford, qu'il confondait dans un même mépris en disant que le premier était tombé dans une erreur dont la grossièreté aurait fait honneur au second, ni le duc de Cumberland,

membre de la famille royale, qu'il s'obstinait à appeler « illustre de par la courtoisie de la chambre, » ni les avocats, qu'il dépeignait comme aussi affamés d'attraper une cause qu'un chien de ronger un os, ni les évêques, qu'il accusait de faire un dieu de leur ventre. Ces attaques inconsidérées n'étaient pas seulement un sujet de scandale pour la chambre des lords, elles irritaient aussi les collègues de Brougham, sur lesquels rejaillissait une part des colères inutiles qu'il excitait, et elles semaient entre eux et lui des germes de désunion qui devaient bientôt paraître au grand jour.

Il nous faut toucher ici un point obscur et délicat dans la vie politique de Brougham. Quelles étaient au vrai ses relations personnelles avec lord Grey, et quel rôle a-t-il joué dans les événemens qui ont amené la retraite de celui-ci? Les versions les plus diverses ont circulé sur ce point, et nous n'avons pas la prétention d'avoir mis la main sur quelque document nouveau qui soit de nature à éclaircir la question. Le manque de pièces originales et confidentielles n'est pas la moindre des difficultés auxquelles viennent se heurter ceux qui ont à raconter les faits de l'histoire contemporaine. Placés entre les assertions contradictoires de témoins dont aucun ne mérite une confiance absolue, ils sont réduits à se décider d'après les règles de la vraisemblance, qui cependant n'est point toujours un guide infaillible.

Quoi qu'aient pu dire depuis les défenseurs officieux de Brougham, il est pour nous hors de doute qu'une entente cordiale n'a jamais existé entre lord Grey et lui. Lord Grey l'avait accepté pour collègue avec une répugnance marquée, et Brougham était homme à ne pas l'oublier. Il y avait d'ailleurs un contraste trop sensible entre la hauteur compassée de l'un et la pétulance familière de l'autre pour que leurs rapports ne fussent pas empreints d'une certaine gêne. Pour être tout à fait équitable, il faut ajouter que lord Grey n'était pas très facile à vivre. Son humeur, naturellement morose, s'était aigrie avec l'âge, et il commençait à ressentir ce dégoût dont, au déclin de la vie, les âmes élevées doivent bien difficilement se défendre lorsque l'ambition n'étend plus à leurs yeux son voile d'illusion sur les sombres péripéties de la vie politique. Il parlait incessamment de se démettre de ses fonctions et d'aller goûter le repos qui convenait à son âge sous les ombrages du parc de Howick. Tout autre était l'humeur de Brougham, qui sentait encore bouillonner en lui toutes les ardeurs de la jeunesse. Il est donc permis de penser qu'informé des désirs et des projets de retraite de lord Grey, il se croyait capable autant que qui que ce fût de remplacer à la tête des affaires un homme dont la réputation sans tache, plus peut-être que la capacité politique, était une force pour le ministère.

Telle était la disposition des deux principaux membres du cabinet quand l'ouverture de la session de 1834 appela leurs délibérations sur une question importante. Le bill de coercition de l'Irlande n'avait été voté que pour une année. Convenait-il de laisser périmer les mesures rigoureuses qu'il contenait, ou bien fallait-il au contraire demander au parlement de leur donner une sanction nouvelle? Après une discussion animée au sein du cabinet, on adopta ce dernier parti, et le ministère déposa sur le bureau de la chambre des lords un projet de loi qui était la continuation pure et simple du bill de coercition. Il n'y eut qu'un cri dans le public contre ces ministres qui se targuaient de leur zèle pour la cause populaire, et qui sollicitaient la prolongation de mesures dignes des plus mauvais jours de lord Castlereagh. Plus qu'aucun de ses collègues, Brougham fut troublé par l'éclat soudain de cette impopularité. Il avait toujours été fort sensible aux attaques de la presse, et en ce moment il était particulièrement affecté par la guerre que le *Times*, longtemps l'organe de ses admirateurs les plus passionnés, venait d'ouvrir contre lui. Aussi, de sa propre initiative et à l'insu de lord Grey, prit-il sur lui de nouer une négociation avec O'Connell, le célèbre agitateur irlandais. Il lui promit que les clauses les plus rigoureuses du bill, entre autres celles concernant les cours martiales, seraient supprimées, à la condition qu'O'Connell prendrait de son côté l'engagement de ne pas s'opposer au vote des autres dispositions. Le traité conclu, Brougham en donna connaissance à ses collègues dans une réunion du cabinet. Ce fut le signal d'une grande confusion. Vainement Brougham fit-il valoir les avantages d'une alliance avec O'Connell. Lord Althorp, chancelier de l'échiquier et *leader* de la chambre des communes, soutint que le cabinet était engagé d'honneur à poursuivre l'adoption du bill tel qu'il avait été proposé, et il déclara que, pour sa part, rien ne le ferait consentir à une pareille reculade. Conformant ses actes à ses paroles, il envoya le soir même sa démission au roi. Lord Grey appelait Althorp son bras droit. L'idée de se voir abandonné par lui mit le comble à son dégoût, et il adressa également sa démission à Guillaume IV. Le cabinet tout entier l'aurait suivi dans la retraite sans les efforts de Brougham. Il alla trouver successivement chacun de ses collègues, et, les pressant de demeurer fermes à leur poste, il entreprit de leur persuader que la présence de lord Grey n'était pas indispensable à la tête des affaires, et qu'on trouverait aisément quelqu'un pour le remplacer. Brougham triompha de leurs hésitations; mais aucune démarche ne fut tentée par lui auprès de lord Grey pour l'engager à revenir également sur sa détermination. Aussi, quand le lendemain le chancelier annonça dans la chambre des lords qu'il

restait au pouvoir ainsi que ses collègues, lord Grey fut-il surpris autant que personne. Une explosion de rires avait accueilli la déclaration de Brougham. « Vos seigneuries croient-elles donc que ce soit si agréable d'être ministre par le temps qui court? » s'écria-t-il en fureur, et il affirma que le sentiment d'un devoir impérieux l'avait seul déterminé à demeurer en place. Tout le monde s'attendait néanmoins à le voir premier ministre, et on n'apprit pas sans surprise que le choix du roi s'était porté sur lord Melbourne, secrétaire d'état au département de l'intérieur. Ni l'autorité, ni surtout l'éloquence de lord Melbourne ne pouvaient entrer en comparaison avec celles de Brougham. Par la démission de lord Grey, c'était donc bien lui qui en fait, sinon en titre, et malgré la rentrée prochaine de lord Althorp, allait se trouver à la tête du cabinet.

Cependant tous ceux qui tenaient de plus ou moins près à lord Grey se répandaient en récriminations contre Brougham. Lady Grey et ses deux filles l'accusaient ouvertement d'avoir conduit de loin toute cette intrigue pour faire éprouver au vieux lord un dernier déboire qui le déterminât à la retraite. Lord Grey lui-même avait trop de réserve et de hauteur pour s'abaisser en public jusqu'à des plaintes; mais il ne paraît guère douteux qu'il ait entretenu, sinon la conviction, au moins le soupçon des menées hostiles de Brougham, et l'opinion publique en Angleterre a toujours partagé ce soupçon. Ici encore, nous dirons qu'on a été trop sévère pour Brougham. Selon nous, il fut entraîné à nouer avec O'Connell une négociation intempestive, irrégulière à coup sûr, bien plutôt par le besoin immodéré de jouer toujours et partout un rôle prédominant que par un propos délibéré d'abreuver le vieux lord de dégoûts pour le déterminer à la retraite. Si étrange que cela puisse paraître en parlant d'un homme de cet ordre, on peut affirmer que souvent il ne discernait pas bien la conséquence de ses actes. Comme dans les négociations qui précédèrent l'ouverture du procès de la reine Caroline, ce fut par présomption et par légèreté qu'il pécha; mais la présomption et surtout la légèreté ne se pardonnent point aisément chez un homme d'état. Brougham en fut puni au-delà de ce qu'exigeait la bonne justice.

Brougham aurait réussi peut-être à désarmer la malveillance qui s'acharnait contre lui, s'il eût pris à tâche de s'effacer lui-même durant les premiers temps de l'administration de lord Melbourne; mais il n'eut pas ce tact et cette bonne grâce. Il affectait au contraire de traiter familièrement le premier ministre, auquel il ne donnait jamais son titre et qu'il appelait par son nom de Lamb. Pour ses autres collègues, il n'avait pas davantage de ménagemens. Il déposait sans les en prévenir, sur le bureau de la chambre des

lords, des projets de lois dont l'adoption aurait bouleversé toute la législation anglaise, puis il ne se mettait pas plus en peine de les soutenir que s'il se fût agi d'un propos jeté en l'air dans la conversation. La présence du roi ne parvenait pas à le contenir dans les bornes de la bienséance, et il faisait le désespoir des chambellans par le sans-façon avec lequel il manquait à l'étiquette. En un mot, il se livrait à tous les caprices de son humeur fantasque comme un homme que personne ne tient plus en bride, et il excitait, suivant la gravité des circonstances, tantôt le rire et tantôt l'impatience de ses collègues. Ce fut bien pis quand la session fut terminée. Au lieu de se retirer à Brougham-Hall selon son habitude, il crut l'occasion favorable pour se rendre aux vœux des Écossais, qui depuis longtemps le sollicitaient de venir en grande pompe visiter le théâtre de ses humbles débuts. Brougham n'aimait pas beaucoup en général à rappeler les relations qui l'unissaient à la patrie de sa mère; mais dans une circonstance où il s'agissait de recueillir les hommages enthousiastes des Écossais, il n'avait pas de répugnance à les nommer ses compatriotes. Si la popularité de Brougham était déjà considérablement entamée en Angleterre, elle était demeurée entière en Écosse. Son excursion dégénéra bientôt en un voyage triomphal. Il n'était pas de petit village qui n'envoyât une députation sur sa route. Les clans des *highlanders* descendaient de leurs montagnes, cornemuses en tête, pour venir au-devant de lui. Des décharges de mousqueterie saluaient son passage, et l'air retentissait des *pibrochs* favoris. Il allait ainsi de ville en ville, banquetant et prononçant des discours dont les termes n'étaient pas toujours très mesurés. C'est ainsi qu'à Inverness, où il avait reçu un accueil particulièrement chaleureux, il s'avisa assez malencontreusement de dire que cet enthousiasme était à ses yeux le gage de l'amour des Écossais pour leur souverain, et il promit d'en informer le roi par lettre le soir même. La lettre fut écrite en effet durant la nuit, « entre deux bols de punch, » raconte un témoin oculaire, et il faut que la rédaction s'en soit ressentie, car le roi s'en montra vivement offensé. A Rothiermurchus, chez la duchesse de Bedford, où une nombreuse société de dames se trouvait réunie, Brougham devint le héros d'une aventure à la fois désagréable et plaisante. Il se familiarisa avec les aimables hôtesses de la duchesse au point que celles-ci s'enhardirent un soir à lui dérober le grand sceau d'Angleterre, qui, aux termes de la loi constitutionnelle, doit toujours voyager avec la personne du chancelier. Grande fut la détresse de Brougham quand le lendemain matin il ne retrouva plus son grand sceau. Pareille perte eût été pour lui la source d'une infinité de ridicules et de désagrémens. Le spectacle de sa consternation atten-

drit les malignes voleuses, qui s'engagèrent à lui faire retrouver le grand sceau, s'il consentait à le chercher les yeux bandés dans le salon. Les détails de l'aventure, commentés et transfigurés par la malveillance, parvinrent aux oreilles du roi et achevèrent de l'indisposer contre Brougham. « Le lord chancelier est fou, dit-il plusieurs fois; du reste, il en a déjà donné les preuves. »

Brougham revint à Londres sans se douter de l'orage qui s'était formé derrière lui. Le lendemain du jour où il avait tenu à la cour de chancellerie sa première audience, il apprit en quelque sorte avec le public que le roi venait de signifier à lord Melbourne son renvoi et celui de ses collègues. L'impatience que les dernières excentricités du chancelier avaient causée à Guillaume IV était pour beaucoup dans cette brusque détermination. Quand Brougham sut que la fin de son règne ministériel était arrivée et que lord Lyndhurst allait recevoir le grand sceau, il écrivit à ce dernier pour lui demander de le désigner pour le poste alors vacant de lord chef baron de la cour de l'échiquier. A l'appui de cette singulière requête adressée à un ennemi politique, il faisait valoir l'intérêt de l'état, alléguant que les appointemens de lord chef baron étant inférieurs à la pension d'ex-chancelier, il en résulterait une économie notable pour le budget. La raison ne fut pas trouvée suffisante par les amis politiques de Brougham, et devant la vivacité de leur blâme il dut retirer sa demande. Le cri public qui s'éleva contre lui à cette occasion fut si fort qu'il alla chercher un peu de répit à Paris. Plusieurs personnes qu'il fréquenta pendant son séjour en France furent alors frappées du désordre de sa conversation et de la surexcitation de son esprit. Il revint bientôt pour prêter un vigoureux appui à ses collègues dans la lutte qu'ils se préparaient à soutenir contre l'administration formée par Peel et Wellington. Le combat fut court. On sait qu'au bout de cent jours l'hostilité de la chambre des communes contraignit Peel à descendre du pouvoir. Le roi fit de nouveau appeler lord Melbourne, et Brougham eut de justes raisons de croire qu'il allait de nouveau s'asseoir triomphalement sur le sac de laine.

Mais nous sommes arrivés au moment où Brougham va porter la peine d'avoir froissé ses collègues, offensé le roi et indisposé contre lui l'opinion publique. Lord Melbourne était parfaitement déterminé à ne jamais admettre Brougham dans un cabinet dont il aurait la présidence. « Nous pouvons, à la rigueur, marcher sans lui, disait-il; nous ne pouvons marcher avec lui. » Tel est du moins le propos que lui prête Campbell, à qui on peut se fier dans cette conjoncture, car il avoue avec ingénuité n'avoir rien épargné pour se faire attribuer la place de Brougham, dont il n'avait cependant

pas à se plaindre. Ce n'était pas le compte de lord Melbourne de se créer par ce procédé brutal un adversaire aussi redoutable, et il usa vis-à-vis de Brougham d'un stratagème dont on ne saurait trop blâmer la duplicité. Il lui persuada que les préventions du roi contre lui étaient pour le moment un obstacle insurmontable à sa rentrée aux affaires, et il lui annonça l'intention de mettre provisoirement le grand sceau en commission, c'est-à-dire de confier à trois magistrats le soin de remplir l'office judiciaire du lord chancelier en laissant vacant son office politique. Il demeurait sous-entendu dans cet arrangement que Brougham reprendrait un jour ou l'autre son ancienne situation ministérielle. Brougham donna sans méfiance dans le piége, et son orgueil dut contribuer à l'aveugler, car il n'imaginait pas qu'un ministère whig pût avoir la folle présomption de répudier son concours. Son erreur ne dura pas moins d'une année. Durant toute la session de 1835, il appuya vigoureusement l'administration encore chancelante de lord Melbourne, en faveur duquel il exerçait une sorte de protectorat. Peut-être même ne savait-il pas assez dissimuler combien ce rôle flattait sa vanité. C'est ainsi qu'il excitait les rires de la chambre des lords et l'impatience de lord Melbourne en s'obstinant à vouloir répondre au lieu et place de celui-ci aux questions qu'il jugeait embarrassantes pour le ministère. Tout entier aux débats de la chambre des lords, il y déployait une activité prodigieuse, et la collection de Hansard ne met pas à sa charge moins de deux cent vingt et un discours. Aussi lord Melbourne aurait-il volontiers continué une combinaison qui lui assurait tous les bienfaits de l'alliance de Brougham sans lui imposer les périls de sa collaboration; mais les justiciables de la cour de chancellerie se plaignaient hautement, et en présence de l'écho que trouvaient leurs plaintes au sein du parti tory lord Melbourne dut prendre une décision. Quoi qu'il pût en advenir, aucune crainte ne fut chez lui plus forte que celle d'avoir Brougham pour collègue, et Londres apprit un matin par les papiers publics que Pepys, nommé autrefois par Brougham maître des rôles, était créé chancelier sous le titre de lord Cottenham.

Peu s'en fallut qu'un coup aussi rude ne portât le désordre dans l'équilibre de cette grande intelligence, déjà ébranlée par ses excès mêmes. Au lendemain de cette brusque nouvelle, Brougham disparut en quelque sorte, condamné par ses médecins à une solitude et à un repos absolus. Il ne revint à Londres qu'au commencement de l'année 1837, assez à temps pour voir la reine Victoria confirmer solennellement lord Melbourne au pouvoir le lendemain de son avénement. Bien qu'il eût repris son ancienne place sur les bancs où siégeaient les partisans du ministère, Brougham n'écouta que son ressenti-

ment, et il se posa en adversaire déclaré du cabinet. Tout en faisant profession de doctrines presque radicales, il devint bientôt l'allié des tories, et il tomba complétement sous l'influence de lord Lyndhurst, avec lequel il échangeait naguère dans la chambre des lords les propos les plus injurieux. Assez avisé pour faire aux exigences de son ambition le sacrifice de sa vanité, Lyndhurst, sans apparaître lui-même dans la mêlée, laissait Brougham diriger à sa guise les débats les plus importans, débiter contre le ministère des discours de trois heures, et se répandre en invectives contre ses anciens collègues. Parfois il avait peine à dissimuler sa joie quand il voyait Brougham porter à leurs ennemis communs des coups furieux dont la secousse l'ébranlait lui-même autant qu'eux. Il n'avait pas fallu longtemps en effet pour que cette étrange conduite ruinât totalement le crédit politique de Brougham. Une seule chose pouvait lui faire encore illusion sur sa décadence, c'était l'effroi que dans les débats parlementaires il continuait d'inspirer à ses adversaires. Lord Melbourne avait compté en formant son administration qu'il aurait dans le chancelier, lord Cottenham, et dans le maître des rôles, lord Langdale, deux champions capables de se mesurer avec Brougham; mais c'était à peine si lord Cottenham, bien que jurisconsulte consommé, osait faire entendre une timide protestation lorsque Brougham émettait avec assurance et pour les besoins de son argumentation les doctrines judiciaires les plus contestables. Quant à lord Langdale, sur qui on se reposait plus particulièrement encore, il déclarait ouvertement qu'il aimait mieux avoir affaire au diable qu'à Harry Brougham, et qu'en se levant pour lui répondre il ne savait pas s'il se tenait sur les pieds ou sur la tête. Brougham ne rencontrait donc que rarement des contradicteurs dignes de lui. Il en était fier, et il ne se doutait pas que toute son éloquence n'aurait pas emporté une seule mesure, si Lyndhurst, silencieux et le sourire aux lèvres, n'avait fait voter d'un signe la majorité considérable dont il disposait à la chambre des lords.

Les excentricités auxquelles Brougham se livrait dans sa vie privée portèrent le dernier coup à sa réputation. C'est ainsi que durant l'été de 1839 il fit ou du moins laissa répandre le bruit qu'il était mort victime d'un accident de voiture. Sans doute, il se promettait un vif plaisir de lire par anticipation son oraison funèbre. En ce cas, son attente dut être singulièrement trompée, car les journaux furent remplis des articles les plus piquans, et le *Times* entre autres déclara que Brougham avait été toute sa vie un avocat, rien qu'un avocat, dont aucun parti, radical ou conservateur, n'aurait voulu désormais accepter les services. Le lendemain, le public apprit avec colère qu'il avait été le jouet d'une mystification, et ce trait de

bizarre humeur fit plus de tort à Brougham que bien des fautes.

Durant les années qui suivirent, Brougham eut la mortification de voir se former deux administrations successives sans qu'on fît appel à son concours. De 1841 à 1846, il compta parmi les partisans de Robert Peel, bien que, par une bizarrerie dont lui seul était capable, il eût passé avec solennité des bancs du ministère sur les bancs de l'opposition lors de l'avénement des tories, de sorte qu'après avoir pendant quatre ans donné le spectacle étrange d'un orateur assis sur les bancs du gouvernement et parlant dans le sens de l'opposition, il allait pendant cinq autres années donner celui, non moins surprenant, d'un orateur assis sur les bancs de l'opposition et parlant dans le sens du gouvernement. Lorsqu'en 1846 lord John Russell succédait à sir Robert Peel, Brougham dirigea contre le nouveau ministère whig les mêmes attaques passionnées qui lui avaient permis d'ébranler celui de lord Melbourne, cherchant cette fois ses alliés parmi les protectionistes, dont il avait combattu les doctrines sous l'administration de Robert Peel. Néanmoins quand, après la démission momentanée de lord John Russell en 1851, le chef des protectionistes, lord Stanley, fit de vains efforts pour constituer une administration, aucune proposition ne fut faite à Brougham par celui dont il était l'allié depuis plusieurs années, et personne n'eut la pensée de s'en étonner. Cet oubli des hommes d'état et du public mit le sceau à la déchéance politique de Brougham. Lui-même en eut le sentiment, et à partir de cette date il prit une part beaucoup moins active aux débats politiques de la chambre des lords. Il ne devait guère y apparaître désormais que comme un orateur dilettante dont l'unique souci est de faire montre de ses talens, attaquant tantôt lord Palmerston et tantôt lord Derby, tantôt la Prusse et tantôt l'Autriche. Disons toutefois qu'au travers de toutes ces inconséquences, sur le détail desquelles il serait fastidieux de s'appesantir, la contradiction d'opinions entre les premières et les dernières années de Brougham est moins choquante qu'on ne pourrait le croire. A l'exception de ses théories économiques, qu'il modifia dans le sens de l'expérience et de la vérité, il conserva jusqu'à la fin de sa vie sur les questions abstraites de la politique les mêmes idées qu'il avait professées au début. Il avait plus de logique dans l'esprit que dans le caractère, et il a été plutôt infidèle à ses amis qu'à ses principes. Whig il avait commencé, whig il a fini, si l'on veut bien entendre par ce mot non pas une désignation étroite de parti, mais un certain ensemble de doctrines résolûment libérales, hardies sans témérité, fermes sans violence, qui sont de tous les pays, et dont l'application pratique serait aujourd'hui l'unique salut de notre chère patrie.

Les dernières années de Brougham appartiennent à la France

presque autant qu'à l'Angleterre. La rupture des ponts du Var l'arrêta un jour sur la route de Nice, dans un village assez misérable, dont les maisons baignées par la mer se groupaient au pied d'un monticule surmonté par une église. Ses regards impatiens, qui erraient du sombre versant de l'Esterel à l'île verdoyante de Sainte-Marguerite, furent bientôt captivés par la beauté d'un lieu dont l'aspect rappelle la baie de Palerme et la Concha d'Oro. Il résolut de ne point pousser plus avant sa route, et de construire une demeure pour sa vieillesse là où il s'était trouvé retenu par le hasard. Telle est du moins la légende qu'on nous a racontée à Cannes. Sur le penchant d'une colline alors déserte, aujourd'hui couverte d'habitations, il choisit au milieu des orangers un emplacement où il fit bâtir une villa italienne, qu'il appela le château Éléonore-Louise, en souvenir d'une fille bien-aimée qu'il avait perdue. Chaque année, il vint fidèlement y chercher le soleil et la lumière, fuyant le moment où l'automne commence à étendre sur l'Angleterre le voile de ses brumes grises. Vivement épris de cette nature méridionale, dont il goûtait la beauté plutôt en épicurien qu'en poète, il lui arrivait même souvent, aux approches du printemps, de se dérober aux fatigues de la session parlementaire et d'accourir à Cannes pour y guetter ce premier réveil de la nature dont les contrées du nord ne connaissent point le brillant épanouissement. Il ne tint pas à lui qu'il ne fût rattaché à la France par des liens bien autrement étroits que ceux de simple habitant de la Provence. Enflammé d'une admiration soudaine pour la révolution de 1848, il avait sollicité du gouvernement provisoire la faveur de la grande naturalisation, et il s'était porté en même temps comme candidat à la chambre des représentans dans le département du Var. Toutefois il n'entendait point renoncer à sa patrie d'origine, et il s'imaginait qu'il lui serait loisible d'appartenir en même temps aux deux pays; mais le ministre de la justice, M. Crémieux, lui ayant fait entendre dans une lettre poliment ironique qu'il lui fallait choisir entre demeurer lord Brougham ou devenir le citoyen Brougham, il retira sa demande, non sans regret. Son attachement pour sa patrie d'adoption n'en fut nullement diminué, et dans les derniers temps de sa vie il y passait près de la moitié de son année; nous l'y avons vu nous-même vers cette époque, rarement visité par les Anglais qui traversaient Cannes, vivant à part de la petite colonie française, dont il n'avait pas ménagé les plus légitimes susceptibilités, mais populaire encore parmi les gens du pays, qui lui attribuaient, non sans raison, la prospérité première de leur cité.

Ce que Brougham venait chercher à Cannes, c'était le repos et non pas l'oisiveté. Il traversait rarement Paris sans communiquer à l'Institut, dont il était membre, le fruit de ses travaux de l'hiver

sous la forme de quelque morceau d'histoire ou de philosophie, dont ses collègues écoutaient la lecture avec déférence. Il prenait part encore de temps à autre aux discussions de la chambre des lords, et en 1856 il retrouva une partie de son ancienne vigueur pour s'élever contre l'établissement des pairies viagères. Toujours amoureux de popularité et de succès oratoires, il acceptait volontiers la présidence de sociétés savantes ou philanthropiques, et il débitait dans leurs réunions des discours qu'un public facile à contenter couvrait d'applaudissemens. C'est probablement lui que Trollope a voulu peindre sous les traits du grand Boanerges, le président de congrès qu'il tourne en ridicule dans le célèbre roman d'*Orley-Farm*. Cependant l'occupation principale de Brougham en ces années de retraite a été de dégager parmi le monceau volumineux de ses écrits ceux qu'il souhaitait plus particulièrement soumettre au jugement de la postérité. Le résultat de ce triage a été la publication de onze gros volumes. Mathématiques, sciences naturelles, économie politique, philosophie, histoire, littérature, il n'a rien laissé de côté. Il est plus facile d'attester les merveilleuses ressources de son esprit par le témoignage de ses œuvres que d'en désigner quelqu'une à une admiration particulière. Sa traduction du *Discours de la couronne* et ses études sur l'éloquence des anciens ont mérité cependant les éloges de M. Villemain. On connaît peut-être davantage ses *Vies des hommes d'état et des philosophes du temps de George III*. Il a voulu faire entrer dans un cadre artificiel le tableau européen de l'époque qui comprend, avec la fin du XVIIIe siècle, les vingt premières années du XIXe, et il a groupé les grandes ombres de Voltaire, de Rousseau, de Frédéric le Grand et de Napoléon autour de la pâle figure de George III, un peu étonné de se trouver le centre d'un cycle aussi brillant. Ses études sur les hommes d'état et sur les écrivains étrangers à son pays ont plutôt diminué qu'agrandi la valeur de son œuvre, et il eût mieux fait d'ajouter quelques coups de pinceau aux portraits trop rapidement esquissés de Chatham, de Burke, de Fox et de Pitt. Toutefois la sobriété élégante de ces essais, qui contraste singulièrement avec la manière oratoire de Brougham, leur a valu un accueil favorable, et aujourd'hui encore on peut trouver à les lire intérêt et profit.

Brougham prolongea sa verte vieillesse jusqu'à un terme où il n'est pas donné à tous de parvenir. Devant ses yeux, de plus jeunes que lui rencontrèrent la mort sous le climat réparateur où il continuait de puiser la force et la santé. C'est à quelques pas de la villa Éléonore-Louise que Tocqueville est venu languir avant d'expirer, et que Cousin s'est endormi du sommeil qui pour lui ne devait point avoir de réveil. Rarement un hiver s'écoulait sans qu'il assistât de loin à quelqu'une de ces séparations dont la splendeur im-

passible de cette nature toujours riante rend le contraste encore plus déchirant. En présence de ces funèbres spectacles, durant le cours de ces années dont chacune pouvait être pour lui la dernière, de graves et tristes pensées durent agiter son âme. Comment y aurait-il échappé, ayant chaque jour sous les yeux cette mer dont l'horizon sans limites entretient l'homme de la mort en tournant ses rêves vers l'infini? Peut-être qu'à la dernière heure cette âme à la fois insatiable et saturée fut soulevée au-dessus de la terre par ce souffle avant-coureur de l'éternité qui purifie les cœurs de leurs souillures et qui a inspiré à un païen grossier l'expression la plus vraie de la philosophie humaine : « j'ai été tout, et rien ne vaut. » Peut-être que, déjà éclairé par la lumière d'autres cieux, il sut pour la première fois s'humilier devant sa conscience en mesurant les dons qu'il avait reçus à l'emploi qu'il en avait fait. Il dut alors se demander avec une mélancolie inquiète s'il resterait de lui autre chose qu'un nom, et un nom dont l'écho irait bien vite en s'affaiblissant. Il dut aussi se dire avec amertume que la postérité est bien souvent ingrate pour les hommes d'état. S'ils ne se sont point élevés assez haut pour dominer leur temps et s'ils n'ont point fait pâlir par leur éclat tout ce qui les a environnés, elle goûte, sans en avoir conscience, les fruits de leur action bienfaisante, et elle les confond dans son indifférence avec ceux de leurs obscurs collaborateurs dont elle a oublié jusqu'aux noms. Elle tient en réserve sa reconnaissance et sa tendresse pour ceux qui, toujours jeunes et vivans par leurs œuvres, ne perdent jamais le don de lui parler et de l'émouvoir. Byron, Walter Scott, Macaulay, et, sans s'élever aussi haut, l'humble fille d'un pasteur de campagne qui, réunissant l'expérience de ses douleurs aux rêves de son imagination, en a tiré le roman de *Jane Eyre*, tous ceux-là demeurent en Angleterre admirés et chéris par la génération naissante, car ils ont enrichi d'une parcelle d'or l'héritage éternel de ses jouissances; mais quel esclave affranchi dans les colonies, quel justiciable de la cour de chancellerie, quel disciple des *instituts mécaniques*, élève aujourd'hui vers Brougham une pensée de gratitude cependant bien méritée? Si après avoir tant agi, tant parlé, s'être épuisé en tant d'efforts, le bandeau de l'orgueil et de l'illusion est enfin tombé des yeux du vieux lutteur, ces réflexions ont dû attrister ses derniers jours. Quoi qu'il en soit, la mort fut douce à celui qui avait connu toutes les fièvres de la vie. Ce fut au retour d'une promenade qu'il expira sans angoisses, le 7 mai 1868, à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

OTHENIN D'HAUSSONVILLE.

EXPLORATION

DU MÉKONG

VII.

PAYSAGES ET CROQUIS CHINOIS AU YUNAN (1).

On a vu en 1812 des soldats épuisés de fatigue et à bout d'énergie s'arrêter pendant les marches forcées de la douloureuse retraite de Russie et tomber pour ne plus se relever. Le repos pour eux, c'était la mort. Un danger d'une autre nature menace les voyageurs dans les pays lointains; les longues haltes leur sont fatales aussi : c'est comme la mort de l'âme. Lorsque, pour subvenir aux nécessités de la vie, il faut se consumer en efforts quotidiens, l'activité physique, surexcitée par une lutte incessante, s'accroît avec les obstacles, et l'esprit, tout entier au service du corps, semble être pour lui-même sans exigences et sans besoins; mais il se venge bientôt de cette subordination passagère, et, quand les besoins matériels sont satisfaits, les privations intellectuelles deviennent plus douloureuses. Nous l'éprouvions chaque fois qu'un séjour prolongé dans une ville de Chine nous mettait en présence d'une civilisation qui paraissait complète, et qui pourtant laissait inassouvis les plus impérieux de nos désirs, les plus ardentes de nos aspirations. Depuis les derniers sacrifices imposés à chacun de nous par la difficulté des transports,

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier 1870.

il ne nous restait pas un livre qui pût, aux heures de lassitude, distraire notre pensée en nous arrachant à nous-mêmes. Je n'essaierai pas de peindre la plus cruelle de nos souffrances; tous ceux qui ont traversé des misères analogues, les naufragés jetés sur un îlot désert, les condamnés politiques écroués dans une prison cellulaire, la comprendront d'un mot : les dernières nouvelles que nous avions reçues de France remontaient à plus d'une année. Combien d'incertitudes poignantes trouvaient place dans cette longue période, combien d'événemens heureux ou funestes avaient pu passer sur la famille ou la patrie!

La patrie! nous avions toujours eu la confiance de voir nos efforts profiter, dans ces contrées lointaines, à sa grandeur renaissante en Orient; mais ce fut surtout sur les bords du beau fleuve par lequel l'influence française pourrait si facilement pénétrer dans la Chine occidentale que l'avenir nous apparut dans sa radieuse splendeur. Comme ces navigateurs qui plantent sur une terre inconnue avant eux le pavillon national, M. de Lagrée fit arborer les couleurs françaises sur les barques qui nous emportaient dans le courant du Sonkoï, tandis que les salves de mousqueterie dont les autorités de la ville de Yuen-kiang saluaient notre départ dominaient à peine l'immense murmure de la foule accumulée. Le bruit s'éteignit peu à peu, mais nous vîmes longtemps encore les bannières flotter au vent, les parasols rouges osciller au-dessus de la tête des mandarins, les lances et les fusils miroiter au soleil le long des murailles qui détachaient sur le bleu profond du ciel leur couronne de créneaux. Le Sonkoï s'encaissant entre des montagnes escarpées, la plaine et la ville s'évanouirent bientôt dans la vapeur, et la brillante vision d'un second empire des Indes disparut elle-même comme dans les brouillards d'un rêve.

Nos barques s'étant arrêtées devant un rapide, il fallut mettre pied à terre et reprendre notre bâton de voyage pour gravir péniblement les pentes qui allaient nous conduire, après un mois de marche, jusque sur le haut plateau où est bâti Yunan-sen, ville capitale de la province de Yunan. A mi-côte, dans une dépression creusée au flanc d'une montagne aride, le village de Poupyau se présente d'abord comme une verdoyante oasis au milieu du désert. Il est ombragé par de nombreux aréquiers et des tamariniers noueux dont l'âge reporte assez loin la date de la fondation de Poupyau. Les maisons sont faites de terre durcie par le soleil; elles ont un étage, et sur leurs terrasses les femmes tournent le rouet, se promènent ou vaquent à leurs affaires; dans les ruelles, les bœufs, les ânes et les porcs circulent librement. Poupyau, qui a la physionomie d'une petite ville de l'intérieur de l'Égypte, s'est donné le luxe d'une muraille

continue. Chaque nuit, des sentinelles veillent aux portes. Les habitans de cette bicoque fortifiée appartiennent à la race des Lolos, représentée sur les rives du Sonkoï par de nombreuses tribus, sur lesquelles le gouvernement chinois exerce une autorité de moins en moins sensible à mesure qu'on approche du Tongkin. Lorsque l'action du pouvoir impérial, même sur les Chinois, est notablement affaiblie au Yunan, on comprend que le joug devienne encore moins lourd pour des gens d'humeur farouche et d'origine différente, vivant dans des montagnes dont l'accès est difficile et où la surveillance est impossible. Quel que soit le sort réservé dans l'avenir à ces indigènes, on ne saurait nier les avantages qu'ils ont, probablement à leur insu, retirés de la domination chinoise. Un grand nombre ont suivi l'exemple de leurs maîtres, et de chasseurs nomades sont devenus agriculteurs habiles. A Poupyau par exemple, c'est du sol qu'ils tirent leur nourriture. Ils ont détourné un torrent à 4 kilomètres de chez eux, l'ont conduit de cascade en cascade, à travers les montagnes, jusque dans leur village, où l'amène un aqueduc construit avec les premiers matériaux venus, car ils ne s'inquiètent point de l'élégance; mais le hasard a voulu que ces matériaux fussent un marbre magnifique, dont les blocs frustes, polis par l'eau ou par le pied des passans, laissent voir d'admirables couleurs. Le panache des aréquiers et la forte ramure des vieux arbres aux racines dénudées et tordues ombragent la chute d'eau, où viennent puiser les femmes dans des attitudes et un costume qui réveillent les souvenirs bibliques : portant au cou, aux bras et aux oreilles des ornemens d'argent, elles sont vêtues d'une simple robe serrée à la taille, et une large tresse collée sur le front maintient la coiffe où est emprisonnée leur abondante chevelure; leurs belles proportions, leur aspect à la fois noble et sévère, tout les distingue de la grotesque Chinoise, poupée estropiée, sans force, sans fraîcheur et sans grâce.

Nous avons eu quelque peine dans ce village à réunir un nombre suffisant de porteurs de bagages : aussi est-ce avec un étonnement auquel succède bientôt la colère que nous voyons les mandarins qui doivent nous conduire et pourvoir à ces détails emmener une petite caravane de corvéables levés à leur profit et chargés de marchandises fournies gratuitement par le village; d'autres portent leurs palanquins ou bien la selle de leurs chevaux, que ces honnêtes fonctionnaires veulent fatiguer le moins possible. Leur parler d'humanité, ce serait peine perdue; il faut se borner à exiger d'eux qu'ils remplissent leur devoir envers nous, et qu'ils nous donnent l'indispensable avant de songer à leurs intérêts personnels. Nos fripons de mandarins se rendent d'ailleurs à nos impératives observations, et

pour nous prouver leur zèle ils font à la halte du soir saisir, mettre à la cangue et rouer de coups le malheureux chef d'un village lolo coupable d'avoir témoigné peu d'empressement à nous servir. Nous logeons chez deux bonnes vieilles facilement apprivoisées par l'offre de quelques pipes de tabac, et nous passons la soirée autour du feu, tandis que nos hôtesses, assises près de nous, les pieds dans la cendre d'un *brasero*, fument en faisant tourner le fuseau. Une jeune fille sauvage va, vient, fait des niches à sa grand'mère, nous regarde en dessous et se hasarde enfin à toucher nos longues barbes. La femme, plus timide que l'homme, est par sa nature moins défiante ; son instinct, plus rapide et plus sûr, démêle mieux la droiture des intentions sous les plus farouches apparences. Vers minuit, le chef, délivré de sa cangue et assoupli par le bâton, vint nous éveiller pour nous offrir un poulet.

Le lendemain, nous cheminons dans une vallée d'abord sauvage et triste. Un torrent coulant à nos pieds sur un lit de marbre se heurtait contre des blocs multicolores formés de ces durs cailloux agglomérés que les géologues appellent des brèches. Ces mosaïques naturelles, qui orneraient des palais en Europe, gisent là inutiles, attendant depuis des siècles un œil qui les admire. Des deux côtés, dans les montagnes, la roche calcaire déchire la faible couche de terre végétale pour montrer à nu ses grandes rayures. Peu à peu cette gorge s'élargit, se peuple et laisse voir de fort belles cultures. De nombreux villages s'abritent sous les grands arbres. Les cases grises sont faites de terre séchée, et les toits plats supportent des pyramides de paille. On dirait les tourelles couvertes en chaume de quelque château-fort. L'illusion est d'autant plus facile qu'autour des maisons une muraille détache sur le ciel, au niveau du toit, une ceinture de créneaux. Chacun s'enferme chez soi pour se défendre des voleurs de grand chemin; mais il n'est pas de barrière assez haute ni d'assez solide enceinte pour mettre l'habitant paisible à l'abri des pillards officiels. Tout le monde s'enfuit à l'approche de nos mandarins et de nos soldats. Nous souffrions de ces terreurs dont nous étions la cause involontaire, et ne consentions plus qu'avec peine à faire halte dans les hameaux. Le jour suivant, nous entrions dans la ville de Sheu-pin, dont les beautés, d'abord voilées par les promontoires qui masquent en même temps la plaine, se révèlent brusquement à l'œil enchanté. Par une percée inattendue qui se fait entre deux collines, le regard ébloui se perd sur une vaste nappe d'eau, bleue comme le ciel qui s'y reflète, immobile comme l'air qu'aucun souffle n'agite. C'est un coin du lac de Sheu-pin. La ville elle-même apparaît bientôt comme une cité flottante réunie à la terre par de vastes chaussées et des talus de rizières,

sorte de routes plus étroites qui se croisent dans tous les sens. Les piétons, les chevaux, les palanquins et les barques circulent ensemble; des îlots couverts de maisons tachent l'azur du lac; près de nous, des buffles dans l'eau jusqu'au ventre sont attelés à une sorte de herse sur laquelle un homme presque nu se tient debout comme un génie de la mer traîné par quelque monstre visqueux. A ce spectacle si nouveau, la vue se trouble, on hésite, on se sent pour un instant incapable de distinguer les limites des deux élémens, la terre et l'eau, qui semblent là intimement unis et confondus. C'est sur un monticule couronné d'une grosse tour qu'il faut se rendre pour embrasser dans leur harmonieux ensemble la plaine, la ville et le lac. J'y montai vers le soir afin d'échapper à l'avide curiosité d'une foule importune. A ma droite, la nappe d'eau s'étendait jusqu'aux montagnes dentelées qui la découpent et la bornent; le jour mourant y projetait des nuances pâles et violacées; sur les bords, l'ombre tombant des montagnes était ponctuée de blanc par les pignons des maisons nombreuses qui font au lac entier comme une ceinture de villages; au milieu, des barques de pêcheurs, des touffes d'herbes marines venant chercher la lumière, semaient la surface unie de l'eau de taches d'abord à peine perceptibles, mais qui allaient en s'accentuant, et se multipliant à mesure que le regard se rapprochait de la ville. De petits récifs surgissaient inhabités, puis des îles plus grandes couronnées de pagodes dont l'architecture bizarre, un peu dissimulée par les grands arbres, ne déparait pas trop cet étonnant paysage. De grandes jetées s'avançaient dans l'eau comme les bras d'un gigantesque polype, et la ville elle-même, habituellement sans caractère et sans relief, mais alors transfigurée par les rayons du soleil couchant, m'apparut comme conquise sur le lac qui l'enveloppe et vient mourir au pied de ses murs. Les Chinois ont eu l'idée toute chinoise de construire à l'extrémité d'une jetée une sorte de porte d'entrée pour bien marquer où commence la terre et où finit l'autre élément : précaution qui n'est point inutile, et qui, en reportant la pensée vers la ville des lagunes, conduit le voyageur à regretter que les générations qui ont construit Venise n'aient pas envoyé d'émigrans dans la plaine de Sheu-pin.

Le gouverneur s'efforçait de nous décider par ses conseils à partir sans retard pour Yunan-sen; mais nous voulions visiter Lin-ngan, et notre obstination semblait le mettre au désespoir. Il nous apprit enfin que, les musulmans serrant de fort près cette ville, il serait très imprudent de nous y rendre; d'ailleurs le mandarin militaire qui y résidait nous faisait en termes formels interdire l'entrée de la place. Ce mandarin avait une telle réputation d'énergie et de férocité qu'on ne supposait pas à Sheu-pin que six Européens pussent

nourrir l'audacieux projet d'aller, contrairement à ses ordres, le braver chez lui. Dans le Yunan, les hommes de cœur qui sont encore fidèles à l'empire entendent le servir à leur guise; Lean-Tagen (1), gouverneur de Lin-ngan, excité par la lutte qu'il soutient presque seul dans cette partie de la province et exaspéré par les trahisons qui l'affaiblissent, n'obéit plus aux ordres de Pékin. Telles furent les observations que nous adressèrent les autorités de Sheu-pin lorsque nous leur montrâmes nos passeports. M. de Lagrée, coupant court à des discussions que les Chinois ont l'art de rendre interminables, annonça qu'il entendait partir, et remit au gouverneur de Sheu-pin, beaucoup moins inquiet pour nous que pour lui-même, une déclaration qui pût au besoin mettre à couvert vis-à-vis de son chef la responsabilité de ce timide fonctionnaire. A cette condition, celui-ci consentit à autoriser notre embarquement sur le lac, dont les eaux, qui se déversent dans la vallée de Lin-ngan, nous portèrent à peu de distance de cette ville. La nouvelle de notre arrivée prochaine nous avait devancés, car un mandarin nous attendait. Impassible et muet, il nous fit signe de le suivre et nous conduisit dans un vaste édifice situé en dehors de l'enceinte. Les portes se fermèrent sur nous, mais elles furent immédiatement assiégées et battues par le flot populaire. Cet insatiable besoin de nous voir, étant ainsi contrarié, provoqua la plus vive irritation; la curiosité brutale se transforma bientôt en une sorte d'hostilité furieuse. Les pierres volèrent par-dessus les murs, et de menaçantes clameurs nous poursuivirent dans notre retraite. A ce moment, M. Garnier nous rejoignit. Ayant quitté la commission à Poupyau pour explorer le Sonkoï, quelques milles au-dessous de l'obstacle qui nous avait arrêtés, il était arrivé à Lin-ngan deux jours avant nous. Il avait au front une plaie profonde, et ne dut qu'à son revolver de n'être pas lapidé par des gens dont les exigences étaient sans limites. Ce peuple ameuté n'en voulait d'ailleurs aucunement à notre existence; il ne réclamait qu'une chose, mais il la réclamait impérieusement, nous approcher, nous palper, nous examiner à son aise. Les plus audacieux, escaladant les murs, nous intimaient de loin et en gesticulant l'ordre de marcher, de nous asseoir ou même de manger et de dormir. Ils voulaient voir comment s'y prenaient des Européens pour remplir toutes les fonctions de la vie animale. Outre que cela fût devenu très dangereux, si, comme les enfans qui brisent une montre pour en étudier le mécanisme, ils avaient eu la fantaisie d'observer un Européen à l'intérieur, on conçoit que cette situation

(1) Tagen, c'est-à-dire grand homme. C'est une épithète, une sorte de titre honorifique qui s'ajoute au nom des personnages occupant une situation élevée dans la hiérarchie civile ou militaire.

n'était plus tolérable. Il fallait cependant, avant d'employer la force, recourir à tous les moyens d'apaisement. Nous fîmes dire au maire de la ville que nous voyions bien qu'en entrant en Chine nous avions eu tort de compter sur nos passeports plutôt que sur nos armes, et que, la parole de l'empereur n'étant pas une suffisante garantie contre les violences des habitans de Lin-ngan, nous allions songer à nous défendre nous-mêmes. On vint alors coller sur notre porte une affiche devant laquelle la foule hésita un instant, pour revenir bientôt après à la charge avec une fureur nouvelle. De tous les mandarins de Lin-ngan, un seul, le gouverneur du Fou, sait encore imposer à ses administrés l'obéissance et le respect; mais, contrarié d'un voyage fait sans son autorisation préalable, il s'obstinait toujours à ne prendre à notre égard aucune mesure protectrice. Il nous gardait rancune et jouissait de sa vengeance. Enfin, mis en demeure d'agir par un message énergique de M. de Lagrée, il se présenta chez nous de grand matin. C'était un véritable colosse. Il semblait humilié de nous avoir cédé, tenait ses yeux obliques constamment baissés vers la terre, et cette attitude donnait à sa face de taureau je ne sais quoi de grotesque et de contraint. Cet homme, nous l'avons su depuis, est d'une force herculéenne, il assomme un bœuf d'un coup de poing, ne trouve pas de cheval assez fort pour le porter et mêle les plaisirs aux rudes travaux de la guerre. Il fait jouer la comédie et assiste à des danses avant de livrer bataille. Il abhorre les musulmans, ceux qui sont demeurés fidèles à l'empereur aussi bien que les révoltés. On l'accuse de s'être donné lui-même le globule rouge qu'il porte à son chaperon; mais ce qui est sûr, c'est qu'il refuse l'obéissance au vice-roi de la province. Celui-ci lui ayant plusieurs fois donné l'ordre de se rendre à Yunan-sen, il répondit comme aurait pu faire un de nos grands-barons féodaux : « Si vous insistez, je m'y rendrai, mais avec mes soldats. » Son nom fait trembler à 20 lieues à la ronde, et dans la suite on nous regardait comme des prodiges lorsque nous disions que nous avions traversé Lin-ngan. Ce terrible général nous autorisa sèchement à passer quelques jours chez lui, et fit alors poser sur les portes de notre établissement un avis orné de son cachet. Le désordre diminua sur-le-champ; cependant une lourde pierre, passant entre M. de Lagrée et moi, vint tomber encore sur la table où nous écrivions. Deux de nos hommes lancés à la poursuite du coupable le saisirent et l'attachèrent par la queue à une colonne malgré ses cris et ses soumissions, puis nous le livrâmes à la justice du pays. Sa tête, d'abord emprisonnée dans une cangue, est tombée le lendemain à notre insu; nous n'aurions pas souhaité une punition si sévère. Il était châtié surtout pour avoir enfreint les ordres d'un chef qui maintient au-dessous

de lui une discipline rigoureuse, tout en s'affranchissant lui-même des liens de la hiérarchie. A partir de ce moment, notre logement cessa d'être une prison, et il nous fut possible de visiter la ville.

Lin-ngan, dont le nom est connu au Laos à l'égal de celui de Yunan-sen, est entourée d'une double enceinte. Elle est plus grande que Sheu-pin, mais moins coquette et moins gaie. Les maisons sont basses, mal tenues, souvent dégradées ou détruites. Une voie principale, droite et large, mène d'une porte à l'autre; hors de là, on ne trouve que des ruelles où les habitans sont entassés. Les pagodes sont très nombreuses, occupent une place énorme, et cependant l'on en construit encore. Les architectes chinois ont consacré tous leurs soins à la décoration de quelques-unes d'entre elles; mais c'est surtout dans le vaste jardin qui embrasse plusieurs hectares au centre de la ville qu'ils se sont étudiés à prodiguer les ornemens bizarres et les coûteuses inutilités : colonnes qui ne supportent rien, séries de portiques qui ne mènent à rien, ponts sous lesquels ne coule point d'eau. Le jardin lui-même est un luxe superflu dans cette place de guerre, et les portes en sont toujours fermées. On retrouve dans toutes les œuvres des Chinois je ne sais quoi de faux et d'incomplet; on dirait que ceux-ci, voulant pousser jusqu'aux dernières limites la fameuse théorie de l'art pour l'art, construisent à grands frais un pont voûté sur une surface unie pour le seul plaisir de le construire, comme ils ont jadis élevé sur les frontières septentrionales de leur empire cette immense muraille, monument à la fois colossal et inutile, qui caractérise à merveille le génie de cette race singulière.

Autour de la ville et à perte de vue, les tombeaux se pressent, renfermant un peuple cent fois plus nombreux que la population vivante. On remarque une grande uniformité dans cette architecture funéraire. De petits portiques en marbre bleuâtre ou une simple plaque, le plus souvent rectangulaire, encastrés dans le mur, qui soutient un tertre arrondi, telles sont les formes habituelles adoptées pour les tombes. Les dimensions varient suivant l'importance et la fortune du mort. Quelquefois même un vaste enclos peuplé de statues, décoré de colonnes, et dans lequel une porte monumentale donne accès, sépare le cadavre d'un mandarin des cadavres vulgaires; mais on retrouve le plus souvent les tables de marbre couvertes d'inscriptions. A Lin-ngan, ces mausolées prétentieux se perdent dans l'immensité de l'ensemble; de loin en loin, des colonnes attirent seules les yeux. Pas un arbre, pas de fleurs, pas de verdure, rien que des tombeaux où miroite le marbre frappé par le soleil. Ce champ de mort n'a d'autres limites que des falaises aux teintes jaunâtres et des montagnes dénudées. C'est à se croire trans-

porté dans quelque nécropole du désert libyque. A travers ce cimetière si different de ce qui se voit chez nous passe la route qui conduit à une exploitation de lignite, ressource précieuse pour ce pays déboisé où le froid est vif. De petits toits en chaume recouvrent les orifices au-dessus desquels quatre hommes travaillent tout le jour à descendre dans les puits des paniers vides et à remonter ceux que les mineurs ont remplis. Ces puits sont consolidés par des cadres en bois ainsi que les galeries horizontales, dans lesquelles on a refusé de nous laisser pénétrer.

Rassurés par la visite que le gouverneur s'était enfin déterminé à nous faire, les autres mandarins accoururent eux-mêmes les mains pleines de présens. A les entendre, la conduite du peuple de Lin-ngan les avait navrés de douleur, et ils gémissaient de n'avoir pas pu proportionner le châtiment à l'offense. Cet aveu d'impuissance ne nous était pas suspect quand nous voyions la foule envahir à notre suite les cours des *yamens*, remplir les salles d'audience ou se tenir aux fenêtres, et, pour plus de commodité, déchirer les carreaux (1). Les fonctionnaires, résignés, honteux, attendaient pour parler eux-mêmes la fin d'un grossier éclat de rire ou d'une conversation bruyante. Nous ne nous méprenions pas sur le sens de cette incroyable tolérance, qui s'expliquait bien mieux par la peur que par la philanthropie. Il suffit d'un caprice de mandarin pour faire bâtonner ou décapiter un homme, pourtant on n'ose guère affronter la foule. Les choses se seraient sans doute passées autrement dans le palais du gouverneur, mais celui-ci nous avait si mal reçus que M. de Lagrée quitta la ville sans prendre congé de lui.

La route directe de Lin-ngan à Yunan-sen étant coupée par les rebelles, nous dûmes rétrograder jusqu'à Sheu-pin, où l'on nous fit de nouveau un accueil plein de bonne grâce et de cordialité. Le lendemain, quand nous partîmes, le mandarin principal voulut nous accompagner en personne jusqu'à l'extrémité de la plaine, et là il sortit de sa chaise pour nous faire ses adieux. — Les montagnes nous montrent bientôt le même aspect uniforme et sévère; la terre rouge apparaît entre les lignes peu serrées des cyprès et des pins. Certains versans abrupts sont profondément couturés par les eaux. Nous passons sur un col tellement rongé, que la place d'un sentier étroit reste à peine au-dessus de l'abîme. Depuis longtemps, nos étapes quotidiennes peuvent se résumer en quelques mots : monter d'abord, suivre ensuite une route droite ouverte aux flancs des montagnes, et enfin descendre dans une gorge ou dans une vallée pour chercher un gîte dans les villages. Les habitans de ces hameaux,

(1) Le verre, resté en Chine un objet assez cher, est souvent remplacé par du papier.

surpris le soir par notre brusque arrivée, commencent à s'émouvoir et à fuir comme les sauvages du Laos. C'est que nous ressemblions beaucoup, à ce qu'il paraît, avec nos cheveux longs et notre mine farouche, aux musulmans rebelles. Les brigands (1)! les brigands! telle est l'exclamation flatteuse qui salue notre arrivée, et aussitôt les femmes de se cacher et les hommes de s'enfuir. Les escortes que les mandarins nous imposent deviennent à chaque station plus nombreuses. Les soldats en effet ne consentent plus à s'éloigner qu'en force. Ils sont rassurés tant qu'ils nous accompagnent, mais ils tremblent en songeant au retour. Certains villages prennent, pour garantir leur sécurité, les plus minutieuses précautions. Il en est qui se sont eux-mêmes fortifiés et palissadés; ils ont élevé, à 100 mètres de leurs murs, des tours où des sentinelles avancées passent la nuit en faction. Ces soldats ne communiquent avec la terre que par des échelles en cordes qu'ils déploient ou qu'ils retirent à eux. Les cris, les coups de fusil redoublent pendant nos marches, et je suis constamment suivi, pour ma part, par un odieux porteur de gong qui ne cesse de faire vibrer à mes oreilles son maudit instrument. Je gravis plus facilement les pentes escarpées avec le secours de cette musique infernale; je suis moins tenté de m'arrêter pour reprendre haleine, et je fuis mon supplice comme le taureau fuit l'aiguillon. Bientôt aux arbres verts se mêle la marne rouge excavée, taillée de mille façons par les eaux, formant des pyramides aiguës reliées par leur base ou même des colonnes détachées de la masse, et qui s'élèvent isolées entre deux cyprès comme les piliers d'un temple détruit. Nous arrivons sans incident jusqu'à la ville de Tong-hay, qui, située comme Sheu-pin non loin d'un lac, est une place militaire de quelque importance. Un général y réside, et autour de lui fourmillent les uniformes matelassés de soudards fainéans, insolens et brutaux, qui vivent de pillage et paraissent odieux à la population. Un détachement de ces soldats est préposé à notre garde; ils s'amusent, quatre heures durant, à piquer de leurs lances et de leurs couteaux la figure des curieux qui passent la tête à travers les portes entre-bâillées à dessein. Exaspérés par ce traitement, les habitans, parmi lesquels se trouvaient un grand nombre de mahométans encore soumis à l'empereur, se sont portés en masse vers notre demeure, et au moment où nous allions nous mettre à table, nous apprîmes qu'on se disposait au dehors à donner l'assaut. Des lances longues de 6 mètres, qui atteignaient jusqu'au faîtage des toits, furent distribuées aux soldats, qui

(1) *Kouitseu*, appellation injurieuse appliquée par les Chinois aux mahométans révoltés du Yunan en particulier, et aux bandits en général.

prirent position dans la cour de notre logement, tandis que d'autres allumaient leurs mèches et garnissaient de poudre le bassinet de leurs fusils. Quelques blessures légères ont rendu les assaillans plus timides, et la nuit a mis fin à cette émeute de curieux; nous avons d'ailleurs exigé nous-mêmes que nos portes demeurassent ouvertes. On paraissait d'ailleurs ici, comme à Lin-ngan, surtout empressé de nous voir manger. Les instrumens européens qui remplaçaient les bâtonnets chinois étaient l'objet d'examens approfondis, et j'ai entendu un homme sagace expliquer à son voisin comme quoi la grande cuiller à soupe était sans doute celle du chef de l'expédition.

La ville est entourée d'une enceinte rectangulaire en briques bien entretenue. Une grande rue principale bordée de magasins la traverse par le milieu. A l'entour, la plaine est très cultivée, et de nombreux villages se pressant près du lac semblent se disputer la terre fertilisée par les dépôts séculaires des eaux qui se retirent. Nous ne pouvons sortir d'ailleurs sans traîner derrière nous une queue de plusieurs milliers d'hommes. Le mandarin civil est un petit personnage timide qui semble consterné d'avoir un rôle à remplir dans ce pays bouleversé. Il abdique entre les mains du mandarin militaire, robuste gaillard décoré d'un globule de corail, à la moustache hérissée, et qui paraît au contraire plein de confiance; il rit bruyamment, parle gras et met rondement la populace à la porte. Le 16 décembre, le froid augmentait, et nous avons vu avec une certaine émotion la neige tomber le lendemain assez abondante pour couvrir les toits, les montagnes et les arbres. Il n'en fallait pas moins partir de Tong-hay. La terre était ensevelie dans un linceul, et le matin une brume épaisse arrêtait le regard à vingt pas. Quand le soleil s'est levé, ce triste aspect de la nature s'est changé en une décoration splendide; les couleurs vives des pagodes et des maisons construites en terre rouge ressortaient avec une prodigieuse netteté sous la neige qui blanchissait les toits; beaucoup d'arbres, surpris en plein travail par cette douche glaciale, semblaient regretter leur séve perdue; d'autres, plus prudens, sentant revenir l'hiver, s'étaient couverts de feuilles rouges qui, mêlées à la neige, produisaient un de ces contrastes merveilleux qui arrachent aux moins enthousiastes un cri d'admiration. Les fleurettes des buissons, avec une goutte d'eau glacée dans le cœur, penchaient la tête comme pour mourir; mais c'étaient surtout les élégans palmiers, dont les raquettes ployaient sous la neige, qui paraissaient être les véritables habitans et comme les témoins caractéristiques de cette zone intermédiaire, où les extrêmes se rencontrent, où l'hiver commence à lutter avec avantage contre l'éternel été des régions intertropicales. Ce spectacle presque oublié produisit sur nous une sensation extraordinaire; il était nou-

veau pour nos Annamites, et malgré les souffrances que leur causait la rigueur de la saison, ils semblaient frappés d'étonnement comme des aveugles-nés qui ouvriraient à trente ans les yeux à la lumière, et verraient subitement se lever le rideau sur les grandes scènes de la nature.

Il en est peu de plus magnifiques que celles que nous contemplions pendant ces jours de marche. Les sommets blanchis des montagnes se dessinaient vaguement sous le ciel comme des nuages floconneux aux teintes pâles, aux formes indécises et flottantes. Les villages, à moitié enfouis sous la neige, rappelaient ceux des Alpes; les monotones rizières avaient elles-mêmes disparu sous une couche légère de glace, et l'œil dépaysé errait sur la campagne transfigurée et tout éblouissante. Nous payions ces plaisirs aux heures de halte : les pagodes mal closes, pavées de froids carreaux, étaient nos hôtelleries habituelles; le bois, difficile à obtenir, était humide, et il fallait choisir entre l'air pur, mais glacé, du dehors et l'atmosphère fumeuse de l'intérieur, échauffée à grand'peine par un feu allumé au centre de notre dortoir improvisé. En même temps, il était nécessaire d'observer vis-à-vis des populations, où l'élément mahométan devenait plus sensible, certaines règles de modération et de prudence trop souvent mises en oubli jusqu'alors par nos soldats chinois. Ceux-ci savaient d'ailleurs s'y soumettre d'eux-mêmes : insolens avec les gens paisibles et pillards quand les cadeaux volontaires affluaient, ils se montraient humbles et doux quand ils croyaient les habitans d'une ville animés pour les rebelles de sympathies secrètes.

Tchieng-tchouan-hien, cité de troisième ordre, est encore située sur un lac dont les eaux s'épanchent par une rivière canalisée dans un immense réservoir entouré de montagnes incultes. Ce lac se distingue de ceux que j'ai déjà signalés par ses dimensions plus vastes et par le caractère sauvage du site qui l'encadre. Sur les pierres émergentes et dans les grottes formées par les rochers noirs qui le bordent, de nombreux cercueils ont été déposés à l'abri des animaux féroces qui se nourrissent de cadavres. J'ai vu de près ce lac en allant visiter la ville de Tchin-kiang-fou, bâtie non loin de ses rives; le ciel était gris, l'eau terne, et sur le front neigeux des montagnes de gros nuages amoncelés se laissaient traverser par de chaudes effluves. L'aspect lugubre et solennel du paysage donnait le frisson; la nature semblait revêtue d'ornemens funèbres et parée pour recevoir de nouveau la guerre et l'épidémie, — ces deux ministres de la mort qui ne chôment plus dans le Yunan. Plus loin, la ville de Tsin-lin-so a été la victime de ce double fléau. Les cercueils, hors de terre, se montrent sur des rangs pressés, et

nous faisons halte au milieu des morts pour attendre les mandarins qui viennent au-devant de nous. Nous les saluons, après quoi un Chinois gros, court, trapu et joufflu comme un ménestrel de village, nous précède en soufflant dans une sorte de hautbois. Notre cortége ressemble à une noce de campagne traversant un cimetière; à chaque pas, de lourdes bières portées par quatre hommes nous croisent dans le chemin. A la porte de la ville, les sons aigus de notre fifre ne parviennent plus à dominer le bruit des gongs et des coups de fusil dont on nous assourdit pour nous faire honneur. Toute la garnison est sous les armes, et les joyeuses couleurs des banderoles flottant au bout des lances font un contraste navrant avec le triste spectacle offert par le monceau de ruines qui fut autrefois la ville de Tsin-lin-so. On nous loge le mieux possible au premier étage d'une des rares maisons restées debout, quoique portant encore les traces de l'incendie. Du haut des remparts, on embrasse dans son ensemble l'œuvre de destruction. Il ne reste pas pierre sur pierre dans cette malheureuse ville; les habitans, déguenillés, se sont creusé des tanières sous les décombres de leurs demeures; ils errent à travers les ruines, paraissant aussi loin de la résignation qui ennoblit le malheur que du désespoir où l'on puise parfois la force de le réparer. Hors des murs, une grande partie des terres demeure inculte, et les morts, exposés à nu dans les champs qui les ont nourris, attendent leur sépulture. Les cyprès poussent d'eux-mêmes, et poussent presque seuls dans la campagne; habitués à les voir en Europe ombrager les tombes, nous évoquions malgré nous le souvenir de nos cimetières quand l'éclat et la splendeur du paysage nous détournèrent subitement de ces sombres pensées. Il n'y a d'ailleurs nulle comparaison possible entre les quelques mètres carrés affectés chez nous à l'inhumation des morts par les magistrats municipaux et ces champs de repos, sans autre limite que l'horizon, où les Chinois déposent les cadavres, choisissant d'instinct un beau site, comme si la contemplation de la nature, dédaignée pendant la vie, devait être l'éternelle occupation du mort. Cette liberté laissée aux funérailles procède du seul sentiment élevé qui subsiste chez les Chinois : le respect pour la mémoire de ceux qui ne sont plus. Les vivans ont très souvent d'ailleurs à souffrir de cette coutume, qui constitue pour la santé publique un péril permanent et grave.

Cependant nous approchions de Yunan-sen. Déjà, du sommet d'une montagne, nous avions aperçu le lac qui fait la richesse et la beauté de cette ville. Si le temps nous avait permis d'escalader la plus élevée des crêtes de ce vaste massif de montagnes, nous aurions pu sans doute embrasser à la fois les cinq lacs qui ont marqué les diverses étapes de notre route à travers cette magnifique région. Après avoir quitté le bassin du Sonkoï, effleuré celui de la

rivière de Canton, nous entrions enfin dans la vallée du Yang-tse-kiang, que les Chinois appellent le fils aîné de l'Océan. Ce fut avec une émotion indicible que je contemplai l'humble ruisseau, un peu grossi par la neige, qui coulait doucement vers le nord, envoyant ses eaux à Shang-haï comme pour nous y précéder. Il n'avait pas un mètre de large et n'aurait pu porter une pirogue; je le voyais déjà cependant rival des plus grands fleuves du monde, ayant à son embouchure sept lieues d'une rive à l'autre, et couvert de steamers européens. Merveilleux pouvoir de l'imagination qui combat par l'espoir de jouissances futures l'effet des souffrances présentes, et qui, en montrant le but au voyageur, lui donne la force d'y atteindre!

Nos porteurs, ignorant que nous avons l'habitude de payer les services, font à chaque village des relais forcés, et contraignent les paysans à leur fournir des remplaçans. Nous continuons de voir des cercueils à peine cloués, posés sur le bord de la route, attendant que des temps plus heureux et une mortalité moins grande permettent à la piété chinoise d'y jeter un peu de terre ou de les loger, suivant l'usage, dans un petit caveau en briques. Nous nous arrêtons, pour y passer la nuit, dans la ville de Tchang-khong, d'où nous dominions le grand lac encore embrasé par le soleil couchant, tandis que l'ombre enveloppait déjà la plaine; c'est le moment où les démons, à cheval sur les rayons de la lune, descendent auprès du lit des mourans ou voltigent autour des morts. Dans la pagode même où nous étions établis, une légion d'hommes en habits blancs, signe de grand deuil, faisaient une veillée funèbre. Le bruit des cymbales et des gongs, les cris aigus destinés à éloigner les malins esprits chassèrent le sommeil, et, le matin venu, nous nous remîmes avec plaisir en route vers la grande ville où nous espérions trouver un établissement plus commode.

La plaine se déroule dans toute sa magnificence, et ses vastes proportions nous paraissent d'autant plus étonnantes que nous sommes à 1,600 mètres au-dessus du niveau de la mer; les montagnes déboisées qui l'entourent sont trop basses pour une telle étendue; l'œil, toujours plus dérouté que charmé par tout ce qui lui rappelle l'espace illimité, regrette de ne pas rencontrer d'obstacles; il cherche à découvrir de loin un monument élevé, la calotte d'un dôme, les toits superposés d'une pagode, l'aiguille d'un minaret ou tout au moins un mur d'enceinte avec ses créneaux et ses bastions : vain espoir! Nous traversons de gros villages; une large chaussée dallée et bordée de beaux cyprès nous conduit dans la plaine, mieux cultivée; la population plus nombreuse bourdonne autour de nous, et un mélange de flâneurs, de soldats, de petits marchands, nous révèle seul le voisinage du chef-lieu. Assis dans la partie basse de la plaine, Yunan-sen ne se laisse apercevoir en effet

qu'à deux cents pas de ses murs, et l'on a en quelque sorte pénétré déjà dans ses faubourgs qu'on les cherche encore des yeux. C'est le malheur des villes chinoises de ne se distinguer les unes des autres que par la superficie qu'elles couvrent. Les maisons sont construites sur un modèle identique dénué d'élégance autant que de grandeur. Passant sa vie à charger sa mémoire de formules sonores et vides, à labourer, à vendre ou à acheter, le Chinois ne comprend et ne pratique que la petite sculpture; essentiellement positif, égoïste et calculateur, il ne connaît l'enthousiasme sous aucune forme. Pour lui, le ciel est sans Dieu, l'art sans idéal, et les villes sont sans monumens. C'est en me livrant à ces réflexions que j'avançais dans la grande rue de Yunan-sen, tantôt marchant, tantôt porté par la foule au milieu de laquelle notre petite troupe était comme noyée. Jamais Européens ne s'étaient montrés à elle, hormis les missionnaires, et ceux-ci, longtemps obligés de se cacher, ont continué de porter l'habit chinois. Nos barbes, nos longs cheveux en désordre, notre costume étrange, nos armes surtout, excitaient au plus haut point la curiosité, et c'est avec un cortége formé d'une multitude innombrable que nous parvînmes au palais des examens du baccalauréat, où nous devions loger.

Ce palais est un vaste édifice couvrant une immense étendue de terrain à l'extrémité de la ville; il est composé de deux corps de logis principaux, flanqués de longs bâtimens rectangulaires dans lesquels il eût été possible de caserner un régiment. Il nous fallut consacrer quelque temps à une véritable étude topographique pour nous y reconnaître au milieu d'un dédale de cours, de salles, de corridors délabrés à faire peine; nous ne distinguions plus qu'aux bancs brisés et aux tables renversées les lieux où les candidats se livraient jadis à ces compositions littéraires qui servaient de base à l'organisation politique de l'empire. Les diplômes sont bien encore le prix du concours, mais les emplois deviennent le plus souvent la récompense de l'intrigue. Jamais en aucun pays la vénalité des offices et des officiers n'a été poussée si loin. Dans le Yunan en particulier, les pacifiques travaux, les luttes à armes courtoises, d'où rhéteurs, poètes et moralistes sortaient administrateurs et fonctionnaires publics, sont complétement abandonnés. Ce n'est plus à coups d'argumens qu'on se bat. Depuis notre entrée dans cette malheureuse province, nous avons, on l'a vu, suivi les traces de la rébellion, et constaté les funestes conséquences qu'elle a entraînées même dans les départemens restés de nom fidèles à l'empereur; mais il fallait venir à Yunan-sen pour bien apprécier toute l'étendue du mal. Rien qu'en traversant la ville, nous avons remarqué dans la foule les nombreuses figures des musulmans qui résistent ou feignent de résister aux projets ambitieux de leurs coreligionnaires. Sous le vaste turban,

leur œil ardent et noir ne se baisse pas devant une menace; leur nez droit et saillant accuse leur origine, dont un mélange de plusieurs siècles avec une race différente n'a pu faire disparaître la forte empreinte. Tout en eux respire l'audace, et leur fierté frappe d'autant plus l'étranger qu'ils se montrent au milieu d'un peuple avili comme d'impétueux coursiers du désert égarés dans un troupeau de bêtes de somme. Avec quelles modulations suppliantes et tendres le mandarin Ku, venu pour nous souhaiter officiellement la bienvenue, ne s'efforçait-il pas, sur nos instances, d'écarter la foule envahissante! Ce fonctionnaire avait la réputation d'être cruel, nous le savions : aussi ne l'entendions-nous pas sans sourire, debout et les mains jointes, vêtu d'une robe de soie fourrée, s'adresser à un robuste gaillard, pâle et dégueni'lé, qui s'obstinait à ne pas quitter la place. Il le conjurait, en l'appelant son grand-père, son bisaïeul, de ne pas se montrer si opiniâtre. Nous avons dû intervenir, poser des sentinelles et repousser par la force tous ces ascendans de maître Ku insensibles aux prières de leur petit-fils. Ces ménagemens extraordinaires envers la foule auraient seuls suffi à nous éclairer sur la situation du pays.

Les mandarins ont tout à craindre de ces hommes insoumis qu'une communauté d'origine et de fanatisme religieux réunira tôt ou tard aux révoltés de l'ouest, en admettant qu'ils ne soient pas encore liés à eux par un accord secret. Déjà ils ont été assez forts pour fomenter une sédition dans la ville, assassiner le vice-roi chinois Pan et proclamer à sa place leur grand muphti. Le commandant militaire, musulman comme eux, était pendant ce temps-là enfermé dans Lin-ngan, dont il était allé faire le siége, par les habitans eux-mêmes, qui, après lui avoir ouvert les portes, s'étaient retirés dans la plaine et le tenaient bloqué dans leur propre ville. Le géant Lean-Tagen, celui-là même qui nous avait si mal reçus, consentit, malgré la haine que lui inspirait un sectateur de l'islam, à laisser sortir le général qui demandait à sauver Yunan-sen. Celui-ci, soit que son dévoûment à l'empereur fût sincère, soit qu'il ne jugeât pas opportun de se déclarer ouvertement, rétablit l'ordre en effet, arracha le grand-uléma de la montagne où s'était installée la nouvelle cour, et intima l'ordre au pontife, dont la royauté éphémère rappelait celle du cardinal de Bourbon opposé à Henri IV par les ligueurs, de rentrer dans le vaste domaine des choses éternelles et de n'en plus sortir. Le vieux *papa*, enfermé dans son yamen, affecte, depuis ce temps, de ne plus s'occuper que d'astronomie. Au moment de notre arrivée, le vice-roi Lao, remplaçant de Pan, venait de mourir. C'était à lui qu'était adressée l'une des lettres du prince Kong dont nous étions porteurs. Son successeur était déjà nommé par la cour de Pékin; mais, peu pressé de venir prendre possession d'un poste

aussi périlleux, il s'attardait dans le Setchuen en habile homme, et c'est à son remplaçant par intérim Song-Tagen que nous avons eu affaire. Celui-ci nous reçut avec solennité; la musique jouait à la porte du yamen, près d'un écran en briques orné du classique dragon; la haie était formée sur notre passage, à travers les nombreuses cours, par les gardes du corps, dont quelques-uns, affublés de costumes symboliques et grotesques, représentaient de fantastiques animaux. Le vice-roi vint à notre rencontre vêtu d'une magnifique pelisse en fourrure sombre, le chef couvert du chapeau mandarinique à bords relevés et garnis de fourrure; cette coiffure était rehaussée par une belle plume de paon emmanchée dans un étui en jade surmonté d'un globule bleu clair. Song-Tagen est un beau vieillard à moustaches blanches, au sourire bienveillant et gracieux; la dignité de son attitude, qui convient d'ailleurs à sa haute position, est tempérée par l'urbanité de ses manières; c'est un homme de la meilleure compagnie. Quant à son palais, il se ressent, comme tous ceux que nous avons eu l'occasion de visiter déjà, de la situation précaire dans laquelle vivent au Yunan les fonctionnaires chinois. Une foule de mandarins en grande tenue, avec chapeaux à plumes et robes de soie à plastron brodé, se tiennent debout dans la salle d'audience, où nous prenons le thé en échangeant avec Song-Tagen ces formules connues de politesse banale qui sont, plus encore en Chine qu'en Europe, le préliminaire obligé des conversations sérieuses entre gens qui se respectent.

Parvenus à Yunan-sen, nous n'avions plus de sérieuses difficultés à vaincre, et le retour par Sanghaï était moralement assuré; mais nous avons, on s'en souvient, été contraints d'abandonner le Mékong à Kien-hong, par 22 degrés de latitude nord environ, à 1,200 milles de son embouchure, et si la question de navigabilité était depuis longtemps tranchée négativement, le problème des sources, qui constituait l'autre partie de notre programme, demeurait sans solution. Bien qu'il ne nous fût plus permis déjà d'espérer éclaircir complétement ce point, il convenait cependant d'essayer au moins de revoir le grand fleuve là où il sort du Thibet. Convaincre le vice-roi du but géographique de notre voyage, lui faire entrevoir, sans donner l'éveil à des susceptibilités légitimes, que nous désirions visiter l'ouest du Yunan, possédé par les rebelles, sans aucune arrière-pensée d'entente politique avec eux, c'était là une tâche difficile, et dans laquelle M. de Lagrée échoua malgré toutes les ressources de son esprit, depuis longtemps plié aux habiletés de la diplomatie orientale. En dépit de toutes les précautions oratoires, Song-Tagen résista, déclara que toute tentative dans ce sens nous préparait un échec et des périls certains, puis il détourna la conversation sans manifester d'ailleurs aucun sentiment d'hu-

meur. Il se trouvait ainsi averti par nous-mêmes de nos dispositions. nous n'agissions pas par surprise, et cela nous mettait à l'abri du reproche d'ingratitude envers un personnage qui s'était acquis par un accueil loyal des droits à nos égards.

A peine étions-nous rentrés dans le grenier que nous avions choisi pour demeure dans le palais des bacheliers, — c'était la pièce la mieux fermée de l'édifice, la plus facile à défendre contre la foule et contre le froid, — que nous reçûmes sur papier rouge une invitation à dîner du général musulman Ma-Tagen, le commandant en chef des troupes impériales, qui fut si cavalièrement traité par le gouverneur de Lin-ngan, son subordonné. Des bruits fâcheux couraient sur les intentions cachées de ce général, bruits souvent justifiés par son attitude; il était donc très important pour nous, s'il était en effet porté vers les rebelles par quelques préférences secrètes, très vraisemblables d'ailleurs, de nous ménager ses bonnes grâces et au besoin son appui. — La ville était serrée de près par l'armée ennemie, les postes avancés venaient de tomber au pouvoir de celle-ci, et à chaque instant Yunan-sen elle-même pouvait être prise. La fuite des habitans en mesure de s'éloigner était déjà commencée. Deux courans contraires se heurtaient aux portes; les petits marchands cherchaient à gagner la montagne pour y cacher leur argent, tandis que les gens de la banlieue voulaient abriter leurs personnes derrière les murailles de la ville. Quant aux gros négocians, ils ont depuis longtemps quitté la place; le commerce moyen demeure seul cloué à son poste et ne ferme pas ses boutiques, parce que tout magasin fermé est assuré d'être pillé sans merci en cas de prise de la ville ou même de trouble intérieur. En de telles circonstances, nous ne pouvions qu'accepter avec plaisir les avances de Ma-Tagen, et puisqu'il festinait au lieu d'aller se battre, nous n'avions pas de raison pour nous montrer meilleurs Chinois que lui. Nous revêtîmes donc les différentes parties du costume bizarre que nous nous étions composé à la hâte, car les débris de notre garde-robe européenne jonchaient les forêts du Laos, et nous nous rendîmes au yamen du général. Nous le trouvâmes assis à une table de jeu, au centre de la première cour, entouré de ses compagnons et menant à fin une partie d'échecs qui paraissait absorber toute son attention. Il se souleva à peine de son siége pour nous recevoir, et nous fit conduire par un de ses familiers dans une sorte de petit salon élégamment meublé, où nous prîmes le thé en attendant notre amphitryon. Le bruit des éclats de rire et des plaisanteries soldatesques arrivait jusque-là, et nous évoquions malgré nous le souvenir de ces scènes de garnison si souvent reproduites sur certains de nos théâtres. Il était impossible d'ailleurs de se sentir offensé des façons cavalières de Ma-Tagen. Parti de très bas, il avait con-

science de ce qui lui manquait, et au lieu d'imiter gauchement les raffinemens de la civilité chinoise, il affectait bien plutôt une liberté d'allures et de tenue voisine du débraillé, mais qui avait l'avantage de mettre ses hôtes fort à l'aise avec lui. Nous examinâmes à loisir les différentes pièces du yamen; il était comfortable et révélait un homme sûr du lendemain. Des peintures chinoises, des lanternes cantonnaises, ornaient les murs et les plafonds; dans un cabinet attenant au salon, deux jeunes *misses* au pastel semblaient tout effrayées de se trouver dans la possession d'un tel soudard, fervent disciple de Mahomet. C'est en effet sur Médine et La Mecque qu'il nous interrogea d'abord, dès qu'il nous eut rejoints. Le ramadan était commencé. A l'abstinence diurne avait succédé l'orgie de la nuit, et Ma-Tagen en portait encore les traces sur son front déprimé et sillonné de rides, dans ses yeux chassieux et injectés de sang, dans sa voix éraillée, mais puissante. Hormis le prophète et le Koran, un seul sujet l'intéressait, la guerre et les instrumens de guerre. Les cours de son palais étaient remplies de lances disposées en faisceaux, les corridors de sacs de balles, de chevrotines et de biscaïens. Ce qui nous étonna davantage, ce fut son arsenal abondamment pourvu d'armes européennes qu'il nous fit visiter en détail : fusils doubles ordinaires, fusils se chargeant par la culasse, carabines rayées, revolvers, pistolets de tout genre, rien n'y manquait, et j'ai même remarqué là certains systèmes qui ne m'étaient jamais tombés sous les yeux en Europe. Ma-Tagen est grand seigneur; il entretient à Sanghaï et à Canton des agens qui l'approvisionnent sans s'inquiéter des prix élevés qu'on leur demande. En raison de l'état de la province, il accapare l'impôt, celui des salines particulièrement, et, par une confusion facile à faire entre le trésor public et sa fortune particulière, il dispose de sommes énormes qui paient le luxe de sa maison. Cet homme étrange passe des journées entières à s'exercer au tir; les murs, les colonnes, les tableaux, tout sert de but à son adresse, et je m'aperçois que le dossier de la chaise sur laquelle je suis assis est traversé de vingt balles. La maison tout entière en est criblée, et j'ai vu le moment où un domestique passant au fond de la cour allait lui servir de cible. Les mauvaises langues l'accusent d'avoir tué deux de ses enfans. Il ne s'épargne pas lui-même aux jours de combat; il est couvert de blessures, et il s'est entièrement dépouillé de ses habits pour nous montrer des cicatrices dont il est fier. Nous ne nous attendions guère à rencontrer en Chine un homme de ce caractère, qui eût été mieux placé à la cour des vieux sultans. Quoi qu'il en soit, nous étions venus pour dîner, et après avoir fait longuement connaissance avec les richesses du palais et les bizarreries du propriétaire, nous nous mîmes à table. — On apporte d'abord devant nous des

graines sèches de pastèques et de pins, des oranges mandarines, des litchis, un dessert complet. Croyant à un malentendu, nous nous résignons à voir le dîner se changer en collation; mais, tout au rebours de ce qui se passe en Europe, c'est par le dessert que les festins commencent, et trois heures durant nous avons vu se succéder sur la table les mets les plus étranges et les plus recherchés. La terre et la mer sont mises à contribution par ce soldat parvenu; nids d'hirondelles, vers de toutes les espèces, entrailles de poisson, lichens, etc., voilà les mets les plus simples dont ma mémoire a gardé les noms; une foule de viandes hachées menu parurent ensuite, et l'on servit le potage à la fin du repas. Chacun de nous but à longs traits du thé chaud, trempa ses lèvres dans du vin de riz, et s'essuya les doigts dans les morceaux de papier qui tenaient lieu de serviettes. Fidèle à la loi du Koran, Ma-Tagen jeûnait en nous regardant faire. Notre sans-gêne l'enchanta, et nous sortîmes de chez lui avec un ami de plus, ami précieux, de quelque côté qu'il se tourne.

Le troisième personnage dont le concours pouvait nous devenir utile était le vieux *papa*, le prêtre vénéré dont l'ambition s'était un instant démasquée après l'assassinat du vice-roi Pan, et qui, je l'ai dit plus haut, vivait depuis dans son yamen, au milieu des télescopes et des mappemondes, feignant d'embrasser dans ses études le ciel et la terre. Ces graves occupations ne suffisaient pas cependant à remplir sa vie. L'intrigue et jusqu'à des passions mesquines comme la susceptibilité et la vanité se glissaient à travers les fissures laissées dans son vaste cerveau par la science universelle. Nous lui avons fait attendre notre visite, et, sans l'envie de voir des étrangers et d'étaler devant eux ses connaissances, il ne nous aurait pas pardonné ce retard. Deux fois nous nous sommes présentés à sa porte, et deux fois il nous a fait répondre qu'il était en prière. Enfin, poussé par le besoin de savoir exactement la distance qui sépare la terre du soleil, d'être fixé sur le temps que mettrait un oiseau pour se rendre de Yunan-sen dans la lune, ou un boulet de canon pour atteindre une étoile, — tels étaient les termes par trop concis dans lesquels étaient posées la plupart de ses questions, — il nous donna rendez-vous chez lui. Ses gens, graves comme les serviteurs d'un dieu, nous introduisirent avec respect dans le sanctuaire où trônait l'oracle, petit vieillard à la moustache blanche et au nez aquilin. Son front bombé supportait un bonnet fourré; dans les cavités profondes de ses orbites, deux yeux presque éteints, mais toujours agités, donnaient une sorte de mobilité mécanique à sa figure austère, dont les rides formaient, en se déplaçant suivant le jeu de sa physionomie, une foule de dessins bizarres. A notre entrée, on apporta le thé, puis du sucre candi. Notre hôte, s'étant

jadis rendu à Stamboul après un long séjour à La Mecque, se vantait de connaître les habitudes des Européens, et nous proposa de sucrer notre thé. Ce fut là le point de départ d'une longue conversation géographique, facilitée par un grand planisphère sur lequel notre interlocuteur promenait solennellement un doigt maigre comme une branche de compas, tandis que sa bouche jetait à la foule les noms des pays étrangers. Celle-ci, stupide d'étonnement et d'admiration, les répétait niaisement comme un écho docile. Sur l'île de Singapoure, le vieux *papa* arrêta son index. Ayant ouï dire qu'en ce point, très voisin de l'équateur, les jours étaient toute l'année d'égale longueur, il y était resté un an pour s'assurer du fait, plantant des jalons et mesurant l'ombre. Un Anglais qu'il consulta lui avait répondu qu'il était un âne, et ce souvenir le suffoquait; mais c'était sur l'Arabie qu'il s'étendait surtout avec complaisance. Ce pays, qui contient le berceau et la tombe du prophète, prenait à ses yeux des proportions gigantesques. Il faisait sonner l'*r* en prononçant Arabie, et la foule transportée répétait *Arrabie*, *Arrabie*. C'était un mot magique comme le *sésame* d'Ali-Baba. Ses familiers ne nous saluèrent plus dans la suite qu'en nous disant Arabie, et quand nous avons eu à demander un service à ce perroquet imbécile, nous lui avons fait présent d'un poignard algérien, en lui disant qu'il nous venait d'un chef arabe. Après avoir ainsi exploré le monde, dont les formes étaient à peine reconnaissables sur la carte du prêtre, il fallut apprendre à celui-ci la manière de se servir d'un télescope qui lui avait coûté fort cher à Pékin, et qu'il n'avait pas su monter. Tant de complaisance dissipa les restes de sa maussade humeur, les nuages s'évanouirent entre nous, et il nous fut possible d'aborder la question dont nous étions uniquement préoccupés. L'espoir de la voir favorablement résolue nous avait donné la patience de supporter le fatigant bavardage d'un sot vaniteux. A peine M. de Lagrée eut-il exposé le but de notre voyage et exprimé le désir de visiter l'ouest du Yunan, que le vieux *papa* répondit : « Je vous comprends sans peine, vous voyagez exclusivement pour vous instruire, comme je l'ai fait moi-même; mais soyez bien assuré que, hormis la mienne, toutes les têtes du pays sont trop dures pour que vous puissiez espérer y faire entrer cette vérité; je suis d'ailleurs en mesure de lever tous les obstacles. Mon autorité, consacrée par un pèlerinage aux lieux saints, est également respectée de tous les musulmans, impériaux ou rebelles; avec un mot de moi, vous pourrez circuler librement dans tout le pays et, grâce au passeport en langue arabe que je vous ferai tenir, pénétrer au besoin jusque dans Tali (1). »

Il était possible que ce vieillard, vantard par nature, exagérât sa

(1) Ville capitale des rebelles.

puissance; on nous affirmait cependant qu'elle était fort grande. Ne fallait-il pas d'ailleurs qu'il se sentît bien fort pour ne pas craindre d'afficher ainsi ses relations avec les révoltés, alors qu'il résidait dans une ville encore chinoise, et qu'il continuait de recevoir du gouvernement impérial un traitement annuel de 80,000 francs environ? *Cuncta religione moventur*, il y a longtemps que Cicéron l'a dit, et cela est surtout vrai de l'islam. — Nous acceptons pour ce qu'elles valent ces offres de service, et nous quittons le yamen du grand-prêtre, qui daigne venir en personne nous reconduire jusque dans la rue, honneur qu'il n'accorde jamais, même au plus haut placé de ses compatriotes. Quelques explications sur les signes du zodiaque et quelques données sur les éclipses ont achevé de cimenter notre amitié avec lui. Nous étions ainsi dans les meilleurs termes avec les autorités civiles, militaires et religieuses, avec les fidèles ou les conspirans. Nous pouvions attendre les événemens et jouir, malgré la position critique de la ville, des ressources qu'elle présentait. Ces ressources, dans les momens prospères, devaient être considérables, car, malgré les paniques quotidiennes, nous y avons trouvé en abondance, le vin excepté, toutes les choses nécessaires à la vie européenne. La farine de froment n'est employée par les Chinois que dans la confection de la pâtisserie et de certaines pâtes particulières : aussi faisions-nous notre pain nous-mêmes, heureux de retrouver après dix-huit mois cet aliment précieux, que le riz ne remplace pas.

La ville de Yunan-sen a la forme d'un carré, dont chaque côté mesure à peu près un kilomètre. Elle est entourée de fortes murailles percées de six portes, quatre principales surmontées de toits superposés comme ceux des pagodes, et deux plus étroites et plus basses. J'ai trouvé, en visitant un des postes militaires établis au-dessus de ces portes, deux lourdes pièces de canon en fer, et ce n'est pas sans surprise que j'ai déchiffré sous la poussière qui les recouvre, un peu au-dessus de la lumière, l'abrégé de cette devise connue : *Jesus hominum salvator* (J.H.S.). C'était la marque de leur origine, et, malgré l'espèce de secousse morale que me donna un tel souvenir gravé sur un canon, je ne pus me défendre d'un mouvement de patriotique orgueil. Ils étaient pour la plus grande partie Français, ces jésuites qui surent imposer à l'empereur par l'autorité de leurs travaux comme par celle de leurs vertus. Venus pour le salut des âmes, ils s'improvisèrent astronomes, mécaniciens, fondeurs, géographes, devinrent bientôt philosophes et lettrés sans que la science, illustrée par leurs labeurs, fût jamais pour eux autre chose qu'un auxiliaire subordonné à leurs évangéliques desseins. Ces grands apôtres ont des successeurs au Yunan. Ce n'est pas ici le lieu de parler longuement de l'œuvre des missions catholiques, et

ce grave sujet ne saurait être incidemment traité. Qu'il me soit permis toutefois de remercier ici, pour la joie que nous avons éprouvée à les voir et pour les services qu'ils nous ont rendus, le père Protteau, cet humble prêtre dont le renoncement calme, absolu, complet, étonne d'abord, puis se fait admirer quand on sait le comprendre, et le père Fenouil, l'ardent pro-vicaire, dont le cœur, vibrant encore aux noms de mère et de patrie, s'est mis si facilement, malgré vingt ans d'expatriation, à l'unisson du nôtre.

Un canal dérivé du grand lac sert de fossé aux fortifications. Dans la plaine, en dehors de l'enceinte, on voit encore les restes d'une ville aussi considérable que la ville actuelle; c'était le grand quartier du commerce, et chacun sait que c'est là d'ordinaire la partie la plus importante d'une cité chinoise. La guerre, en entravant les relations, a chassé la vie de cette ville extérieure, réduite aujourd'hui à l'état d'immenses faubourgs à demi ruinés. Deux monticules couronnés de cyprès donnent de ce côté un certain relief au tableau que présente Yunan-sen. De nombreux arbres verts, beaucoup de pagodes aux couleurs voyantes, quelques toits de yamens aux angles relevés, décorés de motifs bizarres, dominent les maisons basses, et rompent la monotonie d'un alignement irréprochable. La rue principale commence à la porte méridionale et aboutit non loin du premier monticule. Elle est large, bordée de magasins d'aspect uniforme, dont la devanture élégante est rehaussée par deux enseignes, planches peintes en noir et couvertes de caractères dorés. Quelques-unes, dans la rue même, se dressent perpendiculairement entre deux bornes à coulisse. C'est là que sont établis les marchands de comestibles; le vent balance au-dessus de leurs têtes une guirlande de jambons, de volailles grasses, de gigots de moutons. Les parfumeurs mettent en montre des flacons d'eau de Cologne et des savons français; des gravures de mode représentent de frais visages de Parisiennes, dont la vue raffermit nos courages en enlevant aux Chinoises leurs dernières chances de séduction. Celles-ci ne sont que des mannequins vivans jetés dans un sac de cotonnade bleue ou de soie multicolore, laissant apercevoir par le haut une tête de boule-dogue plâtrée de farine de riz, et dépasser par le bas une jambe maigre comme celle d'un paon. C'était à faire regretter les fortes filles du Laos. Je dois ajouter que, si les sirènes de ce pays n'usent pas d'une coquetterie plus grande avec les indigènes qu'avec les étrangers, les maris sont vraiment heureux dans l'Empire-Céleste; ils y peuvent vivre tranquilles et laisser grandir les pieds de leurs épouses, mutilés par un injuste excès de défiance jalouse. C'est là en effet l'une des explications les plus plausibles de l'odieux usage par suite duquel le pied des filles reste emprisonné dans des bandelettes qui maintien-

nent tous les doigts repliés, en sorte que le pouce, atteignant seul son entier développement, permet aux élégantes de chausser ces souliers terminés en pointe dans lesquels n'entrerait pas le pied d'un enfant de dix ans.

La misère est grande à Yunan-sen. Un nombre considérable de mendians noirs et secs, vêtus seulement, malgré le froid, d'une couverture de feutre en lambeaux, véritables squelettes vivans, circulent dans les rues, implorant directement la pitié des passans, ou bien exécutant, devant le comptoir où le gros débitant enfile ses sapèques, une musique à faire frémir. On nous a parlé d'une famille entière, composée du père, de la mère et de six filles, qui n'avait d'autre logement qu'une caverne et d'autre habit que le papier très perméable fabriqué avec la feuille de mûrier. L'administration, toujours vénale et défectueuse, même en temps de paix, n'est plus pour le peuple qu'une lourde charge sans avantages et sans compensation. Les mandarins, placés entre la fuite, c'est-à-dire le cordon envoyé de Pékin, et l'émeute qui menace leur vie, entre un fleuve et une rivière, suivant l'expression pittoresque d'un Chinois, inspirent eux-mêmes une vraie pitié.

En théorie, l'organisation politique et sociale de l'empire est, sous plus d'un rapport, un modèle d'organisation démocratique. La noblesse héréditaire et perpétuelle n'existe qu'en faveur des membres de la famille impériale et des descendans de Confucius. A l'inverse de ce qui se passe en Occident, l'éclat qu'un homme parvient à jeter sur son nom ne rejaillit que sur ses ancêtres, en sorte que le fils d'un Chinois illustre n'est pas porté, comme il est arrivé trop souvent chez nous, à se reposer sur les lauriers de son père. Les emplois sont accessibles à tous; il n'y a qu'une seule voie légale ouverte pour arriver aux honneurs, celle des examens constatant la valeur personnelle des candidats. Si cette idée n'était pas une conséquence nécessaire de la notion même de la justice, notion que les peuples, comme les individus, trouvent au fond de leur conscience, on pourrait croire que nous l'avons empruntée à la Chine, où le système du gouvernement par les *capacités* est en vigueur depuis des siècles; mais cette égalité parfaite, y manquant de son correctif essentiel, la liberté, peut être considérée aujourd'hui comme un fléau plutôt que comme un bienfait. Le *fonctionnarisme*, cette plaie de certaines démocraties européennes, s'est développé en Chine outre mesure, et les mandarins de toute classe constituent un véritable corps de privilégiés qui, en admettant que l'aptitude intellectuelle ne leur fasse jamais défaut, sont généralement dépourvus d'une autre qualité non moins nécessaire, la moralité. Celle-ci, fleur délicate que l'on chercherait vainement en Orient, ne s'épanouit qu'au soleil de la publicité. Le grand jour et le grand air, voilà ce qu'il

lui faut partout pour croître, et si nous l'avons vue, même en pays chrétien, prête à s'éteindre avec la liberté politique, nous aurions le droit d'être surpris de la voir prospérer en Chine. Les rares gazettes imprimées dans l'empire sont écrites pour tromper l'opinion, non pour l'éclairer, et ce n'est pas dans les creuses spéculations de leur philosophie athée que les Chinois peuvent trouver un frein à leur passion dominante, l'amour du gain. Aujourd'hui d'ailleurs le gouvernement aux abois ne se gêne guère pour mettre les emplois à l'encan, au lieu de les laisser au concours; il vend fort cher les globules, et l'unique préoccupation du fonctionnaire qui les achète, c'est de tirer parti de sa place pour rentrer dans ses fonds. J'ai vu un frère meurtrier de son frère demeurer impuni parce qu'à force d'argent il avait fait taire l'accusation ou acheté le juge. Le père Fenouil nous contait en riant qu'inquiété par des voisins processifs, il lui était arrivé de couper court à leurs vexations en les menaçant de charger sa mule d'argent et d'aller voir le mandarin.

Le vieux *papa* nous ayant envoyé la lettre précieuse qui devait faire ouvrir devant nous les portes mêmes de Tali, rien ne nous retenait plus à Yunan-sen. Un plus long séjour nous exposait inutilement à nous trouver au milieu du sac de la ville, et, considération plus décisive encore, nous faisait courir le risque de voir les musulmans envahir le pays compris entre la capitale et le Yang-tse-kiang, couper notre route et nous préparer un désert. On annonçait en effet leur marche sur Kut-sing-fou. M. de Lagrée se résolut alors à partir sans délai pour Tong-tchouan, situé non loin du grand fleuve : de là il voulait essayer de pénétrer dans l'ouest du Yunan, arriver dans la partie du pays conquise et pacifiée, de façon à se trouver le plus tôt possible en présence de chefs reconnus et d'un gouvernement responsable; mais notre caisse, qui ne contenait pas, à notre départ de Saïgon, plus de 25,000 francs en numéraire, était presque épuisée, et nous ne pouvions sans ressources nouvelles nous engager dans une excursion périlleuse et longue. Les commerçans, frappés de terreur, cachaient leur argent; personne n'aurait osé avouer qu'il possédait 100 taëls; le vice-roi lui-même se déclarait hors d'état de nous ouvrir un emprunt. Il fallut recourir à notre ami Ma-Tagen. Celui-ci nous offrit avec joie 1,000, 10,000 taëls à notre gré; l'argent ne l'embarrassait jamais; M. de Lagrée en accepta 700, représentant environ 6,000 francs, remboursables à Sanghaï en armes françaises. Notre prêteur ne sut pas d'ailleurs mettre plus de mesure dans ses demandes que dans ses offres, et voulut obtenir de nous l'engagement d'expédier à son adresse 100,000 cartouches confectionnées, le chargement d'un navire! Il suspendit sa partie d'échecs pour traiter cette affaire, jura que nous lui faisions injure en lui offrant une reconnaissance de

notre dette, nous congédia avec toute la bonne grâce dont il était capable et se remit à jouer.

Le 8 janvier 1868, la commission quittait Yunan-sen. Au-delà des faubourgs, dans lesquels un peuple de petits marchands grouille et fourmille, la grande plaine se termine, resserrée entre des collines incultes et déboisées. Nous croisons sur la route dallée de longues files d'animaux et de petits chariots étroits et bas attelés d'un buffle et chargés de bois. Les Yunanais, avec moins d'incurie, pourraient avoir à leurs portes le combustible nécessaire à leurs besoins; ils préfèrent dépouiller les montagnes de leur dernier arbrisseau et faire venir ensuite du bois de fort loin. Ils brûlent aussi de l'anthracite, et l'on se sert au village de Ta-pan-kiao, lieu de notre première station, d'une sorte de coke naturel. Dans cette région, aussi bien que dans celle que nous avons traversée pour arriver à Yunan-sen, les ravages de la peste ont succédé à ceux de la guerre. De nombreux cercueils gisent sans sépulture sur le sol. Les Chinois s'imaginent qu'un mort victime de ce mal étrange, qui se manifeste par l'érup ion de boutons derrière les oreilles, se venge sur les vivans, si ceux-ci commettent l'imprudence de le mettre en terre. La guerre est suspendue d'un commun accord pendant les fêtes du premier de l'an, pour une sorte de *trêve de Dieu;* mais les brigands ne chôment pas, et nous rencontrons un détachement lancé à la poursuite de ces derniers. Rien n'égale le désordre dans lequel marchent ces guerriers chinois; chacun, suivant son caprice, devance ses camarades ou demeure en arrière, de telle façon qu'il nous est impossible, sans nous attarder outre mesure, d'éviter ces ennuyeux compagnons. Ah! que l'exercice est une belle chose, et combien j'apprécie maintenant les casernes, les consignes et les salles de police! Nous arrivons au village de Yan-lin en même temps que cette cohue de soudar 's, et nous défendons avec peine notre porte contre ces curieux insolens, qui semblent disposés à se servir de leurs armes pour forcer nos faibles barrières. Trois mille hommes vociférant contre nous des injures demandaient à nous voir dîner, et nous pouvions à peine tenir tous les six dans la petite chambre de l'auberge. L'escalier était étroit, la baïonnette de notre factionnaire reluisait dans l'ombre, et notre repas s'acheva sans que les trois soldats nécessaires pour former le premier rang osassent se réunir. Le désordre s'étant enfin apaisé, le chef de la troupe s'empressa d'accourir; il nous présenta ses excuses et jura que, s'il avait été informé plus tôt, il eût chassé de chez nous tous ces impertinens indiscrets. — Le pauvre homme tremblait que ses soldats ne connussent ses paroles. La curiosité de ces derniers nous parut d'ailleurs excusable quand leur capitaine eut bien voulu nous révéler ce qui l'avait excitée si fort. Ceux-ci avaient entendu dire que

les Européens étaient pourvus d'un œil dans l'occiput, mais qu'en revanche ils n'avaient pas d'articulations aux jambes. Sur quoi pouvait être fondée la première de ces deux croyances populaires? Je l'ignore. Quant à la seconde, elle aura été répandue par quelque Chinois dont un Anglais peut-être, par la raideur de sa démarche, aura frappé l'imagination.

Le père Fenouil, qui nous avait accompagnés jusqu'à Yan-lin, nous quitta pour regagner Kut-sing-fou, sa résidence; l'émotion de ce malheureux prêtre, qui entendait pour la dernière fois peut-être parler de la France, nous gagna malgré nous, et nous cheminâmes tristement vers le nord à travers une vaste plaine humide, tout enveloppée d'un brouillard épais qui lai sait à peine voir la silhouette sombre des hauts cyprès. Ces grands arbres plantés sur les talus se balancent avec mélancolie, et, comme de noirs rideaux, cachent de nombreux villages en partie peuplés par les musulmans. Bien qu'encore soumis à l'empereur, ceux-ci répandent autour d'eux une terreur telle que les craintifs Chinois n'élèvent plus leurs porcs qu'en cachette et refusent de nous en vendre, ces animaux étant tenus pour impurs par les croyans. Partout des maisons en ruines, un peuple en haillons, pâli par la misère! Un jour que, contraint par la fièvre de marcher lentement, je suivais de loin notre caravane, un de nos porteurs vint m'avertir, en se frappant le cou du travers de la main, que j'exposais ma tête, puis se hâta, tout effrayé, de rejoindre le gros de la colonne. Ma barbe suffisait pour tenir les bandits à distance; mais quelle existence pour les cultivateurs, qui n'osent plus aller jusqu'à leurs champs! Sur les routes, des huttes surmontées d'un drapeau et dans lesquelles dort une sentinelle accroupie, de loin en loin quelques patrouilles, telles sont les seules mesures protectrices prises par le gouvernement dans le voisinage du chef-lieu. Le travail est impossible sans sécurité, la vie impossible sans le travail, et voilà comment, dans ce triste pays, de laboureur honnête, aisé, ayant pignon sur rue au village, on devient bandit à son tour quand le village est détruit, et que de la case il ne reste plus debout que le pignon.

Le pays se fait solitaire et sauvage; les ruines qui le parsèment rappellent à l'esprit l'image d'une prospérité passée; une herbe sèche et blanche s'étend jusqu'au pied de montagnes arides; elle est tondue çà et là par de grands troupeaux de moutons qu'un pâtre, vêtu de la laine d'un bélier, surveille de concert avec son chien. Nous avions mille peines à trouver un abri chaque soir, les approvisionnemens commençaient à manquer ainsi qu'aux mauvais jours du voyage dans le Laos, et le jeune Chinois que, dès notre arrivée aux lieux de la halte, nous lancions à la recherche des vivres revenait

souvent les mains vides. Intéressé comme nous dans la question, il ne manquait ni d'habileté ni d'ardeur; malheureusement la production était arrêtée, et personne ne voulait vendre. Les musulmans seuls n'avaient en rien changé leurs habitudes, mais on n'osait pas traiter avec eux. Notre jeune pourvoyeur, après une longue marche qui avait aiguisé les appétits, s'étant adressé sans le savoir à l'un de ces terribles sectateurs du prophète, reconnut bientôt à qui il avait affaire, et s'enfuit au milieu de la négociation en abandonnant tout l'argent qui lui était confié. Il ne se rencontra personne dans notre escorte qui consentît à nous servir d'intermédiaire pour terminer ce différend. Soldats, porteurs, mandarins, interprète, tous tremblaient devant un seul homme qui, les bras croisés et le sourire aux lèvres, jouissait de son triomphe. Quant à nous, dans l'impossibilité de nous faire comprendre et impatientés de son arrogance, nous prîmes le parti de le mettre à la porte. A cela, nos Annamites réussirent aisément; ils avaient pris nos allures, nos mœurs, nos préjugés; le point d'honneur même s'était développé en eux, ils avaient rapidement passé du respect que professe leur nation pour les Chinois à un mépris profond et souvent trop peu déguisé. Si malgré l'argent dont nous pouvions disposer, malgré le prestige dont nous entouraient notre qualité de mandarins étrangers et nos passeports, nous avions parfois à supporter la faim, on devine les atroces souffrances subies par la population et les extrémités auxquelles ces souffrances la poussent.

Quand on a vu comme nous, par exemple, les livides habitans d'un village attendre, ainsi que des vautours, la mort d'un cheval agonisant pour se disputer sa chair, on est porté à tenir pour vrais, sans avoir pu d'ailleurs les constater personnellement, certains faits de cannibalisme qui se reproduiraient, dit-on, souvent dans les temps de famine. Quoi qu'il en soit, le gouvernement chinois n'était en aucune façon responsable des embarras que nous causait souvent la misère du pays, car il ne s'était pas engagé à nous entretenir. Les mandarins qui nous ont envoyé si souvent des poulets, des porcs, des moutons, l'ont fait ordinairement dans l'espoir de recevoir quelque présent en retour, c'était un échange de bons procédés consacré par l'usage; mais depuis longtemps nos caisses étaient vidées, et plus d'une fois de malheureux fonctionnaires qui s'étaient fait suivre chez nous d'un succulent chapon sont partis fort désappointés de n'emporter que la vive expression de notre reconnaissance. Il n'y avait rien de pareil à attendre dans cette région inhospitalière, véritable *prairie* où de pauvres pasteurs vivent de pommes de terre et d'avoine. Leur accueil était d'ailleurs sympathique et cordial; ils nous faisaient une place à leur foyer, dont

ils ravivaient pour nous la flamme en y jetant des briquettes, car ils n'auraient pu trouver un fagot à deux lieues à la ronde. Nos porteurs, démoralisés, fatigués et pris de nostalgie, ayant profité de la nuit pour s'enfuir, il fallait nous en procurer d'autres. Personne n'ayant voulu louer ses épaules, ce ne fut pas sans répugnance que nous nous vîmes contraints de saisir des passans, qui obéirent en murmurant et marchèrent la baïonnette dans les reins. Arriver promptement à Tong-tchouan, c'était, nous le sentions tous, une nécessité urgente, et ce serait là notre excuse, si nous en avions besoin, pour ces actes de violence bien rarement commis d'ailleurs, et toujours rachetés, à la satisfaction des victimes, par une rémunération pécuniaire.

Qu'il se repose sur les habitans ou qu'il se détourne vers le paysage, le regard ne rencontre que des traces de misère ou des signes de stérilité. Ce ne sont plus des maisons que les hommes se construisent dans cette région perpétuellement balayée et desséchée par un vent violent, ce sont des huttes fragiles que l'on élève sans peine et que l'on voit détruire sans regrets. Enfin, descendus de ces funèbres hauteurs, nous suivons le lit desséché d'un vaste torrent encaissé par les montagnes dont nous venons de fouler les sommets, et ce chemin nous mène au village de Tay-phou. La porte de l'auberge est ornée en notre honneur de tentures en papier rouge, et le mandarin militaire qui réside en ce lieu s'efforce de nous faire oublier la faim, la fatigue, le froid et les steppes. Il y avait grand marché à Tay-phou, et la rue était encombrée de marchands de baguettes parfumées, d'images grossièrement coloriées et de friandises, affreux mélange de farine, d'anis, d'huile et d'oignons. On vient de loin faire ses emplettes en vue des fêtes du premier de l'an. Je me figure difficilement d'ailleurs ce que peuvent être ces réjouissances sous les toits de chaume battus du vent, et je m'étonne qu'on puisse s'y féliciter d'inaugurer une année nouvelle. Nous n'étions pas nous-mêmes sans émotion au milieu de ces préparatifs bruyans. C'était la seconde fois, durant notre voyage, que nous voyions finir une de ces périodes de temps qui sont si courtes, et dont cependant chacun de nous voit s'écouler un si petit nombre sur la terre. L'absence pesait lourdement sur nos âmes, et l'heure n'était pas éloignée où la mesure des tortures morales allait être comblée. Même dans notre santé, ce bien si nécessaire, nous étions tous atteints à des degrés divers, et cette année, dont une foule tumultueuse saluait dans la rue l'avénement, empruntait pour nous aux circonstances quelque chose de particulièrement solennel. Pendant nos dernières marches, les malades s'étaient succédé sur un brancard improvisé, et M. de Lagrée fut contraint d'y prendre place à son tour. Le chef de Tay-phou, qui avait reçu du mandarin de

Tong-tchouan l'ordre de nous bien traiter, eut pitié de notre état. Il ne s'expliquait pas bien comment des mandarins aussi qualifiés que nous l'étions pouvaient être si mal vêtus et avoir l'air si pauvres; mais, sans pénétrer ce mystère, il exécutait en soldat la consigne qu'on lui avait donnée. Il imagina en conséquence de nous éviter la fatigue d'un voyage à pied et de nous faire mener en barques jusqu'à Tong-tchouan. Notre satisfaction égala notre surprise quand il nous conduisit au bord du ruisseau qui allait nous transporter. C'était un filet d'eau que nos habitudes de France nous faisaient considérer comme à peine flottable. Les Chinois ont d'autres idées sur la navigation. Nous montâmes tous dans un bateau plat construit en longues planches flexibles à peine reliées par de minces membrures; ce bateau plie et ne rompt pas. L'équipage entra dans l'eau, et nous partîmes, tantôt flottant, tantôt roulant sur les cailloux du fond, passant les rapides et les cascades jusqu'au moment où le torrent s'élargissant finit par devenir rivière. Le pays traversé par ce cours d'eau dépasse encore en laideur tout ce que nous avons vu de plus laid depuis Yunan-sen. Des montagnes, rien que des montagnes uniformes, sans une motte de terre végétale, pelées et rouges comme si elles venaient d'être à l'instant vomies de la grande fournaise! D'étroits sentiers sont tracés de loin en loin de la base au sommet, serpentant à peine, presque droits, comme si, lorsqu'on est contraint d'escalader ces pentes, on voulait se hâter et prendre, en dépit de la fatigue, la route la plus courte pour fouler le moins longtemps possible ce sol hideux. Une fois familiarisés avec les incidens d'une navigation qui nous avait d'abord distraits du paysage, l'odieux aspect de celui-ci finit par nous jeter dans une sorte de mortel découragement. Jamais nous ne nous étions sentis dominés à ce point par les influences extérieures. Était-ce le résultat de notre lassitude générale, était-ce l'effet d'un sinistre pressentiment? C'est en vain qu'aujourd'hui encore j'essaie de m'expliquer l'étrange impression que m'a laissée après deux ans cette horrible campagne, où tout, hormis le ciel et l'eau, avait littéralement la couleur du sang de bœuf.

Nous voguions depuis longtemps déjà sur une eau profonde et calme, attelés à deux hommes qui marchaient à grands pas sur un chemin de halage, quand, laissant la rivière à gauche, notre barque pénétra dans un étroit canal qui nous conduisit jusqu'aux faubourgs de la ville. Les ponts étaient nombreux sur ce cours d'eau; il fallait, pour passer sous leurs voûtes trop basses, nous étendre au fond de la barque, dont le patron nous tint vingt fois le même discours, répétant imperturbablement en chinois, à chaque obstacle nouveau : Voilà un pont, ô grands hommes, courbez vos nobles têtes! Il faisait nuit close quand nous arrivâmes à Tong-tchouan. Un man-

darin nous attendait pour nous conduire dans une pagode élégante et bien entretenue, où les mille détails fantaisistes d'une ornementation surabondante étaient prodigués sur les portes, les plafonds, les colonnes. Des dragons, des monstres de toute espèce, ailés, ventrus, rampans, sortaient du bois profondément fouillé, mêlant leurs têtes dorées et leurs langues rouges aux guirlandes de fleurs et aux essaims d'oiseaux. Là encore nous recherchons, de préférence aux vastes pièces, les petits cabinets et les étroits réduits où l'air s'échauffe et où les curieux ne peuvent pénétrer. Nous établissons notre camp dans un grenier qui eut un escalier jadis, où l'on monte aujourd'hui par une échelle, et où, après avoir fait coller du papier aux fenêtres, nous allons habiter pêle-mêle avec le vieux mobilier de la pagode, dieux ébauchés ou hors de service, ressource précieuse, car tout cela est sec, et le froid rend le feu nécessaire.

Léan-Tagen, le gouverneur du Fou, s'empresse de venir, malgré son grade élevé dans la hiérarchie militaire, nous faire la première visite. Le lendemain, nous allons la lui rendre. A peine avons-nous franchi le seuil de son palais que des pétards partent de tous côtés; des gardes ayant sur le dos de véritables matelas en guise de cuirasse, de jeunes pages coiffés d'un chapeau en rotin, — dont il semble que la mode européenne ait imité la forme disgracieuse, — et vêtus de longues robes dont les manches dépassent les mains, poussent des cris effroyables de toute la force de leurs poumons. C'était là un cérémonial flatteur et qui prouvait le cas que l'on faisait de nous. Le maître, vêtu d'une magnifique robe de soie et d'un camail en fourrure blanche, nous conduisit à travers les cours nombreuses de son charmant yamen jusqu'à une pièce décorée et meublée avec autant de luxe que de bon goût. A voir les tapis, les consoles vernies, les siéges dorés, les tables laquées et ces mille riens qui rendent un intérieur agréable, nous aurions pu nous croire dans un boudoir de la Chaussée-d'Antin. Ce logis surpassait en élégance, sinon en richesse, même celui de Ma-Tagen; quant au propriétaire, quoique soldat comme ce dernier, il en faisait les honneurs en homme bien élevé, ce qui ne saurait nuire aux qualités militaires. Léan-Tagen possède aussi tout un arsenal d'armes européennes; mais, sans agent à Sanghaï, il les achète alors qu'elles ont déjà passé par les mains de plusieurs intermédiaires, et nous reculons effrayés devant les prix qu'il nous indique.

Bâtie non loin du Fleuve-Bleu, sur la route commerciale qui va de Sutcheou-fou à Yunan-sen, Tong-tchouan est une ville de grandeur moyenne, dont les fortifications comme les monumens publics sont en bon état. Chacun semble y vivre heureux et tranquille, et les habitans ne paraissent pas trop en vouloir à leur chef, à qui les musulmans, connaissant son faible, ont dépêché une négociatrice dont

il goûte fort les argumens. Je n'ai vu dans la ville qu'un très petit nombre de marchands de cercueils, encore semblent-ils faire très mal leurs affaires.

Cependant la maladie de M. de Lagrée s'aggravait en se prolongeant, et le repos le plus absolu lui était devenu nécessaire. Il n'avait plus, en ce qui le concernait personnellement, qu'un seul parti à prendre : attendre à Tong-tchouan et profiter du premier retour de ses forces pour gagner Sutcheou-fou, et là, s'embarquer sur une jonque qui le conduirait à Sanghaï. Il était hors d'état de faire dans le pays des mahométans révoltés cette excursion qu'il méditait depuis Yunan-sen et qu'il considérait comme le couronnement de son entreprise. D'un autre côté, il n'ignorait pas ce qu'avait d'attrayant pour ses compagnons la perspective de ce voyage supplémentaire. Étudier la civilisation originale que pouvait avoir produite l'islamisme transporté si loin de son berceau, contempler la mosquée auprès de la pagode, revoir le Mékong à Likiang où, à peine sorti du Thibet, il coule au pied d'une montagne qui mesure 5,000 mètres d'altitude, et près de Yong-tchang, sur l'extrême frontière de Birmanie, où le Vénitien Marco Polo était venu six siècles avant nous, — pénétrer enfin dans Tali, la jeune capitale d'un empire naissant, c'était là un programme qui avait en effet ranimé notre ardeur presque éteinte. Nous contraindre à y renoncer par des raisons tirées de sa propre santé, M. de Lagrée ne pouvait s'y résoudre. Pendant qu'il hésitait encore, les autorités chinoises firent auprès de lui, pour le détourner de nous laisser partir, des démarches très pressantes; une lettre du père Fenouil, effrayé des dangers que, dans sa conviction, nous allions gratuitement courir à la fin d'une expédition jusqu'alors heureuse, vint mettre le comble à l'anxiété de notre malheureux chef. Redoutant les périls annoncés d'un commun accord par cent bouches officieuses, et les redoutant d'autant plus qu'il ne serait plus là pour les affronter avec nous, craignant en même temps de nous imposer un sacrifice, tourmenté par mille sentimens contraires où se révélaient à la fois son esprit prévoyant et son cœur généreux, il nous réunit tous autour de son lit, — pauvre lit plus mauvais et plus dur qu'un lit de camp, — et nous laissa libres de prendre une décision. S'il nous avait été donné de lire dans l'avenir, d'apercevoir l'échec qui nous attendait à Tali et la douleur que nous retrouverions à Tong-tchouan, peut-être cette décision eût-elle été différente; mais nous étions dans l'âge de la confiance, notre départ fut résolu.

L.-M. DE CARNÉ.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

ET D'ART

SOUVENIRS DE ROME.

I. — A CIVITA-VECCHIA.

A quatre heures du matin, le bateau à vapeur le *Pausilippe* s'arrête dans le port de Cività-Vecchia. On nous appelle afin de procéder à l'interminable et agaçante opération de la reconnaissance des bagages; cette fois j'attends mon tour avec la facile patience d'un homme heureux, car je jouis voluptueusement de la plus délicieuse des surprises. Ces premières heures du matin sont des heures particulièrement froides, surtout par une nuit de novembre; mais ce n'est pas ici que l'aube se lève frissonnante : l'approche du jour nous est annoncée par une brise d'une molle chaleur qui, pénétrant le corps engourdi par le sommeil, détend les nerfs raidis et dilate l'être physique tout entier, comme un bain tiède au réveil. Bien qu'on ait été averti par une série de transitions et que le changement de température, dès qu'on a dépassé Mâcon, soit sensible au point de permettre de voyager fenêtres ouvertes, même par une nuit de la fin d'automne, on peut dire que rien ne prépare à la volupté de ce réveil. Il n'est que quatre heures, et c'est la chaude fraîcheur de la neuvième heure de nos matinées de printemps qui circule autour de nous. Voilà bien l'Aurore que je dois voir figurée dans quelques jours au palais Rospigliosi par le moelleux pinceau de Guido Reni : elle s'est levée du lit du vieux Tithon toute moite de chaleur amoureuse, et promène ses yeux sur une mer si bleue qu'elle ferait croire au bonheur de vivre. Ah! elle fut excusable vraiment l'erreur des anciens peuples polythéistes, car rien n'est plus facile que de

personnifier cette aurore qui paraît sentir comme un être humain. On dirait que, semblable aux êtres jeunes chez qui la vivacité d'un impatient désir crée la réalité du plaisir physique qu'appelle l'imagination, cette aurore est comme pénétrée par avance des ardeurs du jour qu'elle précède et qu'elle attend. Oui, excusable fut l'erreur de ces vieux polythéistes, facile la tâche des poètes et des peintres qui ont si souvent figuré ce phénomène : assis sur un banc du bateau, je me murmure ces vers du Tasse, que je trouvais féeriques autrefois, mais qui en ce moment me paraissent presque prosaïques, car ils expriment simplement avec exactitude les sensations que j'éprouve :

Così pregava, e gli sorgeva a fronte
Fatto già d'auro, la vermiglia Aurora,
E ventilar nel petto e nella fronte
Sentia gli spirti di piacevol ora,
Che sovrà il capo suo scotea dal grembo
Della bell' alba un rugiadoso nembo.

Enfin voici le fiancé attendu, c'est-à-dire le soleil, et il nous montre que nous sommes littéralement arrêtés devant la porte de l'Italie, attendant qu'on nous ouvre. Cette porte, élevée en pleine mer et qui nous ferme tout horizon, se compose d'une haute muraille circulaire qui embrasse la baie où stationnent les navires et la dessine avec une rectitude toute géométrique. Dans la partie inférieure de ce portique circulaire sont pratiquées de vastes arcades sous lesquelles passent les barques chargées de conduire à la ville les voyageurs et leurs bagages. Cela est élégant, noble, solennel et un peu théâtral; mais cette dernière épithète ne doit pas être entendue dans un sens défavorable, car ce portique est en toute réalité le rideau de pierre qui sur ce point cache la scène du magnifique spectacle de l'Italie. La beauté du rideau entre pour une part dans le plaisir multiple que donne un théâtre, et celui-là est en parfait rapport avec le caractère de l'architecture romaine; il prépare merveilleusement l'œil à la comprendre. En levant la tête, je lis sur la frise que ce décor circulaire a été élevé par le pape Alexandre VII, ce qui nous reporte au milieu du XVIIe siècle; sans le secours de l'inscription, on aurait pu cependant deviner, au caractère de l'édifice, au goût fastueux dont il garde l'empreinte et à la sensation de pompe qu'il donne à l'œil, qu'il appartenait à une époque où l'influence architecturale de Bernin était toute-puissante. En élevant ce beau décor, Alexandre VII s'est montré fidèle aux traditions du nom qu'il portait. Il s'appelait Chigi; c'est un nom cher aux arts. Le banquier Agostino Chigi eut une âme digne de comprendre et d'aimer Raphaël. Sans lui, nous n'aurions pas aujourd'hui le bonheur d'admirer quelques-unes des œuvres les plus importantes de ce grand

homme, la fresque d'*Isaïe* à Saint-Augustin, et les *Sibylles* de cette église de Santa-Maria-della-Pace dont Alexandre VII fit aussi reconstruire le portique sous forme semi-circulaire (1) par Pierre de Cortone. C'est à Raphaël encore qu'il eut recours quand il voulut se donner le luxe magnifique d'une chapelle, luxe qui, de tous les priviléges des puissantes familles romaines, est resté le plus aimable et le plus fécond en résultats heureux. Le grand artiste dessina le plan de cette chapelle que l'on voit à Santa-Maria-del-Popolo, et qui est la plus riche de Rome, sinon par la matière, au moins par les œuvres d'art qu'elle contient. L'or et les marbres précieux n'y brillent pas comme dans les chapelles des Corsini à Saint-Jean de Latran et des Borghèse à Sainte-Marie-Majeure; mais le grand tableau qui orne l'autel est un chef-d'œuvre de Sébastien del Piombo, mais des quatre statues qui ornent ses niches, deux sont de beaux ouvrages de Bernin, et une troisième, celle qui porte le nom de Jonas, exécutée par Lorenzetto, fut vraisemblablement conçue et dessinée par Raphaël lui-même.

Ce qui n'est ni pompeux, ni élégant, c'est le bureau de douane où l'on brouette nos bagages au sortir du bateau; toutefois dans cette admirable Italie du midi le grotesque n'est jamais bien loin du sublime, et par un privilége tout particulier, ce contraste, qui en tout autre pays fournirait la plus grinçante des antithèses, n'est ici qu'un charme de plus, et de tous peut-être le plus attachant. Ce bureau de douane où l'on ne trouve ni un tabouret de paille pour s'asseoir, ni une table pour recevoir les bagages, ressemble à un pauvre bureau de police, ou mieux encore à quelqu'une de ces échoppes d'écrivains publics romains ou napolitains que nous voyons dans les gravures italiennes et françaises de la première moitié du XVIIe siècle. C'est une de ces baraques d'où Callot et Salvator Rosa ont fait si souvent sortir le museau de quelque pauvre diable de Scaramouche affamé descendant en ligne directe de l'apothicaire de *Roméo et Juliette*, et ce Scaramouche ici n'est pas loin de sa demeure, car en jetant les yeux autour de moi j'aperçois, très reconnaissables, tous les types physiques de la comédie et de la peinture de genre italiennes, avec l'accent si marqué de leurs physionomies. A mesure que j'avance dans la ville, je salue toute sorte d'anciennes connaissances que la littérature et l'art m'ont rendues familières. Ce pêcheur qui, pantalons retroussés jusqu'aux genoux, attend patiemment dans la mer que le flot jette à ses filets quelques misérables *granchi* et autre fretin écailleux, combien de fois je l'ai vu dans les tableaux de marine inspirés par l'Italie depuis Claude Lorrain jusqu'à

(1) Décidément la forme circulaire porta bonheur à Alexandre VII jusqu'au jour où Louis XIV lui imposa l'adoption de la pyramide. C'est sous le règne de ce pontife que Bernin éleva la magnifique colonnade circulaire de la place Saint-Pierre.

Joseph Vernet! Ce qui domine dans ce monde populaire, c'est le monde du Romain Cerquozzi, le Michel-Ange des bambochades, une sorte de Téniers ou de van Ostade italien, et celui du Napolitain Salvator Rosa : types facétieux avec une couleur sauvage, et sauvages avec une nuance facétieuse. Un coin de tableau tout fait pour Michel-Ange Cerquozzi, par exemple, c'est le vendeur de poissons qui, à l'angle de la petite place donnant sur la mer, s'occupe à dépouiller de leur enveloppe ses marchandises aux formes hideuses, châtaignes de mer, crabes, fluettes anguilles, petites raies : il vous les écosse, il vous les écorche, il vous en fait de petits saints Barthélemys aquatiques avec une dextérité qui honorerait le plus habile préparateur de pièces anatomiques. A ses pieds, les dépouilles de tous ces *frutti di mare* forment un amas noirâtre et gluant d'écorces épineuses assez semblables à un monticule à demi putréfié de pelons de châtaignes et de coques vertes de cerneaux. Quel robuste appétit il faudrait pour manger d'une marchandise ainsi présentée! Au coin d'une de ces rues qui portent encore les noms glorieux de l'empire romain, *via Trajana*, *via Antonina*, débouchent tout à coup des paysans descendus des montagnes voisines. On n'a qu'à changer le décor, à les imaginer sortant d'une gorge de rochers avec leurs belles figures farouches, leurs chapeaux mous rongés de vétusté, et leurs capes en loques fièrement jetées sur l'épaule, et voilà un Salvator Rosa complet. Le plus jeune d'entre eux est doué d'une des physionomies les plus expressives qui se puissent concevoir; toutes les passions violentes menacent dans ses yeux, qui brillent pareils à deux braises étincelantes sur un fond de poussière de charbon. Dans la main que sa cape laisse libre, je vois reluire un beau stylet qui d'abord n'a rien de rassurant; mais un second regard me découvre que l'acier de cette arme est trop brillant pour qu'il ait jamais servi, et je parierais que ce jeune homme à mine si farouche en est encore à donner sa première *coltellata*.

Je préviens les voyageurs qui tiendraient à isoler le spectacle de Rome de tout autre spectacle italien qu'ils doivent prendre la voie de mer et débarquer directement à Cività-Vecchia. Cette ville est un véritable vestibule de Rome, et la physionomie de ce vestibule fait déjà pressentir quelques-uns des aspects grandioses et familiers de la cité éternelle. L'édilité semble y connaître les mêmes négligences, ou plutôt la même insouciance des choses de ce monde, où rien ne doit durer; le bas peuple y connaît la même incroyable liberté dont il jouit à Rome. Voici la même usurpation de la voie publique par les petites industries populaires, les mêmes fenêtres chargées de loques, le même étalage de guenilles et de vieux pots qui feraient croire à une colonie fondée par un peuple de fripiers, — les mêmes rues, quelquefois inextricablement tortueuses, souvent

droites, superbes et noires comme des voies triomphales qui depuis longtemps seraient abandonnées à une population de forgerons, les mêmes maisons hautes de six étages avec des façons de palais dont les propriétaires seraient tombés dans l'indigence, — les mêmes épaisses bâtisses à mine ruinée, à carcasse robuste, qu'on dirait susceptibles, comme les hommes, de souffrir de la *malaria*, et qui, selon les jeux de la lumière et de l'ombre, ont l'air tantôt de grelotter de la fièvre, tantôt de relever de maladie. Ce dernier aspect, si frappant dans certains quartiers de Rome, l'est peut-être davantage encore à Cività-Vecchia. En somme, la physionomie générale de la ville est celle d'une indigence noble supportée avec une tranquillité taciturne.

Si ces pierres pouvaient parler, elles diraient combien de souffrances cette ville a connues, et par combien d'ennemis ce sol a été piétiné de siècle en siècle. Que de siéges, que d'assauts, que de marches militaires, que d'embarquemens et de débarquemens! Goths, Grecs, Normands, Sarrasins, ont à l'envi violé et meurtri cette pauvre ville. Parmi la masse de souvenirs historiques qui se lèvent dans ma mémoire pendant ma promenade à travers Cività-Vecchia, il en est deux qui sollicitent plus particulièrement mes réflexions, celui de l'eunuque Narsès, et celui du Fieschi qui fut pape sous le nom d'Innocent IV. Ici Narsès livra une de ses terribles parties dans ce jeu sanglant de la guerre où il fut un si grand maître, et c'est d'ici qu'Innocent IV, fuyant devant Frédéric II, partit pour aller implorer les secours de Gênes, sa patrie, et convoquer ce concile de Lyon dont les anathèmes devaient remplir d'amertume et de revers les dernières années de l'empereur et mettre fin à la grande maison de Souabe. Narsès et Innocent IV, voilà des souvenirs bien lointains, n'est-il pas vrai? L'un remonte au VIe siècle, l'autre au XIIIe siècle de notre ère; mais nous avons ici même, à Cività-Vecchia, un corps d'occupation française envoyé pour certaines raisons politiques qui ont leurs racines dans la profondeur des âges. Comme j'ai toute une longue journée à passer dans Cività-Vecchia, et que cette ville est plus riche en souvenirs qu'en monumens, j'ai le temps de me laisser aller à mes rêveries, et j'en profite pour rectifier quelques-unes de ces idées générales sur les lois de l'histoire qu'à l'instar de tous mes contemporains j'ai peut-être trop précipitamment acceptées.

Messieurs les philosophes de l'histoire me semblent singulièrement abuser du mot nécessité. A les en croire, tout ce qui a été, tout ce qui est devait être nécessairement, fatalement. Or nous vivons dans un monde de contingences, par conséquent dans un monde complexe, où les rapports de cause et d'effet se multiplient et se succèdent avec une telle fécondité et une telle rapidité qu'il est

extrêmement difficile de déterminer les points de départ des diverses séries d'événemens historiques. C'est l'enchaînement si serré de ces rapports qui trompe la vue de nos modernes philosophes et leur fait prendre pour décrété par les puissances immuables ce qui a été le plus souvent décrété par les changeantes passions, et pour fatal selon l'éternité ce qui souvent n'a été fatal que selon le hasard. Il y a non-seulement des séries entières d'événemens, mais encore des cours entiers de civilisations qui sont le résultat d'un accident néfaste que souvent son auteur n'avait ni prévu ni désiré. L'exemple de Narsès m'a toujours paru singulièrement propre à faire réfléchir. Qui croirait que la tournure générale qu'a prise notre civilisation européenne, que les institutions les plus générales de nos sociétés, que le double gouvernement des peuples modernes par l'église et par l'état, que les destinées de l'Italie ont tenu à une rancune et à un désir de vengeance de Narsès? Rien n'est pourtant plus vrai. Après une guerre glorieuse où l'un de ses exploits fut précisément de reprendre Cività-Vecchia sur le Goth Totila, Narsès avait mis fin au royaume fondé moins d'un siècle auparavant par Théodoric. Ainsi l'Italie, débarrassée de la contrainte barbare, était redevenue maîtresse de ses destinées, l'empire d'Orient dominait seul, et l'on put croire que Rome se relèverait enfin de son abaissement; mais, de même qu'une paille suffit pour faire rompre la barre de fer la mieux forgée, c'en fut assez d'un geste offensant pour faire évanouir toutes ces espérances. Un jour, à la suite de quelques récriminations, l'impératrice envoya une quenouille à Narsès comme pour l'inviter à filer avec les femmes. Le vieux lion fait sous l'injure un bond muet, et du fond de sa villa de la Grande-Grèce, promenant ses yeux sur le monde, il les arrête sur les hordes des Lombards, le dernier flot que le réservoir de la barbarie eût lâché sur l'Europe. Il leur fait signe, et détruit de ses mains son propre ouvrage. Et maintenant suivez la série des événemens immenses qui ont pris leur principe dans cette fatale insulte de l'impératrice Sophie. Si les Lombards ne s'étaient pas établis en Italie, le saint-siége n'aurait pas été menacé, les expéditions de Pépin et de Charlemagne n'auraient pas eu de raison d'être, l'empire d'Occident sous forme germanique et ayant son centre hors de l'Italie, l'empire *fuora muri romani* n'aurait jamais existé, la puissance temporelle des papes n'aurait pas été fondée, et alors plus de double gouvernement du monde par l'empire et par l'église, plus de division de l'Italie en guelfes et en gibelins, plus de sociétés du moyen âge avec les formes qu'elles ont revêtues. Que de choses ont tenu à cette fatale quenouille, à moins que cela encore, à ce mouvement de barbarie cupide qui, de nombreuses années avant cette querelle de palais, avait poussé un trafiquant syrien à mutiler un enfant né avec

une âme de génie! Concluons donc qu'il n'y a de réellement nécessaire que l'histoire ontologique, c'est-à-dire les grandes idées qui sont nées en même temps que l'âme de l'homme, dont l'existence est par conséquent indépendante du jeu des passions qu'elles précèdent, et dont elles s'accommodent toujours, quel que soit ce jeu; mais quant à l'histoire politique et extérieure, c'est-à-dire au revêtement tangible et visible de ces mêmes idées, aux corps qu'elles peuvent prendre dans le temps et dans l'espace, elle est complétement soumise au contraire à ce jeu des passions, qu'elle suit et ne précède pas. Le christianisme, par exemple, était décrété de toute éternité, c'est-à-dire nécessaire, l'*être* de l'homme étant donné; mais quant aux formes qui devaient servir de revêtement à cette inévitable idée, quant aux constitutions des sociétés qui devaient naître d'elle, ce sont les circonstances et les passions de telle ou telle âme forte qui en ont décidé. Encore une fois, la vengeance de Narsès ne s'accomplissant pas, nous sommes obligés de supposer un tout autre moyen âge.

L'enchaînement des faits historiques n'est donc pas aussi absolu qu'on le représente, et c'est peut-être faute d'attention que nous ne savons pas distinguer le point de départ et le terme de chacune des séries d'événemens qui, en se soudant plus ou moins étroitement les unes aux autres, ont composé l'histoire universelle. Ainsi la série d'événemens dont nous surprenons le point de départ dans la vengeance de Narsès a eu son terme véritable dans le pontificat d'Innocent IV, sans lequel elle aurait pu continuer longtemps encore vacillante, languissante, incertaine. Le gouvernement à deux têtes du monde occidental et par suite la lutte des deux autorités, voilà ce qui était sorti de l'œuf pondu par la vengeance de Narsès et couvé par le temps; mais, une fois ouverte, cette lutte aurait pu rester indéfiniment indécise. Même après Grégoire VII, même après Innocent III, même après Grégoire IX, la puissance politique de l'église n'était pas encore fondée, les forces des guelfes et des gibelins se balançaient avec un équilibre exact qui menaçait de laisser le monde longtemps en suspens, lorsque parut sur le trône pontifical un Génois qui décida définitivement la crise avec l'âpreté d'énergie et la dureté tranchante propres au peuple dont il était issu. Si vous voulez deviner ce que fut ce genre d'âpreté, ne manquez pas, quand vous serez à Gênes, de visiter l'*Albergo dei poveri*; là vous verrez les sentimens les plus doux de l'homme, la charité et la bienfaisance, se revêtir d'expressions hautaines et dominatrices qui font profondément réfléchir. Les vestibules, les escaliers et les corridors de cet hôpital sont peuplés des statues, des bustes et des médaillons des fondateurs, donateurs et bienfaiteurs; or, comme ces types génois sont singulièrement origi-

naux, et que les artistes qui les représentèrent furent choisis pour leur habileté, ces sculptures en quelque sorte officielles forment un véritable musée aussi intéressant au point de vue historique que varié au point de vue de l'art. Toutes les grandes familles génoises sont là : les Spinola, les Doria, les Grimaldi, les Durazzo, les Pallavicini; mais presque tous, hommes et femmes, ont eu le soin de se faire représenter avec un détail fort caractéristique : de leur poche s'échappe une bourse qui ouvre sa bouche et laisse tomber des flots d'écus, ou bien leurs mains tiennent le sac de la précieuse denrée, qu'elles versent largement, mais qu'elles mesurent cependant. On sent que ces bienfaiteurs restent maîtres de leur argent alors même qu'ils le donnent, et qu'ils sauront le reprendre sous une autre forme. C'est la charité la plus impérieuse qui se puisse concevoir. Tous disent d'un son de voix clair et haut : « Or çà, tout cela est fait *con miei danari*, et ne pensez pas échapper à la reconnaissance que vous me devez. » C'est avec cette âpre énergie qu'Innocent IV monta sur le trône pontifical. D'un coup net et hardi, avec une force de détermination qu'il ne laissa modérer ni par la prudence, ni par la pitié, ni par la religion des souvenirs, ni par les scrupules naturels à celui qui, ayant part au gouvernement des hommes, connaît la nécessité des divers principes d'autorité qui le partagent, il trancha la question si longtemps suspendue des droits réciproques de l'église et de l'empire. Par lui périt la maison de Souabe, et avec l'extinction de la maison de Souabe le gibelinisme reçut un coup mortel dont il ne se releva jamais plus. Il traînera encore pendant plus de deux siècles une existence nominale; mais dès le milieu du XIIIe siècle il n'existe plus, et lorsque, cinquante ans plus tard, Dante élèvera son cri immortel et douloureux à trop juste titre, ce cri s'adressera au fantôme d'un passé enfui sans retour. Dès lors, tout espoir d'un gouvernement général fut perdu pour l'Italie : le parti guelfe, si fort en apparence par le nombre et par la turbulence des passions, mais si faible de trempe et de constance, connaîtra un triomphe éphémère dont l'unique résultat sera de couvrir l'Italie de tyrannies locales qui appesantiront leur joug sur des populations incapables de la fermeté et de l'esprit de suite sans lesquels on ne peut jouir du difficile bonheur de la liberté. Dans la vieille et si curieuse basilique de San-Lorenzo-Fuora-Muri, presque entièrement réédifiée sur l'ancien plan par les soins du pape actuel, on voit une peinture qui consacre cette date à jamais mémorable. C'est une fresque du milieu du XIIIe siècle peinte au-dessus du sarcophage antique qui sert de tombeau au cardinal Guillaume Fieschi, neveu d'Innocent. Dans cette fresque, le Sauveur étend sa bénédiction sur le cardinal et le pape Fieschi, qui lui sont présentés par leurs saints patrons. Le Sauveur en effet a béni Innocent et

l'œuvre de son règne, car jamais triomphe ne fut plus net, plus définitif, et n'ouvrit avec plus de décision une époque nouvelle.

Je rumine ces anciennes histoires en me promenant dans le champ de manœuvres, où je regarde nos soldats jouer aux quilles. Ils ne se soucient guère de Narsès et d'Innocent IV; mais je ne puis m'empêcher de penser que si ces deux hommes, dont ils n'ont jamais entendu prononcer les noms, n'avaient pas vécu et agi, ils ne seraient probablement point à Cività-Vecchia, ou ils y seraient pour des raisons sensiblement différentes de celles qui les y ont amenés.

II. — MICHEL-ANGE A ROME. — PHILOSOPHIE DE LA CHAPELLE SIXTINE.

C'est Michel-Ange que j'ai voulu voir tout d'abord en arrivant à Rome, et c'est à lui que j'ai rendu ma dernière visite en quittant la ville éternelle. Ouvrons donc par lui ces impressions; aussi bien il n'y a pas de meilleur moyen de dire en quoi consistent la supériorité et la puissance de cette antique mère de toutes nos modernes civilisations.

Michel-Ange est une vivante apologie de Rome. Quand vous voudrez savoir quelle force d'inspiration Rome peut communiquer à une grande âme, pensez à Michel-Ange, car c'est Rome qui l'a fait atteindre à cette hauteur où il est parvenu, et où ne l'auraient jamais porté les forces seules de son génie. Je l'ai tant admiré à Rome que j'ai voulu m'arrêter à Florence pour l'y voir, et n'y voir que lui. Le contraste entre ce qu'il est dans la première de ces villes et ce qu'il est dans la seconde est un tel jet de lumière qu'il ressemble à une soudaine révélation. Ah! certes il est bien grand à Florence, cependant il n'y est que le plus grand des *naturistes*, — je demande pardon de ce mot barbare et expressif. Jamais son génie n'y a dépassé les sphères de notre univers, jamais il n'y est allé au-delà du monde métaphysique de la matière, au-delà du séjour de ces forces premières que Goethe aurait appelées les *mères* de la création visible; mais à Rome il a pénétré dans le monde moral plus avant que n'y a jamais pénétré aucun artiste, et il a lu dans ses mystères avec une assurance inconnue avant et après lui. Michel-Ange a eu trois protectrices, la république florentine, la tyrannie monarchique des Médicis et la papauté; des trois, c'est la papauté qui a le mieux servi les intérêts de sa gloire. La sublimité de ce génie n'éclate réellement que dans les ouvrages que Rome a commandés, ou qu'elle a choisis et voulu retenir. Avoir vu Michel-Ange à Florence, ce n'est, après tout, qu'avoir ressenti un grand plaisir de plus; avoir vu Michel-Ange à Rome, c'est vraiment avoir perfectionné l'éducation de son âme et augmenté la richesse de sa vie morale.

Au moment de traduire ces impressions, j'éprouve un fort singu-

lier sentiment, mais qui sera certainement compris par tous ceux qui ont admiré Michel-Ange, et surtout par tous ceux qui ont essayé de parler de lui dignement. Les anciens poètes, au moment de commencer leur tâche, se plaçaient sous l' nvocation de la muse qui était la patronne naturelle de leur sujet, et appelaient le secours, qui de Calliope, qui de Clio, qui de Polymnie; à leur imitation, au moment de discourir de Michel-Ange, je sens le besoin d'invoquer le secours de la muse de la simplicité. Dieu sait cependant que de pareilles œuvres autorisent tout ce que le langage a d'énergique et de violent, et qu'on peut employer à leur sujet les épithètes les plus excessives sans craindre l'exagération; mais c'est précisément là qu'est l'écueil. Comme il serait très difficile de faire comprendre que les efforts les plus extrêmes de la parole restent encore au-dessous des émotions qu'elles cherchent à exprimer, le mieux est peut-être de lutter pour rester dans le domaine de la simple prose, et même de ne point craindre d'être aussi terne et aussi plat que possible. La grandeur extraordinaire des pensées qu'il s'agit d'énoncer sera plus que suffisante pour relever cette indigence du langage, ou la faire disparaître dans l'éblouissement des visions qu'elles évoquent. Pour faire comprendre cette nécessité d'être simple en pareil sujet, je vais transcrire fidèlement, sans ornemens ni développemens, en refrénant de mon mieux toute velléité de fantaisie, les conceptions de quelques-uns des compartimens de la chapelle Sixtine.

Dans le premier compartiment, le sujet nous reporte en-deçà de la création. Le monde n'est pas encore; que dis-je? ni le temps, ni l'espace n'ont commencé d'être. D'un fond obscur et terne comme un brouillard épais surgit une figure isolée, avec une sorte d'effarement grave et sublime comme si elle était étonnée de sa solitude. Une tête, un buste, un bras, et c'est tout. C'est Dieu qui vient de se débrouiller du chaos; il est monté des profondeurs de l'infini, il a traversé les flots du silence, il émerge à la surface de la nuit; il regarde, et avec son regard la pensée de la création vient d'éclore. On dit que l'étroitesse de l'espace obligea Michel-Ange à s'en tenir à une figure isolée pour ce compartiment. Si cela est vrai, voilà une nécessité matérielle qui a bien servi son génie; c'est donc au hasard d'une gênante disposition de la voûte que nous serions redevables de cette grandiose figure. C'est ici le cas de faire observer que ces sortes de gênes servent toujours bien les hommes de génie, et que les médiocrités ne savent jamais s'en tirer.

Passons tout de suite au troisième compartiment : le sujet, c'est la création de l'homme. Comme l'Éternel, qu'il nous montre soutenu et enveloppé par les anges, Michel-Ange, en peignant cette fresque, semble avoir été porté par le ravissement d'un enthousiasme sublime. L'Éternel, se déployant sur la création, plane au-

tour de son œuvre qu'il visite. Tout l'infini s'est comme concentré, localisé, replié dans cette figure, dont l'irrésistible majesté arrache l'adoration et inspire la confiance. Sous un tel père et un tel matre, nulle crainte n'est possible, et spontanément devant ce spectacle on se répète les paroles des antiques croyans : « si je me place sous tes ailes, ô Seigneur, quel ennemi pourra m'atteindre? » C'est ce sentiment d'instinctive sécurité qui semble posséder le jeune Adam nouvellement appelé à la vie. A l'approche de l'Éternel, il a soulevé son beau corps, et, pareil à un jeune roi, sans étonnement ni effroi, il étend le doigt pour recevoir le contact de la main divine. C'est le roi de la terre, et, à voir la tranquille aisance avec laquelle son corps pèse sur elle, on sent que la terre et son roi sont inséparables l'un de l'autre, qu'ils sont les deux parties intégrantes d'un même élément. Une autre pensée admirable se révèle dans cette figure d'Adam: il vient de sortir du néant comme d'un sommeil, et son visage légèrement appesanti porte les marques de ce repos qu'accuse encore la molle attitude de son corps, qui se redresse lentement sous l'action de la vie comme se redressent sous l'action du soleil les fleurs et les rameaux courbés par le poids glacé de la nuit. On pourrait encore faire observer que dans cette fresque Michel-Ange a découvert intuitivement l'électricité bien longtemps avant Galvani et Volta. Dieu fait passer la vie dans Adam absolument selon la méthode par laquelle nous faisons passer un courant électrique dans un corps organisé. L'Éternel étend un doigt pour communiquer l'étincelle, Adam étend un doigt pour la recevoir. Enfin une dernière pensée, la plus extraordinaire de toutes, est exprimée par le groupe des anges qui s'abritent sous le manteau de Dieu, gonflé pour les contenir. Ces anges, c'est l'expression de la puissance de vie infinie qui est en Dieu. Comme ils sont robustes et beaux, et que leurs légions sont épaisses! On peut les compter cependant; mais telle est leur intensité de force, si étroitement ils sont pressés autour du Créateur, que leur nombre paraît incalculable. Fourmillement d'existences en germe, fermentation des forces latentes de l'univers, amas mouvant des semences du monde, entassement des formes en préparation dans l'inépuisable réservoir de l'éternité, voilà ce qu'exprime ce groupe d'anges soutenant le Créateur. Jamais l'art n'enserra dans les synthèses de ses personnifications une idée plus colossale, et ne la traduisit avec une plus écrasante simplicité. Il y a à Rome trois œuvres où cette fécondité du principe caché de la vie a été rendue d'une manière admirable, la statue du Nil au *Braccio nuovo* du Vatican, la *Galatée* de Raphaël à la Farnésine, et enfin cette fresque de *la Création* à la chapelle Sixtine; mais que les deux premières traductions sont petites, mesquines, triviales à côté de la dernière, si belles qu'elles soient! Le Nil avec ses légions d'enfans

qui lui courent sur le corps comme les Lilliputiens sur Gulliver ou des pucerons sur une plante, c'est la vulgaire fécondité de la matière, la fécondité d'une boue échauffée par un vigoureux soleil. Plus élevée est la forme de fécondité qu'a exprimée Raphaël dans la fresque de la Farnésine; mais lui non plus n'est pas sorti de la nature. Ce qu'il a montré dans la *Galatée*, — avec quelle grâce saine et robuste! — c'est l'amoureuse chaleur de l'élément de la mer, le grouillement de vie gras et tiède de ses flots, la force de sensualité qui en émane. Comme cette force de sensualité est admirablement mise en relief par l'ardeur avec laquelle le triton du premier plan embrasse sa vivace néréide! Il semble que cet embrassement ne cessera jamais, tant il est fort. Et la fécondité facile des flots, comme elle est exprimée avec bonheur par ces beaux enfans qui se roulent sur le rivage, où la dernière vague semble les avoir doucement jetés avec les coquillages et les herbes marines! Ce n'est là pourtant que la fécondité païenne des forces créées; au contraire, ce que Michel-Ange a traduit visible aux yeux dans la fresque de la Sixtine, c'est la fécondité des forces incréées, du principe ontologique du monde, l'intensité de vie de l'être métaphysique.

Le quatrième compartiment est consacré à la création de la femme. La figure d'Ève est une des plus profondément poétiques que l'art ait produites. Ève s'élance dans le monde comme une hymne vivante, avec l'attitude qui est essentiellement celle de la nature féminine, l'attitude de la prière, de l'adoration et de l'amour. Elle s'échappe hors d'Adam, et au moment où elle jaillit de sa chair, rencontrant son créateur, le sourire de la tendresse vient à ses lèvres, elle joint les mains et implore. L'*Adam* et l'*Ève* de Michel-Ange ne sont pas seulement deux personnages, ce sont les deux prototypes de toute humanité, les deux *patrons*, en quelque sorte, sur lesquels seront calquées, comme d'innombrables copies, toutes les générations de la race humaine. Ce sont les deux semences de la forêt vivante destinée à couvrir la terre; ils contiennent enveloppés en eux tous les caractères de cette forêt, comme le gland contient en lui le chêne. Par la manière dont il a représenté les deux naissances d'Adam et d'Ève, Michel-Ange a trouvé moyen de faire sentir la différence des matières dont ils furent formés. Adam est tiré d'un limon inerte : aussi sort-il du néant comme d'un sommeil, sans étonnement, mais sans souvenir. Ève est tirée du limon vivant d'Adam : aussi naît-elle toute vibrante, en proie aux plus précieuses émotions de la vie, comme si elle avait été simplement retenue captive par enchantement. La figure de l'Éternel dans cette fresque est, elle aussi, d'une signification profonde. Son regard se fixe sur Ève avec une expression de sévérité voisine de la tristesse. Les douloureuses

conséquences de l'acte qu'il vient d'accomplir sont présentes devant son omniscience. En mettant au monde cet être qui est aspiration et mouvement, il a rendu possibles l'égarement et la chute. Ce qu'il a fait devait être fait, mais il s'afflige des décrets nécessaires de sa sagesse. Il voit les longues générations des hommes hériter d'une chair pécheresse qui ne pourra être réconciliée avec sa nature divine que par sa propre immolation. Pour refaire l'homme à son image, il faudra qu'il se fasse lui-même à l'image de l'homme; pour faire remonter l'homme à lui, il faudra qu'il descende jusqu'à l'homme. Voilà ce que dit ce regard à la fois sévère et bon, regard de juge qui menace d'une sentence et de père qui s'afflige de la prononcer.

Telles sont les pensées qui apparaissent dans les fresques de la Sixtine en caractères tellement lisibles par la taille et le relief, qu'il est absolument impossible de s'y tromper. On voit qu'il est inutile d'avoir recours au commentaire pour faire comprendre l'intérêt de pareilles pensées; il suffit de les énoncer simplement comme un catalogue dressé avec intelligence pour que la grandeur en apparaisse aux esprits les plus rebelles; mais il n'en est pas ainsi de ce que j'appellerai la philosophie de la chapelle Sixtine, c'est-à-dire du lien général qui réunit toutes ces idées entre elles et en fait un tout synthétique. C'est un point qui demande une attention très particulière, et c'est là que je veux porter toute celle dont je suis capable.

Cette philosophie des fresques de la Sixtine, qui a fait dire beaucoup de choses fort singulières et quelques-unes très ingénieuses (1), est aussi simple en réalité qu'elle est obscure et compliquée en apparence. Cette obscurité apparente a deux causes. La première tient à la trop grande richesse du génie de Michel-Ange. Il n'est pas

(1) Je pense surtout ici à M. Michelet, qui a écrit sur la Sixtine les pages les plus brillantes et par certains côtés les plus vraies qu'on ait écrites sur cette œuvre mémorable. Chose curieuse, il a eu le sentiment de l'œuvre en s'égarant complétement sur la signification qu'il faut lui donner. Ainsi il a fort bien senti le rôle que joue l'enfant incessamment répété dans cette série de fresques, mais il a pris entièrement le change sur la nature de ce rôle, qui est cependant très facile à deviner, car Michel-Ange l'a écrit, non plus avec les caractères hiéroglyphiques du pinceau, mais avec les caractères phonétiques qui nous viennent de Cadmus. Comment M. Michelet n'a-t-il pas lu les inscriptions placées sur les côtés des fenêtres qui s'ouvrent juste au-dessous des fresques où est plus particulièrement représenté cet enfant partout présent dans l'œuvre : « Salmon engendra Booz, Booz engendra Obed, etc. ? » Nous n'avons pas besoin d'en dire plus long. Ce qui a été merveilleusement compris par M. Michelet et exprimé avec autant de poésie que de vérité, c'est le caractère de quelques-unes des figures; le désespoir profond de Jérémie qui laisse tomber sa tête dans sa main et n'est plus que le gigantesque soupir de tout un peuple, l'ardeur de dispute d'Ézéchiel qui argumente avec violence contre un adversaire qu'il semble mépriser, ce même adversaire d'Israël qui réunit l'entêtement de l'onagre à l'impudence du bouc, et qu'il invective dans la Bible en termes grandiosement cyniques, surtout la science égoïste de la sibylle persique, sibylle du pays des mages, prophétesse des doctrines fermées au vulgaire, qui lit, *avare, envieuse,* pour elle seule.

facile de se débrouiller au milieu des légions de figures qui peuplent les voûtes de la Sixtine, et il faut un certain temps avant de séparer les acteurs réels de ces fresques, les personnages qui ont une signification morale, de la foule des figures accessoires qui ne sont là que comme ornemens et décors. Ces ornemens accessoires sont tellement beaux, que l'œil s'y intéresse tout autant qu'aux parties essentielles de l'œuvre, et qu'il s'arrête aussi longtemps à les contempler. Une fois qu'on est arrivé à séparer les parties secondaires de l'œuvre des parties essentielles, il faut surmonter une seconde difficulté, tâche qui équivaut à remporter une victoire sur soi-même. L'impartialité passive, indifférente, dirai-je presque, est la clé magique qui ouvre le sens des grandes œuvres. Celui-là seul qui les aborde avec un désir sans égoïsme, qui n'a pas souci d'y trouver sa propre image, qui cherche ce qu'elles sont, non ce qu'il voudrait qu'elles fussent, qui leur demande, non d'exprimer ses sentimens, mais d'exprimer des sentimens originaux, et qui veut vivre, ne fût-ce qu'une minute, de ces sentimens pour en connaître à fond et d'une manière intime la nature, celui-là seul a chance de ne pas se tromper sur les œuvres d'art. Pour pénétrer le sens de la Sixtine, commençons donc par ne pas faire un Michel-Ange à notre image, et prenons-le pour ce qu'il fut, c'est-à-dire pour un républicain florentin de l'an 1500, — ce qui constitue un personnage fort différent d'un radical humanitaire parisien de l'an 1870, — florentin profondément chrétien et catholique, et non pas voltairien, qui fut aux gages de la papauté, et accepta la tâche d'orner la chapelle où le pape célèbre l'office divin de peintures qui nécessairement devaient être assorties au caractère et à la destination de cette chapelle. Quand on aborde la Sixtine avec ces dispositions-là, le sens de l'œuvre de Michel-Ange devient fort clair, et la filiation logique des idées qui la composent se laisse lire sans difficulté.

Sur la partie plate de la voûte, Michel-Ange a peint les faits métaphysiques qui sont les fondemens du christianisme, et qui dès l'origine des temps l'ont rendu nécessaire. Remarquons d'abord combien le choix de ses sujets est peu arbitraire; tous sont empruntés exclusivement aux premiers chapitres de la Genèse, tous racontent les commencemens du monde selon la Bible et ne racontent pas autre chose. La création et le péché invétéré dans la nature humaine, voilà les sujets qui se partagent à peu près également les fresques du plafond. A partir du cinquième compartiment, l'homme se présente à nous comme irrémédiablement, incorrigiblement pécheur. Il perd l'Éden par sa désobéissance; mais ce châtiment terrible n'a pu corriger ses descendans, et la race humaine est devenue si perverse que Dieu prend le parti d'en finir avec elle par le déluge et de confier au seul juste existant sur la terre le soin

de recommencer son œuvre; or, à peine ce châtiment a-t-il reçu son exécution, que le péché reprend son empire. L'homme est de nature si fragile qu'il pèche par ignorance lorsqu'il ne pèche pas par perversité, et c'est là ce que nous enseigne la lourde ivresse de Noé bestialement étendu à terre. Le cours des iniquités humaines recommence, et c'est en vain que Dieu, qui a renoncé à toute vengeance universelle, fera tomber sa colère sur tel ou tel point de la terre. L'homme est donc par lui-même incapable d'échapper au péché : de là la nécessité du rédempteur.

C'est ce rédempteur qu'appellent, cherchent, désirent et prédisent les prophètes et les sibylles rangés tout autour de la voûte. Ici la pensée de Michel-Ange ne peut plus être suivie, si l'on ne porte pas attention à la disposition des scènes et à la distribution des personnages; il nous faut donc avant tout dresser l'ordre exact de cette succession de colosses et des scènes qui les accompagnent. Aux deux extrémités de la voûte apparaissent deux figures plus gigantesques encore que toutes les autres; immédiatement au-dessus de l'autel papal, Jonas ouvre le cortége, que ferme Zacharie à l'autre extrémité. Aux côtés des deux prophètes se déroulent quatre scènes de l'Ancien-Testament : aux côtés de Jonas, *le Serpent d'airain* et *la Punition d'Aman;* aux côtés de Zacharie, *la Mort d'Holopherne* et *la Mort de Goliath,* scènes fort significatives et dont les sujets révèlent une bonne partie du sens, peu compliqué, mais très complexe de la Sixtine. Dix autres prophètes et sibylles, cinq à droite et cinq à gauche, se succèdent tout le long des deux murailles entre Jonas et Zacharie. Ces personnages sont placés dans l'ordre suivant : d'un côté la Libyque, Daniel, la Cuméenne, Isaïe, la Delphique; de l'autre, Jérémie, la Persique, Ézéchiel, l'Érythréenne, Joël. Il nous reste à mentionner une disposition de la plus extrême importance. Au-dessus des arcs des fenêtres percées dans la muraille de gauche, et à la hauteur correspondante sur la muraille de droite, des fresques de petite dimension, renfermées dans des encadremens qui rappellent la forme des bonnets d'évêques, séparent chaque couple de personnages. Ceux qui n'ont pas eu le bonheur de voir la Sixtine doivent surtout s'arrêter à deux points dans cette disposition générale, les deux prophètes qui ouvrent et ferment la voûte, et les fresques qui séparent les autres personnages : là est la clé de l'œuvre.

Ces fresques comprises dans les bonnets d'évêques séparent les colosses d'une façon pour ainsi dire humble, par en bas, à la manière de bas-reliefs qui sépareraient des statues en partant de leur base. Elles représentent des scènes familières tantôt à deux, le plus souvent à trois personnages, toujours les mêmes : un enfant, une mère, un père. Le père manque quelquefois, jamais la mère ni l'enfant,

ce qui semble indiquer que le père a moins d'importance ici que les deux autres personnages. Ces compositions, qu'une femme intelligente appelait devant nous les tableaux de genre de Michel-Ange, mériteraient en effet ce titre, si on pouvait n'en pas voir la portée philosophique, car les scènes qu'elles représentent appartiennent à une vie singulièrement humble, populaire, presque basse et triviale. Sous la voûte de leurs bonnets d'évêques, ces trois invariables personnages, le père, la mère, l'enfant, ont l'air d'habiter dans des sortes de catacombes, de sous-sols et de caves; là, loin des orgueilleux regards, comme perdus au monde et ignorés de tous, ils se présentent dans des attitudes puissamment vulgaires, avec ce sans-façon de la pauvreté qui sait que tout lui est permis, parce que nul ne prendra la peine de lui faire de reproches sur sa négligence. Ici, la mère est accroupie, veillant, soignant l'enfant ou préparant des langes; là, le père est étendu tout de son long, comme s'il se reposait après un pénible travail. Très diverses, mais toujours populaires, sont les passions qui animent ces personnages. Quelquefois ils paraissent en proie à l'amère tristesse des pauvres gens, d'autres fois ils semblent s'abandonner à la confiance et à l'espoir. Que veulent dire ces scènes répétées avec une insistance qui force l'attention? Est-ce qu'elles ont, familières comme elles le sont, quelque chose à démêler avec ces colosses d'en haut qui expriment ce qu'il y a de plus grand dans la nature humaine? Eh! oui, car ces colosses ne font autre chose que s'en occuper et en parler, quoiqu'ils les ignorent. Pendant qu'en haut se déroule à travers le temps la succession des prophéties, en bas, dans les profondeurs obscures du peuple, nous assistons à la lente formation, à la vie latente, souterraine, invisible du fait annoncé. En haut, les grandes âmes se transmettent d'âge en âge la promesse de la révélation; en bas, dans la nuit et le silence, comme un fleuve caché qui fait verdir la terre, circule de génération en génération la précieuse semence, le flot de vie d'où doit sortir le salut du monde. Le rédempteur s'avance à travers les âges comme un voyageur qui marche à petites journées. Ces compositions intermédiaires entre les prophètes représentent une famille qui se continue à travers le temps; cette famille est celle de Jésus, et chacune de ces scènes marque deux des générations qui ont précédé et préparé le Christ. Voilà le sens de cette fameuse énigme qui a fait rêver tant de doctes. Pour qu'on ne s'y trompât point cependant, Michel-Ange avait eu le soin d'écrire au-dessous les noms qui composent la généalogie du Christ.

Le sentiment général qui s'échappe de la Sixtine est d'accord avec la pensée que nous venons de faire apercevoir. Il n'y a pas à s'y méprendre, car ce sentiment général éclate comme un coup de tonnerre qui serait dix fois répété. Cette voûte crie par toutes ses voix

la parole de consolation que le christianisme a fait entendre au monde : le salut vient des humbles. Demandez aux enfans, aux femmes, aux pauvres, au peuple. Ces colosses qui prononcent de si mystérieuses paroles d'avenir, est-ce que leur science vient d'eux? Regardez à leurs côtés, regardez à leurs pieds. Un enfant soutient leur livre, un enfant déploie leurs rouleaux fatidiques, un enfant leur chuchote à l'oreille les mots de l'inspiration. Ce rédempteur qu'ils prédisent sur l'assurance que leur en donne un enfant, — en bas, de pauvres gens, patiens ouvriers sous la main de Dieu, sont en train de le former; c'est d'eux que sortira le Fils de l'homme, qui voudra être l'os de leurs os, la chair de leur chair. Le salut naît des humbles, parce qu'ils représentent la foi parfaite, la foi qui ne raisonne pas, la foi semblable à celle des Israélites qui lèvent les yeux vers le serpent d'airain. Tout salut vient d'humilité, toute défaite de superbe, — n'est-ce pas là ce que signifient les deux fresques peintes aux côtés de Jonas, — qui, lui aussi, jeté nu sur le rivage, a échappé à la mort parce qu'il a cru en toute humilité, — *le Serpent d'airain, la Punition d'Aman?* Il y a mieux encore : non-seulement tout salut, mais toute force vient d'humilité, car ces humbles, loin d'être faibles, seront les instrumens favoris de Dieu; c'est par eux qu'il lui plaira d'exercer ses vengeances. Contre les impies et les orgueilleux, il armera les bras des petits, des enfans et des femmes : voyez, aux côtés de Zacharie en prière, le berger David coupant la tête à Goliath et le tronc d'Holopherne séparé de son chef par le glaive de Judith. Ce rédempteur attendu et nécessaire, les prophètes peuvent bien le prédire; mais ce sont les humbles qui le préparent par leurs mérites, et c'est à cause d'eux qu'il viendra sauver indifféremment bons et mauvais, petits et grands.

Cependant, parmi tous ces prophètes, il en est un qui fait plus que le prédire par sa parole, mais qui le prédit par sa personne même; celui-là, c'est Jonas. Jonas est la figure vivante du Christ futur. Il est rejeté sur le rivage comme le Fils de l'homme, qui n'aura pas où reposer sa tête; il a comme lui connu les affres de la mort, il a traversé les ténèbres du tombeau dans le ventre de la baleine, et le tombeau l'a vomi comme il vomira le rédempteur. Toutefois la signification de ce personnage est double et triple; pour le comprendre, il faut l'opposer à Zacharie, qui lui fait face, à l'autre extrémité de la voûte. Ce rédempteur, deux forces morales l'obtiendront, la foi et la prière. De ces deux forces, la foi est représentée par Jonas, la prière par Zacharie. De même que Jonas est le symbole de la personne du Christ, Zacharie est la figure vivante de son église, ou, pour être plus précis encore, de son vicaire sur la terre, c'est-à-dire du souverain pontife même. Contemplez enfin dans Jonas faible et nu la pensée religieuse à l'origine, à l'état rudi-

mentaire, toute dépouillée et abstraite, et puis regardez à l'autre extrémité de la voûte : les siècles ont marché, et voilà l'idée religieuse pourvue de tous ses symboles, de toutes ses liturgies, de tous ses rites, magnifiquement drapée dans ses traditions comme Zacharie en prière dans sa robe sacerdotale. Le cycle est accompli, et le pauvre lis humain que nous contemplons en Jonas est ici plus richement vêtu que Salomon dans sa gloire.

Le rédempteur attendu viendra, et il gouvernera la terre par son église, voilà ce que nous disent Jonas et Zacharie. Maintenant tournons-nous vers les deux murailles où sont représentés ceux qui ne font que le prédire. Ceux-là se divisent en prophètes et en sibylles, et ce mélange n'a jamais été bien compris. Ce n'est pas seulement par un souvenir de la tendresse un peu bizarre que l'église du moyen âge eut pour les sibylles, — *teste David cum sibylla*, dit l'hymne du *Dies iræ*, — que Michel-Ange les fait alterner avec les prophètes. Ce n'est pas seulement non plus parce que Michel-Ange, comme Dante, n'a jamais séparé les deux traditions antique et chrétienne. Il était autrefois admis dans l'église que certains justes ont pu, sans le secours de la révélation, en pleines ténèbres païennes, par les seuls mérites de leur raison et de leurs vertus, s'élever à la lumière du christianisme. C'est à ce titre que Trajan et surtout Riphée figurent dans le paradis de Dante; c'est à ce titre aussi que les sibylles figurent dans les fresques de Michel-Ange, mais elles ont encore d'autres droits à faire partie de cette assemblée. Faut-il enfin faire honneur de la présence des sibylles à cette parole de saint Paul, d'une impartialité si haute et qui fut si féconde : « le salut vient des Juifs, mais la lumière vient des gentils? » Eh bien! la pensée de Michel-Ange va plus loin encore que la parole de saint Paul. Les prophètes appartiennent exclusivement au peuple d'Israël, tandis que les sibylles appartiennent à toutes les nations païennes; les prophètes appartiennent au sexe masculin, les sibylles au sexe féminin; par conséquent l'assemblée de Michel-Ange embrasse le genre humain et l'univers en entier, ce qui veut dire : ce n'était pas seulement un peuple, celui d'Israël, c'était le genre humain tout entier qui attendait le rédempteur, qui le pressentait et le cherchait. Notre foi n'a donc pas seulement son origine et sa source dans un peuple favorisé d'où elle serait sortie pour se répandre sur le monde et de ruisseau devenir fleuve; non, sa tradition est celle de l'humanité, et les espérances qu'elle a réalisées étaient celles de toutes les nations de la terre, car toutes, descendant de l'Adam qui fut à l'origine l'enfant de Dieu, appelaient de leurs vœux obscurs celui qui, par sa grâce, devait les faire rentrer dans ce titre divin. C'est la pensée la plus *catholique* dans le sens étymologique de ce mot, *universel*, qui ait été, je crois, jamais exprimée.

Michel-Ange a divisé en deux classes ses prophètes et ses sibylles, les inspirés et les passionnés. Sur le côté de la voûte qui commence à la *Libyque* et finit à la *Delphique*, il a placé ceux qui furent prophètes par l'enthousiasme de l'esprit, la force de l'intelligence, le labeur de la recherche patiente, en un mot par toutes les qualités qui constituent le génie humain. La *Libyque*, voyante sereine, déroule avec un beau geste le parchemin de ses révélations, qui sans doute se composent de traditions conservées au désert ou de vérités dues à l'intuition contemplative : « il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu. » La *Delphique*, voyante convulsionnaire, est une belle fille nerveuse qui paraît épuisée par les oracles obscurs, incertains, sortis avec effort de son sein, au milieu des spasmes de l'hystérie. La figure d'*Isaïe* exprime le génie de la méditation et des longues rêveries, il est comme ravi hors de lui-même, comme enveloppé dans la lumière de sa vision, et il semble écouter, radieusement absorbé, les paroles de la bonne nouvelle qui retentissent à son oreille avec une harmonie céleste. Au contraire c'est le feu de l'enthousiasme qui transporte le jeune *Daniel*; un frémissement sacré semble parcourir tout son être comme une volupté ineffable. L'esprit de Dieu circule dans ses veines, ses cheveux se dressent légèrement comme hérissés par le transport intérieur, ses lèvres remuent, et il s'en échappe un torrent d'éloquence qui jaillit en cascades d'images, ou s'épanche comme un large fleuve, clair miroir qui reflète de belles et complètes visions. Cependant la figure la plus extraordinaire de cette famille d'inspirés, c'est peut-être la *Cuméenne*. Ah! celle-là n'est point une inspirée par la grâce de la nature et par l'esprit de Dieu. C'est une énergique virago du bas peuple de Florence et de Rome; mais, si ses dons sont faibles, son désir de savoir est fort. C'est une chercheuse patiente, laborieuse, studieuse. Elle creuse l'avenir avec la lente pesanteur d'un buffle creusant son sillon dans la campagne italienne. De ses poings robustes qui assommeraient un géant, elle tourne méticuleusement les feuillets de son livre, et semble dire : « Est-ce le passage? Non, pas encore; mais il doit y être, je trouverai certainement. » Salut, sibylle de l'Occident, patronne des travailleurs pâlis sur les livres, des voyans par la grâce de la fatigante analyse et de la patiente comparaison!

Sur l'autre côté de la muraille sont rangés les passionnés, c'est-à-dire ceux qui furent prophètes par l'intensité de leurs sentimens, par la force de leur cœur, par les orages de leur âme, par l'inébranlable fermeté de leur constance, enfin par toutes les qualités qui constituent l'être moral. Ceux-là sont les violens qui, selon l'Écriture, enlèvent le royaume des cieux, et par ce mot de violens il faut entendre quiconque se porte avec excès vers le bien, et engage avec une entière sincérité son être entier au service de ses sentimens.

Violent, Jérémie l'est par l'intensité du désespoir. Un tel désespoir est vertu par son excès, car il révèle à quel point le désespéré aimait son peuple et Dieu. La tête penchée contre ses genoux, il est comme frappé d'une stupeur douloureuse, et quoique sa bouche soit fermée, toute sa personne crie : « N'y a-t-il donc plus d'espoir, et le salut sera-t-il jamais possible? » Ézéchiel indique sa qualité par sa seule attitude; c'est le chef de tous les *zelanti* de la terre, de tous ceux qui sont brûlés par le zèle des choses de Dieu, fervens, fanatiques même, Athanase, saint Jérôme, saint Bernard, saint Dominique. Il argumente avec une chaleur colérique contre un adversaire invisible qui se refuse sans doute à comprendre, car il semble l'invectiver avec ce cynisme imagé dont il eut le génie. La *Persique*, sibylle du pays des mages, de la science fermée, des secrets ésotériques, représente la protection jalouse de la vérité, cette vigilance armée avec laquelle les enfans de la lumière défendent leur flambeau contre les enfans des ténèbres, qui le reprendraient pour l'éteindre, la garde soigneuse autour du dépôt des traditions. Ce n'est pas aux ignorans que cette sibylle à la défiante prudence ira livrer les destinées de la science, ce n'est pas aux impies qu'elle divulguera les secrets de Dieu. L'*Érythréenne*, belle fille d'Ionie, sibylle du pays de ce Platon dont les doctrines doivent un jour se confondre avec celles du rédempteur attendu, laisse lire sur son visage une confiante espérance. Elle attend l'amant promis : c'est par ces mots d'une amoureuse douceur qu'il faut traduire pour cette vierge des rivages où Vénus prit naissance, où Psyché doit être aimée d'Éros aux derniers jours du paganisme, le même désir que tous les autres personnages, moins sûrs de cette égalité qui fait aimer avec réciprocité, expriment par ces paroles fort différentes : « nous attendons le sauveur, le seigneur, le maître. » Véritable patronne des vierges sages, elle doit sans doute veiller bien avant dans la nuit, car voyez, au-dessus de sa tête un superbe enfant allume la lampe afin d'éclairer le livre ouvert devant elle. Ses traits sont ceux d'une Minerve ou d'une Pallas, et en effet c'est la belle guerrière de la sagesse. L'*Érythréenne* représente ici cette ardeur de connaître qui fut chez les Grecs une religion et une passion. La figure de *Joël*, qui est la dernière, est la seule sur laquelle il soit difficile de mettre un sens précis. Je ne puis lire sur son visage attentif que le calme de la certitude et la fermeté inébranlable qui suit les convictions assurées. Je crois qu'il représente ici la constance à la vérité.

Ainsi, dans la succession des sibylles et des prophètes, nous parcourons tous les degrés de l'échelle morale par laquelle l'homme s'élève jusqu'à l'infini, et par laquelle Dieu peut descendre jusqu'à l'homme. Récapitulons ces degrés en leur donnant leurs noms philosophiques. Au deux extrémités de l'échelle, la foi (*Jonas*) et la

piété (*Zacharie*); échelons de l'intelligence : l'intuition contemplative (la *Libyque*), l'enthousiasme (*Daniel*), l'étude patiente (la *Cuméenne*), la méditation (*Isaïe*), le délire poétique (la *Delphique*); échelons de la passion : la douleur (*Jérémie*), le zèle jaloux (la *Persique*), l'amour violent (*Ézéchiel*), l'ardeur de savoir (l'*Érythréenne*), la constance fidèle à la vérité (*Joël*).

Voilà la lumière qui jaillit de la succession des personnages; une autre lumière jaillit de l'opposition des figures. Chaque faculté d'inspiration est opposée à la passion ou à la vertu morale qui lui correspond, lui fait contraste ou la balance. La *Libyque*, qui n'est que contemplation pleine d'espérance, est opposée à *Jérémie*, qui n'est que contemplation douloureuse. *Daniel*, qui sous le feu de l'enthousiasme communique librement ses secrets, fait face à la *Persique*, qui les rumine pour elle seule avec un égoïsme défiant. La *Cuméenne* est une raisonneuse; *Ézéchiel*, qui lui fait face, est un disputeur. *Isaïe*, qui exprime le génie de la méditation, fait face à l'*Érythréenne* que possède l'amour de la science. *Joël* et la *Delphique* sont deux esclaves de la foi sous des formes différentes : la sibylle appartient au dieu qui parle par sa bouche, le prophète appartient à la vérité, dont il est le serviteur soumis.

Il peut y avoir quelques détails arbitraires dans l'explication que nous avons donnée des idées de Michel-Ange; mais le sens général et la succession logique de ces idées sont certainement tels que nous l'avons établi. Quelque lecteur trouvera peut-être qu'il y a dans ces fresques trop grande abondance de théologie, et qu'il ne serait pas mal d'y découvrir quelque idée mise au monde par le XVIIIe siècle ou en vogue à l'heure présente. Je ne puis répondre autre chose que ceci : Michel-Ange, républicain et chrétien fervent, ne séparait pas ses opinions politiques de ses convictions religieuses; il n'était pas républicain, *quoique* chrétien, il l'était *parce* qu'il était chrétien. Il était républicain moins encore par ses traditions toscanes que par ses lectures assidues de la Bible, livre dans lequel il trouvait les origines séculaires de ses opinions, et qui lui présentait ses préférences politiques comme sanctionnées par la tradition du genre humain. Et puis la théologie était l'air ambiant que respirait un Italien de cette époque; Raphaël n'y a pas plus échappé que Michel-Ange. Très versé lui-même en théologie, il voyait journellement des théologiens qu'il consultait, comme nous consultons de nos jours des physiologistes ou des positivistes. Chaque siècle a ses mœurs.

Les classifications toutes faites et que l'on se passe d'âge en âge ont plusieurs mérites que je ne veux point méconnaître : elles abrégent le temps, elles dispensent d'étudier, elles mettent à la portée de tous une opinion qui a pour elle l'autorité des années. Michel-

Ange, c'est la force; Raphaël, c'est la grâce; voilà qui est admis. Je demande à troubler quelque peu le repos de ceux que contentent de pareilles classifications. Michel-Ange est la grâce au moins autant que la force. Je n'en veux d'autre preuve que ce qu'on peut appeler les figures secondaires de la Sixtine, ces enfans qui sont placés dans les cadres de chaque prophète, ces jeunes gens qui ferment les quatre côtés de chacun des compartimens de la voûte, figures qui n'ont qu'un seul défaut, c'est qu'elles sont tellement belles qu'elles attirent et retiennent l'attention du contemplateur au détriment des parties essentielles de l'œuvre. On pourrait rendre bien des visites à la chapelle Sixtine et en sortir lassé d'admiration, sans avoir vu cependant autre chose que quelques-unes de ces figures, car il n'en est pas une seule qui ne soit digne d'être un sujet capital d'étude pour un artiste et qui ne méritât un commentaire; mais l'abondance même de Michel-Ange appauvrit sa gloire d'une partie de l'admiration qui lui serait due. Dans les galeries de l'académie de Saint-Luc, l'œil s'arrête tout à coup devant une figure d'enfant peinte à fresque, et en oublie aussitôt les jolies choses sur lesquelles il se promenait tout à l'heure avec plaisir. Cette figure d'enfant nu est de Raphaël et se trouvait au Vatican, où elle se morfondait et se délabrait sous l'action de l'humidité. Enfin une âme compatissante, peut-être celle du pape actuel qui est réellement tendre aux belles choses, ainsi que le prouvent tant d'heureuses restaurations accomplies sous son règne (1), pensa charitablement que l'absence de ce superbe enfant ne risquait pas d'appauvrir le riche Vatican, et qu'il pourrait être transporté dans un endroit plus chaud; c'est ainsi que nous avons pu l'admirer longuement, tout à notre aise, à l'académie de Saint-Luc. Nous l'avons admiré longuement, pourquoi? parce qu'il était seul et qu'il concentrait sur lui toute notre attention; mais s'il eût été entouré de cent personnages, tous d'un dessin aussi pur et d'une grâce aussi captivante, à peine aurions-nous eu le temps et la force de le distinguer. C'est la condition défavorable que crée à ces figures de la Sixtine la richesse du génie de Michel-Ange. Telle d'entre elles aurait suffi à conserver le nom d'un artiste; elle se perd dans la foule.

(1) Pie IX a rendu aux arts des services signalés dont tous les érudits et les artistes lui garderont reconnaissance. La réédification de Saint-Paul-hors-les-murs est aujourd'hui presque complète, on vient d'achever la restauration de Saint-Laurent-hors-les-murs; Santa-Agnese-Porta-Pia, Santa-Maria-in-Transtevere, la Trinita-dei-Monti, ont été réparées; la confession de Sainte-Marie-Majeure a été reconstruite, et on répare en ce moment, dans cette même basilique, la chapelle de Sixte V; les *Loggie* de Raphaël ont été préservées d'une ruine certaine. Cependant le plus précieux de ces services, c'est la création du musée de Saint-Jean-de-Latran, surtout de la partie qui concerne les antiquités chrétiennes, une des mines d'instruction les plus riches qu'il y ait à Rome.

Oui, Michel-Ange possède une grâce qui lui est propre, et même de nature fort originale, quoiqu'elle ne soit autre que la suprême expression du genre de grâce découvert et préféré par les Florentins. Les premiers dans les arts plastiques, peut-être par suite de quelque particularité de leur race, les Florentins cherchèrent la grâce dans la sveltesse élégante. Ils s'aperçurent que les formes sveltes se prêtaient mieux que les formes pleines à toutes les attitudes, surtout aux attitudes tourmentées, contournées ou légèrement excentriques que réclame la sculpture d'ornement, supports, cariatides, figures de fontaines, allégories monumentales, et alors, au lieu de demander, comme les anciens, la grâce à l'harmonie de toutes les perfections corporelles, ils la demandèrent à celle de ces perfections qui rend le mieux le mouvement, et qui permet le plus aisément de multiplier les attitudes. Pour atteindre à cette grâce, les Florentins choisirent de préférence l'âge de la première adolescence, âge intermédiaire où le corps a reçu sa pleine croissance sans avoir encore reçu la plénitude de ses formes, et présente une longue ligne droite, légèrement sinueuse, propre à se plier avec souplesse à tous les mouvemens de la vie. Ils amaigrirent les formes et prolongèrent les lignes autant qu'ils purent le faire sans pécher contre la nature, afin que cette élégance cherchée ne rendît impossible aucune attitude, et que l'attitude adoptée, quelque bizarre qu'elle fût, ne nuisît en rien à l'élégance. C'est cette grâce florentine qui éclate avec une variété si extraordinaire dans les figures d'ornement de la chapelle Sixtine. Qui pourrait les oublier, après les avoir vus, ces beaux jeunes gens élancés, aux formes en quelque sorte rapides, tant on les sent prêtes à obéir sans efforts à tous les caprices de l'animal humain, aux postures à la fois familières et bizarres, aux gestes véhémens, celui-ci lançant avec turbulence les pieds contre la paroi, qu'ils ont l'air de vouloir ébranler, celui-là posant à plat une jambe sur l'autre de façon à lui faire mesurer toute la largeur de son corps, cet autre posant le pied droit sur la jambe gauche de manière à permettre au genou de monter jusqu'au menton? Que le lecteur fasse effort pour se représenter l'étrangeté de cette décoration, unique dans le monde de l'art; unique, non cependant, car elle a été souvent imitée depuis, et il est plus d'une belle œuvre qui n'existerait pas sans les figures de la Sixtine. Pour ne pas sortir du siècle de Michel-Ange, dites-moi si vous n'avez pas pensé aux jeunes gens de la Sixtine lorsque vous avez regardé ces six figures d'adolescens maigres et souples qui composent la fontaine des Tortues sur la place où s'élève l'adorable palais Mattei. Deux Florentins firent cette fontaine; cependant je ne sais si elle existerait sous la forme où nous la voyons, si les deux artistes n'avaient pas connu l'œuvre suprême de Michel-Ange. Guillaume della Porta donna le dessin de

cette fontaine, Thadée Landini en sculpta les figures; mais l'origine lointaine de cette œuvre peut sans témérité être attribuée aux décorations de la Sixtine.

J'ai peu à faire maintenant pour achever l'explication des fresques de Michel-Ange. D'un mot, ces peintures peuvent se résumer ainsi : la foi dont les mystères se célèbrent dans cette chapelle remonte à l'origine même du monde, et ces peintures représentent la longue attente et la douloureuse espérance dans lesquelles vécurent les innombrables générations des hommes avant la venue du rédempteur. Enfin il a paru, et c'est lui qui remplit de son esprit cette enceinte. Il ne figure pas ici lui-même avec l'humilité de sa condition terrestre, les souffrances de sa passion et l'horreur de sa mort. C'est un roi, c'est un dieu qui fut promis aux hommes dès les premiers jours du monde, et c'est d'un roi et d'un dieu que l'on se souvient seulement dans ce palais. Il ne reste rien de l'homme qui traversa la terre, le maître de l'éternité apparaît seul ici. Il fut dans le passé par les prophéties, ces peintures le racontent; il est dans le présent, cet autel le proclame, et si vous voulez savoir ce qu'il sera dans l'avenir, jetez les yeux sur l'immense fresque qui remplit toute la muraille en face de vous. Le voici qui apparaît encore, mais cette fois c'est pour clore le temps. Les prophètes et les sibylles nous disaient qu'il fut l'*alpha* de l'Écriture, *le Jugement dernier* nous dit qu'il en sera l'*oméga*.

De toutes les œuvres de Michel-Ange, *le Jugement dernier* est la plus connue et la plus populaire. Quelques bonnes copies et des centaines de descriptions laborieuses ont rendu cette composition familière à tous les esprits. C'est peut-être ce que Michel-Ange a fait de plus accessible, de plus aisément pénétrable; mais il s'en faut cependant de beaucoup que cette muraille ait la portée de la voûte. C'est encore, de toutes les œuvres du maître, celle qui accuse le plus franchement ses défauts admirables; aussi est-elle celle qui a le plus vivement sollicité l'émulation de ce troupeau d'imitateurs que le grand artiste redoutait tant pour sa gloire. Que de décorations de plafonds et de voûtes ont leur origine dans cette vaste page! Je vois encore l'immense verrière du portail de Sainte-Gudule, à Bruxelles, où Franz Floris, Flamand admirateur de Michel-Ange, a représenté le jugement dernier, ainsi que les grimaçantes compositions dont il a rempli les musées des Flandres. L'esprit de ce pauvre Franz Floris s'enchevêtra si bien dans ce dédale d'épisodes terribles et dans cette foule de figures énergiques qu'il n'en put jamais sortir. Aussi, quand on regarde ses ouvrages, pense-t-on involontairement à ce mot dit par notre peintre Boucher à un de ses jeunes élèves partant pour l'Italie : « Surtout gardez-

vous de Michel-Ange; si vous avez le malheur de vous engager dans cette étude, vous êtes perdu. » Plus rusés que le naïf Flamand, les imitateurs italiens se sont contentés d'emprunter à cette fresque certains secrets saisissables de hardiesse qui pouvaient leur être utiles dans la pratique de leur art, et ils ont respecté sa poésie étrange et terrible. C'est là ce qu'a fait le Bacciccio dans le plafond remarquable de l'église du *Gesù*, où il s'est permis une plaisanterie colossale, mais des plus adroitement exécutées. Comme dans cet épisode où Dante voit deux damnés devenir alternativement homme et serpent, de manière à se dévorer à tour de rôle pendant toute la durée de l'éternité, le Bacciccio a trouvé moyen de faire s'opérer sous les yeux mêmes du spectateur la plus hideuse des métamorphoses : le groupe des damnés précipités dans l'abîme devient, lorsqu'on se place immédiatement au-dessous, un nœud énorme de reptiles pelotonnés les uns sur les autres, crapauds, serpens, lézards, — jeu d'optique dû à cet art d'entasser les corps et d'enchevêtrer les membres dont le peintre avait appris le secret dans Michel-Ange. C'est encore de lui que viennent les amusans trompe-l'œil exécutés par Odazzi sur les voûtes du chœur et de la nef de l'église des Saints-Apôtres, où l'on voit les damnés sortir du plafond et menacer de vous tomber sur la tête; mais ces habiletés de métier, que sa science a rendues vulgaires, sont pour Michel-Ange une faible gloire, et son œuvre a bien d'autres mérites que celui d'avoir inspiré de tels effets de lanterne magique.

« Plus on regarde les peintures de la Sixtine, plus on arrive à cette conclusion que Michel-Ange est un grand coloriste, » me disait le directeur de notre école de Rome, que j'ai eu le plaisir de trouver admirateur passionné de l'illustre Florentin. J'ajouterai que le coloris de Michel-Ange fait corps pour ainsi dire avec sa composition, en complète le sens, et par là Michel-Ange se sépare encore de tous les peintres. La couleur suave des fresques de la voûte adoucit la terrible énergie des scènes et des figures, amadoue et apprivoise en quelque sorte l'imagination, la séduit et la caresse, comme pour dissiper la panique d'involontaire timidité dont elle se sent frappée devant ces colosses. Au premier coup d'œil, on est fasciné; au second, on est enchanté et, pardon du mot, *enguirlandé :* ce monde des géans est devenu presque familier, grâce à l'insinuante magie de la couleur. La couleur du *Jugement dernier* est sans éclat, mais singulièrement forte, douce et sombre à la fois. C'est ici surtout que la couleur fait partie du sens de la composition. Comme cette scène se passe à la fois dans le ciel, sur la terre et aux enfers, le fond du tableau est partagé entre deux couleurs fortement tranchées et qui cependant se rejoignent sans contraste

violent, sans antithèse. En bas, le brun foncé, presque noirâtre, couleur de la terre opaque enveloppée par les ténèbres (1), qui est en train de bâiller ses morts, couleur aussi de l'enfer aux teintes glauques, sinistres, sulfureuses, qui s'ouvre pour recevoir ses damnés; au milieu et en haut, le bleu intense, couleur de l'infini céleste, au sein duquel se tiennent les solennelles assises. C'est à ce fond, d'un bleu vigoureux et doux, que l'œuvre de Michel-Ange doit un de ses caractères les plus remarquables. Sur cette base, claire et lumineuse sans éclat, chacun des innombrables groupes qui composent la fresque a pu se détacher distinctement, s'isoler en quelque sorte de la composition générale. Jamais œuvre aussi compliquée ne s'est laissée plus aisément parcourir dans toutes ses parties. Nulle confusion dans cette foule; l'œil se promène sur chaque épisode sans perdre jamais l'impression de l'ensemble, et cet ensemble, tout écrasant qu'il est, ne contraint les détails à aucune tyrannique subordination. Ce n'est pas seulement par l'esprit que cette fresque est chrétienne, on peut presque dire que la composition et le dessin en sont orthodoxes, car tous ces personnages comparaissent devant le spectateur non à l'état de multitude confuse, mais, comme le veut la tradition chrétienne, à l'état d'individualités distinctes les unes des autres, avec leurs physionomies propres qui permettront de les nommer, avec les caractères des passions pour lesquelles chacun d'eux subira un jugement particulier. Toute l'humanité est là, mais cette humanité n'est pas pour Michel-Ange une foule synthétique, c'est la réunion de tous les individus qui ont vécu, pensé, aimé, péché, chacun pour son compte. Ce caractère est un des moins remarqués du *Jugement dernier* de Michel-Ange, et il est dû au coloris vigoureux et doux de cette fresque : un coloris plus éclatant, qui eût été fort justifiable dans un sujet aussi fulgurant que le dernier jour du monde, n'eût pas, selon toute apparence, respecté aussi scrupuleusement chacune des parties de ce vaste dessin.

Parmi cette multitude de figures, je ne veux m'arrêter qu'à une seule, celle de ce Christ *tonnant*, dont on n'a jamais bien compris la véritable signification. C'est une des figures qui permettent le mieux

(1) Serait-ce cette couleur brun foncé du *Jugement dernier* que certains voyageurs ont prise naïvement pour une détérioration amenée par la fumée des cierges? Je saisis cette occasion de rassurer les admirateurs de Michel-Ange en leur affirmant que ces prétendus dégâts n'ont jamai existé que dans l'imagination de leurs inventeurs, et que, de toutes les œuvres du Vatican, c'est peut-être la Sixtine qui a le plus de chances de durée. Il en est de cette fumée des cierges comme de cette lézarde qui traverse la fresque de la *Création d'Adam*, lézarde qui fut exécutée par Michel-Ange lui-même, ennuyé d'entendre dire que ses fresques menaçaient ruine. C'est pour rassurer Jules II contre les bavardages de ses ennemis qu'il exécuta ce trompe-l'œil qui depuis est resté inséparable de la fresque.

de pénétrer la nature du christianisme propre à Michel-Ange, christianisme profondément théologique et philosophique, qui est à l'extrême antipode de ce christianisme populaire que, l'an passé, nous admirions chez les Flamands et dont Rubens fut la suprême expression. Nous allons décrire tout à l'heure ce christianisme en parlant de la *Pietà* de Saint-Pierre et du *Christ* de *la Minerve :* bornons-nous à le laisser pressentir devant ce Christ du *Jugement*. Rien de ce qui composa son humanité n'apparaît en lui ; aucune trace de la passion terrestre, aucun souvenir de la croix, de la couronne d'épines, du sceptre dérisoire de roseau : c'est un jeune roi italien qui tient de Tibère à vingt-cinq ans et de Bonaparte à trente ans. En rentrant dans l'éternité, il a laissé derrière lui sur la terre toutes ces pièces et tous ces accessoires du rôle divin dont il fut chargé pour le salut des hommes, et il est redevenu ce qu'il était, le Verbe incréé de Dieu. Pourquoi porterait-il la trace des souffrances qu'il accepta volontairement, ou garderait-il la physionomie de l'être tout miséricordieux qu'il fut, alors qu'il revient précisément pour demander compte à l'humanité des fruits qu'elle a su tirer de son martyre? Il reparaît non plus pour pardonner et se dévouer, mais pour juger, récompenser ou punir. C'est en son nom même qu'il préside les assises suprêmes de l'humanité : le Christ ici est plus que le représentant de Dieu, car depuis sa rédemption il s'est acquis sur la terre un titre de souveraineté absolue; c'est à lui qu'appartient de par le mérite de ses souffrances ce fief de la création, et c'est lui qui ouvre et ferme aux hommes les portes de l'éternité : la volonté de son père céleste elle-même ne pourrait prévaloir contre la sienne, et c'est là ce que sait sa mère, qui regarde le terrible spectacle avec un sentiment d'effroi. Voilà pourquoi il revient menaçant et magnifique, revêtu d'une chair superbe, fort comme l'athlète qui a vaincu la destinée, le temps et la mort, impérieux comme le césar de la cité souveraine, dont toutes les Romes et toutes les Babylones ne sont que les symboles. Comme il est le roi de toute humanité, il réunit en sa personne le faisceau des attributs les plus glorieux de notre race; c'est donc devant leur type immortel que comparaissent les hommes, c'est à ses dimensions qu'ils doivent mesurer leur stature, c'est à ce miroir inexorablement limpide qu'ils doivent demander leur image.

Voilà le Christ du *Jugement dernier*. C'est le Christ des théologiens et des philosophes, quand théologiens et philosophes ont une âme assez forte pour s'affranchir des sentimens de la charnelle humanité, et pour bannir toutes ces faiblesses qui empêchent de comprendre les idées dans leur inexorable fermeté. La sensibilité, la pitié, la tendresse, n'ont rien à faire ici, pas plus qu'elles n'ont quelque chose à faire dans les lois par lesquelles les astres roulent

dans les cieux. Nous sommes ici dans les sphères ontologiques du christianisme. Le Christ de Michel-Ange est grand non parce qu'il a connu des souffrances passagères, mais parce qu'il est l'exécuteur d'un décret arrêté dès l'origine des temps. Il ne se peut rien concevoir de plus haut, rien de plus abstrait; que Michel-Ange ait pu présenter sous une forme aussi concrète une conception aussi métaphysique, cela seul suffirait pour attester la puissance de son génie.

Telles sont les visions conçues et exécutées par le grand artiste florentin pour obéir au sentiment de piété familiale qui décida Jules II à embellir cette chapelle construite par un pape qui porta comme lui le nom de Della Rovere. Certes voilà bien le plus splendide hommage que jamais oncle ait reçu d'un neveu.

III. — LE CHRIST DE SANTA-MARIA-SOPRA-MINERVA. — LA PIETA DE SAINT-PIERRE. — LE MOISE DE SAINT-PIERRE-IN-VINCOLIS.

Deux fois j'ai regardé longuement le *Christ* de *la Minerve* sans y voir autre chose qu'un superbe morceau de sculpture. A la troisième visite, j'ai compris la signification morale de ce beau et robuste jeune homme, et j'ai été saisi d'une admiration que partageront certainement tous ceux qui sont parvenus à surprendre quelques-uns des plus hauts sentimens de l'humanité.

Par la fermeté qui se révèle dans toute son attitude, ce *Christ* de *la Minerve* est un type souverain d'aristocratie. Ce qui fait la gloire des aristocraties, leur légitimité, leur raison d'être, c'est qu'elles sont capables de s'élever au-dessus des erreurs, des passions et des lâchetés de la sensibilité par la connaissance claire, lumineuse, des lois nécessaires des choses. Elles ne s'étonnent de rien parce qu'elles savent que les combinaisons du possible sont infinies; elles ne s'émeuvent de rien parce qu'elles savent qu'il faut toujours s'attendre à tout dans un monde où elles ont vu échouer mille fois les plans les plus réguliers de la sagesse, et se rompre les mailles les plus serrées du filet de la prudence; elles ne s'indignent et ne s'apitoient sur rien, parce qu'elles savent que l'indignation et la pitié ne sont que des emportemens de la faiblesse humaine, et sont impuissantes contre la tyrannie du destin. Elles n'espèrent jamais fortement, parce que tout passe et se détruit, elles ne désespèrent jamais longuement, parce que tout arrive et recommence. C'est à la lumière de cette impassibilité qu'elles jugent leurs propres intérêts et qu'elles considèrent leurs propres malheurs. Insultes, revers, dangers, sont pour elles autant de coups prévus du grand jeu d'échecs du monde. La lâcheté seule est inexcusable, non pas parce qu'elle est un vice, mais, ce qui est bien plus grave, parce

qu'elle équivaut à une ignorance. S'emporter contre la fortune, pleurer le bonheur qui fuit, crier contre l'injustice, c'est jouer rôle d'animal gouverné par sa chair, bêler contre le sort, mugir et aboyer contre les destins. Voilà pourquoi les aristocraties sont capables d'une constance que rien ne dément et d'une tranquillité que rien n'ébranle, pourquoi elles savent supporter les pires extrémités de la fortune après en avoir savouré les plus amollissantes délices, pourquoi elles savent souffrir en silence et mourir avec une sérénité que ne connaissent pas les autres hommes. Tel est le *Christ* de *la Minerve*. Son corps ne porte pas marque de souffrance, son visage ne porte pas marque de douleur. Il est grave et non pas triste, il pense et ne s'afflige pas. Il tient d'un bras ferme l'instrument de son martyre comme un chef d'armée tient son drapeau ou son épée. Il est impassible en face du supplice comme un chef d'état en face de révoltés. Dans toute sa personne se révèle la connaissance infaillible de la vérité. Comment trahirait-il quelques-unes des faiblesses de l'homme? Il sait qu'il est le mandataire du ciel; il est venu sur la terre pour accomplir un coup d'état décrété de toute éternité, il est une des parties de l'ordre métaphysique du monde. Ce qui est doit être, voilà ce que dit ce Christ, en qui respire seulement le sentiment des grandes destinées qu'il vient ouvrir. Ses souffrances sont le moyen d'exécution de ces destinées, et dès lors elles sont partie intégrante de sa gloire. Devant l'importance de ce rôle providentiel, tous les détails douloureux dont la pitié aime à se repaître deviennent sans signification aucune. Sentez-vous à quelles hauteurs nous sommes ici, et quelle distance nous sépare du Christ pathétique de Rubens, de l'innocent persécuté des Flamands, du pauvre homme du peuple de Rembrandt, du ver de terre d'Albert Dürer et d'Holbein? L'art cependant vit de pathétique; par quel prodige Michel-Ange a-t-il réussi à nous émouvoir en se privant de toutes les ressources que nous puisons dans nos facultés sensibles? Simplement en manifestant la grandeur imposante des idées, grandeur qui nous fait nous replier sur nous-mêmes avec un respectueux effroi comme si nous venions de contempler les mystères de la vie et de la mort.

Ce caractère du *Christ* de Michel-Ange n'a jamais été jusqu'à ce jour compris par la critique. Stendhal, si fin connaisseur et souvent penseur si pénétrant, a écrit ces lignes incroyables à ce sujet : « Ce n'est qu'un homme, et un homme remarquable par la force physique, comme le héros de *la Jolie fille de Perth*. Le *Persée* de Canova représenterait mieux le Christ, qui fut le plus beau des hommes. » J'ai vu le *Persée* de Canova, qui est une œuvre fort intéressante, mais qui ne serait capable de représenter le Christ en aucune façon, à moins que l'on ne conçoive le fils de Dieu sous la forme d'un beau métis, produit croisé d'un père grec et d'une mère

anglaise. Quant à la force du *Christ* de Michel-Ange, ce n'est pas celle d'un athlète comme le croit Stendhal, c'est celle d'un héros, et nous avons vu que c'est un héros, le plus grand qui se puisse concevoir, le héros du monde de l'être.

Ce n'est qu'un homme, dit Stendhal; oui, mais j'ajoute un homme qui ne trahit aucune des faiblesses humaines, et c'est précisément pour cela qu'il représente vraiment le Fils de Dieu. A la vérité, il nous est très difficile de séparer dans notre esprit l'idée du Christ d'une certaine image de douleur humaine et d'une délicatesse de formes très particulière; mais cette difficulté tient aux habitudes de notre imagination, et beaucoup aussi aux tendances de notre nature, qui marque tout à sa ressemblance. On peut faire exprimer par le Christ mille nuances de pensées, toutes plus profondes, toutes plus délicates les unes que les autres; est-il une de ces pensées qui réussirait à s'approcher de la nature essentielle du Christ plus que ne l'a fait Michel-Ange? Je prends tout de suite une de ces expressions, la plus rare peut-être, la plus originale certainement, et en tout cas la moins connue et la moins remarquée. Lorsque vous visiterez le palais pontifical du Quirinal, arrêtez-vous sur le palier de l'escalier à double rampe devant une fresque de Melozzo de Forli, artiste peu célèbre, mais dont les œuvres sont aussi rares que profondes. Cette peinture faisait partie de fresques qui se trouvaient naguère à l'église des Saints-Apôtres, où elles se détérioraient; on les a détachées et partagées entre la sacristie de Saint-Pierre et le palais du Quirinal. Jésus au sein de sa gloire éternelle, tel est le sujet de l'œuvre de Melozzo de Forli; mais si, sur ce titre, vous imaginiez un triomphateur, vous vous tromperiez beaucoup. C'est une œuvre d'une délicatesse navrante, qui atteint jusqu'au vif du cœur, et qui plonge dans la rêverie la plus singulière et la plus pénible. — Un nimbe épais d'anges entoure ce Christ, qui est douloureux au possible. Au sein même de l'infini, il a porté les tristesses de la terre. Il est encore comme paralysé des clous qui lui ont percé les pieds et les mains, ses membres ont encore la raideur de la mort, ses articulations ont comme conservé le pli qu'elles prirent sur la croix, et ses regards se portent vaguement sur les places où furent ses blessures. On sent qu'il sera triste pendant toute l'éternité du souvenir des injures du monde, sa vie céleste n'effacera pas si inique outrage, et tous les anges qui se pressent en bataillons autour de lui ne le consoleront pas. Un tel Christ a certes chance de nous toucher davantage que le Christ de Michel-Ange, à l'assurance si grave et si ferme, qui par toute son attitude nous dit qu'il vient accomplir un fait qui ne peut pas ne pas être; mais quel est celui des deux qui représente le mieux la personne idéale du Christ, qui s'accorde le mieux avec le rôle que lui assigne la théologie chrétienne?

Même dans sa première jeunesse, alors que le sentiment de la beauté extérieure le sollicitait davantage qu'il ne le fit plus tard, alors qu'il consultait la nature, et qu'il n'avait pas pris l'habitude de n'obéir qu'à ses conceptions intérieures, les œuvres de Michel-Ange furent marquées de ce cachet métaphysique : témoin la *Pietà* de Saint-Pierre. Michel-Ange a produit de plus grandes choses, il n'en a pas produit de plus parfaite, ni qui parle aussi doucement au cœur. Nul contraste plus étonnant que celui de cette Vierge et du douloureux fardeau qu'elle tient sur ses genoux. La Vierge, d'une beauté ravissante, est aussi de la plus extrême jeunesse; pour elle, le temps s'est arrêté; c'est une idée immortelle par sa forme comme par son essence. On sait la réponse de Michel-Ange à un ami qui lui faisait remarquer que cette Vierge était trop jeune pour avoir un fils de l'âge du Christ : « Ne sais-tu pas que les femmes chastes se conservent beaucoup plus longtemps jeunes que celles qui ne le sont point? Combien n'est-ce pas plus vrai pour une vierge qui n'eut jamais le moindre désir lascif qui pût altérer son corps! » Ainsi la beauté et la jeunesse de cette Vierge sont le revêtement d'une belle idée qui s'est cherché une forme correspondante à son essence. D'origine plus métaphysique encore, s'il est permis de parler ainsi, est l'expression de son visage. Nulle tristesse sur cette physionomie, car il ne faudrait pas prendre pour de la tristesse l'air de sévérité qui s'y laisse voir. Une haute pensée occupe l'âme de la Vierge, un sentiment d'une grandeur étrange occupe son cœur, et tous ceux qui ont l'habitude de la vie méditative savent que de la contemplation des grandes vérités naît une émotion de recueillement austère qui donne au visage une expression de sérieux confinant presque à la tristesse. Cette Vierge, au lieu de s'abandonner en proie à la douleur maternelle, s'absorbe dans la méditation des secrets de l'éternité auxquels elle est initiée, et voilà d'où vient que sur son visage on ne lit qu'intense austérité. Elle sait que son fils n'est pas cette dépouille qu'elle tient sur ses genoux; elle sait que ce qui fut vraiment lui habite au sein de l'immortalité, et en effet c'est là ce qu'exprime d'une manière merveilleuse le cadavre du Christ. Il est étendu transversalement sur les genoux de la Vierge, la tête et les jambes pendant en demi-cercle, maigre à l'excès, ou plutôt comme vide de chair, souple comme un ruban, me disait quelqu'un qui a regardé ce groupe d'un œil intelligent. Ce cadavre n'a pas de substance intérieure; cela ressemble à la coque que laisse le papillon lorsqu'il sort de la chrysalide, à la peau que laisse le serpent lorsqu'il renouvelle son enveloppe au printemps; ce cadavre, c'est un logement désert, un costume séparé de son maître; si la mort tenait réellement en sa possession celui qui l'animait, cette misérable dépouille serait mieux remplie, ce logement n'en serait pas réduit à ses parois

dénudées. L'hôte vit donc encore, mais il a changé de séjour; voilà ce qu'affirme ce cadavre avec la plus originale éloquence, voilà ce qu'exprime la sévérité sereine de cette Vierge pour qui cette assurance est certitude absolue.

Cette même pensée, Michel-Ange l'a *variée*, comme on dit en langage musical, dans un petit groupe en bas-relief qui se voit à l'*Albergo dei Poveri*, à Gênes. Dans ce groupe, la nuance de la maternité est accusée plus fortement que dans la *Pietà* de Saint-Pierre. La Vierge est plus âgée, elle semble moins regarder dans l'éternité, elle conserve un vestige d'espérance terrestre. Cette dernière pensée est marquée avec génie par la façon dont les doigts pressent le cadavre à la place du cœur comme pour chercher s'il ne reste pas encore une étincelle de vie. L'authenticité de ce groupe a été contestée, mais il suffit du détail énergique de cette auscultation de la main maternelle pour faire reconnaître le grand artiste. Cependant l'impression qui reste de cette œuvre est la même que laisse la *Pietà*, celle d'une mère qui connaît la nature de son fils et qui est rassurée sur son sort; seulement ici il se mêle à cette confiance une ombre de sentiment terrestre.

Un Christ porte-étendard de l'infini, une Vierge initiée aux secrets de l'éternité et les méditant dans un recueillement sévère, voilà les personnages que Michel-Ange traduit par le marbre et le ciseau. Maintenant voulez-vous voir raconter par le marbre l'histoire lointaine de la genèse du pouvoir politique, voulez-vous comprendre comment la puissance du bien moral parvint à établir sa salutaire domination sur le troupeau tout bestial encore de l'humanité, allez contempler le *Moïse* du tombeau de Jules II à San-Pietro-in-Vincolis. C'est la plus célèbre et la plus célébrée des statues de Michel-Ange. J'avais tant lu de descriptions admiratives de cette sculpture qu'à la fin ce concert de louanges avait fini par me paraître banal, et qu'il me semblait connaître le *Moïse* comme le songe d'*Athalie*. Il n'y a cependant rien d'exagéré dans ces louanges qui ne pèchent, on peut oser le dire, que par la modestie. En contemplant le *Moïse*, un spectacle analogue à ce prodige d'Amphyon qui, par l'enchantement de sa lyre, élevait les murs des villes passe sous nos yeux; nous voyons se poser les assises de la civilisation morale. Voici qu'apparaît au sein d'un monde charnel, bestial, aveugle, livré à la force, l'être né *per signoreggiare*, comme disait un ambassadeur vénitien du pape Carafa. Il n'y a rien en lui d'un satyre, comme on l'a prétendu à tort par une exagération d'un sentiment vrai; seulement ce personnage, sorti noble et dominateur du sein de la nature, est pétri d'un limon plus chaud que celui dont les héros des générations futures seront formés. Par sa force d'énergie, il est en exact rapport avec le monde brutal qu'il doit dompter,

éclairer, châtier, conduire. Il est noble sans transmission, et son pouvoir, de même essence que sa noblesse, s'exercera sans le secours de la tradition. C'est l'être auquel les hommes doivent obéir nécessairement, involontairement, sans envie de résistance, sans habitude longuement enracinée, par le seul fait qu'il existe. Sa présence inspire une terreur respectueuse, fait taire le doute, ou, pour mieux dire, l'empêche de naître; s'il étend le bras et qu'il dise : Faites ainsi, tous se prosterneront, inventeront spontanément les attitudes de la soumission et de l'humilité, et répondront : Oui, maître.

Telles sont les grandes œuvres dont Michel-Ange a enrichi la ville éternelle. Je passe sur quelques œuvres d'importance secondaire, sans intérêt pour qui n'a pas vu Rome : une tête de Christ à Santa-Agnese-Porta-Pia; une peinture représentant le Christ en croix au palais Doria; deux figures d'apôtres, études de peinture à fresque, faites par Michel-Ange dans sa jeunesse, au palais Borghèse; son propre portrait, à la galerie du Capitole. Parmi ces œuvres, dont la plupart sont contestées d'ailleurs, il en est quelques-unes que nous aurons occasion de retrouver, chemin faisant, le *Satyre* de la villa Ludovisi par exemple; mais nous ne pouvons cependant omettre les fresques exécutées pour la chapelle Pauline, au Vatican (1). Ces fresques, au nombre de deux, représentent, l'une le martyre de saint Pierre, l'autre la conversion de saint Paul. Nous n'avons pu voir que très imparfaitement le *Martyre de saint Pierre*, qui est entièrement placé à contre-jour; en revanche, nous avons vu fort à notre aise la *Conversion de saint Paul*, qui reçoit toute la lumière de la chapelle. Le coup de foudre de la grâce est merveilleusement rendu par le courant de lumière divine qui tombe d'en haut avec une rapidité en quelque sorte instantanée. Dieu s'élance, fait un geste impérieux qui n'admet aucun délai entre l'ordre et l'exécution, et à ce geste Paul tombe frappé comme d'une apoplexie subite. En haut, les anges s'empressent et se bousculent aux balcons du ciel pour contempler le miraculeux spectacle; en bas, les compagnons de saint Paul sont comme ahuris, désarçonnés par le choc en retour du coup de foudre qui a frappé le futur apôtre des gentils. En somme, c'est une fort belle chose, qui peut s'admirer même après la Sixtine, et bien qu'elle soit déjà une œuvre du déclin de Michel-Ange.

Je résume ces impressions par cette formule : dans les arts plastiques, Michel-Ange est le roi des idéalistes. J'entends par là que toutes ses conceptions sont sorties *a priori* des profondeurs de son âme intime, et qu'aucune d'entre elles n'est née *a posteriori* de la

(1) Il y a une seconde chapelle Pauline à Rome, celle du palais Quirinal, construite par le pape Borghèse (Paul V). Celle du Vatican fut édifiée par le pape Farnèse (Paul III).

sensation reçue des choses extérieures. Les systèmes opposés des idées innées et des idées acquises ont leurs analogues dans le domaine des arts et de la poésie : les arts comme la philosophie ont leurs Platons et leurs Démocrites, leurs Lockes et leurs Leibniz. Parmi les grands artistes italiens, il en est deux, les plus extraordinaires de tous, qui, malgré l'immense différence de leur génie, méritent l'un et l'autre de porter le nom de Platons de l'art, car l'un et l'autre professent la théorie du philosophe grec et composent selon les lois de sa méthode, allant de l'abstrait au concret, de l'invisible au visible, et prennent hardiment leur point de départ dans le monde surnaturel pour exprimer la création extérieure. Quand on demandait à Raphaël où il trouvait le modèle de ses vierges, il répondait, comme un platonicien, — qu'il fut en réalité : — « dans une certaine idée. » Michel-Ange aurait pu dire la même chose de ses conceptions avec plus de vérité encore, et il l'a dit, comme se le rappelleront tous ceux qui ont lu les admirables sonnets où il a déposé toute la philosophie de son cœur et de son génie : « parce que la beauté de ce monde est fragile et trompeuse, l'âme s'efforce d'atteindre à la forme universelle. » Au premier abord, il semble étrange que l'homme qui s'est servi si puissamment de la réalité soit précisément l'idéaliste par excellence ; mais combien cette apparente contradiction est facilement explicable ! Le véritable réaliste aime la nature pour elle-même et obéit voluptueusement aux inspirations qu'elle lui souffle ; Michel-Ange, lui, n'a jamais vu dans la nature qu'une esclave chargée de lui fournir des formes capables de représenter ses conceptions abstraites. Aussi la traite-t-il sans pitié, en maître et en tyran. Ces formes qu'il lui demande, il les trouve ou trop petites, ou trop étroites, ou trop imparfaites, et alors il les allonge, les torture, les tourmente, ou même les crée à nouveau, afin qu'elles s'adaptent à ses pensées. Ses créations colossales ont été appelées des visions, quelquefois dans un sens de dénigrement ; cependant c'est en toute vérité le nom qu'elles doivent porter, car elles ne sont que les fantômes chargés de figurer la présence d'idées encore plus grandes que ces visions mêmes. Voilà l'origine de ces prétendus défauts tant reprochés à Michel-Ange, de ces entorses énormes données à l'anatomie du corps humain, de ces exagérations violentes de membres et de muscles, de ces attitudes hardies jusqu'à l'impossibilité. Ces défauts sont voulus, cherchés, et ont leur source dans l'idéal même. La nécessité du monde matériel où il vit force l'artiste à exprimer ses conceptions par le moyen de la nature ; il faut donc que la nature obéisse bon gré mal gré à son génie, et, si elle se trouve moins grande que ses idées, il faut qu'elle craque et qu'elle crève.

ÉMILE MONTÉGUT.

HOMMES D'ÉTAT

DE L'ANGLETERRE

JOHN BRIGHT.

Speeches on questions of public policy, by John Bright, edited by James E. Thorold Rogers; 2 vol. in-8°; London 1869.

« Nous tenons donc, Brutus, celui que nous cherchons, mais en esprit seulement; car, s'il était à la portée de ma main, son éloquence même ne me persuaderait pas de le laisser aller. » Ces paroles, que Cicéron applique à l'orateur idéal, me revenaient à l'esprit en lisant le recueil de discours dont je viens de transcrire le titre. Sans doute M. Bright n'est pas l'orateur idéal, et nous ne manquons pas en France d'hommes bien disans que, pour ma part, j'admire fort. Cependant puisque nous entrons dans une ère où les foules gouvernent, ne serait-il pas heureux pour nous d'avoir, pour gouverner les foules, un orateur qui eût, comme M. Bright, l'autorité, la conviction et le bon sens?

Ces discours, choisis avec beaucoup de goût par M. Thorold Rogers, forment seulement une faible partie de ceux que M. Bright a prononcés depuis trente ans. Comme œuvres d'art, ils sont presque tous de premier ordre, et il y aurait plaisir et profit à étudier les secrets de cette éloquence politique, essentiellement moderne par les procédés, qui ne ressemble ni à celle des anciens ni même à la nôtre. Par malheur dans ces discours, et c'en est à mon sens un des mérites, le fond est inséparable de la forme. Si les beautés y

abondent, les morceaux *de bravoure*, délices des amateurs de rhétorique, y font absolument défaut. En revanche, ils expliquent à merveille un phénomène peut-être trop peu remarqué, bien qu'il s'accomplisse presque sous nos yeux. Il y avait dans l'histoire parlementaire de l'Angleterre depuis 1815 trois dates solennelles, celle de l'émancipation des catholiques, celle du premier bill de réforme et celle de la victoire des principes de liberté commerciale dans la législation : 1829, 1832, 1846. On peut maintenant y en inscrire deux autres, l'une signalée par le nouveau bill de réforme, l'autre par la suppression de l'église établie en Irlande. Les conséquences de ces graves changemens se déroulent sans bruit. Le fleuve continue de couler avec une lenteur majestueuse, sans présenter aux regards de l'observateur aucun signe inquiétant; mais il vient de faire un coude et s'avance vers un autre point de l'horizon. Les discours de M. Bright nous donnent ce grand spectacle; ils en font comprendre le sens et la portée.

M. Bright a eu la fortune d'être porté aux affaires sans l'avoir voulu, par la seule force des idées qu'il travaillait à propager, en sorte qu'il n'a eu ni un mot à effacer de ses discours, ni une démarche à désavouer dans son passé. Tant qu'il conservera sa position nouvelle, son éloquence devra s'y approprier. Je doute qu'elle y gagne; mais s'il est vrai, comme le dit Cicéron, que dans l'éloquence aussi bien que dans la vie le comble de l'art soit de voir ce qui convient, on peut attendre d'un homme si plein de tact qu'il modifie quelque peu son langage. Modifiera-t-il ses idées? Il faudrait pour cela qu'il modifiât son âme et sa nature tout entière, car ses idées en sont sorties, et pour le bien connaître, sans entrer dans des révélations biographiques dont il convient presque toujours de s'abstenir avec les vivans, il suffit de voir ce qu'il pense. D'ailleurs ses idées sont, on peut le dire, celles que l'Angleterre respire. M. Bright, rangé si longtemps de parti-pris parmi les agitateurs excentriques, exprime mieux peut-être que personne à cette heure l'Angleterre d'aujourd'hui et même l'Angleterre de demain, en cela bien différent de ceux qui défendent ce qui est déjà mort, vrais représentans du néant et conservateurs des ombres.

I.

On ne se figure pas aujourd'hui sans un certain effort d'imagination l'Angleterre de 1835. L'aristocratie, un moment alarmée par la révolution de 1830, conservait encore la plénitude du pouvoir; elle jouissait de ses priviléges héréditaires avec une profonde sécurité de conscience, et voyait sans s'émouvoir le travail, affamé

par les lois qu'elle avait faites, mourir d'inanition sur la charrue et sur le métier. Les gouvernemens les plus rétrogades du continent étaient sûrs de trouver en elle une fidèle alliée. C'est cette année-là que John Bright, qui avait alors vingt-quatre ans, se rencontra pour la première fois dans une visite d'affaires avec M. Cobden à Manchester. Il se forma dès ce jour entre eux une amitié que la mort seule de M. Cobden a dénouée. Tout le monde sait ce que l'amitié de ces deux hommes, devenue bientôt une indestructible alliance, a produit. Portés, par leur activité et par leur talent, à la tête de la ligue établie en 1839 pour obtenir la diminution des tarifs et la suppression des lois sur les céréales, ils ont renversé un système qui condamnait le peuple à une misère éternelle. Je n'entrerai pas dans des détails trop connus; je ne uis que rappeler en passant cette lutte de six années où l'énergie, doublée par le sentiment du droit, la puissance de la parole au service du bon sens et de l'humanité, l'efficacité d'un labeur continu que la lenteur des succès obtenus ne décourage pas, l'emportèrent à la fin contre toute espérance. La lutte se termina, en 1846, par la conversion pathétique d'un grand ministre, Robert Peel, dévoué jusqu'alors aux intérêts de l'aristocratie. Cédant à l'évidence, il y puisa tout à coup la force de braver les clameurs de son parti et le reproche de trahison. Lorsque cette victoire fut remportée, M. Bright était entré depuis trois ans à la chambre des communes pour la ville de Durham : elle l'avait élu sans le connaître, sur la foi des services qu'il avait rendus à la ligue. Le lendemain du jour où Robert Peel exposa devant ses anciens amis indignés les raisons qui avaient déterminé son changement, M. Bright eut l'occasion de prendre la parole. « Vous accusez, dit-il, le *premier* de trahison. Il me siérait mal d'oser le défendre après le discours digne d'une éternelle admiration que vous avez entendu la nuit dernière. Je le suivais hier des yeux lorsqu'il retournait dans sa demeure, et pour la première fois j'enviais les sentimens qu'il devait éprouver. Ce discours circule à cette heure par millions d'exemplaires dans le royaume et dans le monde entier, et partout où il existe un homme épris de la justice et un de ces travailleurs que vous avez foulés aux pieds, ce discours porte la joie au cœur de l'un et l'espérance au cœur de l'autre. » Il paraît qu'on vit en ce moment une vive émotion se peindre sur le visage de Robert Peel et deux larmes couler le long de ses joues. Celui qui parlait ainsi n'était pas alors, il s'en faut bien, l'orateur qu'il est devenu depuis. Il passait et il a passé longtemps pour suivre uniquement les inspirations de M. Cobden. Son amour-propre n'en prenait pas d'ombrage. Heureux de combattre à côté d'un tel homme, il ne songeait pas à revendiquer l'originalité de ses idées et à faire montre d'indé-

pendance. Tant que M. Cobden a vécu, John Bright s'est contenté, malgré l'incontestable supériorité de son talent, de figurer en second parmi les représentans de ce qu'on est convenu d'appeler l'*école* de Manchester.

Cette dénomination est celle d'un groupe qui est bien près aujourd'hui d'appartenir à l'histoire. Qu'était-ce que l'école de Manchester? Un rejeton légitime, quoique indépendant à plusieurs égards, du parti radical né en Angleterre sous l'influence de la révolution française. Comme le parti radical, elle rompait en visière à des préjugés puissans, elle entendait modifier au profit des classes laborieuses les fondemens aristocratiques de la société anglaise, elle voulait subordonner aux droits et aux intérêts du travail les traditions d'une politique de classe; mais tandis que les radicaux s'attachaient avec raideur à quelques principes négatifs ou se complaisaient dans des affirmations absolues, s'interdisant les transactions nécessaires et se réduisant ainsi à l'état de non-valeur politique, l'école de Manchester, qui invoquait aussi volontiers la morale, prenait son point d'appui dans les faits; elle ne craignait pas de paraître trop terre à terre, elle tenait grand compte des habitudes, des répugnances et des instincts de la société anglaise, elle se montrait facile aux compromis. Cependant ses principes rencontraient une égale opposition chez les tories et chez les whigs; ceux qui les professaient, ne pouvant entrer dans le cadre des anciens partis, avaient dû en constituer un nouveau, dans lequel les deux autres trouvaient tour à tour un auxiliaire d'occasion. Ce troisième groupe, leur servant d'appoint nécessaire sans sortir de son apparente faiblesse, les a modifiés peu à peu jusqu'au jour où il s'est absorbé dans le parti libéral. Ce jour est celui où son chef, M. J. Bright, a pu trouver place dans un ministère.

Il n'est pas douteux que la victoire obtenue par la ligue, cette victoire qui est l'orgueil de M. Bright et le plus cher souvenir de sa vie, ait contribué pour beaucoup à la direction qu'il a suivie : on s'engage par les services rendus. Cependant ses idées procèdent, je crois, d'une autre source encore et d'une source plus intime. Cette intrépidité dans la lutte, cette activité que rien n'épuise, ces discours d'un accent si particulier ne décèlent-ils pas quelque chose de plus qu'une conviction purement politique? M. Bright est quaker, et quelque part il avoue que cette secte ne passe pas pour être en progrès; mais il ajoute que ses principes gagnent peut-être plus de terrain qu'on ne croit. En effet, le besoin chaque jour plus senti de la paix, l'incompétence de plus en plus reconnue de l'état dans tout ce qui intéresse la conscience religieuse, le respect de la dignité humaine jusque dans les plus déshérités, j'ajoute un certain positi-

visme d'idées qui se manifeste par la faveur croissante dont jouissent les sciences utiles et par la place d'honneur faite à l'industrie, ce sont bien là des traits de la société actuelle; ce sont aussi les idées professées dès l'origine par la secte à laquelle M. Bright appartient et dont s'inspire son éloquence. Je prie qu'on m'entende bien, et qu'on n'exagère pas un fait que ses adversaires ont souvent essayé de tourner contre lui. Il a trop de sens pour oublier jamais que les argumens de l'orateur doivent être, comme les sentimens mis en œuvre par le poète dramatique, humains avant tout, c'est-à-dire de ceux qui peuvent avoir prise sur les hommes assemblés. Ce que je veux indiquer, c'est que dans ses discours, même lorsqu'il traite les sujets les plus arides, on devine un courant souterrain d'émotion religieuse qui jaillit de loin en loin comme par une force involontaire. M. Bright n'est pas, à proprement parler, un lettré, il a quitté de trop bonne heure les bancs de l'école : à quinze ans, il entrait dans la filature de son père, à Rochdale; mais il a des traits d'une imagination ordinairement gracieuse et quelquefois biblique; les emprunts aux poètes anglais remplacent chez lui l'abus assez commun en Angleterre des citations classiques. Il n'a pas même renoncé jusqu'à présent à un certain *quakérisme* de langage, j'entends une verdeur d'expressions qui peut n'être pas sans inconvénient chez un ministre. Il n'y a guère plus d'un an qu'il est au ministère, et ses libertés en ce genre ont déjà nécessité deux ou trois fois l'intervention de ses collègues pour calmer l'émotion excitée dans une partie du public par ces légères incartades. D'où vient cela chez un homme si maître de sa parole, qui possède un tact si parfait des convenances, et dont le caractère est au fond si bienveillant? Je croirais que M. Bright ne fait alors que mettre en pratique, sans y penser, les lois de la *Société des amis*, qui proscrivent le luxe humiliant des précautions convenues et l'hypocrisie des formules.

Le fait est que M. Bright n'avait pas dû se croire, jusqu'à la fin de 1868, un sujet très ministériel. Il est peu probable qu'aucun gouvernement eût sollicité de sitôt son concours, ou qu'il se fût décidé lui-même à l'accorder, sans la grande part qu'il avait prise aux luttes qui ont préparé et accéléré la réforme électorale. La réforme accomplie, la présence de M. Bright au ministère a été jugée nécessaire pour convaincre l'opinion que le bill avait une portée sérieuse, et que l'Angleterre venait de faire un pas décisif dans la voie de l'égalité politique. Le bill de 1832, malgré son importance, n'avait pas modifié essentiellement l'assiette de l'autorité; les classes moyennes, affranchies d'une longue exclusion, avaient obtenu l'ombre du pouvoir, tandis que l'aristocratie en conservait la substance.

Le nouveau bill n'a pas produit de changement immédiat, et cela devait être prévu; mais il assure à bref délai la prépondérance de la volonté nationale. Les classes moyennes ont trouvé dans l'accession d'une partie du peuple un renfort nécessaire plutôt qu'une rivalité qui les diminue. Aussi les mêmes hommes qui faisaient tout, il y a trente-huit ans, pour tenir les classes moyennes à l'écart, ont eu beau s'évertuer à jeter l'alarme parmi elles et à exciter leur jalousie pour les soulever contre cette nouvelle invasion; leur zèle s'est déployé en pure perte. L'entrée de M. Bright au ministère a marqué publiquement la portée de la réforme.

M. Bright était, depuis 1858, à la tête du mouvement réformiste. L'action exercée par lui pendant ces dix années était plus profonde que lui-même ne l'imaginait. Peut-être se flattait-il d'avoir conquis l'opinion libérale, et il ne se trompait pas; ce qu'il n'eût point deviné, c'est que le parti conservateur se sentît assez entamé pour se résoudre à réaliser, cette fois avec sincérité, la réforme. Rien de plus curieux, parfois de plus amusant, que la surprise de M. Bright lorsqu'il a vu ce parti, dont il se défiait, contre lequel il se croyait obligé de tenir l'opinion en éveil, adopter ses idées à lui, exécuter assez largement le plan dont il était l'auteur, pour désarmer son opposition et réduire son tonnerre au silence. Il est vrai qu'en adoptant ses idées, les conservateurs lui reprochaient avec amertume d'avoir créé dans le peuple un besoin factice. Ce reproche était faux, car il existe toujours au sein des masses une inquiétude qui, pour n'être autre chose que le vague sentiment de malaise attaché à leur situation, n'en sollicite pas moins l'attention de l'homme d'état, et cette inquiétude s'était fait jour en Angleterre dès le lendemain de la réforme de 1832. Elle ne prenait pas la couleur d'un besoin politique, ou du moins ce besoin, qui se manifestait quelquefois avec énergie le jour des élections, sommeillait dans l'intervalle, et rien de plus naturel : le peuple ne voit pas du premier coup à quel point les satisfactions qu'il réclame ou qu'il rêve dépendent de la politique générale. Sa pensée court follement au but sans s'inquiéter des moyens, sans répugner dans l'occasion aux entreprises de la force. Son éducation consiste à comprendre que la voie détournée, mais unique, par où le but auquel il aspire peut être atteint est l'exercice des droits politiques, et ce qu'il faut dire, c'est que M. Bright a contribué plus que personne en Angleterre à cette éducation. Il a proposé un but précis à l'inquiète agitation des masses; il a donné une forme politique à un malaise dangereux, parce qu'il était vague; il a fait comprendre au peuple quel est le moyen pacifique et légitime d'obtenir cette protection de ses intérêts qu'il ambitionne.

Il est incontestable qu'en ce sens le bill de 1867 est en grande partie son œuvre. Nul n'a travaillé avec plus de suite et de succès à éclaircir les difficultés, à vaincre les résistances, à populariser la solution. Quand je lis ces harangues prononcées dans de grands *meetings* populaires, à Birmingham, à Manchester, à Glasgow, à Londres, devant des foules faciles à enflammer, qui tentent si puissamment l'orateur par leurs applaudissemens, je m'étonne d'y trouver une allure si grave et un caractère si didactique. Ces discours sont-ils d'un agitateur ou d'un instituteur politique? Je reconnais bien à certains momens l'accent passionné du tribun, par exemple dans les discours prononcés en 1866, après le rejet du bill de réforme proposé par lord John Russell. C'est qu'à ce moment la cause de la réforme est gagnée dans les esprits, la nécessité en est reconnue, les principes en sont étudiés à fond, les conditions élucidées et généralement admises. De quoi s'agit-il à cette heure? De vaincre la résistance d'une classe accoutumée à fatiguer par sa force d'inertie les prétentions les plus fondées, et à ne céder qu'à une volonté aussi obstinée que la sienne; mais avant ce dernier effort, qui doit être à la fois décisif et sans péril, car il vise un but nettement déterminé, il a fallu faire comprendre au peuple les difficultés et les moyens, l'éclairer sur son intérêt, lui donner la conscience de sa volonté et le sentiment de son droit. Or nulle part les questions que la réforme soulevait, questions si complexes, hérissées de tant de détails, ne sont mieux démêlées, exposées avec plus de lucidité que dans les discours de M. Bright. On ne croirait jamais que ces discussions appuyées sur tant de chiffres, de détails minutieux, d'analyses approfondies, ont eu lieu non pas dans une assemblée de politiques de profession, mais devant d'immenses auditoires presque entièrement composés d'hommes qui n'étaient pas même électeurs. Au reste, ces improvisations étaient profondément méditées, — et M. Bright s'en vante avec raison. Trouvant partout ses adversaires aux aguets pour découvrir dans ses paroles des contradictions, des inexactitudes ou des exagérations, il disait un jour : « S'imaginent-ils donc par hasard, ces hommes, que j'aie l'effronterie de me présenter devant plusieurs milliers de mes concitoyens, sachant depuis plusieurs semaines que je dois être appelé à cet honneur, pour m'y abandonner simplement aux inspirations de l'humeur et à la passion du moment? Ils ne savent guère, s'ils peuvent supposer qu'il en soit ainsi, quel sentiment de responsabilité pèse, selon moi, sur quiconque se charge en pareille circonstance d'interpréter les opinions ou de guider les délibérations de ses concitoyens. »

J'ai dit que, malgré la réputation d'orateur impétueux faite à M. Bright, la modération était ce qui frappe au premier abord dans

la plupart des discours prononcés par lui en faveur de la réforme. Je ne prétends pourtant pas qu'il se soit toujours abstenu de prendre un ton agressif, et que ses adversaires dans cette longue campagne n'aient jamais eu à souffrir entre ses mains. Il faut convenir aussi qu'ils se sont montrés souvent bien injustes et bien provoquans, et qu'ils l'ont forcé quelquefois par la nature de leurs raisonnemens à des récriminations cruelles. Le grand argument des partis opposés à la réforme était qu'après tout les assemblées issues du système établi, qu'on dénonçait comme la citadelle du privilége, avaient accompli toutes les réformes auxquelles l'Angleterre doit sa liberté et ses progrès. M. Bright ne le nie pas, mais il se demande ce qu'il faut admirer le plus, ou que le parlement ait accompli ces réformes, ou qu'il ait fallu pour les lui arracher tant d'efforts et de temps. De quoi faut-il, par exemple, s'étonner le plus, que les lois sur les céréales aient à la fin succombé, ou bien qu'une législation si odieuse ait pu s'établir, — affamer plusieurs générations, résister pendant trente ans à l'évidence du droit, aux progrès de la misère, aux assauts multipliés du bon sens, et qu'une telle trahison des intérêts de la nation presque tout entière, consommée dans un intérêt de classe, ait été ratifiée par tant de législatures successives, qu'enfin pour en avoir raison, c'est-à-dire pour que le peuple eût le droit de payer son pain ce qu'il vaut et pas davantage, il ait fallu presque une série de miracles, la menace d'un cataclysme, une famine épouvantable en Irlande, la conversion imprévue d'un ministre de l'aristocratie, la dislocation d'un parti puissant? Qu'on ne se fasse donc pas illusion. Ce n'est pas à l'esprit de justice et aux lumières des pouvoirs publics que cette réforme a été due, non plus que chacune de celles qui l'ont précédée ou suivie; c'est au contraire malgré les résistances des pouvoirs constitués pour être les gardiens des intérêts de la nation et l'interprète de ses besoins que la plupart de ces réformes se sont accomplies. L'honneur en revient à l'initiative nationale; c'est l'opinion, instruite et soulevée par quelques hommes courageux, qui a prévalu à la longue sur l'inertie des législateurs, et voilà pourquoi, tandis que le peuple est réduit à exprimer ses vœux et à défendre son droit par des manifestations, quelquefois menaçantes parce qu'elles sont désordonnées, M. Bright réclamait pour lui le droit électoral. Il le réclamait non pas au péril de la constitution, mais au nom de cette constitution mêlée à toute l'histoire d'Angleterre et passée dans le génie anglais, bien qu'il ne soit pas facile d'en citer les articles, qui assure à chacun d'inviolables garanties. La première de ces garanties est, à ses yeux, l'exercice des droits politiques.

On conçoit qu'en rappelant les iniquités commises ou défendues

si longtemps par l'égoïsme des partis sa voix ait eu, en plus d'une rencontre, des accens indignés. Il se proposait toutefois moins de passionner les âmes que d'opérer la conviction dans les esprits, et ce qui prouve qu'il a réussi, c'est que les idées essentielles de son plan ont été introduites dans le bill de 1867. Il n'avait pas de peine à démontrer, après beaucoup d'autres, que le système établi en 1832 ne pouvait produire une assemblée qui fût l'expression vraie des volontés du pays et l'organe impartial de tous les droits. Les conditions étroites auxquelles était attachée la franchise électorale, une choquante inégalité dans la distribution des siéges, qui donnait à des *bourgs de poche*, à la fois corrompus et asservis, une prépondérance scandaleuse sur les grands colléges plus indépendans et plus éclairés, enfin la publicité du vote, qui est une atteinte à la liberté des opinions, étaient les vices principaux de la loi, et c'est là-dessus que portait le plan de M. Bright. Les deux premiers points sont, comme on sait, les seuls qui aient été modifiés par le bill de 1867. Le scrutin secret n'y a pas été introduit, et la réforme est, même en ce qui concerne l'extension du droit électoral et la distribution des siéges, moins large que ne l'aurait souhaitée M. Bright; mais M. Bright n'est pas un homme de parti, dans le sens du moins où on l'entend chez nous. Il n'a pas un programme invariable, il ne se cramponne pas au droit absolu. Il a donc accepté le bill, sans toutefois y borner ses espérances. Quelque incomplet qu'il soit à ses yeux, le bill a ouvert la brèche par laquelle entrera l'égalité politique, et dès à présent, si l'on considère non pas la composition, mais l'origine de la chambre des communes, on est en droit d'y voir une représentation vraiment nationale.

Aux yeux de M. Bright, l'exercice des droits politiques a par lui-même un très grand prix. Bien loin de mettre en lutte les diverses classes de la société et de les asservir toutes à la plus nombreuse, il les rapproche par l'habitude d'une action commune, il dissipe les préventions qui les divisent, il fait naître jusque chez les plus humbles le sentiment salutaire de leur dignité et de leur responsabilité de citoyens; il calme ceux qui souffrent par la certitude d'obtenir justice, il les réconcilie par l'espérance avec le travail et l'inégalité. Toutefois les droits politiques conférés au peuple sont avant tout une garantie contre les priviléges de classe et un moyen d'introduire dans les institutions une plus grande part de justice. Pour que le gouvernement n'oublie pas ce devoir ou du moins ne le remplisse pas avec une mollesse calculée, la plus sûre condition est évidemment que ceux qui sont les premiers intéressés à la justice concourent au choix des législateurs dans une juste mesure.

Si la langue nouvelle qui a cours aujourd'hui parmi nous était

de mise ici, je dirais que pour M. Bright les droits politiques sont le moyen de résoudre la *question sociale;* mais cette langue n'est pas à son usage, et l'on sent en lisant ses discours ce que cette distinction, qui trouble chez nous tant d'intelligences, renferme d'artificiel et de futile. Deux choses semblent avoir principalement contribué à la faire passer chez nous des livres, où elle a été posée d'abord, dans un grand nombre d'esprits : l'une est l'habitude, adoptée par beaucoup d'écrivains, de soutenir en termes absolus l'incompétence de l'état en ce qui touche au régime du travail et à la répartition de la richesse, comme si la législation et la politique générale n'avaient pas sur la situation matérielle des travailleurs et sur les fortunes privées les contre-coups les plus directs; l'autre est la longue exclusion politique des classes populaires : sous l'empire d'une préoccupation fort naturelle, elles se sont accoutumées à ne voir qu'une seule question, à ne se proposer qu'un seul but, l'amélioration de leur condition, et les rapports qui lient cette condition avec l'état politique leur ont échappé. Cette distinction, fâcheuse et fausse, disparaîtra par le progrès de l'éducation politique des masses, et c'est pour cela que M. Bright a raison de croire que, au point où en sont aujourd'hui les choses dans les pays civilisés de l'Europe, cette éducation, développée par une large participation des masses au gouvernement, est le moyen le plus assuré de rétablir l'ordre dans les esprits et l'harmonie entre les classes.

Il n'est pas besoin d'ajouter que M. Bright n'entend pas que le gouvernement se substitue aux individus. Voilà trop longtemps qu'il est le champion de la liberté, et il a trop de confiance en celle-ci pour ne pas la regarder comme le plus infaillible organe de la justice. Je ne sache pas qu'on ait jamais parlé en termes plus forts qu'il ne l'a fait des bienfaits de l'initiative individuelle. « S'il est au monde un principe certain, dit-il quelque part, c'est que tout ce que les individus peuvent faire eux-mêmes, le gouvernement ne doit pas y toucher. Rien ne tend davantage à fortifier un peuple, à l'agrandir et à l'ennoblir, que l'exercice constant des facultés des individus et l'application de celles-ci aux grands objets d'intérêt social. » Maintenant le gouvernement n'en a pas moins sa puissance, que rien ne peut remplacer, et le législateur sa tâche, que nul ne peut remplir pour lui. Celle que M. Bright lui impose est, il faut bien l'avouer, d'une immense portée. Elle ne tend à rien de moins qu'à modifier les bases mêmes sur lesquelles la société anglaise repose encore. Plus on l'étudie, plus l'Angleterre présente une physionomie distincte et à certains égards singulière : nation admirable assurément, où cependant bien des traits paraissent peu d'accord avec

les idées que la civilisation fait partout prévaloir. Par la constitution aristocratique de la propriété, elle semble avoir quelque chose de féodal; par l'importance politique de l'église établie, elle garde je ne sais quoi de théocratique, et ces deux institutions se trouvent associées à la liberté la plus étendue et aux garanties politiques les plus précieuses. Ce mélange de priviléges surannés avec le respect inviolable de certains droits, cette immobilité dans des traditions condamnées partout, abandonnées presque partout, avec la vie publique la plus intense et la plus large liberté de discussion, lui font revêtir, aux yeux des autres peuples et surtout aux nôtres, un caractère en quelque sorte paradoxal. Elle nous paraît, ici, en tête de la civilisation, là, traînant encore les entraves du passé. Elle est un scandale et une énigme. Elle force l'admiration, elle déconcerte la sympathie. Elle offre le spectacle de tous les extrêmes dans l'opulence et dans la misère. Elle excite l'enthousiasme par le plus noble développement de l'individu dans une région de la société, et l'horreur par sa complète abjection dans une autre. Cependant ces deux institutions qui vous paraissent si choquantes ont pour elles le temps et l'histoire; elles sont protégées non-seulement par l'intérêt qu'ont les classes conservatrices à les défendre, mais aussi par le respect héréditaire dont la nation les entoure. Pour en obtenir la transformation, il faut triompher de tout cela.

M. Bright ne s'est pas laissé intimider. Il leur a déclaré la guerre, non pas en leur opposant quelque système artificieusement combiné ni en invoquant des principes abstraits, mais au nom de la sagesse et de la sécurité, du bon sens et du véritable esprit de conservation. Que voudrait-il donc? En ce qui concerne la distribution du sol, le but qu'il poursuit est de créer en Angleterre une classe moyenne de propriétaires et de fermiers qui n'existe pas aujourd'hui. Cette classe, il la regarde comme un élément constitutif et nécessaire à tous les points de vue dans une nation bien équilibrée : au point de vue politique, car une telle classe, attachée à l'ordre par les biens dont elle jouit, ouverte par la médiocrité de sa fortune à l'idée des réformes que la justice commande, est le lest et le gouvernail de la société; au point de vue moral, parce qu'il est bon que la terre appartienne à celui qui la féconde de ses sueurs, et plus encore parce que l'existence de cette classe rendrait au travailleur l'espérance, première condition de la moralité, sans laquelle l'homme glisse sur la pente d'une dégradation inévitable; au point de vue économique enfin, car elle est le seul moyen de retenir le paysan dans les campagnes par l'appât d'un travail abondant et d'une juste rémunération, et de l'empêcher d'aller grossir dans les villes la masse effrayante du paupérisme. M. Bright estime donc que l'avenir

de l'Angleterre est attaché à l'émancipation du sol et à une meilleure répartition de la propriété.

Il est facile d'imaginer ce que ces idées causèrent d'indignation, sincère ou feinte, chez une certaine classe la première fois qu'elles furent exposées, en 1863 et 1864, dans la langue retentissante et franche de M. Bright. Le scandale fut grand; on y vit l'indice d'un complot contre la propriété. M. Bright n'a pas l'habitude d'être ménagé par ses adversaires; peu d'invectives et d'imputations lui ont été épargnées, et d'ordinaire il ne s'en émeut pas. Cependant en 1864 le *Times*, dépassant toute mesure, accusa MM. Cobden et Bright de menées communistes. « Supposez, répondait M. Bright, que l'écrivain de ce journal eût accusé Adam Smith, le grand apôtre de l'économie politique, d'approuver la piraterie, ou Jean Wesley d'encourager l'ivrognerie et de prêcher l'impiété, cela ne serait pas plus extraordinaire que de nous accuser, M. Cobden et moi, de je ne sais q elles pensées de violences agraires, de je ne sais quels projets de prendre la propriété des uns pour la distribuer aux autres. » Puis, saisissant l'occasion pour s'expliquer sur le *Times*, il flétrit « l'athéisme pratique de cette feuille sans vergogne, » et il la déclara le fléau de l'esprit public en Angleterre. Le *Times* eut lieu de regretter son imprudence; mais il avait été plus injuste encore qu'imprudent. La vérité est qu'aux yeux du plus modéré des Français les réformes demandées par M. Bright n'ont rien d'excessif. Que demandait-il en effet? L'abolition du droit de primogéniture et du régime des substitutions. Il n'entendait même pas que la loi portât la moindre atteinte à la liberté testamentaire; ce qu'il voulait, c'est que cette liberté, mal comprise, n'allât pas jusqu'à ôter aux vivans le libre usage du sol qu'ils sont chargés de faire fructifier et de transmettre en bon état aux générations suivantes; c'est que, lorsqu'un homme meurt intestat, la loi, interprète de l'équité naturelle, partageât entre ses enfans sa propriété réelle, comme elle partage dès à présent sa propriété personnelle. Il y a plus encore : il n'espérait pas que cette législation nouvelle, dont l'effet pouvait être si aisément empêché par la prévoyance du génie aristocratique, eût la puissance de modifier immédiatement la répartition de la propriété et de couper court à l'accumulation du sol dans un petit nombre de mains. Non, ce qu'il espérait avant tout, c'était une modification de l'opinion. La loi ne régit pas seulement les actions, elle gouverne aussi les esprits; elle n'est pas seulement une règle, elle est encore une puissante éducatrice; elle exerce sur les intelligences une autorité salutaire ou funeste selon qu'elle parle le langage de la raison ou qu'elle le méconnaît, mais une autorité irrésistible. Que la loi cessât de sanctionner le mal, de

se prêter aux fantaisies et aux ambitions déréglées d'une certaine classe, et les intelligences, éclairées par cette lumière du droit, reviendraient d'elles-mêmes au sentiment de l'équité. Les lois en vigueur n'ont pas même pour elles l'illusion de la justice. Elles sont un débris du passé engagé dans l'édifice de la société nouvelle, le reste d'un système inventé pour maintenir la puissance sociale et, par elle, l'ascendant politique entre les mains d'un petit nombre, un moyen d'éterniser ainsi la dépendance du cultivateur et, par une suite de contre-coups faciles à comprendre, la plupart des maux qui pèsent sur la société anglaise. « Prenez garde, disait-il en 1864, un accident politique peut survenir : ces accidens sont aussi peu prévus que les autres. Vous n'entendez pas l'approche du tremblement de terre qui renverse les monumens les plus solides, et vous ne voyez pas, — les possesseurs du sol ne voient pas, — l'approche du danger, de la catastrophe peut-être, qu'appelle inévitablement le maintien obstiné d'une législation injuste. Un temps peut venir, et j'ose affirmer qu'il viendra, où il se produira dans ce pays un mouvement pour y réaliser non pas le plan que je recommande, parce que je le crois juste, modéré, suffisant, mais un plan d'accord avec les dispositions du code Napoléon en France et avec des idées qui s'étendent à vue d'œil sur l'Europe entière. » Ces paroles sont curieuses à noter; elles nous donnent la mesure des ambitions que nourrit M. Bright. Le code Napoléon, voilà le châtiment dont il menace l'obstination des conservateurs qui ferment l'oreille à ses avertissemens! Nous savons par expérience que l'on peut s'accommoder d'un tel régime.

M. Bright est aujourd'hui ministre, mais les classes conservatrices ne sont pas pour cela familiarisées avec des idées qu'il n'abandonne certainement pas. Elles envisagent avec défiance les réformes qu'il demande, et peut-être n'ont-elles pas tort d'y voir une révolution. Ce qui est sûr, c'est que cette transformation de la propriété n'atteindrait pas seulement l'aristocratie, elle atteindrait du même coup l'église établie. L'aristocratie et l'église sont en Angleterre deux sœurs de figure différente, *facies non omnibus una*, mais nécessaires l'une à l'autre. L'aristocratie est le rempart de l'église. L'église façonne les esprits au régime aristocratique; elle pénètre de son génie, par la religion qu'elle explique, par la morale qu'elle prêche, par l'enseignement, qu'elle domine, les classes appelées à gouverner. On devine ce qu'un homme comme M. Bright, un dissident, un quaker, pense de cette institution. Cependant il a toujours abordé la question avec des ménagemens particuliers, et cette réserve n'est pas timidité, elle est une preuve de tact. « J'ai souvent souhaité, disait-il en 1864 à propos de la *taxe d'église*, pouvoir m'adresser à cette chambre, ne fût-ce que pour une demi-heure, en

qualité de membre de l'église d'Angleterre. » Je suis sûr qu'en effet cette demi-heure eût été bien employée. Toutefois, si sa qualité de dissident lui impose de la réserve, sa pensée perce partout, et l'on voit que pour lui l'église est un symbole et un instrument des priviléges qui doivent disparaître. Il regarde l'église d'Angleterre et la chambre des lords non pas comme des appuis, mais comme des obstacles pour un gouvernement complétement libre. Seulement il laisse faire au temps. Il les attaque, l'église surtout, avec mesure; il se contente de les observer d'un œil vigilant et de s'opposer avec énergie à leurs empiétemens. Il résiste surtout à ceux qui voudraient augmenter l'influence de l'église sur l'enseignement. « Affranchissez-vous, disait-il en 1847, des entraves de votre église, délivrez la religion de toute intervention de l'état; si vous voulez doter l'enseignement aux frais de la nation, qu'il ne dépende pas des doctrines d'une confession particulière. Vous trouverez alors dans ce pays toutes les sectes d'accord sur l'éducation comme elles le sont en Amérique. » Si l'éducation populaire est une condition de liberté, une garantie sociale, une forme de l'émancipation, c'est une raison de plus pour qu'il ne veuille pas armer l'aristocratie d'un si puissant levier.

« Je ne me sens pas très *démocratique*, » disait M. Bright lors de la discussion du bill de réforme de lord Derby. Ce mot signifiait dans sa bouche qu'il n'a pas l'idolâtrie du nombre, et qu'il ne veut pas asservir aux masses laborieuses les autres classes de la société anglaise, lorsque celles-ci auront abjuré leurs priviléges légaux. Dans une autre et meilleure acception, la démocratie est une question de confiance, et c'est proprement à ce point que se réduit toute la différence entre ceux qui voudraient maintenir l'exclusion politique du peuple et ceux qui la combattent. Les uns ne peuvent admettre que le peuple, condamné au travail sans relâche, ignorant le loisir et le bien-être, puisse cesser un seul instant de tourner sa meule et se mêler du gouvernement sans vouloir se constituer à lui-même des priviléges et sans ébranler les colonnes de justice et de liberté qui supportent l'édifice social. De là l'inquiétude que le peuple leur inspire, de là leurs dédains plus irritans pour lui que leurs priviléges, et cette inquiétude et ces dédains ne sont pas le propre des tories. On se rappelle les excès de langage auxquels s'est maladroitement porté contre le peuple, pendant la discussion du bill de lord Russell, un député libéral, éloquent, M. Lowe, dont les circonstances ont fait depuis un collègue de M. Bright au ministère. Il y a toute une école de politiques qui regardent la peur du peuple comme le premier article de la sagesse; il y en a d'autres au contraire, et M. Bright est de ceux-là, qui croient la justice seule

capable de rallier la majorité des intelligences. Ils sont persuadés que la civilisation ne s'est pas développée en vain, que la raison est équitablement répartie, que le sentiment de la responsabilité a pour première vertu de mettre les esprits en garde contre leurs propres exagérations. C'est pourquoi ils voient sans s'alarmer les masses entrer en partage du gouvernement, ou plutôt ils considèrent cette accession comme le moyen le plus efficace de dissiper les rêves inquiétans, de calmer les sourdes colères que la foule nourrit en silence quand elle se sent exclue ou méprisée. Est-ce là, comme on le dit, vouloir livrer imprudemment l'avenir des sociétés au hasard sur la foi d'une illusion souvent châtiée par les faits? ou bien l'histoire ne prouve-t-elle pas que les vrais auteurs des révolutions les plus funestes sont ceux qui, à force de vouloir refouler le peuple dans son néant, ont provoqué les fureurs par lesquelles tant d'états ont péri? M. Bright en est persuadé, et c'est pourquoi il déclare que la défiance des gouvernemens à l'égard des gouvernés est un crime. A ceux qui l'accusaient de faire naître le danger en l'annonçant, il répondait en 1866 : « Supposez que je sois au pied du Vésuve ou de l'Etna, et que, voyant un hameau ou une chaumière plantée sur la pente, j'aille dire aux habitans de ce hameau ou de cette chaumière : Vous voyez cette vapeur qui monte du sommet de la montagne; elle deviendra une fumée épaisse et noire qui obscurcira le ciel. Vous voyez ces gouttes de lave qui sortent des crevasses ou des fissures sur le flanc de la montagne; ces gouttes deviendront un fleuve de feu. Vous entendez ce murmure au sein de la montagne; ce murmure se changera en tonnerre et sera la voix d'une convulsion violente qui ébranlera la moitié d'un continent. Vous savez que sous vos pieds sont ensevelies de grandes cités pour lesquelles il n'y a pas de résurrection, comme l'histoire nous apprend que des dynasties, des aristocraties ont passé sans qu'il reste une trace de leur nom. Si je parle ainsi à ceux qui habitent sur le flanc de la montagne et qu'ensuite éclate une catastrophe qui fasse trembler le monde, suis-je responsable de la catastrophe? Ce n'est pas moi qui ai dressé la montagne, qui l'ai remplie de matières explosibles. J'ai averti du danger, voilà tout. »

M. Bright est convaincu que la suprématie aristocratique est ce qui maintient la mésintelligence entre les classes, pervertit la liberté anglaise, creuse le gouffre du paupérisme, et paralyse les efforts d'une société laborieuse incessamment et inutilement acharnée à le combler. Il croit que l'aristocratie a grossi, par une politique extérieure subordonnée à des vues égoïstes, le fardeau que porte l'Angleterre, et qu'elle est le principal obstacle au triomphe de la justice. N'y a-t-il pas quelque exagération oratoire dans ces re-

proches et quelque rêve dans l'espérance des bienfaits que M. Bright attend de la victoire? Toujours est-il que là est l'unité de sa vie, et la preuve que ses travaux n'ont pas été tout à fait inutiles, c'est qu'il est au ministère.

II.

Il y a quelques années, je causais avec un officier anglais qui est aujourd'hui membre de la chambre des communes. Comme il me voyait très frappé de la puissance que conserve encore l'aristocratie en Angleterre, il se prit à dire : « Bah ! elle est encore modeste ici ; pour savoir ce qu'elle est, il faut l'avoir vue dans l'Inde et en Irlande. » Ce mot, qui me parut alors exagéré, m'est revenu bien des fois à l'esprit. En Angleterre, les libertés légales dont tout le monde jouit, le sentiment des garanties assurées à chacun, tempèrent ou voilent jusqu'à un certain point l'excès de l'inégalité ; ce sont des freins à l'orgueil de l'aristocratie. Dans les dépendances de l'Angleterre, où les violences de la conquête ancienne ou récente continuent de se faire sentir, l'aristocratie, restée maîtresse jusqu'à présent par l'art de s'assurer, sous prétexte de la grandeur anglaise, la complicité ou l'indifférence de l'opinion, donne carrière à ses défauts comme à ses qualités. C'est en Irlande et dans l'Inde qu'elle apparaît dans tout l'entêtement de son orgueil, dans l'égoïsme de son dur génie. M. Bright a été, voilà déjà bien longtemps, conduit à l'attaquer sur ce double théâtre de sa puissance, et à déclarer la guerre à ses traditions de gouvernement au nom des principes populaires qu'il professe et de la morale, qu'il semble s'être proposé d'introduire dans la politique.

Les rapports de l'Inde et de l'Irlande avec l'Angleterre paraissent au premier coup d'œil fort différens, comme le sont d'ailleurs l'histoire de ces deux pays et l'avenir qui leur est réservé. L'Irlande fait partie du royaume-uni ; malgré les antipathies natives des deux peuples, malgré les haines vivaces semées par la conquête et entretenues par les priviléges qu'elle a créés, il n'est douteux pour personne que la réconciliation doive un jour s'opérer entre eux. Cela ne sera pas très facile ; mais déjà nul ne songe plus au rappel de l'union, et le temps viendra certainement où l'Irlande, à la place d'une indépendance dont les avantages pour elle ne seraient aujourd'hui rien moins qu'assurés, trouvera le bien-être et, ce qui n'est pas moins nécessaire, la paix de l'esprit sous l'abri des libertés anglaises. L'Inde est un pays tout autrement étranger à l'Angleterre par la race et le génie ; c'est un empire immense et lointain, où quelques milliers d'Anglais, perdus au sein d'une po-

pulation innombrable, ne forment guère d'établissement sans esprit de retour. Quoi que fasse l'Angleterre, tout le monde regarde comme certain qu'elle devra tôt ou tard renoncer à cette possession, si elle ne veut pas qu'elle lui échappe. Heureuses l'Angleterre et les populations de l'Inde si celles-ci emportent alors, pour prix du long asservissement qu'elles subissent, quelques germes de civilisation!

Toutefois, à côté de ces différences, on aperçoit d'assez grandes analogies dans les conditions de l'Irlande et de l'Inde. On trouve également à l'origine de la domination anglaise sur ces deux pays une conquête accompagnée d'extrêmes violences, et dont les suites persistantes s'opposent jusqu'à présent, non pas seulement à la fusion, mais à la réconciliation des gouvernans et des gouvernés. Ce n'est pas tout encore. Lorsqu'on regarde aux modifications produites dans l'état social par cette double conquête et à l'esprit du gouvernement qu'elle a fondé, ces deux pays semblent ne travailler et pour ainsi dire n'exister qu'au profit d'une classe privilégiée, ici d'une aristocratie terrienne à laquelle s'ajoutait hier encore une aristocratie ecclésiastique, là d'une classe de fonctionnaires que l'aristocratie choisit, patronne et recrute en grande partie dans son sein. La question est donc fort analogue pour ces deux pays et présente des difficultés de même nature. Il s'agit de ménager et de consommer entre les maîtres et les sujets, entre les conquérans et le peuple conquis, un accord nécessaire; il s'agit de ramener au principe de justice un gouvernement issu de la force, une administration fondée jusqu'ici sur l'antagonisme des races, sur l'orgueil et les rancunes d'une puissance qui s'irrite de se sentir toujours contestée; il s'agit de faire disparaître de l'état social des iniquités qui choquent à la fois la politique et l'humanité. Telles sont les idées dont M. Bright s'est fait l'organe dans plusieurs discussions sur l'Irlande et sur l'Inde auxquelles les circonstances ont donné souvent un intérêt tragique. Il a joué dans ces discussions un rôle prédominant, il s'y est acquis une autorité qu'on peut dire sans rivale, et s'il n'a pas obtenu au profit de l'Inde le succès qui a couronné ses efforts en faveur de l'Irlande, il n'en a pas moins soutenu la lutte avec la même énergie et ne s'est pas moins inspiré des mêmes principes.

Le gouvernement anglais dans l'Inde porte avec la dernière évidence la marque du génie aristocratique. Il n'a pas la rudesse du gouvernement militaire qui caractérise notre domination en Algérie, bien qu'après tout il repose aussi sur la force et la crainte; mais, au lieu de s'afficher, la force s'efface, l'armée disparaît. Il se compose d'un corps de fonctionnaires civils largement payés, qui offre aux cliens et aux cadets de l'aristocratie une ressource assurée. Ces

fonctionnaires, choisis par la faveur, sont à peu près exempts de responsabilité; ils relèvent d'un premier fonctionnaire qui ne regarde pas à l'arbitraire chez les autres, parce qu'il l'exerce sans cesse, et que son pouvoir, de beaucoup supérieur à celui d'un roi, n'a pas un autre caractère. « Souvenez-vous que vous êtes moins que la poussière sous mes pieds. » Ces mots, adressés à un prince qui comptait parmi ses ancêtres une longue suite de monarques révérés, au souverain héréditaire de plusieurs millions de sujets, et par qui? par un fonctionnaire anglais que le plus obscur des citoyens peut dans son pays traîner devant les tribunaux pour l'injure la plus légère, ces mots donnent la mesure de la puissance que possède le gouverneur de l'Inde et de l'idée qu'il s'en fait. Il est vrai que ce fonctionnaire gouverne 150 millions d'hommes, c'est-à-dire un sixième et plus de la race humaine, que son pouvoir s'étend sur un pays dix fois grand comme la France, qu'enfin, bien que soumis nominalement à ceux qui le choisissent, il exerce son autorité dans une indépendance de fait qui le met à l'abri de toute recherche; car qui peut, je ne dis pas contrôler, mais connaître des actes dont il est le seul à rendre compte? Quelle enquête utile peut-on faire sur sa conduite, et à quoi pareille enquête aboutirait-elle, lorsqu'il est assuré du concours ou du silence de tout un peuple de subordonnés, lorsque ceux dont il tient son pouvoir sont disposés, comme lui, à voir dans cette possession une proie légitime, lorsqu'il est presque invariablement pris parmi les premiers de la classe qui gouverne l'Angleterre, et qui est si intéressée à entretenir le respect de la hiérarchie?

Ce gouvernement est, pour ainsi parler, la plus extrême concentration du privilége, et il n'est pas étonnant que les discussions élevées au sujet de cette organisation et des abus qui en résultent aient toujours ému jusqu'au cœur la classe aristocratique et soulevé les passions des partis. En effet, ces discussions rappellent à l'esprit les plus fameuses soirées oratoires du parlement et les plus grands noms de la tribune anglaise. Les noms de Fox, de Burke, de Sheridan, sont attachés à l'histoire de ces luttes. Ils ont épuisé, surtout les deux derniers, tout ce que l'imagination, exaltée par la pensée de ce vaste empire si étrangement improvisé, des audacieuses entreprises et des crimes auxquels il devait sa naissance, pouvait suggérer de tableaux saisissans. Les procès de lord Clive, de Warren Hastings, prêtaient aux développemens pittoresques et dramatiques de l'éloquence parlementaire autant et plus encore qu'à la discussion politique. On ne trouve rien de pareil dans les discours de M. Bright; les circonstances sont changées : plus de héros à mettre en scène, plus d'actions téméraires ou criminelles à sou-

mettre au tribunal de l'opinion, plus d'accusé en faveur duquel ou contre lequel passionner les esprits. Il y a, ce qui n'est pas moins grave, tout un système à combattre; mais le pathétique n'est pas de mise contre un système, il n'y a plus de place ici pour les moralités éternelles et pour les passions humaines, qui sont le réservoir de l'éloquence. Il faut entrer dans le détail d'un mécanisme, en analyser les effets, proposer ce qui est possible pour le modifier ou pour lui en substituer un autre. Il faut montrer ces qualités d'homme d'affaires qui l'emportent de plus en plus dans les assemblées et s'interdire, pour se faire écouter, ce qui éblouit et ce qui passionne; se faire écouter, premier succès, le plus indispensable de tous, dont nul rhéteur n'a donné la recette, et de plus en plus difficile devant ces auditoires sceptiques, impatiens, bruyans par calcul et dédaigneux de parti-pris.

Ces questions avaient pourtant leur côté pathétique en 1858, quand l'Inde était en combustion. M. Bright avait toujours aperçu et souvent signalé les dangers qui menacent presque incessamment cet empire soutenu par une poignée d'hommes. Cinq ans avant l'insurrection, il suppliait qu'on écartât de la discussion l'esprit de parti. « Ce n'est pas, disait-il, une question de Manchester contre Essex, de ville contre comté, d'église établie contre sectes dissidentes; c'est une question où nous sommes tous intéressés et où nos enfans peut-être le seront plus que nous. Si les finances sont mal administrées, c'est nous qui porterons le fardeau; si les peuples de l'Inde sont poussés par notre faute à l'insurrection, il nous faudra reconquérir ce pays ou en être ignominieusement chassés. Dieu me garde de discuter dans un esprit de parti un état de choses qui peut introduire quelque page sanglante dans l'histoire de nos relations avec cet empire! » Il voulait dès lors qu'on changeât de système. Il montrait d'un côté un peuple dont les institutions héréditaires sont anéanties, les gouvernemens renversés, toutes les habitudes détruites, — de l'autre une invasion d'étrangers qui l'épuisent et ne lui donnent rien; partout la misère, des taxes accablantes et pas de travaux publics, pas de routes, pas de ponts, pas d'écoles, pas de justice, rien de ce qui fait l'orgueil et la force de la civilisation occidentale. Cependant, si quelque chose peut excuser une domination d'une légitimité si douteuse et souillée par tant d'excès, ce ne peut être que les bienfaits qui en diminuent le poids. Si quelque gouvernement a le droit ou plutôt le devoir de se conduire en providence, c'est celui d'un peuple qui vient, sans autre titre que la supériorité qu'il s'arroge, imposer son joug à un autre. Et quel terrain pour implanter les principes de la civilisation, pour fonder de bonnes institutions, pour répandre les germes fécondés avec tant d'efforts et de génie

dans les sociétés d'Europe, que cette vieille terre si riche encore, que ces contrées couvertes d'une population docile qu'on calomnie en vain, et qui n'est dépourvue d'aucune des qualités de l'intelligence et de la volonté!

Non-seulement le gouvernement n'a jusqu'à présent rien fait pour ces peuples, mais, tout en les ruinant, il n'est pas même parvenu à couvrir ses frais, tant ses principes étaient faux et son organisation vicieuse. Son premier tort est d'être un gouvernement d'égoïsme et de privilége, d'exister pour ceux qui le composent et non pour ceux qu'il régit, de méconnaître ainsi la condition suprême d'un gouvernement civilisateur. Le second est d'être exempt de toute responsabilité ou de n'en avoir qu'une illusoire et insaisissable. Or rien ne remplace le sentiment de la responsabilité, ni les bonnes intentions, ni même le génie; dans la responsabilité réside la seule sauvegarde contre les folies d'une activité sans frein et contre l'incurie; savoir qu'on vit sans cesse sous l'œil des autres et qu'on aura des comptes à rendre est ce qu'il y a de plus propre à inspirer la pensée du bien et le courage de le faire, comme à réprimer les tentations dangereuses. En outre cet empire si vaste est sans proportion avec les facultés humaines; ce pouvoir prodigieux est trop grand pour l'intelligence, pour la volonté, pour l'attention d'un seul homme; quelle tête serait assez forte pour régir avec sagesse ces populations innombrables qui parlent vingt idiomes différens, et même pour comprendre leurs besoins? Et quel gouverneur ou quel conseil ne se sentirait accablé d'a ance en abordant une pareille tâche? Il faut diviser cet empire, et M. Bright proposait de le répartir en provinces indépendantes les unes des autres et relevant du gouvernement de la métropole, d'établir, par exemple, cinq présidences avec leur armée, leurs finances, leur justice, leur administration propre, de manière à exciter le zèle de chaque gouverneur en lui donnant une tâche proportionnée à ses forces, à lui imposer une responsabilité réelle, à faire naître entre ces provinces une salutaire émulation. Enfin il faut combler l'abîme qui sépare le gouvernement des gouvernés en ouvrant à ceux-ci l'accès des fonctions publiques. Il est juste qu'ils participent au gouvernement qu'ils paient, et c'est le moyen à la fois de les initier aux principes de la politique occidentale et de se concilier leur affection ou du moins leur confiance, d'amener entre les conquérans et les sujets une entente nécessaire au bien de tout le monde. Pour réaliser ces principes, il faut avant tout que l'Inde soit considérée comme autre chose qu'une mine de richesses pour l'aristocratie et un moyen de caser ses favoris.

Ces réformes ne sont pas un nouveau système. M. Bright, en les proposant, ne se flattait pas d'inventer; elles sont l'application des

idées sur lesquelles reposent les sociétés civilisées, telles que le sentiment du droit et l'expérience les ont peu à peu constituées. Il s'agit de transporter ces idées dans le gouvernement de l'Inde, et c'est à quoi M. Bright s'est appliqué non-seulement avec une suite admirable, mais avec un sentiment pratique, une connaissance du détail et des difficultés, une prévoyance des périls, qui font de ces discours une école de bon sens et des chefs-d'œuvre de discussion. Les événemens ne lui ont donné que trop raison; mais il n'a pas usé de récriminations, et cet orateur, dont l'indignation est si redoutable, n'est pas sorti des bornes de la modération. En s'abstenant de déclamer, il ne put toutefois s'empêcher de rappeler au gouvernement anglais la responsabilité qui pèse sur lui. « Dans ces vastes régions, il y a des millions d'hommes désarmés et sans ressources, privés de leurs anciens chefs, qui lèvent avec un faible reste d'espérance les yeux vers la puissance irrésistible et partout présente qui les a subjugués. Je vous adjure en faveur de ce peuple,... et si vos cœurs sont de fer contre ces infortunés, si rien ne peut exciter en vous un sentiment de sympathie pour leurs misères, ayez pitié du moins de vos compatriotes; soyez sûrs que peu d'années passeront avant que l'état de choses qui existe dans l'Inde devienne sérieux pour vous. Je souhaite que vous ne fassiez pas voir au monde que, si vos pères ont su conquérir ce pays, vous êtes, vous, incapables de le gouverner. » Malgré cela, les réformes ont été lentes à s'accomplir; les choses en sont à peu près où elles étaient lorsqu'il prononçait ces paroles. L'obscurité qui en 1833 couvrait aux yeux inquiets de Macaulay l'avenir de la domination anglaise n'a fait que s'épaissir. Le gouvernement, toujours le même dans son esprit, prépare-t-il à l'Inde et à l'Angleterre de nouve les épreuves? Il faudrait bien, si de mauvais jours revenaient, se résigner enfin à la justice, et il sera pour y arriver difficile de s'écarter beaucoup de la voie que M. Bright a indiquée.

On est souvent exposé à confondre le bien dire avec l'éloquence, l'homme simplement disert avec le véritable orateur politique; mais il y a des momens où cette confusion n'est pas possible. Lorsque des périls prochains et graves jettent le trouble dans les esprits, il ne s'agit plus pour l'orateur de faire montre de son talent ou de sa force, ni de vaincre ses adversaires. Celui qui dans le trouble général conserve le plus de sang-froid, de résolution, de ressources, qui dit nettement ce qu'il faut faire et le dit de manière à calmer les craintes et à retenir les impatiences, qui excite et qui rassure en même temps, est le seul éloquent. M. Bright, qui avait déployé ces qualités dans la question de l'Inde, les a montrées à un degré supérieur encore en 1868 dans celle d'Irlande. On peut dire sans exa-

génération que c'est lui qui a conduit la bataille. Aussi personne ne s'est-il étonné qu'après la victoire M. Gladstone ait voulu se fortifier en le faisant entrer au ministère; il avait trouvé en lui plus qu'un allié, un instigateur, et pourquoi ne pas l'avouer avec tout le monde? presque un guide.

Cette fois, comme toujours, M. Bright a prouvé qu'il est un grand maître dans l'art de manier les esprits; on ne trouvera pas néanmoins dans les discours qu'il a prononcés un seul de ces morceaux saillans qui sont l'ornement des anthologies. Il est positif et précis, voilà tout; nul étalage de brillant et nul effort, pas de couleurs ambitieuses, rien qui soit de nature à sophistiquer la pensée; il est toujours clair parce qu'il est franc, et toujours ému parce qu'il se sent dans le droit. On se rappelle dans quelles circonstances et sous l'empire de quelles nécessités la question se posait; tout retard aggravait la crise; un orateur passionné pouvait abuser facilement de l'inquiétude générale pour surprendre les esprits. M. Bright ne voulait que les convaincre. Il abordait la discussion avec cette grande force d'une certitude depuis longtemps acquise; il y apportait des idées mûries par une conviction de vingt-cinq ans. Soutenant les résolutions de M. Gladstone en 1868, il pouvait rappeler textuellement les paroles prononcées par lui en 1845 à propos de la dotation du collége de Maynooth, et dire : « Voilà ce que je pense! » et ce que la majorité avait alors accueilli par des risées, il fallait bien qu'elle l'écoutât cette fois non-seulement avec déférence, mais avec avidité. Le danger la forçait à l'attention; elle se sentait dominée par l'autorité de cette parole loyale, et elle était obligée de reconnaître qu'il n'y avait pour elle rien de mieux à faire que de se confier à la direction d'un homme qui avait prévu de si loin.

Cette petite humiliation n'a-t-elle rien coûté aux amours-propres? Certes les remèdes proposés par M. Bright non comme les meilleurs, mais comme les seuls, n'étaient pas sans amertume. Il demandait des réformes qui touchaient aux parties les plus sensibles de l'Angleterre, les priviléges de l'église établie et la constitution aristocratique de la propriété; on ne pouvait nier qu'il fût dans le vrai en indiquant les causes du mal, mais le moyen que de tels remèdes n'excitassent pas de vives répugnances? Il y avait si longtemps qu'on se complaisait dans une illusion volontaire sur l'état des choses en Irlande, on était si accoutumé à ses plaintes, on s'était fait un si ingénieux système pour se dispenser de les écouter et de faire quelque chose! On accusait le caractère du peuple irlandais, on accusait les agitateurs, on accusait le catholicisme, et là-dessus on édifiait tout un système de justification pour l'Angleterre; puis, lorsque ces reproches étaient réduits à néant ou ces atténuations

démontrées insuffisantes, on recourait à un argument suprême, le plus insolent de tous : on niait les griefs. L'Irlande n'avait-elle pas les mêmes lois que l'Angleterre et l'Écosse? Et si ces lois n'empêchaient pas ici la prospérité de s'accroître, comment auraient-elles produit là tant de misères? Mais les crimes qui jetaient l'épouvante parmi les propriétaires, les agitations incessantes, les tentatives désespérées comme celles des fenians, ne permettaient plus l'illusion; il fallait bien reconnaître que tant de soupirs qu'on voyait, comme dans la description du Dante, « crever à la surface du lac désolé, trahissaient les souffrances des damnés qui étaient au fond. »

Ed anche vo' che per certo credi
Che sotto l'acqua ha gente che sospira
E fanno pullular quest' acqua al summo.

En 1868, le moment d'accuser était passé; il fallait se défendre, et M. Bright ne marchandait pas plus alors qu'il ne l'avait fait en 1847 au gouvernement les pouvoirs nécessaires pour maintenir l'ordre; mais il n'avait jamais admis que la compression fût un moyen naturel de gouverner, ou du moins il trouvait vulgaire et méprisable ce procédé qui permet « au pouvoir civil de ronfler à l'aise quand le soldat travaille pour lui. » Il soutenait qu'en réprimant il faut au moins imiter cet empereur chinois qui, après avoir écrasé une insurrection, s'humiliait devant son peuple, et lui demandait pardon des fautes par lesquelles il l'avait poussé à la révolte. Il fallait maintenant sonder les plaies et s'appliquer à les guérir. Combien d'imputations n'a-t-il pas encourues! Que de fois ne s'est-il pas entendu dénoncer comme un ennemi de la religion et de la propriété! Il n'a pas fléchi; il a continué de signaler le mal et d'indiquer le remède en toute occasion, à la chambre, dans les banquets, dans les *meetings;* il a triomphé enfin du préjugé public et des répugnances les plus invétérées.

La suppression de l'église établie d'Irlande était un acte de justice, il était aisé de le démontrer; mais cela ne suffisait pas, car il y a des injustices si intimement unies au réseau vivant de l'organisme politique, qu'à vouloir les supprimer il semble qu'on va mettre l'existence du corps social en péril. Telle n'était pas l'église d'Irlande, et pour le faire sentir M. Bright montrait par des raisons évidentes qu'elle avait manqué entièrement le but de son institution : bien loin d'entamer le catholicisme, elle l'avait exalté jusqu'au fanatisme; au lieu de faciliter ou de resserrer l'union des deux peuples, elle avait fait de la séparation un abîme. Alors s'élevait une objection : la suppression de l'église d'Irlande serait un exemple grandement à redouter pour l'Angleterre; une voie périlleuse était ouverte par là,

qui pourrait conduire à ébranler l'église anglicane, c'est-à-dire un des fondemens de l'état. L'objection était grave, et de plus elle portait en plein contre un homme dont les principes connus sont contraires non-seulement à l'existence d'une église nationale, mais à toute intervention de la loi dans les choses religieuses. M. Bright avait trop de loyauté pour désavouer ses principes, même en vue du succès le plus ardemment souhaité, et trop de droiture pour éluder l'objection. Il ne nia pas la gravité du précédent, mais il établit que, si jamais l'église anglicane était mise en péril, ce ne serait pas aux attaques du dehors qu'elle succomberait, ce serait aux dissidences nées dans son propre sein. Et si cela devait arriver, qui peut dire si la société anglaise aurait à le déplorer? Puis il énumérait les nombreuses *révolutions* longtemps repoussées, redoutées, ajournées, qui se sont accomplies depuis vingt-cinq ans et n'ont fait que consolider l'édifice. « On vous disait hier que vous voyez toujours des lions sur la route; le nom de lions est trop beau, ce que vous voyez, ce sont des lutins. Quand vous les avez vus, touchés, comme il vous est arrivé tant de fois depuis que je parle devant vous, vous les avez reconnus pour des lutins, vous avez découvert en eux des êtres inoffensifs. Après nous avoir pris pour des ennemis et avoir cru que nous en voulions à la constitution, vous avez reconnu que nous vous avions fait du bien et que la constitution était plus forte qu'auparavant. »

Jamais sujet plus délicat n'avait été traité par un orateur plus suspect. M. Bright le savait bien. Aussi quelle prudence, quels ménagemens, quel art pour gagner la confiance! Il mit dans ses paroles un mélange de prière, d'enjouement, de bonhomie, de séduction, de raisonnement, qui a fini par l'emporter sur le préjugé; mais au prix de quels efforts! Ce n'était là cependant que la moitié des réformes nécessaires, et certainement la moins difficile à réaliser. L'autre question est celle de la terre. On pouvait la croire encore assez lointaine en 1868. Elle s'est posée plus vite qu'on ne le pensait. M. Bright a sur ce point des idées qui probablement ne changeront pas beaucoup, elles tiennent trop étroitement à tous ses principes; mais à la réserve qu'il a montrée dans quelques occasions récentes où il a été appelé à s'expliquer à ce sujet, on voit qu'il mesure toute l'étendue des difficultés et qu'il n'entend pas engager ses collègues. L'église établie d'Irlande, c'était l'invasion morale; la propriété aristocratique, c'est l'invasion matérielle toujours subsistante, et l'ordre ne renaîtra pas sans qu'elle subisse de sérieuses modifications. En Irlande comme en Angleterre, M. Bright est persuadé que le salut consiste dans la création d'une classe moyenne admise à la possession du sol, intéressée au travail, à la

paix, et qui envisage l'avenir avec sécurité. Il faut que la terre devienne la caisse d'épargne du paysan; nul autre moyen de réconcilier le peuple irlandais avec l'ordre, et de rappeler en Irlande le capital, dont les canaux, depuis longtemps à sec, doivent être remplis pour alimenter le travail, pour féconder la terre, vouée dans ce malheureux pays à un perpétuel sabbat. Seulement, tant que la propriété sera immobilisée par le système des substitutions, le sol aggloméré dans un petit nombre de mains par la loi de primogéniture, tant que, pour garder dans sa dépendance le fermier électeur et rester maître des suffrages, le propriétaire lui refusera la garantie d'un bail et se réservera le moyen de l'évincer au gré de son caprice, tant que la vente de la terre sera entourée de difficultés par la confusion, l'obscurité et l'incertitude des titres de propriété, on ne fera pas naître en Irlande cette union, et, comme dit M. Michelet, cet amour de l'homme et de la terre qui est la condition de la paix. C'est à la fois sur la culture, sur la tenure, sur la transmission et sur la répartition de la terre que doivent porter les réformes. Elles sont, comme on voit, immenses; on peut y procéder avec lenteur, on le doit peut-être; mais, jusqu'à ce qu'elles soient réalisées, le mal dont l'Irlande est atteinte, et dont l'Angleterre ne peut se croire innocente, défiera tous les palliatifs, et l'Irlande restera ce qu'on l'a vue jusqu'à cette heure, oisive, malheureuse et criminelle.

Ces réformes ont la portée d'une révolution sociale. Elles sont prescrites par l'intérêt, avouées par la justice, elles peuvent s'accomplir d'une manière légale, pacifique et progressive, comme l'exige le génie anglais; mais, il n'y a pas à s'y méprendre, elles sont une révolution. L'aristocratie propriétaire se décidera-t-elle à la subir? On se rappelle ce que les honnêtes gens qui voulaient à tout prix sauver l'église établie d'Irlande ont imaginé de recettes ingénieuses pour remplacer la suppression. Des procédés de même valeur sont inventés tous les jours pour résoudre la question territoriale. M. Bright répond à ces inventeurs en racontant l'histoire d'un charlatan, — ce n'était pas un ministre, — qui fit fortune dans les foires au temps d'Addison en vendant des pilules contre les tremblemens de terre. D'autres ont proposé des remèdes efficaces, mais violens, et M. Mill en a suggéré un qui, de sa part, a étonné à plus d'un titre. Il ne s'agirait de rien moins que d'une vaste expropriation, avec indemnité bien entendu, pour cause d'utilité publique. M. Mill donne lui-même ce procédé pour héroïque, mais il croit qu'il y a des temps où les principes de l'économie politique peuvent souffrir une violation passagère. M. Bright repousse un tel plan, mais il a le sien. S'il est opposé en principe à toute intervention de l'état et s'il croit

que la liberté est le plus savant des médecins, il sait aussi que la liberté, comme la terre, a besoin de temps, et la situation présente n'admet point de retard. Il voudrait donc qu'une commission parlementaire fût chargée de traiter de gré à gré avec les propriétaires à des conditions capables de les tenter, et qu'elle revendît les propriétés acquises de cette manière par lots payables en annuités. Cette idée du moins repose sur la liberté des contrats, sur le respect de tous les droits, et M. Bright l'expose avec un détail qui prouve la maturité de sa pensée et sa sincérité.

Quels changemens les circonstances et la discussion y apporteront-elles? M. Bright n'est pas un esprit qui abonde dans son propre sens, quoiqu'il ne soit pas exempt d'impatience. Pendant qu'on discutait à la chambre des lords le bill relatif à l'église établie, il ne put s'empêcher d'exprimer, dans une lettre rendue publique, son sentiment sur la conduite de cette chambre, sur son imprévoyance et son peu de sagesse. La lettre fit du bruit; c'était la seconde fois depuis son entrée au ministère que M. Bright sortait de la correction officielle. L'inopportunité d'une résistance absolue peut lui arracher un mouvement de cette nature; mais il n'est pas entêté dans ses idées. D'ailleurs la résistance sera-t-elle aussi vive qu'on le croit? Ne verra-t-on pas l'aristocratie, devenue plus facile, laisser porter une seconde fois la main sur l'arche sainte, se prêter en Irlande au mariage du paysan et de la terre, qu'elle a regardé jusqu'à présent comme une mésalliance? Il faudra bien qu'elle cède; on ne peut disconvenir cependant que cette réforme intéresse directement l'aristocratie anglaise : *sua res agitur*. Serait-il dans l'ordre du destin que l'Irlande se vengeât des souffrances que lui a infligées le privilége aristocratique en y introduisant un germe de destruction et en préparant la ruine de ce privilége jusqu'en Angleterre?

III.

Il n'est jamais sans danger pour un orateur populaire d'avoir à combattre un grand entraînement national. Ce danger, M. Bright l'a plusieurs fois affronté. Il s'est élevé contre les paniques produites à diverses reprises chez nos voisins par les projets qu'on prêtait au gouvernement français, et rien, comme on sait, n'est plus désagréable au peuple que d'entendre traiter ses terreurs de visions absurdes. Il s'est élevé avec obstination contre la guerre de Crimée, au risque d'encourir quelque chose de l'impopularité qui s'attachait à la Russie. Enfin il est resté le champion de l'Union américaine et des états du nord, lorsque tant de gens se flattaient d'en avoir fini avec ce fantôme incommode.

M. Bright a un autre malheur, c'est d'appartenir à une secte dont les principes religieux semblaient en l'une au moins de ces circonstances dominer sa conduite politique, puisqu'ils impliquent la condamnation absolue de la guerre. On est souvent parti de là pour récuser son opinion, et l'historien de la guerre de Crimée, M. Kinglake, explique ainsi pourquoi l'opposition de M. Bright à cette guerre n'exerça jamais aucune influence dans le parlement. Ce qu'il y a de curieux, c'est que plus tard, en le trouvant parmi les défenseurs de l'Union américaine, on ne manqua pas de le mettre en contradiction avec lui-même, et de s'armer, pour le combattre, de ses opinions religieuses sur la guerre. La logique de l'esprit de parti a des artifices qu'il n'est pas facile d'éluder.

En réalité, M. Bright n'invoque jamais que des argumens politiques. A vrai dire, le droit des gens, tel que l'ont fait les Vattel et les Grotius, n'a pas pour lui beaucoup d'autorité, et il n'hésite pas à déclarer qu'il le trouve assez souvent odieux. Peu lui importe qu'une guerre soit ou ne soit pas justifiable par les principes que ces théoriciens ont posés dans leurs ouvrages, il la juge sur les règles d'une moralité plus haute dont il voudrait que la politique s'inspirât; mais il ne s'en tient pas là, il interroge l'expérience, il examine l'histoire en la dégageant des illusions et des sophismes qui l'ont presque toujours falsifiée. Pendant un siècle et demi, l'Angleterre a fait métier d'intervenir partout, ici pour protéger l'intérêt protestant, là pour défendre les libertés de l'Europe, ailleurs pour maintenir entre les puissances un équilibre nécessaire; — depuis Louis XIV jusqu'à Napoléon et à Nicolas, elle a combattu toute ambition qui lui paraissait menaçante. Eh bien! soutenir que ces prétextes ont été souvent mensongers, et qu'en tout cas aucun de ces buts n'a été atteint, que ces interventions n'ont eu pour effet que d'ajouter à l'ascendant des grandes familles intronisées en 1688, d'augmenter les taxes, d'imposer au pays le fardeau d'une dette formidable, et surtout d'empêcher à l'intérieur le développement de la justice et de la liberté, de sorte que ces guerres, même les plus heureuses, ont été un fléau; condamner cette politique par l'énumération des échecs qu'elle a valus au pays, des alliances funestes qu'elle a nécessitées, des traités inutiles ou onéreux auxquels elle a toujours abouti, montrer enfin que ces interventions, colorées de fallacieux prétextes, se sont faites aussi souvent au profit du despotisme qu'à celui de la liberté, c'est à coup sûr déranger l'histoire telle qu'en général on la présente; mais c'est certainement user d'argumens politiques, et lorsque M. Bright conclut à la nécessité de rompre avec cette tradition et de renoncer désormais à toute intervention, on peut lui reprocher d'être trop absolu et d'aller trop vite, mais non pas de parler en sectaire, ni même d'innover, car

cette politique est celle qu'ont professée les Robert Walpole, les James Fox, les Grey et les Robert Peel.

Elle est aussi celle que préconisent les partisans du régime industriel, pour qui la terre est avant tout un grand et pacifique atelier, et M. Bright fait valoir éloquemment leurs raisons en faveur de la paix. Supputant un jour devant un auditoire populaire ce que la guerre a coûté depuis un siècle à l'Angleterre, il l'estimait à la somme de 2 milliards sterling. « Et quand je pense, s'écriait-il, à cette somme de 2 milliards, aussi incompréhensible à mon esprit que les distances astronomiques que la science nous a rendues familières, une étrange vision passe devant mes yeux. Je vois le paysan bêcher et labourer, semer et récolter, suer sous le soleil de l'été, vieillir avant l'âge au souffle du vent d'hiver. Je vois l'ouvrier anglais, avec sa mâle contenance et son incomparable habileté, travailler sur son banc ou à sa forge. Je vois une ouvrière de nos manufactures du nord, une femme, une jeune fille peut-être, douce et bonne comme le sont vos sœurs et vos filles, je la vois suivant du regard le va-et-vient incessant de la navette, ou penchée sur la broche dont les révolutions rapides échappent à ses yeux; puis je pense à une partie de votre population qui, plongée dans les mines, y oublie le soleil, et je vois l'homme qui, du fond des entrailles de la terre, élève à sa surface les matériaux de la richesse et de la grandeur de son pays. Et quand je vois tout cela, j'ai devant les yeux une masse de produits que je n'imagine pas mieux que les 2 milliards dont je parlais; mais j'aperçois dans sa plénitude l'odieuse erreur de vos gouvernemens, dont la politique funeste dévore parfois la moitié, jamais moins du tiers des produits de cette industrie que Dieu destinait à répandre l'aisance à chaque foyer, et prodigue ces fruits de bénédiction sur tous les points de la surface du globe sans procurer le moindre bien au peuple d'Angleterre. » Voilà certes une manière admirable de passionner l'arithmétique. Qu'est-ce à dire cependant, et la cause de la paix est-elle à jamais gagnée? Quand on considère l'enchevêtrement des intérêts sur cette terre et les difficultés insolubles auxquelles il conduit, on a beau refaire en imagination le roman de l'histoire, on comprend la fatalité de la guerre, et en pesant les résultats qu'elle a fait payer si cher, on se demande néanmoins si elle a toujours été un obstacle et si elle n'a pas concouru quelquefois à la création de l'ordre dans l'humanité.

Il n'en est pas moins certain que ces idées pacifiques ont gagné du terrain en Angleterre, qu'on y est moins disposé qu'autrefois aux interventions hasardeuses; mais, lorsque la guerre éclata en 1854, il existait une opinion établie et représentée par des hommes d'état populaires, des principes qu'on regardait comme supérieurs à

l'examen et que fortifiait à ce moment une antipathie violente contre la Russie. Lorsqu'il osa s'élever contre cette puissance d'opinion, M. Bright n'espérait pas en triompher. Le torrent était trop fort pour qu'il se flattât de le détourner; mais il pouvait signaler le péril, et il n'hésita pas. La guerre était déjà déclarée quand il intervint, l'esprit en proie à de sombres prévisions et le cœur navré. On admire chez Démosthène tel récit d'ambassade où chaque mot est une passion ou un argument; M. Bright est presque aussi beau lorsqu'il expose, avec sa lucidité habituelle, la suite des négociations depuis l'origine, lorsqu'il montre que la guerre pouvait être évitée, et que, de la part du gouvernement anglais, chaque démarche indique la faiblesse, la sottise ou la duplicité. Quant au but poursuivi, il s'efforçait d'établir qu'on s'attachait à prévenir un danger chimérique, à refouler un fantôme de puissance qui ne pouvait rien contre l'Europe, qu'on entreprenait vainement de soutenir un empire condamné, oppressif, avili, ennemi dans tous les temps et à jamais incapable de toute civilisation, qu'on s'efforçait de le soutenir contre un gouvernement non moins despotique, il est vrai, mais non pas inaccessible aux principes du progrès véritable. Son raisonnement était moins contestable encore lorsque, se plaçant sur un terrain différent, il établissait qu'on prétendait maintenir une chose qui n'existe pas, qui n'exista jamais, une combinaison illusoire, aussi impossible que le mouvement perpétuel, à savoir l'équilibre des états, car l'équilibre ne dépend ni du nombre des habitans, ni de l'étendue des territoires, ni même des forces maritimes et militaires, mais de mille causes intérieures sur lesquelles on ne peut rien. En somme, on allait encore une fois prodiguer la richesse et la vie humaine, imposer au pays d'immenses sacrifices pour un client digne de mépris, pour un intérêt que personne ne définissait avec précision, en vue d'un but qu'il était impossible d'atteindre.

Il y a des temps de prévention universelle où la Vérité même ne trouverait pas audience, et d'ailleurs on ne manquait pas de réponses plausibles aux objurgations de M. Bright. Il le sentait, et pourtant sa voix s'éleva, solennelle et menaçante, en toute occasion, pour hâter la fin d'une lutte meurtrière. On se souviendra longtemps de cette soirée où, peu de temps après Balaklava et Inkerman, décrivant le deuil qui avait pénétré dans tant de maisons, comptant les vides que la mort avait faits jusque dans les chambres et attachant un regret funèbre au nom de chacun de ses collègues tombés sur le champ de bataille, il obtint un succès bien rare dans les assemblées parlementaires en arrachant des sanglots à tous les cœurs; puis tout à coup il opposa aux calamités que l'imprudence du ministère avait attirées sur la nation la légèreté dont

semblaient faire parade quelques-uns de ses membres, il flétrit leur sécurité insolente. « Personne, dit-il, ne suppose que le gouvernement ait voulu étendre sur le pays ce linceul de douleur; mais on a le droit d'attendre qu'en un sujet dont les conséquences peuvent être horribles pour la nation et pour chaque individu tous les ministres montrent la gravité convenable. » Ce jour-là, lord Palmerston dut baisser la tête; son génie humilié fut réduit à se taire devant une moralité qu'il ne connaissait pas.

C'est le même jour que M. Bright prononça ce mot : « je ne suis pas un homme d'état, » aveu qu'on s'est empressé de lui rappeler lorsqu'il est entré au ministère, et que beaucoup de personnes seraient tentées peut-être, sur ce que j'ai dit, d'entendre à la lettre. Si la principale partie de l'homme d'état consiste à prendre ses semblables tels qu'ils sont à l'heure présente, à gouverner avec leurs erreurs en y cédant, et à obtenir coûte que coûte un résultat immédiat, l'homme qui rompt en visière à leurs préjugés et qui sait attendre, en s'attachant à préparer de loin une révolution d'opinion, n'a pas droit à ce titre. Si l'homme d'état est celui qui renonce à l'ambition de résoudre les questions, qui se contente de gagner du temps, qui vit au jour le jour, léguant à l'avenir le soin d'en finir ou de lutter encore avec les difficultés qu'il élude, M. Bright, qui aurait voulu, lui, une solution héroïque de la question d'Orient, n'est pas un homme d'état; mais si le génie politique consiste surtout à proportionner l'effort au résultat possible, à calculer les chances et à prévoir, on ne peut le refuser à M. Bright. La Turquie n'a pas été régénérée, fortifiée, affranchie; la protection dont elle ne peut se passer s'est appesantie sur elle. La puissance russe n'est pas détruite, et si elle se gouverne avec plus de mesure, elle n'a pas cessé pour cela d'être menaçante en Orient. La question est toujours agitée et nous agite toujours. M. Bright ne s'est donc pas complétement trompé; on commence du moins à s'en douter dans son pays.

Sa position isolée avait fait de lui une sorte de paria politique. La députation envoyée par les quakers à l'empereur Nicolas pour solliciter la fin de la guerre au nom du Dieu de paix l'exposa, quoiqu'il fût étranger à cette démarche, aux railleries de ses adversaires. Il essuya sans s'émouvoir les plus folles imputations. Aux élections de 1857, il fut frappé d'ostracisme avec MM. Milner Gibson, Cobden et plusieurs autres; mais il fut élu la même année à Birmingham. Cette *leçon* ne l'avait pas changé, et lorsque la guerre de la sécession éclata, on ne le trouva pas moins intrépide dans sa résistance à l'erreur publique.

La rupture des États-Unis d'Amérique causa tout d'abord en Angleterre une satisfaction sans mélange. A voir une telle audace de

la part du sud et tant de désarroi dans le nord, on s'imagina que la séparation s'effectuerait à peu près pacifiquement. On ne croyait pas à la guerre, et l'on jouissait d'un événement où l'on trouvait deux avantages également précieux : convaincre la grande république d'être faible et incapable de se défendre, continuer à recevoir en abondance, et désormais sans perturbation possible, le coton, aliment des manufactures. L'illusion fut courte. Lorsqu'on vit le nord commencer la guerre, confiant dans sa force et dans son droit, on s'irrita. Des gens qui n'auraient pas eu assez de railleries contre lui, s'il avait cédé sans combat, feignirent l'indignation, et lorsque M. Bright embrassa résolûment la cause abandonnée de l'Union, les mêmes personnes crièrent au scandale.

Je ne puis m'empêcher ici d'être frappé, chez M. Bright, d'un bonheur qui a manqué à bien des politiques, même parmi les plus illustres : jusqu'à présent, il ne s'est trompé dans aucune grande question. La liberté du commerce, l'extension du droit du suffrage dans le peuple, la suppression de l'église d'Irlande, la destruction de l'esclavage, le maintien de l'Union américaine, sur tous ces points les faits sont venus successivement justifier ses prévisions et donner raison à sa conduite. Il a rencontré le vrai sans avoir prétendu au don de prophétie, ce qui est pourtant un ridicule assez commun chez les hommes d'état. Combien en avons-nous vus, combien en connaissons-nous encore de ces prophètes, et de combien d'espèces! Il y a ceux qui croient à ce qu'ils annoncent et ceux qui n'y croient pas, ceux qui enveloppent leurs oracles d'une obscurité savante de manière à avoir sûrement raison, quoi qu'il arrive, et ceux qui précisent hardiment et qui se trompent toujours sans être jamais déconcertés. Il y a encore les pessimistes, et c'est la classe la plus commune, qui ne prédisent que catastrophes, les optimistes, qui promettent le salut jusqu'au milieu de la ruine, et ce sont les plus amusans. Combien, depuis Napoléon Ier et Chateaubriand, avons-nous entendu de ces prédictions tombées d'une bouche illustre et qui ne se sont pas vérifiées! Il n'y a pas vingt-cinq ans qu'un homme d'état s'écriait : « Le suffrage universel n'aura jamais son jour, » et moins de trente ans se sont écoulés depuis qu'un autre, s'opposant à l'établissement des chemins de fer, les déclarait « bons pour les marchandises, mais mauvais pour les voyageurs. » Le hasard, la présomption, l'ignorance, expliquent ces témérités de langage. Tout homme d'état devrait, pour apprendre la tolérance et la modestie, s'imprimer dans l'esprit ces sages paroles de M. Bright en 1862 : « je sais que tout ce qui n'est pas absolument impossible peut arriver, que par conséquent les choses peuvent prendre un cours différent de celui qui me paraît vraisemblable; je dis seulement qu'à voir les faits que nous connaissons et

à les juger avec la faible intelligence départie aux mortels, vous ne devez plus attendre qu'une récolte de coton considérable ou même suffisante pour vos manufactures vous vienne jamais du travail esclave. »

Tout en s'exprimant avec réserve, M. Bright n'a jamais hésité sur les questions capitales. A quoi peut-il être redevable de la chance rare de ne s'être jamais trompé? Il la doit sans doute à l'habitude d'écouter avant tout le bon sens, « ce maître de la vie humaine, » qui seul enseigne l'art de conjecturer; mais il la doit encore à une inspiration non moins sûre, celle du sentiment moral. Il croit au triomphe pénible, mais certain, du bon droit, à l'existence dans l'homme d'un instinct que la civilisation développe, et qui, lui faisant traverser l'erreur, l'achemine sûrement vers la justice. Il n'est pas de ceux qui font consister la pénétration politique uniquement à se défier des hommes. Cette foi dans un gouvernement moral des choses humaines est ce qui l'a soutenu, presque seul, contre tout le monde, ou du moins contre ceux de sa classe, dans sa campagne en faveur de l'Union américaine. Ce sujet, il est vrai, lui tenait au cœur; il s'agissait d'un pays qu'il aime, qu'il admire, qu'il offrirait volontiers comme un idéal aux sociétés nouvelles; mais aussi il avait contre lui bien des préjugés, des sophismes, des rancunes, des intérêts : il avait contre lui le ministère et le public, les journaux et les chambres. Jamais question plus simple n'avait été plus perfidement embrouillée, et jamais plus d'ombre répandue à dessein sur la vérité. Quelques-uns trompaient sciemment, le plus grand nombre se laissait sottement tromper. On en était venu à ne voir dans la sécession qu'une affaire de rivalité entre états, presque une lutte de préséance, puis une simple question de tarifs : le sud était, disait-on, ruiné par le nord. Rien de plus admirable que l'art avec lequel M. Bright dissipe ces sophismes, fait éclater les vraies causes de la lutte, qu'on s'attachait à cacher justement parce qu'elles sautaient aux yeux. Et quant aux dispositions d'où procèdent ces erreurs et ces sophismes, il ne s'y trompe pas, il les dénonce crûment; c'est, sous mille formes, l'intérêt, et non pas celui du pays, mais celui d'une classe qui méconnaît cyniquement la morale et l'humanité.

Certes, au moment où la disette du coton réduisait dans le Lancashire un demi-million d'hommes à la faim, il était dur de déclarer que le maintien de l'Union, même au prix d'une longue guerre, était dans l'intérêt de l'Angleterre. Ses adversaires avaient alors beau jeu contre M. Bright. Eh bien! jamais il n'a été plus triomphant. Il pouvait se faire honneur de sa prévoyance lorsqu'il rappelait qu'il avait, quinze années auparavant, signalé le premier à l'industrie anglaise le danger qu'il y avait pour elle à se reposer sur le tra-

vail esclave, et sommé le gouvernement de prendre les mesures nécessaires pour développer dans l'Inde la culture du coton. Il ne s'arrête pas à cette juste récrimination; ne songeant qu'à l'avenir, il prouve que la substitution du travail libre au travail esclave en Amérique est le seul moyen de prévenir à jamais la disette, et il n'est pas moins décisif lorsqu'il démontre que l'intérêt politique de l'Angleterre au maintien de la république américaine est d'accord avec son intérêt industriel et avec l'intérêt moral.

Trop de gens étaient impatiens de voir crever « cette bulle de république » pour qu'on prêtât l'oreille à de pareilles idées. « Il faut que la séparation s'opère, autrement dans cinquante ans l'Amérique ferait la loi à toute l'Europe, » tel était le sentiment dont presque tous les journaux et tous les orateurs se faisaient les interprètes. M. Bright s'appuya sur une autre partie de l'opinion qu'il trouvait mieux disposée. La plupart de ses discours sur cette question ont été prononcés dans des *meetings* populaires, à Rochdale, à Birmingham, à Londres, et il ne faut pas croire qu'ils soient pour cela moins travaillés, moins modérés ni moins élevés. Il prend la question sous toutes ses faces, mais il s'applique surtout à dégager des mensonges dont on est parvenu à la couvrir la vérité vraie; puis, les préventions une fois dissipées, il s'efforce de faire aimer cette grande république, « la patrie intellectuelle de ceux qui souffrent, » et il ne craint pas de manquer aux devoirs du patriotisme en opposant les grandeurs et les libertés de l'Amérique aux préjugés et aux priviléges dont la libre Angleterre traîne la chaîne à son pied. Après avoir demandé qu'au moins on ne se montre pas hostile, il ose davantage : en présence d'un si grand intérêt pour la civilisation, il interdit au cœur et à la raison de rester neutres.

Je crains bien que, si M. Bright n'était pas aujourd'hui ministre, de sages esprits, un peu trop amoureux de la correction, ne fussent tentés de voir là moins la conduite d'un vrai politique que les procédés d'un agitateur ou même d'indignes flatteries adressées aux passions de la foule. Ils seraient dans l'erreur, M. Bright ne flatte pas, et je me permettrai d'affirmer qu'en s'appuyant sur l'opinion populaire, en encourageant les sympathies de la foule pour l'Amérique, il a fait l'acte le plus politique de sa vie. On ne songe pas assez que la division de l'opinion anglaise a seule peut-être sauvé l'Angleterre d'une guerre désastreuse, et dont les suites ne sauraient être calculées. On oublie à quel degré l'excitation des esprits était parvenue. Le ministère réussit à garder assez de réserve pour ne pas céder à l'entraînement général, mais ses dispositions étaient connues : c'étaient celles de toutes les classes élevées; il y eut tel moment, par exemple au lendemain de l'arrestation des envoyés du sud à bord du *Trent*, où la prudence fut près de l'abandonner. On put

voir en une autre occasion combien la passion troublait des têtes si froides, lorsque M. Roebuck vint proposer à la chambre des communes, le 30 juin 1863, de reconnaître la confédération du sud, et se porta garant des dispositions de l'empereur Napoléon III. La garantie était bien étrange, moins étrange toutefois que la démarche du député anglais allant de son autorité privée négocier avec le chef d'une nation voisine, et que l'irréflexion du souverain qui avait accueilli un tel ambassadeur. Que ce député fût un radical, un homme qui s'était maintes fois expliqué sur le compte de Napoléon III en termes plus que sévères, et qu'il invoquât devant une assemblée anglaise, comme une raison décisive en faveur de la guerre, les sentimens de ce souverain, cela prouve assez qu'on était bien près, en Angleterre, de passer les bornes. M. Bright n'abusa pas des avantages que la situation lui donnait, mais il en usa largement; il traita M. Roebuck de telle sorte que ce personnage ne s'en est pas relevé, et son ironie atteignit en passant l'impérial confident de M. Roebuck. « Lorsqu'on me dit d'un côté que l'empereur Napoléon va faire la guerre à la Russie, de l'autre qu'il va faire la guerre à l'Amérique, je suis tenté de songer à ce qu'il a déjà sur les bras. Je vois qu'il occupe Rome contre l'opinion de toute l'Italie. Ses soldats sont en train de conquérir le Mexique, marquant chacun de leurs pas par la dévastation et le sang. Il fait la guerre à bâtons rompus en Chine, il fait je ne sais trop quoi au Japon. Je dis que, s'il entreprend la tâche de démembrer le grand empire du nord et en même temps la grande république occidentale, il a une ambition plus vaste que Louis XIV, plus vaste que le premier de son nom; je dis que, s'il veut faire cela, sa dynastie peut tomber et être ensevelie sous les ruines entassées par sa propre ambition. » Cette fois encore les partisans de la guerre se continrent; mais que serait-il arrivé, s'ils étaient parvenus à faire passer dans les classes populaires leur irritation et leurs chimères? Ces sentimens, qui se sont par bonheur dissipés en fumée, n'auraient-ils pas allumé l'incendie, si les masses n'avaient pas eu plus de sagesse, et si cette sagesse n'avait pas arrêté, dominé leurs prétendus tuteurs? M. Bright fit bien de s'appuyer et d'agir sur elles, et les discours qu'il prononça pour encourager leurs sympathies en faveur du nord sont des monumens qui ne font pas moins d'honneur à son sens politique qu'à l'élévation de son âme.

Il lui a été donné de recueillir à pleines mains les fruits de son courage. A la fin de 1867, dans un banquet public offert à M. William Lloyd Garrison, un des vétérans du parti anti-esclavagiste en Amérique, qui était dès 1829 enfermé dans les prisons du sud, il passait en revue, dans une énumération d'une grandeur épique, tous ceux qui avec M. Garrison avaient préparé la victoire, orateurs

et écrivains, journalistes et soldats, hommes et femmes, dont les actions, les défaites et les souffrances remplissent, selon l'expression de miss Harriet Martineau, l'âge des martyrs; puis, pour mieux célébrer tant de courage dépensé pour la bonne cause, il ajoutait magnifiquement : « Quand je parcours en esprit cette noble armée, je ne sais pourquoi je me rappelle un passage certainement familier à la plupart d'entre vous, car il se trouve dans l'épître aux Hébreux. Après avoir caractérisé les grands hommes et les pères de la nation, l'écrivain sacré dit : « Le temps me manquerait pour parler de Gédéon, de Barak, de Samson, de Jephté, de David, de Samuel et des prophètes qui par la foi ont conquis des royaumes, accompli la justice, reçu l'effet des promesses, fermé la gueule des lions, arrêté la violence du feu, échappé au tranchant de l'épée, qui de faibles sont devenus forts et vaillans dans le combat, et ont mis en fuite les armées des étrangers. » Je vous demande si ces paroles de l'auteur inspiré ne peuvent pas s'appliquer à l'héroïque troupe de ceux qui ont fait de l'Amérique le séjour perpétuel de la liberté? » M. Bright n'oubliait pas non plus ceux qui en Angleterre avaient soutenu la même cause, Clarkson, et Wilberforce, et Buxton, et Sturge; mais, comme de juste, il s'oubliait lui-même. L'histoire ne l'oubliera pas; son isolement pendant la guerre le signale assez à son attention, sa place est marquée à côté de ceux qu'il a nommés. Qu'importerait après tout qu'il fût oublié? A pouvoir chanter ainsi le triomphe que tant d'autres avaient espéré en vain, et le chanter aux applaudissemens de son pays tout entier, n'était-il pas assez récompensé?

Parfois, à considérer nos vastes sociétés modernes, livrées à des puissances collectives dans lesquelles la fatalité domine, l'esprit se prend à douter avec tristesse de l'action individuelle, et presque à ne plus croire qu'à la force des choses. Ici, l'impulsion acquise, le cours tranquille de la tradition paraît irrésistible; là, le torrent des passions de la multitude semble tout entraîner. La presse, discordante et tumultueuse, organe des ambitions aux prises, des doctrines adverses et quelquefois des plus vils intérêts, suit la puissance régnante plutôt qu'elle ne la gouverne, et est souvent elle-même la plus fatale des puissances collectives. Le gouvernement, dominé par les nécessités de sa nature, ou par l'ascendant de l'opinion particulière qui le soutient, ou par les exigences de la foule, est rarement en état, malgré la force dont il dispose, de régir à son gré la marche des événemens. Que peut faire entre ces puissances diverses, quelle action réelle peut exercer sur ses contemporains un homme réduit à ses seuls moyens? Cette pensée a quelque chose d'humiliant pour l'orgueil, mais de plus accablant encore pour l'esprit et de plus décourageant pour la bonne volonté. On reprend confiance lorsqu'on voit ce que M. Bright a fait presque seul. La veille

du jour où il fut appelé au ministère par M. Gladstone, et même longtemps auparavant, il était plus puissant qu'un ministre. Il n'était rien dans l'administration, mais il participait réellement au gouvernement, et il en exerçait la partie la plus haute, celle qui se fait sentir aux esprits. D'innombrables échos répondaient à sa voix, et lui-même n'était le servile écho d'aucune passion populaire, car en mainte occasion il avait résisté aux entraînemens des masses, et sur bien des points essentiels ses idées étaient en contradiction avec leurs tendances. Sa persévérance toute seule n'expliquerait pas l'action que M. Bright a exercée; il a un mérite non moins efficace et plus difficile : il s'est toujours livré. C'est chose rare parmi nous et presque introuvable chez les hommes publics dans le temps où nous vivons, lorsqu'à chaque parole et à chaque pas les considérations accessoires s'imposent impérieusement, qu'un homme assez désintéressé ou assez convaincu pour aller jusqu'au bout de ses convictions. La crainte de se compromettre et de se rendre impossible, les petits calculs, le besoin de succès infimes, mais immédiats, la peur de la défaite, tout cela, sous les beaux noms de circonspection et de prudence, commande la conduite, inspire les paroles, se mêle à toutes les démarches des hommes politiques. De là ces habiletés de partis, ces manéges parlementaires, ces souplesses de langage et ces savantes réticences, ces intrigues souterraines pour atteindre des fins médiocres, où s'épuise le génie des hommes publics. Ces procédés, utiles aux succès personnels, et qui ne sont pas incompatibles avec le talent, le sont avec une action profonde sur l'esprit des contemporains. Ces qualités, cette science mesquine empruntée aux politiques italiens, sont peut-être conformes au génie de certains partis, mais elles paralysent et condamnent à un insuccès certain ceux qui assument la grande responsabilité et qui ambitionnent le grand honneur d'initier le peuple au gouvernement et à la justice. Lorsque M. Bright s'entendait de toutes parts accuser de manquer aux devoirs du patriotisme à cause de son admiration avouée pour les institutions de l'Amérique, lorsqu'on déversait sur lui le ridicule parce qu'il faisait la guerre à la guerre, lorsqu'on lui imputait de rêver des bouleversemens, et qu'on lui attachait l'étiquette des utopies les plus décriées, il se serait arrêté, s'il avait eu peur de se compromettre; il aurait louvoyé pour ne pas s'exposer au naufrage, et il est possible, il est probable que cette prudence eût marqué le terme de son action utile. Il a continué, il ne s'est ni intimidé ni impatienté, il est resté intrépide sans cesser d'être sage. Le succès personnel, qu'il n'attendait pas, est venu, et en forçant la considération de ses nouveaux amis, il a gardé toute son autorité sur les anciens.

P. Challemel-Lacour.

DON LOPEZ

ET

LA GUERRE DU PARAGUAY

I. *The War in Paraguay*, by George Thompson; London 1869, Longmans.
II. *La Plata, Brazil and Paraguay*, by commander Kennedy, 1 vol.; London 1869, E. Stanford.

La lutte sanglante qui depuis cinq ans désole les rives du Paraguay semble terminée, les derniers succès obtenus par M. le comte d'Eu paraissent être définitifs. Les guerres de la conquête et de l'indépendance méritent sans doute, pour les résultats politiques qu'elles ont produits, d'occuper dans l'histoire de l'Amérique une place plus considérable que celle qu'y tient la guerre dont nous venons d'être les témoins; mais cette dernière a été de beaucoup la plus importante par la grandeur des opérations militaires et par les sacrifices de tout genre qu'elle a coûtés aux parties engagées. S'il fallait s'en rapporter aux chiffres que fournit un journal de Buenos-Ayres, et qu'il donne pour rigoureusement exacts, la guerre qui a mis aux prises depuis 1864 le Paraguay d'un côté, le Brésil, la république argentine et l'Uruguay de l'autre, coûtait déjà aux alliés, le 1er septembre dernier, 189,000 hommes, et presque 1 milliard 800 millions de francs. Quant aux malheureux Paraguayens, il est encore impossible d'estimer, même approximativement, le chiffre des pertes qu'ils ont dû faire: tout ce que l'on sait, c'est que leur pays est ruiné pour de longues années, c'est que partout où pénètrent les troupes

alliées, elles ne rencontrent que des populations exténuées par la misère et par les maladies, tristes débris d'un peuple décimé qui ne peut plus vivre que par la commisération du vainqueur. C'est une situation des plus lamentables et sur laquelle la *Revue* a déjà, et à diverses reprises, appelé l'attention (1). Aujourd'hui que le drame touche à son dénoûment, nous voulons en faire un résumé rapide en profitant des révélations que les péripéties de la crise suprême ont mises en lumière.

I.

L'abondance des témoignages qui se produisent chaque jour ne permet plus de douter que le véritable auteur de cette guerre désastreuse ait été le président de la république du Paraguay. Sous un nom qui éveille des idées de liberté, le gouvernement républicain du Paraguay représentait en réalité un despotisme absolu. Les lois et les institutions n'étaient dans ce malheureux pays que de vains mots destinés à tromper la crédulité des étrangers, la volonté du chef était toute-puissante; elle régnait sans partage et sans frein. Le jour où le président de la république prit le parti d'engager les hostilités, il ne consulta personne, et ses sujets ne furent pas moins surpris par sa résolution que ceux-là mêmes qu'il attaquait.

Le président, aujourd'hui déchu, de la république du Paraguay est l'aîné des cinq enfans qu'a laissés le président don Carlos Lopez, qui lui-même avait succédé, en 1840, à la présidence, ou, pour mieux dire, au despotisme du célèbre docteur Francia, son parent. Le président don Carlos Lopez ne paraît pas avoir abusé extraordinairement de sa toute-puissance, au moins à l'égard des individus. Il respectait les personnes à peu près autant que despote peut le faire. Heureux dans ses rapports avec ses voisins, il parvint à faire reconnaître la république du Paraguay par le Brésil en 1846, par la confédération argentine en 1852, et presque immédiatement après par toutes les puissances. De là à entretenir des rapports réguliers avec l'extérieur et à conclure des traités avec l'étranger, il n'y avait qu'un pas : en 1853, la navigation des fleuves de l'Amérique fut ouverte à tous les pavillons. Ce fut un événement considérable dans la politique du Nouveau-Monde, et peut-être y aurait-il beaucoup de bien à dire du règne de Lopez Ier sans l'idée funeste qu'il eut d'organiser un état militaire hors de proportion avec les nécessités du pays. En agissant ainsi, il croyait peut-être faire œuvre de pru-

(1) Voyez la *Revue* du 15 février 1865, 15 septembre 1866 et 15 décembre 1867. Ce travail s'éloigne un peu du point de vue des études qui l'ont précédé, mais les documens nouveaux qu'il contient devaient appeler notre attention.

dence; mais il préparait sans s'en douter à son fils des tentations qui doivent être maintenant comptées parmi les causes de la ruine de ce dernier.

Ce fils, le maréchal don Francisco Solano Lopez II, est né en 1827. S'il faut en juger par ses portraits, c'est un homme de bonne mine, aux traits réguliers, à la physionomie intelligente, quoique peu ouverte; ses yeux noirs à certains momens de passion brillent d'un très vif éclat, mais son regard à l'état ordinaire paraît être embarrassé dans une sorte de voile qui n'encourage guère la confiance. Ses manières sont élégantes et dignes, elles font deviner l'homme qui n'a jamais connu les petites misères de la vie, et qui depuis sa première jeunesse a été habitué à l'exercice du commandement. Il sait être, quand il le veut, persuasif, insinuant; mais le plus souvent il est froid, réservé, impénétrable. Quoique ses passions soient des plus violentes, il sait les concentrer et les cacher au fond de son cœur, comme il convient à un *hidalgo*, à un chef de *sangre azul*.

L'éducation du maréchal Lopez, si nous attachons au mot éducation le sens qu'on lui donne ordinairement en Europe, a été très imparfaite; les circonstances locales et la faiblesse paternelle n'ont pas permis qu'il en fût autrement. On ne doit pas oublier en effet que son enfance s'est écoulée sous le règne du docteur Francia, à une époque où toute lumière était systématiquement éteinte au Paraguay, et qu'à peine âgé de dix-huit ans il fut associé à la toute-puissance paternelle et nommé ministre de la guerre.

Depuis dix ans, le brigadier-général don F. S. Lopez (ce n'est que plus tard qu'il a pris le titre de maréchal) était revêtu de ces fonctions lorsque son père se résolut à l'envoyer passer dix-huit mois en Europe avec la mission de faire ratifier les traités que la république du Paraguay venait de conclure avec l'Italie, la France et l'Angleterre pour établir la liberté de navigation des grands fleuves de l'Amérique au profit de tous les pavillons. Le jeune Lopez avait alors vingt-huit ans, ses habitudes d'esprit étaient prises, son caractère était presque formé, et l'on peut se demander si ce voyage, qui, dix ans plus tôt et accompli dans d'autres conditions, aurait pu lui être si profitable, n'a pas été plutôt pour lui une chose fâcheuse. On était alors en 1855, c'est-à-dire au plus fort de la guerre de Crimée, et l'Europe tout entière retentissait du bruit des armes. C'est par ce côté que le spectacle de notre civilisation paraît avoir surtout agi sur l'âme du jeune voyageur, car il semble qu'avec les plaisirs les questions militaires aient été les seuls objets de ses préoccupations pendant le temps de son séjour parmi nous. Encore est-il plus juste de dire qu'il se laissa séduire par les apparences extérieures d'un art qu'il ne sut pas approfondir. Accueilli par la

société la plus élevée avec autant de curiosité que d'intérêt, il jouissait en se prodiguant de l'effet qu'il croyait produire, et se trouvait singulièrement flatté dans son orgueil de la brillante position qui lui était faite. Bien que très jeune, il comptait déjà dix ans de grade de général, et ceux qu'on lui présentait comme les moins âgés des généraux étaient tous des hommes mûrs. Il était ministre plénipotentiaire, accrédité comme tel, et parmi les diplomates dont l'étiquette le faisait l'égal il ne rencontrait guère que des hommes blanchis sous le harnais, parvenus à ce poste à force de travaux et d'expérience. Au lieu d'être éclairé par les contrastes et d'y trouver matière à réfléchir sur les hasards de la naissance et de la fortune, il ne vit dans tout cet éclat extérieur qui l'environnait qu'un hommage rendu à son propre mérite. Il se laissa enivrer par toutes les séductions de l'amour-propre et par bien d'autres encore. Toujours est-il qu'après dix-huit mois de séjour en Europe, son père, le président don Carlos Lopez, crut devoir le rappeler au Paraguay, redoutant pour lui les délices de nos Babylones et de nos Capoues. Le mal était peut-être avancé déjà, s'il faut en juger par les adieux que le jeune Lopez fit à la société européenne. Il partit emmenant avec lui une femme mariée, mais séparée de son mari, qu'il avait rencontrée dans le tourbillon de Paris. Cette dame, Irlandaise d'origine, bien qu'élevée en France, a depuis joué un rôle des plus importans dans les affaires du Paraguay sous le nom de Mme Mary Lynch, qui n'est pas son nom légal. Lopez a eu d'elle cinq enfans aujourd'hui vivans, sans compter ceux qu'il a eus, dit-on, de plusieurs autres femmes, mais dont il ne s'occupe pas. Au contraire il s'est toujours montré un très tendre père pour ceux qui sont nés de Mme Lynch. Il les avoue publiquement pour ses enfans, et il n'est pas impossible qu'il eût épousé leur mère, si elle eût été libre, ou si l'église catholique eût permis le divorce. Malgré quelques caprices passagers, Lopez lui est resté toujours très attaché; c'est peut-être la seule personne qui ait exercé une influence réelle sur son esprit, et aujourd'hui elle partage courageusement sa mauvaise fortune.

De retour au Paraguay, le jeune Lopez, enivré de rêves dangereux et se considérant, grâce aux connaissances qu'il pensait avoir acquises en Europe, comme très supérieur à son entourage, se jeta avec ardeur dans la voie que malheureusement son père lui avait ouverte. Reprenant le commandement de l'armée et de l'administration de la guerre, il pressa la construction des forteresses et des établissemens qui étaient commencés ou projetés; il engagea un personnel d'étrangers de toutes les nations pour créer des usines et confectionner un matériel de guerre, surtout il multiplia le nombre des régimens et des soldats, artillerie, infanterie, cavalerie. C'est

ainsi qu'il employa son temps pendant les six années qui s'écoulèrent entre son retour en Amérique et la mort de son père, survenue en 1862. Il déploya tant de persévérance et d'activité qu'à la fin, paraît-il, don Carlos Lopez prit quelque ombrage des manœuvres de son fils. Au Paraguay, dans un pays où les jésuites ont exercé une si longue et si puissante influence, il n'est pas étonnant que l'espionnage soit devenu le grand ressort de la politique intérieure, et que l'héritier du pouvoir, nous dirions de la couronne s'il ne s'agissait d'une république, ait été l'objet d'une surveillance spéciale. Le vieux Lopez ne s'en rapportait entièrement à personne; il faisait chez son fils les visites, on pourrait dire les descentes les plus imprévues, à toute heure du jour et de la nuit, prenant ses précautions pour ne pas être annoncé, défendant aux serviteurs et aux aides-de-camp de faire savoir qu'il entrait dans la maison, tombant comme une bombe dans le cabinet de son fils, s'emparant des papiers et les parcourant avec une ardeur inquiète, comme s'il eût dû y trouver la trace de quelque perfidie. Hâtons-nous d'ajouter qu'il ne put jamais rien découvrir de compromettant, et que les ennemis les plus déclarés du maréchal Lopez n'ont jamais osé l'accuser d'avoir fourni le plus léger prétexte à l'humeur soupçonneuse de son père.

Devenu à son tour maître du pouvoir, il dépensa encore presque deux ans à perfectionner son attirail de guerre, puis, un jour du mois de décembre 1864, se croyant enfin prêt, il commença d'agir. On raconte qu'au moment d'ordonner la saisie du paquebot brésilien le *Marquès-de-Olinda*, saisie qui fut le premier acte des hostilités, il hésita longtemps, et ne se décidait à donner l'ordre fatal qu'en se répétant à lui-même : « Jamais je ne serai mieux en mesure, jamais je ne trouverai une occasion plus favorable. »

II.

Lopez croyait être en mesure parce qu'il avait organisé une armée de plus de 80,000 hommes, tandis que les adversaires qu'il allait liguer contre lui n'avaient pas alors le quart de ce nombre de soldats à lui opposer, parce que dans ses magasins, sur les remparts d'Humayta, de Curupayty, etc., il avait plus d'armes et de munitions que l'on n'en aurait certainement pu trouver dans les places fortes ou dans les arsenaux réunis du Brésil, de la confédération argentine et de la république de l'Uruguay. Dans les deux derniers de ces états, il n'existait pas de troupes régulières, il y avait seulement des milices, et au Brésil, pour faire la garde et la police d'un territoire égal aux cinq sixièmes de l'Europe, il n'y avait alors

qu'une armée de 17,000 hommes, répandus par petits détachemens dans toutes les provinces, et qui ne pouvaient, dans tous les cas, être mobilisés qu'en très faible partie. Au contraire Lopez était concentré sur un terrain que la nature a préparé admirablement pour la défensive. De plus, il pensait mettre à profit les hostilités alors pendantes entre la Bande-Orientale et le Brésil, et auxquelles il ne lui semblait pas impossible que la confédération argentine vînt se mêler. Il espérait tirer parti de la jalousie que nourrissent tous les états qui composent la confédération contre la prépondérance de Buenos-Ayres. Il comptait profiter de ces discordes, et réaliser, grâce à la supériorité de son armement, les grands desseins de son ambition.

L'événement a prouvé que tous ses projets n'étaient que de vains rêves, fruits avortés de l'orgueil et de l'inexpérience. A la façon dont il s'y prit pour attaquer ses adversaires, il ne réussit qu'à mettre la paix entre eux et à les réunir contre lui; il amena le résultat le plus extraordinaire sous la forme d'une alliance efficace et durable entre les Portugais du Brésil d'un côté et les Espagnols de la confédération argentine et de l'Uruguay de l'autre. Celui qui, avant l'agression de Lopez, se fût avisé de prédire la possibilité d'une pareille alliance n'eût fait que soulever autour de lui des rires d'incrédulité. C'est cependant ce qui est résulté de la folle conduite du dictateur paraguayen, à qui le plus simple bon sens et l'exemple de ses prédécesseurs auraient dû enseigner que les querelles intestines de ses voisins étaient pour lui des garanties de sécurité, et qu'il devait par-dessus tout éviter d'y mettre la main. Ses combinaisons militaires n'ont pas eu plus de succès que sa politique; mais aussi n'était-ce pas le comble de la témérité à lui, chef d'une petite population de 1 million 200,000 environ, pauvre, inerte, ignorante, sans commerce et sans industrie, d'aller provoquer 12 ou 13 millions d'hommes bien autrement actifs et éclairés que les malheureux Guaranis du Paraguay, bien autrement riches et industrieux, maîtres d'un gros budget et d'un grand crédit, pouvant enfin dès le premier moment le bloquer chez lui et lui couper toutes communications avec le reste du monde?

Au point de vue de la raison, ces projets étaient insensés; au point de vue moral, c'était bien pis encore. Le jour où il commença les hostilités, sans déclaration de guerre préalable ni contre le Brésil, ni contre les Argentins, le maréchal Lopez n'était engagé dans aucune contestation sérieuse avec aucun de ses voisins. Il y avait bien des questions de délimitation de frontières qui étaient à régler; mais il semblait que d'un commun accord on se fût entendu pour les laisser dormir dans les cartons des chancelleries. On ne disputait sur

rien, on ne suivait par la diplomatie ni négociations, ni correspondances qui pussent faire prévoir le moindre orage. Ce fut en pleine paix que Lopez attaqua la province brésilienne de Matto-Grosso, en pleine paix qu'il s'empara à coups de canon de la flottille argentine dans les eaux argentines, et envahit l'état argentin de Corrientès. Dans les pièces qu'il a produites depuis pour essayer de justifier ou du moins d'expliquer aux yeux du monde civilisé une conduite aussi étrange et aussi contraire aux premiers principes du droit des gens, le maréchal Lopez n'a donné que de mauvaises raisons. Le lecteur qui voudra être édifié sur ce point n'aura qu'à consulter les témoignages rendus par les neutres, notamment ceux des agens anglais qui, dès l'origine, n'ont pas cessé de faire tous leurs efforts pour ne pas compromettre leur impartialité, et ne se sont jamais mêlés du débat que pour essayer de rétablir la concorde entre tous. Ils n'avaient pas d'autres instructions ni d'autres intérêts. Cependant les *parliamentary papers* et les dépêches de l'amiral Elliot, commandant la station anglaise dans la Plata, celles de MM. Thornton et Gould, qui furent successivement ministres anglais à Buenos-Ayres, sont unanimes pour condamner le maréchal Lopez et même pour contredire les allégations de faits sur lesquels il prétendait s'appuyer. Les agens des États-Unis qui, eux aussi, observaient la plus stricte neutralité, et qui ont fait les plus louables tentatives de médiation amicale entre les belligérans, les agens des États-Unis rendent des jugemens semblables. Celui d'entre eux qui, sur les lieux, a vu naître la guerre et en a suivi les phases pendant plusieurs années, M. Washburn, est même beaucoup plus sévère que les Anglais sur le compte du dictateur.

S'ensuit-il que le maréchal Lopez n'ait fait en prenant les armes qu'un coup de tête sans cause et sans but? Non, assurément; mais comme il ne s'est pas encore expliqué lui-même, comme il n'a encore révélé ses motifs et ses projets dans aucun document authentique, on ne peut que former des conjectures sur ses desseins probables. Cependant, en réunissant tout ce que l'on sait déjà, il n'est pas très difficile de se retracer la chimère qu'il a poursuivie. Elle n'est pas née dans un esprit vulgaire, elle ne manque pas de grandeur ambitieuse; mais après avoir d'abord commis l'impardonnable faute de ne savoir pas mettre le droit de son côté, il commit encore la faute non moins considérable de viser un but que ses moyens ne lui permettraient pas d'atteindre, et de vouloir embrasser ce qu'il n'était pas capable d'étreindre. L'objet plus que probable de son ambition était de porter sa frontière au sud jusque sur les bords de la Plata, en conquérant les deux états argentins de Corrientès et d'Entre-Rios, où il avait noué beaucoup d'intrigues, et où il s'attendait à trouver de l'appui dans une population qui se compose pour

une forte proportion de Guaranis, frères des habitans du Paraguay.

Quoi qu'il en soit, les événemens vinrent montrer dès le début combien étaient vaines les conceptions militaires sur lesquelles le maréchal Lopez avait échafaudé son plan d'opérations et ses rêves d'agrandissement. Dans toute guerre, quiconque veut faire des conquêtes doit prendre l'offensive et occuper le territoire de ses adversaires. Or, dès qu'il essaya de mettre ses troupes en mouvement, le maréchal Lopez découvrit bien vite que, n'ayant pas songé à se pourvoir d'une marine capable de faire la guerre sur les fleuves, il était par le fait bloqué chez lui, et sans qu'il en coûtât de grands efforts à ses ennemis. Une escadrille de quelques bâtimens légers, aidée par les circonstances topographiques, y suffit largement. Quant aux expéditions que, pour obéir à la logique de sa situation, il commença par lancer sur la province de Matto-Grosso et ensuite sur l'état de Corrientès, elles furent rapidement détruites par l'ennemi ou réduites à l'impuissance par le seul fait des circonstances locales. La première, qui envahissait un territoire sur lequel le maréchal Lopez, il l'a dit dans des pièces rendues publiques, prétendait que le Brésil organisait une armée pour la conquête du Paraguay, ne rencontra qu'un détachement de 400 hommes qui, après avoir repoussé dans leur poste de Coïmbra une première attaque des Paraguayens, s'empressèrent de profiter de la nuit et de deux petits bateaux à vapeur qu'ils avaient à leur disposition pour se mettre en sûreté, bien au loin sur le Haut-Paraguay. Du reste, ils ne laissaient derrière eux qu'un pays à peu près désert et livré à l'état de nature que les Paraguayens finirent par évacuer d'eux-mêmes, faute d'y pouvoir vivre. L'autre expédition ne fut pas moins stérile en résultats, quoiqu'elle fût organisée sur une échelle beaucoup plus importante. Cette fois ce fut une véritable armée que le maréchal Lopez, entrant en guerre contre la république argentine, dirigea sur l'état de Corrientès. Il donnait pour raison de sa conduite et il alléguait comme griefs d'abord les injures que lui adressait la presse de Buenos-Ayres, puis le recrutement qui se faisait, disait-il, dans cette capitale pour le compte du Brésil, et enfin le refus que le gouvernement argentin, désireux de garder la neutralité entre les belligérans, venait de lui signifier, comme au Brésil, de le laisser passer sur son territoire. Cette armée était forte d'environ 40,000 hommes, sous les ordres du général Roblès. L'avant-garde entra dans la ville de Corrientès le vendredi saint 14 avril 1865. Elle se présentait en amie, appelant ses frères les Correntinos aux armes, promettant de les débarrasser du joug de Buenos-Ayres, s'engageant à payer tout ce qu'elle consommerait, et proclamant enfin un gouvernement provisoire; puis elle attendit, comptant sur l'effet que ces promesses allaient produire et sur le résultat

des intrigues que le gouvernement de Lopez avait essayé de nouer dans le pays. Rien ne bougea cependant, ni dans le Corrientès ni dans l'Entre-Rios; au contraire le principal personnage de l'Entre-Rios, l'ancien président de la république argentine, le général Urquiza, dont Lopez avait espéré et promis le concours à ses sujets, fit mine de réunir ses troupes, et le général Cacerès, l'un de ceux que l'on avait désignés comme membres du gouvernement provisoire, appela de son côté toute la population à prendre les armes contre les envahisseurs. Ceux-ci, frustrés dans les espérances qu'ils avaient conçues, se bornèrent à s'étendre prudemment sur la rive gauche du Parana, en détachant vers l'est et sous la conduite du colonel Estigarribia un corps de 12,000 hommes. Ce corps, après avoir traversé l'état de Corrientès, se dirigea sur l'Uruguay, avec la prétention d'envahir le territoire de la Bande-Orientale, où le triomphe du parti *colorado* et l'avénement du général Venancio Florès à la présidence de la république de l'Uruguay, favorisés par les Argentins et par le Brésil, étaient dénoncés par le maréchal Lopez comme un autre *casus belli*.

Il est plus facile d'imaginer que de décrire l'effet produit dans les pays intéressés quand on y reçut, presque coup sur coup, les nouvelles de ces agressions. Le sentiment public éclata en démonstrations tumultueuses et en cris de vengeance; mais, pour se venger avec autant de rapidité que l'opinion l'aurait désiré, il aurait fallu une organisation militaire qui manquait partout. D'un autre côté, s'il était à peu près inévitable que les trois gouvernemens si cruellement provoqués dussent se réunir contre l'ennemi commun, il n'était pas moins certain que chacun apporterait dans la question des intérêts différens, et qu'à la distance où ils étaient placés les uns des autres, loin du théâtre des événemens, ils avaient besoin de temps pour se reconnaître et pour s'entendre. De Buenos-Ayres à Montevideo on compte seulement une quarantaine de lieues, qu'un bateau à vapeur peut franchir en douze ou quinze heures; mais de ces deux villes à Rio de Janeiro, d'où l'alliance allait avoir à tirer ses principales ressources en hommes et en matériel, il n'y a pas moins de 500 lieues marines, comme il y en a 200 encore de Buenos-Ayres et de Montevideo à Corrientès, où il importait d'aller au plus vite combattre et arrêter l'invasion. Heureusement il se trouvait alors dans les eaux de la Plata une escadre brésilienne dont on allait pouvoir tirer parti. Commandée par l'amiral baron de Tamandaré, elle avait été appelée dans ces parages par suite des différends engagés tout récemment entre le Brésil et le gouvernement de Montevideo. Quoique ces différends eussent été apaisés, elle attendait encore pour partir les ordres de son gouvernement.

Il n'est donc pas étonnant que les alliés n'aient pu se présenter

devant l'ennemi qu'aux premiers jours du mois de juin 1865, six semaines seulement après l'invasion de Corrientès. Il y a lieu au contraire de louer la promptitude et l'efficacité de leurs résolutions, car ils débutèrent par un brillant succès. Lopez venait de commettre l'imprudence d'envoyer au-devant de l'escadre brésilienne une flottille composée de huit navires, parmi lesquels il n'en était pas un qui pût être qualifié de bâtiment de guerre; il s'ensuivit un combat livré, le 11 juin, dans les eaux de Riachuelo, sur le Parana, à quelques lieues au-dessous de Corrientès. Malgré la très grande bravoure qu'ils déployèrent en cette occasion, comme d'ailleurs dans toutes les actions de la guerre, les Paraguayens furent complétement battus, leurs navires furent pris, détruits ou mis hors de service. Leur chef, le capitaine Mesa, mourut quelques jours après des suites de sa blessure à Humayta, où Lopez, dans la fureur que lui avait inspirée cet échec, l'avait fait jeter en prison. Le véritable auteur du désastre était cependant celui qui avait donné l'ordre de livrer ce combat inégal; mais c'est ainsi qu'on l'a vu se conduire pendant toute la guerre : téméraire, imprudent quand il s'agissait des autres, prodigue sans nécessité du sang de ses soldats, exigeant d'eux des choses impossibles, en même temps que très prudent pour lui-même et très préoccupé de sa sécurité personnelle. Ses adversaires, qui ont eu tant de généraux tués ou blessés sur le champ de bataille, reprochent au maréchal Lopez de n'avoir jamais été aperçu au milieu du feu. A cela ses aides-de-camp, entre autres le lieutenant-colonel Thompson, répondent qu'il y a une excellente raison pour qu'il en soit ainsi : c'est que le maréchal s'est toujours tenu fort soigneusement à l'écart, et que, même quand il était avec l'armée, mais toujours à distance respectueuse et hors de la portée des canons, il s'ingéniait encore pour échapper aux lunettes de l'ennemi, circulant en compagnie de deux ou trois personnes pour ne point attirer l'attention, changeant l'uniforme de ses cent-gardes, remplaçant leurs casques par les chapeaux de paille du pays, dans la crainte qu'en les voyant aller et venir on ne parvînt à deviner la position de son quartier-général.

Le combat de Riachuelo ouvrit les yeux au général Roblès sur la réalité de la situation. Ne trouvant pas d'appui dans le pays, voyant grossir chaque jour les forces de ses ennemis, et séparé de sa base d'opérations par le Parana qu'il avait à dos, il craignit d'être coupé de ses communications par l'escadre brésilienne, maîtresse de la navigation du fleuve, et se mit en mesure d'évacuer le Corrientès pour rentrer dans le Paraguay. Quand il eut connaissance de ce projet, le maréchal Lopez en conçut une grande irritation; il envoya aussitôt le général Bruguez prendre le commandement de l'ar-

mée, et fit jeter le général Roblès dans une prison pour le fusiller six mois plus tard, ainsi que ses deux aides-de-camp. Peut-être Roblès avait-il prévu les choses d'un peu loin, car Bruguez parvint à se maintenir dans le pays jusqu'à la fin du mois d'octobre. Les Argentins, que commandait alors le général Paunero, ne le pressaient point, ils avaient encore l'infériorité numérique, et ils n'exposaient qu'avec une prudence raisonnable leurs bataillons de nouvelles levées, très ardens, mais très inexpérimentés. Aussi, jusqu'à l'évacuation, la guerre se borna-t-elle à des escarmouches d'avant-garde, où de part et d'autre on déploya beaucoup de valeur, où l'on dépensa beaucoup de sang, mais sans en venir à un engagement sérieux.

Pendant ce temps, que devenaient les 12,000 hommes détachés sous les ordres du colonel Estigarribia? Après une marche paisible, mais laborieuse, car elle avait à traverser des contrées désertes et inondées, cette division était parvenue sur les bords de l'Uruguay; là, ayant épuisé ses provisions de bouche et rencontrant, bien qu'à un moindre degré, les mêmes difficultés que la division de Barrios au Matto-Grosso, elle avait été obligée, pour trouver à vivre, de se partager en deux colonnes qui descendirent les deux rives de l'Uruguay. Tandis qu'elles cheminaient péniblement, les gouvernemens du Brésil et de la Bande-Orientale s'efforçaient de réunir quelques ressources pour aller au secours de leurs territoires attaqués. Le premier prêt fut le général Florès; il était plus proche du théâtre des événemens, et, par suite des circonstances où venait de se trouver la république de l'Uruguay, il avait sous la main quelques troupes disponibles. Se portant au-devant des Paraguayens par la rive droite de l'Uruguay, il rencontra, le 15 août 1865, l'une de leurs colonnes qu'il tailla en pièces au combat de Yatay. Presque tous ceux des Paraguayens qui ne furent pas tués ou blessés dans l'action tombèrent aux mains des Orientaux. Très peu de jours après, l'empereur du Brésil, accouru de Rio de Janeiro avec ses deux gendres, le comte d'Eu et le duc de Saxe-Cobourg, bloquait l'autre colonne paraguayenne dans la petite ville d'Uruguyana et la forçait à se rendre prisonnière de guerre le 5 septembre. Bien traités par les Brésiliens, les prisonniers, qui s'attendaient à être réduits en esclavage, formèrent quelques mois plus tard une légion de l'armée alliée, qui combattit avec fidélité pendant toute la guerre.

Lorsque le maréchal Lopez connut ces événemens, il fit déclarer le colonel Estigarribia traître à la patrie; en même temps, comprenant la gravité de la situation pour son armée, qui occupait encore le Corrientès, il lui donna l'ordre de repasser le Parana. Les Paraguayens étaient entrés en amis sur le territoire argentin, ce fut en ennemis qu'ils en sortirent. Ils rançonnèrent toutes les villes, pillè-

rent toutes les maisons, emmenant avec eux plus de 100,000 têtes de bétail, la principale richesse du pays. Cependant l'évacuation, qui commença le 31 octobre, s'accomplit presque sans difficultés. On comprend à la rigueur que le général argentin Paunero, avec le peu de forces dont il disposait, n'ait pas cru devoir poursuivre trop vivement l'ennemi, qui se retirait en conservant toujours la supériorité du nombre et de l'organisation; mais il est plus difficile d'expliquer pourquoi l'escadre brésilienne, maîtresse du fleuve, ne chercha pas davantage à troubler l'opération et à rendre aux ennemis le mal qu'ils avaient fait à ses alliés.

Sans avoir livré aucune bataille considérable, le maréchal Lopez avait éprouvé durant ces neuf mois de guerre des dommages très sérieux. Loin d'avoir porté un coup sensible à ses adversaires, c'était lui qui avait essuyé des échecs très réels. Obligé de renoncer à l'offensive, qui est toujours d'un si grand avantage à la guerre, il était réduit à se défendre chez lui; enfin il avait perdu dans ces tentatives stériles une vingtaine de mille hommes, le quart de ses soldats, et peut-être les meilleurs. Par contre, les adversaires qu'il n'avait pas pu entamer avaient eu le temps de se concerter, de signer un traité presque exclusivement dirigé contre sa personne et contre son pouvoir. Après avoir fait de gros emprunts, ils avaient acheté un peu partout des armes et du matériel de guerre, levé des troupes qu'ils commençaient à organiser avec des ressources tirées des États-Unis, de la France, de l'Angleterre et d'ailleurs. La fortune se déclarait en leur faveur; mais cependant les alliés, qui avaient eu si aisément raison de l'invasion paraguayenne, allaient apprendre à leur tour ce qu'il en coûte, surtout avec des moyens presque improvisés, de porter la guerre chez un peuple résolu à se défendre et sur un terrain que la nature semble avoir préparé tout exprès pour la défensive.

III.

Le Paraguay est un pays dont la superficie est estimée à 76,000 milles carrés géographiques, c'est-à-dire qu'il est très sensiblement plus grand que la France, bien qu'il ne contienne guère plus de 1,200,000 ou 1,300,000 habitans, à peine les deux tiers de la population de Paris. Il se présente aux yeux sous la forme d'un angle ou d'un V majuscule, dont l'ouverture est tournée vers le nord et dont les côtés sont figurés presque régulièrement par le Parana et le Paraguay, qui dessinent exactement ses frontières orientale et occidentale. Après l'Amazone, ce sont les deux plus grands fleuves de l'Amérique du Sud. C'est le confluent de ces deux puissans cours d'eau qui forme, au midi, le sommet de l'angle, et c'est de là qu'ils

partent pour aller se jeter, plus au sud encore, dans le vaste estuaire de la Plata, après avoir traversé les états argentins de Corrientès et d'Entre-Rios, deux noms dont le sens indique assez clairement quelle est la configuration topographique de ces contrées. Il résulte de cette configuration que le Paraguay, dans l'état actuel de la civilisation américaine, ne peut être attaqué militairement ni par le nord, ni par l'est, ni par l'ouest. Au nord, on a vu ce qui est arrivé aux Paraguayens quand ils ont voulu opérer, même avec de très faibles détachemens, dans le Matto-Grosso. Par l'est, c'est-à-dire sur le cours du Parana supérieur, une attaque ne serait pas plus facile, on n'y trouverait pas plus de routes, ni d'habitans, ni de ressources; on y trouverait encore plus de forêts, plus de cours d'eau, plus de terrains inondés et impraticables à tout le matériel qu'une armée traîne après elle. D'ailleurs, appliquant avec la rigueur la plus absolue le système d'isolement politique et commercial qu'il avait imposé au Paraguay, le docteur Francia a fait dans le temps détruire et évacuer les quelques centres de population que les jésuites, en vue des facilités de transport que pouvaient offrir le Parana et ses affluens, avaient jadis fondés dans ces contrées. Par la frontière de l'ouest, c'est-à-dire du côté du Paraguay, toute entreprise militaire serait encore bien plus impossible, s'il existait des degrés dans l'impossible. De ce côté, le Paraguay ne confine qu'à un immense désert s'étendant depuis le pied des Andes jusqu'à la rive droite du fleuve, sur laquelle les Paraguayens possèdent à peine quelques établissemens. C'est le désert du Grand-Chaco, où errent les misérables et rares débris des quelques tribus indiennes qui ont pu échapper au joug de la civilisation en se réfugiant dans ce vaste océan de verdure, de lacs, de marais et de rivières. Le Paraguay, situé au milieu des terres, n'est donc abordable que par le Parana inférieur; c'est la seule route ouverte à une invasion.

Loin de se développer sur une surface plane, le continent de l'Amérique, qui s'étend en latitude presque d'un pôle à l'autre, se présente par ses reliefs et dans ses parties promises à la civilisation sous la forme de deux grands bassins qu'unit l'isthme du Mexique et que sépare, dans le voisinage de l'équateur, la mer des Antilles. L'un, celui du nord, que possèdent presque complétement les États-Unis, est plus large que l'autre, car de New-York à San-Francisco on compte 50 degrés de longitude, et 25 à peine de Rio de Janeiro à Lima, dans l'Amérique méridionale; en revanche, le bassin du sud est beaucoup plus allongé que l'autre, s'étendant du nord au sud depuis la vallée de l'Amazone jusqu'aux confins de la Patagonie sur plus de 40 degrés de latitude, tandis qu'il en est à peine 16 de différence entre Québec et la Nouvelle-Orléans. Comme traits distinctifs, il faut encore remarquer que l'un est entièrement

situé dans la plus belle partie de la zone tempérée, que l'autre se trouve enclavé, pour les deux tiers de sa superficie, sous la zone torride, — que l'un par conséquent se prête beaucoup plus facilement que l'autre aux entreprises de la race blanche, et d'autant mieux qu'il est presque exclusivement occupé par une seule race. L'Amérique du Sud au contraire se partage entre des peuples divers d'origine et très disposés à se tenir en échec jusqu'au jour où la force, sinon la raison, ayant enfin prononcé, ils devront s'entendre pour reconnaître et accepter un droit international, un ordre politique dont leurs prédécesseurs leur ont à peine légué les premiers principes.

Malgré de telles dissemblances, ces deux bassins offrent cependant, surtout au point de vue des dispositions topographiques, des analogies très saisissantes. Ainsi ils sont tous deux limités au nord par deux grandes vallées, ici celle des lacs de l'Amérique du Nord et du Saint-Laurent, là celle de l'Amazone, l'Amazone et le Saint-Laurent coulant tous les deux dans le même sens de l'ouest à l'est pour se jeter l'un et l'autre dans l'Atlantique. De même, dans les deux parties du continent, les côtes orientale et occidentale sont dessinées par des chaînes de montagnes qui approchent très près des rivages. Du côté de la mer, ces montagnes, à l'est comme à l'ouest, présentent uniformément des pentes rapides dont le maximum d'élévation se trouve presque sur les bords des deux océans, tandis qu'elles s'abaissent vers le continent par degrés beaucoup plus ménagés, de telle sorte que toutes les sources auxquelles elles donnent naissance et toutes les eaux qui tombent du ciel sont forcément déversées vers l'intérieur. Cela est vrai dans l'Amérique du Nord comme dans l'Amérique du Sud. Il y a plus, presque tous les cours d'eau qui appartiennent à l'un comme à l'autre bassin ne se dirigent pas seulement vers l'intérieur, mais encore ils s'infléchissent plus ou moins symétriquement vers le sud pour aller chercher vers le milieu du bassin quelque grande artère, quelque grand collecteur qui porte dans la même direction (le sud-est) le tribut de leurs flots : dans le bassin du nord le Mississipi, dans le bassin du sud les fleuves puissans dont les embouchures se confondent dans le grand estuaire de la Plata.

Ces données générales, qu'il faut avoir toujours présentes à l'esprit quand on veut se rendre compte de la plupart des crises qu'a traversées la politique américaine, expliquent aussi la condition particulière du Paraguay par rapport à ses voisins. Il forme l'unique passage que de longtemps encore la république argentine et celle de l'Uruguay pourront emprunter pour le développement de leurs relations avec l'intérieur du continent; c'est presque la seule route que le Brésil puisse suivre pour établir des rapports entre ses provinces

du littoral, où sa population est concentrée, et ses dépendances de l'ouest, qui ont besoin de circuler sur les deux grands fleuves dont elles possèdent les sources et presque tout le cours. Ces trois états sont nécessairement condamnés aux derniers efforts pour s'assurer la liberté de ces passages.

Les Guaranis, qui composent l'immense majorité de la population paraguayenne, sont les descendans d'une race indienne qui paraît avoir joué autrefois un rôle important dans ces contrées et s'être étendue sur un espace de territoire beaucoup plus vaste que celui où elle est aujourd'hui concentrée. Nous avons déjà dit que l'on trouve en nombre considérable des débris de cette population dans les états argentins de Corrientès et de l'Entre-Rios, où sa langue est encore très répandue; nous pouvons ajouter qu'il en est de même dans une grande partie du Brésil, où, par exemple, la plupart des noms de lieux qui n'ont pas été changés par les Portugais sont encore des noms guaranis, témoignage irrécusable de la présence et du séjour de ce peuple. C'est une race à la fois brave, douce et docile, dont l'assujettissement ou la *réduction*, comme on disait aux siècles derniers, ne semble pas avoir coûté de grands efforts aux missionnaires ni aux *conquistadores*. Ceux-ci d'ailleurs ne se montrèrent pas au Paraguay les mauvais maîtres qu'ils furent en d'autres pays, et puis ils y furent toujours très peu nombreux. Les premiers explorateurs avaient cependant commencé par faire grand bruit de leurs découvertes; ils en avaient même si bien vanté l'importance que, pendant quelques années, le gouvernement métropolitain crut devoir transporter à l'Assomption le siége de la vice-royauté, d'abord fixé à Buenos-Ayres. Le motif de cette résolution, c'était l'espoir que l'on avait conçu de trouver par le Paraguay et par ses affluens une route qui mènerait au Pérou, au pays de l'or, en épargnant aux voyageurs le pénible et long détour du Cap-Horn; mais on avait compté sans le désert du Grand-Chaco, qui était alors à peine connu de nom, et qui même encore aujourd'hui n'a été exploré que de la manière la plus imparfaite. Les difficultés que l'on y rencontra dissipèrent bientôt les illusions, le gouvernement alla de nouveau s'établir à Buenos-Ayres, et les aventuriers renoncèrent à se lancer dans une voie qui ne conduisait à rien. Le Paraguay ne fut plus alors qu'une dépendance administrative et fort négligée de Buenos-Ayres, quoique plus tard, lors de l'expulsion des jésuites, on lui ait annexé la province des Missions. C'est parce qu'il prétendait avoir hérité de tous les droits de l'ancienne vice-royauté sur le Paraguay que le gouvernement de Buenos-Ayres se refusa pendant si longtemps à le reconnaître comme état indépendant.

Une autre raison protégea les Guaranis, c'est qu'on ne découvrit dans leur pays aucune mine de métaux précieux. Ils n'eurent rien

à démêler avec ces avides chercheurs d'or qui, pour satisfaire leur cupidité, firent mourir de misère tant de millions d'hommes au Mexique et au Pérou. Ceux qui vinrent s'établir au Paraguay se contentèrent d'être des propriétaires féodaux, et ne paraissent pas avoir été de trop méchans seigneurs. L'espèce de servage qu'ils imposèrent à la population révolterait les sentimens du XIXe siècle; mais pour l'époque il était modéré, et a duré jusqu'à nos jours presque sans modifications, si ce n'est celles que lui a fait subir l'usurpation du pouvoir absolu par les présidens de la république. Voici comment les choses se passèrent à l'origine. Les concessions délivrées au nom du roi partagèrent tout le territoire et toute la population en *encomiendas* ou commanderies de *yanaconas* et en *encomiendas* de *mitaya*. Les *yanaconas*, hommes, femmes, enfans, étaient des serfs dans toute l'acception du mot, on pourrait même dire des esclaves, sauf que leurs maîtres n'avaient pas le droit de les vendre. Dans le système de *mitaya*, le titulaire ne pouvait disposer que du travail des hommes âgés de dix-huit ans au moins et de cinquante ans au plus, et cela seulement pendant soixante jours de l'année. Toutefois, lorsqu'ils étaient devenus chrétiens, les uns et les autres étaient libérés après deux générations, et c'est l'application plus ou moins scrupuleuse de ce règlement qui a fourni un noyau de population libre, établie surtout dans les villes. Succédant à la domination espagnole, le célèbre docteur Francia ne changea presque rien en apparence à cet état de choses, mais en réalité il le modifia profondément dans l'intérêt de sa politique soupçonneuse et tyrannique. Ainsi il interdit à ses sujets tout droit de voyager, de faire aucun commerce, d'entretenir aucune relation avec leurs voisins, et en même temps, par les monopoles qu'il institua, par les confiscations qu'il fit prononcer au bénéfice du domaine public, il devint presque le seul propriétaire du pays, comme il y était le seul fabricant et le seul commerçant. L'aristocratie locale, ou du moins ce qui en existait encore, se trouva presque ruinée par le fait, mais sans que sa ruine profitât d'aucune façon aux classes inférieures. Ce ne fut pas tout. Allant plus loin encore dans son système de division et de réduction des gens ou des familles à l'impuissance, le dictateur partagea toute la population en quatre castes, les blancs, les mulâtres, les Indiens et les noirs, interdisant toute espèce d'alliance d'une caste à l'autre, et se réservant d'ailleurs le droit de revenir à son gré sur ce premier partage, c'est-à-dire de faire descendre dans les castes inférieures les familles qui pourraient lui causer quelque ombrage; puis, comme c'était un homme qui se croyait tout permis, il finit par ordonner que, même dans l'intérieur d'une caste, il ne pourrait se conclure de mariages que par sa permission. C'était là le régime qui s'appelait la répu-

blique au Paraguay et qui était encore en vigueur sous le règne du maréchal Lopez.

Quant aux missions fondées par les jésuites, elles étaient, comme on le sait, régies, sous l'administration des révérends pères, par le communisme le plus pur et le plus absolu. Malgré le dégoût que doit nous inspirer un pareil régime, nous ne pouvons pas dire que les Indiens en aient souffert matériellement. Au moins ne connaissons-nous aucun exemple de soulèvement, aucun souvenir d'agitation qui prouve que les populations soumises à ce joug étrange l'aient jamais supporté avec mécontentement. Bien loin de là, tous les témoignages qui ont été rendus sur ce sujet, mais il faut dire que ce sont des témoignages de jésuites, tendent à faire croire que les Indiens se prêtaient facilement au système, et même y jouissaient d'un certain bonheur relatif, surtout quand on le compare à la vie qu'auparavant ils menaient dans leurs forêts. D'ailleurs ils n'étaient pas exploités par leurs maîtres, c'était de l'obéissance et non de l'argent que les jésuites exigeaient d'eux. On les traitait presque toujours comme des enfans, et le reste du temps comme des troupeaux; mais on employait honnêtement à l'amélioration de leur sort matériel le produit d'un travail qui n'avait rien d'excessif, et dont il n'était rien distrait que ce qui était nécessaire pour payer la capitation et autres impôts levés par le fisc royal. Les missionnaires eux-mêmes vivaient dignement, mais simplement, et, au dire des voyageurs qui ont tout récemment encore parcouru ces contrées, il paraît certain que le souvenir des révérends pères n'y éveille que des sentimens sympathiques. Peut-être aussi les fonctionnaires de la république ont-ils contribué par leur conduite à entretenir ces sympathies. Cependant, soit que cette race des Guaranis ait un caractère tout particulier, soit que ce régime ne fût pas aussi absolument mauvais que nous sommes portés à l'imaginer, il dura longtemps encore après l'expulsion des jésuites, et ne fut aboli qu'en 1848 par le président don Carlos Lopez, probablement avec des intentions fiscales. Son fils avait donc l'avantage d'avoir affaire à une population admirablement façonnée par ses devanciers à l'obéissance, et qui allait donner de cette qualité des preuves merveilleuses en se défendant énergiquement dans ses foyers. C'est la seconde phase de la guerre.

IV.

La plaine dans laquelle le maréchal Lopez attendait les alliés peut être considérée comme un quadrilatère dont les côtés sont figurés à l'ouest par le Paraguay, au sud par le Parana, à l'est et au nord par le Tebicuary, un cours d'eau de moindre importance, qui,

sorti à l'est de la cordillère paraguayenne, se jette dans le Paraguay après avoir longé le pied des montagnes au sein desquelles se trouve le territoire cultivable et habité. La superficie de ce quadrilatère peut être évaluée à un millier de lieues carrées et même plus, équivalant à plusieurs de nos départemens. C'est une solitude complète : ni villages, ni habitations, ni habitans; à peine dans la saison sèche quelques rares troupeaux viennent brouter l'herbe des terrains, ou, pour mieux dire, des vases momentanément abandonnées par les eaux. C'est plus triste, plus désolé et plus insalubre que les maremmes de la Toscane ou de la campagne de Rome; on n'y rencontre même pas de ruines pour éveiller quelque intérêt dans l'âme du voyageur. Deux ou trois hauteurs s'élèvent à peine au-dessus de la surface plate du pays; rien que des lacs et des étangs, et d'immenses marais que l'on appelle tantôt *esteros* et tantôt *carrisals* selon la végétation qui les a envahis, selon qu'ils émergent plus ou moins pendant la saison sèche. Au contraire, pendant la saison des hautes eaux et des pluies équatoriales, les deux grands fleuves qui enserrent ce territoire l'inondent presque complétement. Accourant du nord et chargés de tous les tributs que leur versent d'innombrables affluens, ils franchissent leurs bords et se précipitent avec une violence extrême et par cent brèches différentes dans ces terrains bas qu'ils ravinent et bouleversent. Toutefois en se combattant et se résistant mutuellement, aidés d'ailleurs par le travail de la végétation qui s'empare des dépôts charriés par eux, ces cours d'eau ont fini par former avec la suite des âges des renflemens de terrains et comme des digues naturelles, sur lesquels ont poussé de loin en loin quelques rares pieds d'arbres qui servent de points de repère au voyageur, et varient seuls la monotone perspective de ces solitudes.

Le système défensif de cette plaine, que les circonstances locales rendaient déjà si difficile à envahir, s'appuyait sur divers ouvrages de fortification. Sachant que le Paraguay offrait la seule route par laquelle on pût essayer de tourner la position formidable qui couvrait le haut pays, c'était sur ce fleuve que le maréchal Lopez avait disposé ses moyens de défense artificielle, dans des lieux bien choisis : Curupaity et Humayta.

Curupaity, que l'on rencontre d'abord à 5 ou 6 lieues en amont du confluent des fleuves, est un ouvrage régulier qui présentait en batterie sur ses remparts une cinquantaine de pièces de canon. Construit sur une rive escarpée et continuellement minée par le courant, il était impossible à prendre d'escalade, et il n'y avait pas à songer à le réduire avec des navires, même cuirassés. Du côté de la terre, il était complétement à l'abri d'un coup de main, ainsi que les alliés l'apprirent plus tard à leurs dépens. Toutefois on ne

devait le considérer que comme un ouvrage avancé qui couvrait les approches de Humayta, situé à 2 lieues plus au nord en ligne directe, mais à une distance plus que double par la route du fleuve. Humayta était la clé de tout le système, et l'on n'avait rien épargné pour en faire un établissement des plus importans. Construite sur une berge et élevée d'une dizaine de mètres au-dessus du niveau de l'eau, sur un coude du fleuve, cette place affectait la forme d'un fer à cheval qui se présenterait du côté de sa partie concave, de sorte que toutes les batteries établies sur cette concavité pouvaient concentrer sur un point unique les feux des cent pièces de canon qui armaient les remparts. La rapidité du courant et l'étroitesse du chenal navigable, qui en cet endroit n'excède pas 300 mètres, ajoutaient encore à la force de la position. Pour compléter enfin tous les moyens de défense accumulés de ce côté, le lit du fleuve était semé de torpilles, il était barré d'une rive à l'autre avec des chaînes et des estacades flottantes derrière lesquelles se tenaient, tout prêts à s'élancer sur l'ennemi, des brûlots, des *chatas* ou radeaux portant de l'artillerie, etc.

Le sommet de cette partie de la berge sur laquelle s'élève Humayta se développe sur une longueur de plus de 2,000 mètres, et confine par ses deux extrémités nord et sud à des *carrisals* ou marais qui sont en communication avec le fleuve pendant la saison des hautes eaux. Du côté de la terre, c'est-à-dire vers l'intérieur, cette élévation de la berge s'étend sur une superficie profonde d'environ 4,000 mètres sur 2,000 de large; au-delà, on ne trouve plus que des marécages et des rivières. L'eau en a été utilisée pour remplir les fossés des retranchemens qui entourent complétement toute la position et se développent avec leurs redans, leurs rentrans et leurs saillans sur une longueur de 13 ou 14 kilomètres. A l'intérieur de ces ouvrages se trouvent les casernes, les hôpitaux, l'église, les magasins, les bâtimens d'administration, qui ont été préparés pour contenir une garnison ou plutôt une armée d'une vingtaine de mille hommes. D'ailleurs, au nord comme au sud, en amont comme en aval du fleuve, on ne peut trouver qu'à plusieurs lieues d'Humayta des points sur lesquels il serait possible de tenter un débarquement, mais un débarquement qui, vu la nature du pays, ne mènerait à rien. La seule direction par laquelle on puisse en approcher, c'est par l'est, par les terrains détrempés de la plaine que nous avons décrite, et encore, pour se couvrir de ce côté, les Paraguayens avaient construit deux forts détachés, Tuyucué et Tayi ou Establicimiento, dont il fallait s'emparer avant de pouvoir se porter sur Humayta.

Quoiqu'il eût été obligé de se replier et de rentrer sur son territoire, on comprend aisément que le maréchal Lopez dut attendre les alliés avec confiance dans des positions aussi redoutables. Il les

attendit longtemps, car ce fut seulement vers le milieu d'avril 1866, c'est-à-dire cinq mois pleins après le départ des Paraguayens, qu'ils franchirent à leur tour le Parana, sur un point nommé Itapiru et situé presque au confluent des deux fleuves, à 3 ou 4 kilomètres du Paso de la Patria, village qui sert de lieu d'entrepôt aux communications qui s'échangent entre les rives paraguayenne et argentine. Le maréchal Lopez, qui avait eu tout le temps de se préparer, avait couvert ce point de fortifications passagères, et il y avait amené une nombreuse artillerie; mais lorsqu'il se vit pris en flanc par l'armée qui débouchait d'Itapiru et canonné de front par la flotte brésilienne, il prit le parti de se retirer dans l'intérieur en abandonnant presque sans combat aux alliés les magasins et une partie du matériel qu'il avait réuni en ce lieu.

A ce moment, l'armée alliée, commandée par le général Bartolome Mitre, président de la confédération argentine, pouvait se composer d'une cinquantaine de mille hommes. Celle que le maréchal Lopez lui opposait était fort inférieure en nombre, car, outre les 20,000 hommes que lui avaient coûtés les expéditions de Corrientès et de Matto-Grosso, elle avait déjà, au dire du colonel Thompson, qui servait avec elle, perdu une trentaine de mille hommes par les maladies et par suite des travaux extraordinaires que le maréchal Lopez faisait exécuter dans ce pays malsain. Malgré la rigueur extrême avec laquelle il poussait le recrutement, il ne lui restait plus guère que 30,000 hommes, moins peut-être.

Ne prenant que le temps d'établir leurs dépôts et d'organiser leurs moyens de communication avec la rive argentine, les alliés s'empressèrent de marcher à l'ennemi. Celui-ci, encore plein de confiance, leur épargna, comme on dit, la moitié du chemin en prenant lui-même l'initiative de l'attaque, les 2 et 24 mai, dans deux actions sanglantes où l'honneur des armes resta aux alliés, mais sans produire pour eux d'avantages bien sensibles. Les officiers paraguayens disent cependant qu'après la journée du 24 mai, la plus importante des deux à beaucoup près, leur armée était désorganisée, et qu'au lieu de s'arrêter, si les alliés avaient poursuivi leurs succès jusqu'au bout, ils n'auraient pas rencontré d'obstacles et seraient peut-être entrés dans Humayta à la suite des vaincus.

Cependant la poursuite était à peu près impossible sur ce terrain difficile, dans l'état où se trouvait l'armée alliée et avec les moyens dont elle pouvait alors disposer. Une victoire, même complète, désorganise toujours plus ou moins l'armée victorieuse, surtout quand le succès a été acheté par des pertes considérables. Ensuite les maladies sévissaient dans les rangs des alliés, qui se trouvaient déjà au mois de juin réduits à 30,000 hommes. D'ailleurs les services étaient encore très imparfaitement organisés; nous avons de cette

époque une lettre adressée à sa femme par le général Florès, président de la république de l'Uruguay et commandant du contingent oriental, qui raconte que ses troupes et lui sont restés trois jours sans manger.

Quoi qu'il en soit, les alliés ne se crurent pas en mesure de pousser immédiatement leurs avantages. Ils s'arrêtèrent là où la victoire les avait conduits, c'est-à-dire à deux lieues environ vers le nord de leur point de débarquement, le Paso de la Patria, et ils s'y retranchèrent. Sous le rapport défensif, la position de ce lieu, appelé Tuyuti, était bonne. C'est une langue de terre presque complétement entourée par l'Estero-Bellaco ou par les cours d'eau qui l'alimentent; elle couvrait bien les alliés, mais par contre elle avait le défaut de ne pas offrir des débouchés faciles, inconvénient réel pour une armée qui devait tôt ou tard reprendre l'initiative. On le reconnut bientôt lorsqu'au mois de juillet le général Florès attaqua les lignes que les Paraguayens étaient venus établir sur la gauche des alliés, en un lieu nommé Potrero-Sauce, qui commande en effet dans cette direction les débouchés de Tuyuti. L'action fut sanglante, et, quoique les Paraguayens y perdissent 2,500 hommes, tués ou blessés, ils gardèrent leurs positions.

Cet insuccès fit changer pour un temps le plan d'opérations des alliés. Renonçant à pousser devant eux l'armée qui leur faisait face, ils essayèrent de la tourner par sa droite, c'est-à-dire par le fleuve Paraguay, en employant les bateaux cuirassés qui commençaient à leur arriver. L'idée était juste, comme l'expérience le démontra plus tard, mais à la condition d'être appliquée autrement qu'elle ne le fut d'abord. Le maréchal Lopez sentait bien aussi que c'était le point faible de son système, et que la conséquence inévitable du passage des alliés par le fleuve était de le forcer à abandonner presque sans coup férir tout ce terrain sur lequel il espérait que ses ennemis viendraient perdre leurs efforts et leur santé. Aussi depuis quelque temps s'occupait-il très activement de perfectionner et de multiplier les moyens de défense si formidables qu'il avait déjà établis sur le fleuve et que nous avons décrits plus haut. Dans cette vue, il avait tout récemment changé ce qui n'était d'abord qu'une simple batterie de côte à Curuzu, à une lieue au-dessous de Curupaity, en un camp retranché armé d'une quinzaine de pièces de gros calibre, sans compter les canons de campagne, et occupé par une division de 4 ou 5,000 hommes sous les ordres du général Diaz. La position était forte, défendue de presque tous les côtés par le fleuve ou par un *carrisal*; on ne pouvait l'aborder que par une berge étroite. Les alliés cependant se décidèrent à l'attaquer. Un corps de 14,000 hommes, commandé par le général Porto-Alegre et soutenu par 7 canonnières cuirassées, fut chargé

de l'opération et il y réussit. Dans ce combat, l'un des navires brésiliens, le *Rio de Janeiro*, ayant abordé une torpille, sombra presque immédiatement avec son équipage. C'est le seul exemple que l'on puisse citer pendant toute cette guerre de l'effet des torpilles malgré la profusion avec laquelle les Paraguayens se servirent de ces engins, et plusieurs fois à leur propre détriment : ils en souffrirent plus que leurs ennemis. D'ailleurs ils avaient encore perdu dans cette occasion plus de 2,000 hommes, tués, blessés ou prisonniers; le reste de la garnison se sauva par la rive sur Curupaity. Le maréchal Lopez, en apprenant le résultat de la journée, fit décimer rigoureusement tous les soldats d'un bataillon, qu'il accusa d'avoir faibli, et quant aux officiers, la moitié d'entre eux furent fusillés comme traîtres à la patrie. Pour désigner les victimes, on les fit tirer à la courte paille.

Après cette action, Lopez, sentant bien l'importance du coup qui venait de lui être porté, demanda au général Mitre une entrevue qui eut lieu le 12 septembre 1866, mais qui ne produisit aucun résultat. Le général argentin repoussait toute ouverture qui n'aboutirait pas à l'exécution du traité signé par les alliés. Or, si ce traité offrait la paix au Paraguay en lui garantissant son indépendance et son autonomie, il imposait aussi comme condition l'éloignement du maréchal Lopez, et c'était naturellement un point auquel celui-ci ne voulait pas consentir.

Le succès avait rendu la confiance aux alliés, et bientôt après un corps nombreux commandé par le général Mitre en personne tenta de refaire le 22 septembre à Curupaity ce qui avait si bien réussi à Curuzu; mais là on rencontra des obstacles beaucoup plus formidables. Construit depuis plus longtemps, revêtu en partie de maçonnerie, étudié avec plus de soin, Curupaity avait aussi une garnison et une artillerie plus nombreuses : 49 pièces de gros calibre sur ses remparts seulement. Le feu de la flottille ne produisit presque aucun effet sur de pareils ouvrages, et les assaillans, massés en colonne serrée sur la berge étroite qui leur ouvrait seule un passage pour arriver jusqu'au pied des murailles, furent accablés par un feu dont tous les coups portaient dans leurs masses profondes. En vain les bataillons argentins, qui tenaient la tête de la colonne, s'avancèrent-ils avec la plus brillante ardeur, en vain pénétrèrent-ils jusqu'au bord du fossé; ils ne purent le franchir et finirent par être obligés de battre en retraite en laissant le terrain couvert de cadavres. Dans cette infructueuse attaque, les pertes des alliés furent très nombreuses; ils avouèrent dans leur bulletin 4,000 hommes, mais les Paraguayens prétendent avoir ramassé sur le champ de bataille plus de 5,000 tués ou blessés. De ces der-

niers, très peu échappèrent, à peine une douzaine peut-être. La misère commençait à se faire cruellement sentir dans le camp des Paraguayens; ils achevaient les blessés pour s'emparer plus aisément de leurs sacs, de leurs armes, de leurs habits. Eux-mêmes ils n'eurent à regretter dans cette journée que des pertes insignifiantes.

A la suite de cet échec, les opérations actives restèrent suspendues jusqu'au mois de juillet de l'année suivante, pendant dix mois qui marquèrent un temps de douloureuses épreuves physiques et morales pour les alliés. D'abord leur entente parut très menacée. Des tentatives d'insurrection qui éclatèrent dans la confédération argentine entraînèrent le départ d'une partie de son contingent. Le général Mitre lui-même fut rappelé par ces circonstances à Buenos-Ayres en novembre 1866, et le bruit s'accrédita qu'il songeait à se retirer de l'alliance. On en disait ou on en faisait dire autant des Orientaux, qui ne pouvaient que très difficilement entretenir le corps de troupes déjà si faible par lequel ils étaient représentés dans le camp des alliés. Les Brésiliens étaient presque seuls à soutenir le fardeau de la guerre, et quand on comparait à l'importance des sacrifices consommés l'insignifiance des résultats obtenus, il ne paraissait pas déraisonnable de croire qu'ils allaient, eux aussi, abandonner l'entreprise. Une pointe qui les avait conduits dans un lieu pestilentiel, juste à 2 lieues de leur point de débarquement, c'était, avec l'occupation de Curuzu, tout ce que les alliés avaient pu faire depuis plus de deux ans que la guerre durait. Encore était-on bien maître de ces deux points? Lorsque vint la saison des hautes eaux, Curuzu fut complétement submergé par la crue du fleuve, et le camp de Tuyuti inondé. Pour comble d'infortunes, aux maladies qui sévissaient déjà sur les troupes vint s'ajouter le choléra, si bien qu'au mois de mai 1867 les hôpitaux des alliés contenaient plus de 13,000 malades, — plus que le tiers, la moitié peut-être de l'effectif réel. Dans une position aussi critique, que faire? Évacuer, ou, si l'on avait le courage de la persévérance, rester sur la défensive, comme on y resta en effet, en perfectionnant les chemins et les établissemens.

La situation du maréchal Lopez n'était pas plus florissante. Les pertes qu'il avait déjà faites le mettaient à son tour dans l'impossibilité de prendre l'offensive. En réalité, il était épuisé d'hommes et obligé de prendre les enfans pour repeupler les cadres affaiblis de ses régimens. Il était contraint de supprimer plusieurs de leurs numéros pour recomposer des corps avec les débris de ceux qui avaient été le plus éprouvés. Dans sa détresse, le dictateur allait jusqu'à enrégimenter les femmes pour en faire des valets d'armée, une sorte de train des équipages militaires, qui transportaient le matériel sur leurs têtes ou sur leurs dos, quand elles n'étaient pas

employées dans les hôpitaux ou bien aux travaux de défense dont il couvrait le pays. C'est à cette époque que par des prodiges d'activité il compléta un système de retranchemens qui reliaient tout l'ensemble de ses positions. Depuis Curupaity jusqu'à Humayta, il fit construire, en décrivant dans l'intérieur, sur un développement de 30 kilomètres au moins et en prenant la rive gauche du fleuve pour corde, un grand arc de cercle qui couvrait ces deux points importans par une ligne de fortifications continue et parfois double. Prévoyant même le cas d'une retraite forcée, il ordonna la construction sur la rive droite du fleuve, dans le désert du Grand-Chaco, d'une route militaire qui, partant d'un point nommé Timbo, situé à 2 lieues au-dessus de Humayta, offrait de plus à l'armée paraguayenne l'avantage de pouvoir manœuvrer aisément sur l'une et l'autre rive du Paraguay. C'était encore un grand ouvrage qui n'avait pas moins de 90 kilomètres de développement, comprenait la traversée de beaucoup de marécages et la construction de cinq grands ponts, sans compter celui qui était à jeter sur la rivière Vermejo, l'affluent le plus considérable que le Paraguay reçoive sur la rive droite. Tous ces travaux étaient l'œuvre d'un homme ingénieux, actif, opiniâtre; mais étaient-ils aussi l'œuvre d'un homme sage et prudent? On ne saurait le croire. D'abord l'événement démontra que toutes ces fortifications pouvaient être tournées sans grandes difficultés; ensuite elles nécessitèrent la présence au camp de toute la population valide, dont une partie fut décimée par les maladies; l'agriculture fut par suite négligée, et il en résulta une effroyable famine; enfin, en éparpillant ses moyens et son monde sur de si grands espaces, le dictateur se mettait lui-même hors d'état de profiter de l'affaiblissement de ses ennemis. Si au contraire il eût réuni ses ressources, s'il eût dirigé une attaque à fond sur le camp de Tuyuti lorsque les alliés s'y trouvaient dans la misérable condition que nous avons dite, n'aurait-il pas eu de grandes chances pour les contraindre à repasser à leur tour le Parana?

Il ne faut pas imaginer néanmoins que pendant ces dix mois on ne fit de part et d'autre que s'observer l'arme au bras. Il n'était presque pas de jour qui ne fût signalé par quelqu'une de ces stériles escarmouches d'avant-postes auxquelles se laissent si facilement entraîner les armées de nouvelle formation. Il n'y a que les vieilles troupes qui soient ménagères de leur sang, qui sachent économiser leurs efforts en vue d'un coup décisif à porter. Le maréchal Lopez se plaisait à ce jeu cruel et inutile, il croyait aguerrir ses hommes; il ne réfléchissait pas qu'il ne disposait pas de forces aussi considérables que celles de ses adversaires, et que ses soldats, armés pour la plupart de fusils à pierre, ne luttaient pas dans des conditions d'égalité avec les fusils rayés et perfectionnés des alliés.

Dans ces *tirailleries*, comme on disait dans la langue militaire du siècle dernier, il périt encore beaucoup de monde.

Ainsi se passa le temps jusqu'à la fin de juillet 1867, époque où le général Mitre, étant revenu de Buenos-Ayres et ayant reçu des renforts qui portaient l'effectif de son armée à plus de 40,000 hommes, reprit les opérations actives en changeant tout son premier plan de campagne. Au lieu de se développer par sa gauche, comme il avait d'abord essayé de le faire sans succès, il résolut d'opérer par sa droite. C'était presque renoncer à l'appui de la flotte, c'était s'imposer la condition de n'avancer qu'avec une extrême lenteur, car dans cette direction il était de nécessité absolue de construire pied à pied toutes les routes indispensables aux transports de l'armée; mais du moins on avait l'avantage de manœuvrer en terrain libre, et, en profitant de la supériorité numérique que l'on avait recouvrée, on pouvait espérer d'envelopper Humayta, et de faire tomber, comme conséquence, toutes les positions dont cette place était la clé. Cette considération était décisive. Aussi le 22 juillet 1867, laissant 12 ou 13,000 hommes dans son camp de Tuyuti, qui pendant tous ces délais avait été complétement retranché, le général Mitre prit avec 30,000 hommes la direction de Tuyucué, qui fut à peine défendu et enlevé sans coup férir.

Toutefois, pendant que ce mouvement se dessinait à l'extrême droite des alliés, il se tentait sur leur gauche une expérience dont le succès allait produire les conséquences les plus importantes pour le résultat de la campagne. Si l'attaque dirigée l'année précédente par le général Mitre avait abouti à un échec militaire, elle avait néanmoins fourni un enseignement que l'on voulait mettre à profit. Les bâtimens cuirassés qui avaient été engagés contre Curupaity n'avaient eu, il est vrai, par leur artillerie, toute grosse qu'elle fût, aucun effet sur les murailles de la forteresse; en revanche, les pièces de fort calibre dont celle-ci était armée n'avaient pas été plus efficaces contre les cuirasses des navires. On tira de ce fait la conclusion que, s'il était inutile d'engager les bâtimens cuirassés dans des combats d'artillerie avec les batteries de la terre, on pouvait du moins les faire défiler presque impunément sous le canon de ces ouvrages, de telle sorte qu'en respectant un ou deux points seulement, mais en les franchissant, on deviendrait maître de toute la navigation et du moyen de communication le plus important de l'ennemi. La plus grande difficulté à vaincre serait celle de ravitailler les navires que l'on aurait ainsi lancés en avant; cette difficulté, on pouvait la résoudre en construisant sur la rive droite du fleuve une route qui servirait à approvisionner ces forteresses flottantes, rapides et invulnérables. On se mit à l'œuvre, et, la route étant à peu près en état, une escadrille brésilienne défila le 15 août

sous les remparts de Curupaity sans qu'il en résultât pour elle aucune avarie sérieuse. Le problème était résolu : tout le système de défense inventé par le maréchal Lopez et poursuivi avec de si grandes dépenses d'hommes et d'argent était ou allait être tourné, pris à revers, réduit à l'impuissance.

Le rôle extraordinaire et presque imprévu que les bâtimens cuirassés ont ainsi joué dans cette guerre, non par le fait de leur puissance offensive, mais par l'unique condition de leur invulnérabilité, mérite les réflexions de tous ceux qui s'occupent d'études militaires. Quant à l'artillerie, pour le dire en passant, elle ne réussit pas mieux que les torpilles. Les deux armées étaient cependant pourvues, et en abondance, de modèles de toutes les pièces qui ont été inventées dans ces derniers temps en Europe ou en Amérique, et elles en firent un grand usage, car les consommations de munitions furent immenses, ainsi qu'il est ordinaire de la part de jeunes troupes. Néanmoins les résultats furent uniformément très médiocres. Si les navires légèrement cuirassés des Brésiliens n'eurent pour ainsi dire pas à en souffrir, les fortifications des Paraguayens ne furent, en revanche, que très faiblement entamées. Lorsque Humayta se rendit, il aurait dû avoir reçu quinze ou vingt mille projectiles des plus gros calibres, et c'était à peine s'il en portait quelques traces sérieuses. Le fait s'explique en partie, puisque la place ne fut jamais bombardée qu'à de longues distances; mais cela ne suffit pas pour rendre compte du peu d'efficacité de toute cette artillerie, surtout quand on se rappelle qu'à Curupaity, à Humayta, à Angostura, les canonnières blindées des Brésiliens passèrent presque impunément et presque à bout portant devant des canons de très fort calibre. Il n'y eut en réalité d'efficaces dans cette guerre que les pièces de campagne employées, non contre les obstacles matériels, mais contre les bataillons.

Cependant les alliés cheminaient sur leur droite, mais lentement à cause des difficultés du terrain et de l'obligation où ils étaient de repousser les sorties que les Paraguayens faisaient presque chaque jour. Aussi ne fut-ce qu'après trois mois de travaux et de combats qu'ayant encore emporté sur leur route Establicimiento, ils arrivèrent jusque sur le Paraguay en un point nommé Tayi, situé sur la rive droite du fleuve, en amont de Humayta. La distance qu'ils avaient parcourue depuis Tuyuti dans cette marche laborieuse était tout au plus de 35 kilomètres; mais, dès le jour de son arrivée à Tayi, le 2 novembre, le général brésilien Menna-Barreto montra quelle était l'importance du mouvement qu'il venait d'accomplir en canonnant deux vapeurs paraguayens qui descendaient le fleuve, traînant à la remorque des bateaux chargés de matériel à destination

de Humayta. Les communications de l'armée paraguayenne étaient donc, sinon coupées, au moins très menacées. Du reste, il en coûtait cher aux alliés pour occuper ce point, si important qu'il fût. Le prix de transport d'un boulet de 150 de Tuyuti à Tayi revenait à 65 francs, celui d'une tonne de charbon à 825 francs, et le reste à l'avenant.

Lopez ne se méprit pas sur les dangers de sa position. Aussi, dès le lendemain du jour où les 6,000 Brésiliens du général Barreto s'étaient établis à Tayi, il dirigea des lignes qu'il occupait toujours en présence de l'ennemi une sortie en masse sur le camp de Tuyuti. L'idée était certainement juste, et, si elle avait pu se réaliser, elle aurait sans doute forcé les 25,000 ou 30,000 hommes que les alliés avaient répandus dans la plaine à se replier sur leur base d'opération; mais, pour réussir, il aurait fallu avoir plus de monde que le maréchal Lopez n'en put réunir : 8,000 hommes seulement. Les Paraguayens cependant se lancèrent à l'attaque avec leur impétuosité et leur bravoure habituelles, ils escaladèrent sur quelques points les parapets du camp; ils prétendent même qu'ils l'eussent probablement emporté ou incendié, si leurs soldats, excités par la misère, ne se fussent débandés pour piller les magasins de l'ennemi. Ce qui est certain, c'est qu'au bruit de cette attaque la garnison de Tuyucué s'élança de sa position à son tour, et, prenant les Paraguayens en flanc, les força de rentrer dans leurs lignes après avoir encore perdu plus de 2,000 des leurs.

Ses troupes ayant rapporté du butin et trois drapeaux enlevés sur les parapets des ouvrages ennemis, Lopez fit proclamer pompeusement par tout le Paraguay qu'il avait obtenu une éclatante victoire. Il savait bien cependant que c'était un échec, et qu'au lieu de forcer ses adversaires à se concentrer, comme il l'avait espéré, c'était lui qui était maintenant contraint de le faire. En effet, il donna l'ordre d'évacuer sa première ligne de défense et de faire refluer sur Humayta la plus grande partie de son immense matériel d'artillerie (plus de cent cinquante pièces). Les Paraguayens purent procéder à cette opération sans être troublés par les alliés, qui de leur côté employèrent tranquillement les trois mois qui suivirent à se fortifier dans leurs camps, à diriger des approvisionnemens de tout genre sur l'importante position de Tayi. On aurait pu croire à une trêve tacite entre les deux armées sans les incessantes canonnades auxquelles elles se livraient sur tous les points du vaste théâtre qu'elles occupaient; mais c'était une canonnade engagée à de longues distances et par suite inoffensive. La fin de l'année s'écoula au milieu de ces travaux intérieurs et de ces démonstrations aussi coûteuses qu'inutiles.

L'année 1868 allait au contraire apporter de très grands change-

mens dans les situations respectives des belligérans. Elle s'inaugura d'abord par la retraite du général B. Mitre, que la mort inattendue du vice-président de la confédération argentine rappelait à Buenos-Ayres, au siége du gouvernement de la république. Le 14 janvier 1868, il remit le commandement en chef de l'armée alliée au maréchal Caxias, qui depuis le mois de novembre 1866 commandait le contingent et la flotte du Brésil. C'était la plus grande illustration de l'armée brésilienne, l'officier le plus ancien et le plus élevé en grade. Il s'était d'abord fait connaître par l'habileté et l'énergie avec lesquelles il avait, pendant la minorité de l'empereur dom Pedro II, comprimé une tentative d'insurrection dans la province de Saint-Paul. Cela l'avait mis bien en cour, et depuis lors on s'était toujours adressé à lui dans les occasions où le Brésil avait eu à faire quelque développement de forces un peu sérieux. Ainsi c'était lui qui commandait en 1852 le contingent brésilien à la bataille de Caseros, où succomba le gouvernement du dictateur Rosas. On pouvait dire qu'il avait réussi dans toutes ses missions, et récemment encore il avait dirigé avec un mérite réel le mouvement tournant qui avait porté le général Barreto jusqu'à Tayi. Il avait l'avantage de prendre le commandement d'une armée déjà éprouvée par trois ans de travaux et de combats, et que des renforts arrivés depuis peu en proportion considérable venaient de reporter au chiffre d'environ 50,000 hommes.

Le plan qu'il paraît avoir adopté consistait à ne pas donner un plus grand développement aux opérations qui venaient de s'accomplir par terre, et qui enfermaient dans un cercle toutes les positions paraguayennes; il chercha plutôt à s'étendre sur le fleuve. En effet, le 13 février 1868, trois canonnières cuirassées, qui avaient été construites à Rio de Janeiro et qui en arrivaient, commencent par franchir sans accident la passe de Curupaity, puis le 18 elles se joignent à celles qui les avaient précédées au mois d'août, et franchissent ensemble la passe de Humayta. Des six bâtimens qui tentèrent l'entreprise, un seul resta en arrière, non qu'il eût éprouvé des avaries, mais uniquement parce que sa machine était trop faible pour remonter le courant, très rapide en cet endroit. Il alla rejoindre ceux qui occupaient les eaux de Curupaity. Les autres passèrent sans dommages réels, bien qu'ils dussent, à cause des sinuosités du fleuve, rester, pendant quarante-deux minutes et à une distance de 200 ou 300 mètres au plus, exposés à l'innombrable artillerie qui garnissait les remparts de Humayta. Ils allèrent alors rallier la division qui s'était établie à Tayi. Par suite de ce mouvement, l'investissement de toutes les positions de Lopez était presque complet; il n'y avait plus de passage libre pour l'armée paraguayenne, si elle

voulait sortir du cercle où elle était enfermée, que par Humayta et par la route commencée sur la rive droite du fleuve, sur la limite du Grand-Chaco.

La situation était devenue très critique, d'autant plus que le jour même où la flotte brésilienne franchissait la passe de Humayta, le 18 février, la division du général Barreto s'emparait de la redoute de Cierva, poste intermédiaire entre Tayi et Humayta, et que, le 22, les navires cuirassés des Brésiliens, manœuvrant en route libre, venaient montrer leur pavillon à l'Assomption, sous les murs de la capitale, qui était désormais à leur merci. Les alliés étaient, sauf sur un ou deux points, les maîtres du cours du fleuve, depuis son confluent avec le Parana jusqu'aux extrémités du pays. Lopez sentit le péril, et peut-être comprit-il alors la faute qu'il avait faite en dépensant tant d'argent, tant de forces et tant d'hommes pour l'exécution de travaux et d'ouvrages qui devenaient un embarras plutôt qu'un appui, car il n'avait pas les moyens de les défendre et de les occuper, réduit qu'il était à 15,000 ou 20,000 hommes. Il ordonna dès lors d'évacuer Curupaity et tous les ouvrages qu'il avait fait élever au sud du Tebicuary, ne réservant que la place de Humayta, où il laissa provisoirement une garnison de 3,600 hommes, laquelle devait être encore réduite plus tard, lorsque le dictateur aurait assuré sa retraite personnelle. Le 2 mars, en effet, sans plus tarder, il traversa Humayta, gagnant le Grand-Chaco, qu'il remonta pendant une vingtaine de lieues avant de repasser sur la rive droite avec les troupes et le matériel qu'il traînait à sa suite. Le passage se faisait de nuit, dans des circonstances qui devaient singulièrement humilier l'orgueil de Lopez. Aussi prétend-on qu'arrivé à ce degré de sa mauvaise fortune il eut l'idée d'abandonner la partie, de traverser le Grand-Chaco pour se rendre en Bolivie et de là en Europe. Si véritablement il agita cette résolution dans son esprit, on doit regretter qu'il ne l'ait pas suivie; il eût épargné à son peuple, aux alliés, à lui-même, de douloureux sacrifices. Quoi qu'il en soit, nous le retrouvons bientôt au nord du Tebicuary, ayant établi son quartier-général en un point nommé San-Fernando, station de la route ordinaire du Paso de la Patria à l'Assomption. Alors, à force d'activité et d'énergie, il essaie de se refaire, il attend les chances que peut lui offrir encore la résistance de Humayta; mais son humeur, déjà si cruellement aigrie, s'irrite encore, il ordonne de nouvelles exécutions; sous prétexte de conspiration, il fait arrêter son frère Benigno, qu'il garde enchaîné près de lui.

Les alliés le laissent d'abord dans cette position sans chercher à l'y inquiéter, tous leurs efforts sont alors concentrés sur Humayta, qui est devenu leur véritable objectif et qu'ils resserrent autant que

la disposition des lieux permet de le faire. Avec leurs bâtimens cuirassés, avec les batteries qu'ils établissent à Andai sur un îlot situé à portée du canon de la place, ils parviennent à rendre très périlleuses les communications d'une rive à l'autre, même dans le rayon de feux des batteries ennemies; mais les Paraguayens ne se découragent pas : si dans les eaux de Humayta même ils ne peuvent plus continuer leurs travaux d'évacuation, ils inventent de se créer des passages par les cours d'eau et les marais qui entourent Humayta du côté de l'intérieur et qui communiquent par plusieurs brèches de la rive avec le haut du fleuve. Pendant un certain temps et en se glissant sous le couvert de la végétation qui envahit les *carrisals* et les *esteros*, en se servant d'une trentaine de barques légères qui leur étaient restées, ils purent dissimuler leurs manœuvres à la vigilance de l'ennemi; néanmoins un jour arriva où ils furent découverts, et alors les alliés, armant les embarcations de leurs bâtimens, vinrent à leur tour les chercher dans les routes secrètes qu'ils s'étaient frayées. Il s'ensuivit de nombreux combats qui retardèrent jusqu'au 5 août la capitulation de la place. La garnison, réduite à 1,200 hommes, se rendit avec tous les honneurs de la guerre, et elle les avait bien mérités. Depuis quelque temps déjà ses vivres étaient complétement épuisés, et dans les quatre derniers jours de la défense plus de 200 hommes étaient, à la lettre, morts de faim. La chute de Humayta était l'événement le plus considérable qui se fût encore accompli, et il est permis de croire qu'après avoir obtenu ce succès, si les alliés eussent montré plus d'activité, ils auraient pu frapper des coups décisifs.

L'on vit alors se renouveler le spectacle assez extraordinaire, quoique peut-être explicable par les difficultés de la topographie, mais que les deux adversaires avaient déjà présenté plus d'une fois depuis le commencement de la guerre. On eût dit qu'une trêve fût intervenue, que de part et d'autre on se fût interdit de troubler l'ennemi dans ses opérations. — Les alliés commencent par employer tranquillement tout le mois d'août et la première partie du mois suivant à s'installer dans Humayta, où ils transportent leur matériel, leurs approvisionnemens, leurs hôpitaux, etc., puis le 23 septembre, ayant reconnu la nouvelle position que venait de prendre Lopez et qu'ils croient ne pouvoir attaquer de front, ils s'occupent presque exclusivement de construire et de perfectionner, sur la rive droite du Paraguay, la route qui doit leur permettre de faire avancer leur armée pour aller prendre à revers les nouveaux ouvrages des Paraguayens. De son côté, Lopez s'établit à une dizaine de lieues au-dessous de l'Assomption, derrière le Pykysyry, affluent de la rive gauche du Paraguay. C'est une petite rivière peu large

mais très profonde, qui n'est en réalité que le déversoir du grand lac de Ypoa, lequel se développe sur plusieurs lieues de longueur dans l'intérieur des terres, et forme avec les marais qui l'avoisinent une barrière infranchissable. De plus, et à très peu de distance au-dessus de l'embouchure du Pykysyry, le fleuve décrit un coude très accentué, presque à angle droit; la position est entourée ainsi sur trois de ses faces par des obstacles très sérieux. La seule route qui communique librement avec l'intérieur n'est pas à la portée des alliés, qui n'auraient pu l'atteindre que par de très longs détours, et en cas de revers elle offre encore aux Paraguayens un moyen de retraite assuré. Au point de vue militaire, la position est donc très forte. Lopez, avec son activité ordinaire, s'empresse de la couvrir d'ouvrages qu'il garnit d'une centaine de pièces de canon; il fait construire notamment de puissantes batteries à Angostura et à Villeta pour défendre l'entrée du Pykysyry et celle du Buey-Muerto, l'un des bras du Paraguay.

A cette époque, l'armée du maréchal Lopez pouvait être estimée à 10,000 hommes, en grande partie de nouvelle levée. S'étant rapprochée de ses magasins et du pays habité, elle souffrait moins du manque de vivres qu'elle n'en avait souffert dans le sud, mais les munitions lui manquaient. On n'avait pas pu approvisionner les pièces à cent coups, l'on avait eu la plus grande peine à compléter quatorze paquets de cartouches par homme, tant la poudre et les projectiles étaient devenus rares. L'armée alliée au contraire était convenablement approvisionnée; mais de 50,000 hommes, qu'elle comptait au mois de janvier, elle avait été réduite par les maladies et par les combats à 32,000, les trois contingens compris. C'étaient naturellement les Brésiliens qui, étant de beaucoup les plus nombreux, avaient fourni le plus grand nombre de victimes. Nous ne saurions en établir le chiffre; nous savons cependant par un discours du ministre de la guerre aux députés à Rio qu'au mois d'août 1868 le Brésil avait déjà expédié à l'armée d'opérations 84,209 hommes. Combien survivaient?

Les hostilités recommencèrent avec le mois de décembre, et cette fois elles furent poussées par le maréchal Caxias avec une remarquable vigueur. L'armée alliée, s'étant élevée par la route du Grand-Chaco, sur la rive droite du Paraguay, passa le fleuve en un lieu nommé San-Antonio, à 10 kilomètres environ au-dessus de Villeta, prenant ainsi à revers les positions occupées par Lopez sur le Pykysyry. Le 5 décembre, elle vint attaquer les avant-postes de Villeta et s'engagea dans une série de combats sanglans qui durèrent jusqu'au 27. Tous ces combats tournèrent à l'avantage des alliés, mais en leur coûtant fort cher, car ils y perdirent encore

8 ou 10,000 hommes, tués ou blessés. Quant aux Paraguayens, qui se défendirent pendant ces vingt jours avec un courage et un acharnement remarquables, ils furent complétement défaits; il n'échappa que des fuyards et des hommes isolés. Lopez, qui avait juré à ses soldats de vaincre ou de mourir avec eux dans cette crise suprême, s'enfuit avant la consommation du désastre, abandonnant aux vainqueurs ses bagages, ses voitures, ses papiers, et jusqu'à plusieurs de ses esclaves du sexe féminin. Toutefois, avant de tourner la tête de son cheval vers le Cerro-Leon, il avait pris sa revanche à sa manière contre les revers de la fortune. Toujours en proie aux rêves de conspirations qui l'obsédaient, il ne partit pas sans avoir ordonné plusieurs exécutions nouvelles, entre autres celle de son frère Benigno.

On a peine à comprendre comment le maréchal Caxias, qui le 27 décembre, jour du combat décisif d'Ita Yvate, comme disent les Guaranis, ou de Lomas Valentinas, comme disent les Espagnols, avait sous la main 3 ou 4,000 hommes de cavalerie, ne fit pas poursuivre le maréchal Lopez. Peut-être, s'étant emparé du cours du fleuve et de tous les points fortifiés par l'ennemi, ayant détruit et dissipé son armée, ayant pris ou anéanti la plus grande partie de son matériel, le maréchal Caxias était-il convaincu que la guerre était finie. Toujours est-il qu'il s'empressa de le proclamer par un ordre du jour rendu public, et que, se contentant de faire une entrée solennelle à l'Assomption (2 janvier 1869), il s'embarqua pour Rio sans même attendre l'autorisation de son gouvernement.

VI.

Si le maréchal Caxias s'attendait à être accueilli comme un triomphateur, il fut bien déçu lorsqu'il débarqua, le 11 février 1869, à Rio Janeiro. Sans être blessante, la réception fut assez froide. L'opinion, et elle ne se trompait pas, refusait de croire que la guerre fût en effet terminée. Le bon sens général se rendait bien compte qu'après tout, et malgré tant de victoires, on était seulement maître du cours du fleuve, que l'intérieur du pays n'était ni occupé, ni même entamé, que dans ces circonstances l'opiniâtreté du maréchal Lopez, aidée par le dévouement extraordinaire de la population, trouverait encore de nouvelles ressources pour recommencer la lutte. Aussi, après quelques jours d'hésitation, il fut décidé qu'on reprendrait les opérations actives, et qu'on irait jusqu'aut bout. C'est la troisième phase de la guerre.

Dans cette situation des esprits, le choix du général à nommer n'était pas chose moins importante au point de vue politique qu'au

point de vue militaire. Plus sa position personnelle serait élevée, plus il deviendrait évident aux yeux de tous que l'on s'engageait sans réserve. On pensa alors au comte d'Eu, qui depuis le commencement de la guerre sollicitait avec instance d'être envoyé au Paraguay, mais qui n'avait encore participé qu'aux opérations de 1865 sur le Parana. Le Brésil étant un pays où le régime parlementaire et constitutionnel est très sincèrement pratiqué, le jeune prince avait dû se résigner, tout gendre qu'il fût de l'empereur dom Pedro, aux volontés des ministres. Nous ne savons d'où venaient les résistances qu'il rencontrait, mais nous pensons qu'il est permis de les attribuer au libéralisme franchement accusé de ses opinions politiques et à la netteté avec laquelle il avait manifesté ses sentimens abolitionistes en matière d'esclavage. C'était une manière de voir qui ne devait pas le mettre tout à fait en grâce auprès des ministres du jour. Quoi qu'il en soit, lorsqu'on eut besoin de lui, on le trouva prêt.

Le comte d'Eu (Gaston d'Orléans), fils aîné de M. le duc de Nemours, a aujourd'hui vingt-huit ans. Il a fait son éducation militaire à l'école d'artillerie de Ségovie en Espagne, et au sortir de l'école il obtint d'être attaché à l'état-major du maréchal O'Donnell, qui commandait alors l'armée espagnole au Maroc. Le jeune prince fit cette campagne avec beaucoup de distinction. Le jour même où il avait rejoint pour la première fois le quartier-général, il avait été décoré pour action d'éclat accomplie sur le champ de bataille. En 1864, il avait épousé sa cousine, la princesse impériale Isabelle, fille aînée de l'empereur dom Pedro II, et héritière de la couronne du Brésil.

Nommé le 22 mars 1869 général en chef de l'armée brésilienne au Paraguay, mais sans pouvoirs pour participer à l'administration du pays, qui était confiée au conseiller d'état Paranhos, le comte d'Eu se hâta de partir. Le 14 avril suivant, il était rendu à l'Assomption. L'état dans lequel il trouva les affaires n'était pas des plus encourageans. Pendant la saison chaude que l'on venait de traverser, les maladies avaient fait de cruels ravages dans l'armée, et de plus, en voyant partir le maréchal Caxias suivi de plusieurs des généraux les plus marquans, bon nombre d'officiers et même de soldats avaient cru pouvoir se permettre d'imiter l'exemple de leurs chefs. L'effectif était par suite descendu fort au-dessous de 25,000 hommes, les malades compris. Autre conséquence non moins naturelle, l'autorité ayant été fort ébranlée par le départ imprévu de ceux qui étaient plus particulièrement chargés de l'exercer, la discipline, qui n'avait pas toujours été la qualité la plus brillante de ces jeunes troupes, s'en était ressentie. De même les admi-

nistrations et les services spéciaux, ne recevant plus qu'irrégulièrement des directions et des ressources, étaient quelque peu désorganisés; quant aux chevaux, dont il se fait dans les guerres de l'Amérique une consommation extraordinaire, ce qui en restait était fort au-dessous des besoins. En réalité, presque tout était à reprendre et à réorganiser.

Tandis que le jeune général parait à ces nécessités de premier ordre, le maréchal Lopez avait déjà su profiter du répit qui lui était accordé. Au lieu de s'enfuir en Bolivie, comme le bruit en avait couru après sa défaite à Lomas Valentinas, il était bien vite revenu à l'espérance de tenter encore la fortune, lorsqu'il avait vu qu'il n'était pas poursuivi, pas même inquiété. D'ailleurs son prestige, pour être sans doute atteint par les revers qu'il avait éprouvés, n'était pas évanoui, et le *supremo*, — c'est le nom que les Paraguayens donnent familièrement à leur chef, — pouvait encore compter sur l'obéissance merveilleuse de son peuple. Aussi, lorsque le comte d'Eu arriva à l'Assomption, le dictateur avait déjà rallié les fuyards, fait de nouvelles levées, réuni les débris de son matériel et repris position.

Si le maréchal Lopez eût été le chef hardi et patriote que l'on nous a quelquefois représenté, il serait allé se jeter alors dans le sud-est, dans la direction du chemin de fer qu'il avait en d'autres temps entrepris de construire pour relier sa capitale avec les parties habitées, cultivées et riches du pays, lesquelles n'avaient pas encore vu les drapeaux ni entendu les canons des alliés. Là, dans un effort malheureux peut-être, mais certainement honorable, il eût essayé d'organiser la résistance, défendant le terrain pied à pied et partageant jusqu'au bout la fortune de ses fidèles; c'eût été leur rendre dévoûment pour dévoûment. Il ne l'entendait pas ainsi. Dans le cas où le sort des armes eût continué à le trahir, il fût tombé peut-être aux mains de ses ennemis, et c'était un risque qu'à aucun prix il ne voulait courir. Aussi alla-t-il s'établir à une quarantaine de kilomètres de l'Assomption, au nord de la ligne du chemin de fer, dans les gorges du Cerro-Leon, dans les districts que la population si peu considérable du pays n'a pas encore envahis, sur les limites où commencent les solitudes qui lui réservaient le plus de chances d'échapper en cas de malheur. De Luque, station du chemin de fer où il avait transporté le siége de son gouvernement après la chute de Humayta, il le transporta à Peribebuy, derrière les hauteurs du Cerro-Leon, et en même temps il organisait avec son activité habituelle deux manufactures d'armes et de poudre dans deux localités voisines, à Caacupé et à Ibicuy. Quant à ses troupes et à son quartier-général, ils étaient postés

en avant, dans les défilés d'Ascurra, faisant face au chemin de fer, dont ils étaient séparés par un grand lac qui ne permettait pas de les aborder de front. Sa droite, du côté de l'Assomption, était défendue par les *esteros* et les *arroyos* qui sont répandus entre le Peribebuy et le Manduvira, deux affluens de la rive gauche du Paraguay; sa gauche se perdait dans des montagnes à peu près désertes et couvertes de forêts vierges. Au point de vue purement militaire, la position était très forte, mais elle était située dans des localités d'où il était fort difficile de tirer des vivres. Quoi qu'il en soit, le maréchal Lopez, oublié en quelque sorte par les alliés, avait pu réunir encore autour de lui une douzaine de mille hommes et environ 80 pièces de canon, lorsque le nouveau général en chef vint prendre possession de son commandement. Depuis quatre mois, et malgré la proximité des lieux, on avait laissé le dictateur libre dans ses mouvemens et dans ses opérations.

C'était une nouvelle campagne à faire et dans des conditions tout autres. Il n'y avait plus à compter sur les services que la flotte avait jusque-là rendus à l'armée, la transportant, la nourrissant, la convoyant, évacuant les malades et les blessés, frayant si bien la route que les places fortes de l'ennemi tombaient presque d'elles-mêmes quand les bâtimens cuirassés les avaient franchies. Désormais, son rôle se bornerait à surveiller les passages du Paraguay pour empêcher Lopez de s'échapper par le désert du Grand-Chaco, et ce serait à peu près tout, car les navires que l'on pouvait employer à ce service étaient d'un trop grand tirant d'eau pour remonter les affluens du fleuve. Afin de déloger Lopez de sa position nouvelle et de le poursuivre, il fallait se lancer dans l'intérieur, dans des pays qui étaient à peine habités, quand ils n'étaient pas complétement déserts, dont on n'avait ni cartes, ni description exacte, desquels on savait seulement qu'ils contenaient des marais impénétrables, de nombreux cours d'eau et des forêts vierges où il serait encore plus difficile d'avancer et de vivre que de vaincre l'ennemi.

Cependant il y avait à tirer parti des 55 ou 60 kilomètres de chemin de fer que Lopez avait fait construire autrefois, mais que maintenant, pour les besoins de sa défense, il s'occupait à ruiner. Lorsqu'on s'en serait rendu maître et qu'on l'aurait réparé, le chemin de fer allait devenir la base d'opérations de l'armée. Toutefois il fallait du temps, et il en fallait aussi pour organiser un service de transports qui suivît la troupe, pour recevoir les renforts et les munitions qui manquaient. A cet égard, on allait être encore très contrarié par une circonstance exceptionnelle. L'année 1869 se signalait par une sécheresse extraordinaire dans tout le bassin du

Parana, qu'il fallait remonter depuis Martin-Garcia jusqu'à Corrientès, pour passer de la Plata dans le Paraguay. Il en résultait que parmi les navires qui, les années précédentes, avaient pu faire cette navigation, bon nombre se trouvaient arrêtés par le manque d'eau, et que le Paraguay lui-même, ne rencontrant plus à son embouchure le niveau ordinaire, vidait ses propres eaux dans le Parana avec une abondance et une vitesse inaccoutumées. L'effet de ce drainage se faisait sentir jusqu'à plus de 150 lieues sur le haut du fleuve.

Aussi, malgré toute l'ardeur qui l'animait et qu'il avait su communiquer aux siens, fallut-il plus de quatre mois au comte d'Eu pour se mettre en état de commencer les opérations actives. Dans les premiers jours d'août cependant, après une série de combats de détail, de travaux sans fin et sur le terrain et dans le cabinet, il était parvenu à s'étendre jusqu'à l'extrémité du chemin de fer, à le réparer, à reconstruire un grand pont, à faire circuler la locomotive, à établir des dépôts et des places d'armes, à couvrir la ligne par des redoutes pour la mettre à l'abri des surprises de l'ennemi. Enfin le 2 août, ayant pu mobiliser une armée de 17,000 ou 18,000 hommes partagés en deux corps, dont il commande l'un, et dont l'autre est sous les ordres du général argentin Emilio Mitre, le comte d'Eu se met en mouvement pour réaliser le plan que les reconnaissances lui avaient fait concevoir. Ayant l'avantage du nombre, il avait entrepris de tourner à la fois par la droite et par la gauche les positions de l'ennemi, que le lac Icaparay, situé, comme nous l'avons dit, entre les deux adversaires, empêchait d'aborder de front. Le corps de droite, qu'il commandait, entra le premier en mouvement. Le chemin étant très difficile, on dépensa cinq jours entiers avant de parvenir, à travers les montagnes et les forêts, en un lieu nommé Valenzuela, qui n'est cependant pas éloigné de plus de 30 kilomètres de Paraguary, le point de départ. Sur tout le parcours, il avait fallu repousser les tirailleurs de l'ennemi, et sur un certain nombre de kilomètres ouvrir des passages la hache à la main. Toutefois c'était déjà un grand point d'être arrivé à Valenzuela, car alors on était sorti des défilés du Cerro-Leon ; on n'avait plus qu'à descendre la vallée du Peribebuy ; la position de l'ennemi à Ascurra était tournée et prise à revers. Néanmoins il fallut encore combattre et travailler pendant quatre autres jours pour franchir les quelque quarante kilomètres qui séparent Valenzuela de Peribebuy, la nouvelle capitale de Lopez, qu'il avait entourée de retranchemens garnis d'une nombreuse artillerie. Le 12 août, on donna l'assaut à Peribebuy sur trois colonnes ; l'une était commandée par le général Osorio, qui fut blessé, la seconde par le général Menna Barreto, qui fut tué, la troisième par le comte d'Eu, qui ne fut pas

touché, quoiqu'il s'exposât avec un entrain qui convenait peut-être mieux à sa jeunesse qu'à sa position de général en chef. Ses officiers en murmuraient bien un peu; mais ils ne purent l'empêcher d'entrer l'un des premiers dans les lignes de l'ennemi, salué par les acclamations des soldats. La lutte avait été très sanglante, tout ce qui était dans Peribebuy fut tué, blessé ou fait prisonnier, pas un ne s'échappa; la place, avec tout ce qu'elle contenait de matériel, avec les papiers de Lopez, ses bagages et ceux de Mme Lynch, tomba au pouvoir des vainqueurs.

Lopez n'était pas présent de sa personne à Peribebuy. Comprenant le danger de la situation, il s'était empressé de se retirer sur Caacupé pour y enlever tout ce qu'il pourrait du matériel qu'il y avait accumulé depuis quatre mois. Le lendemain 13 août, il donnait l'ordre à son armée d'évacuer la position d'Ascurra et de venir le rejoindre à Caraguatay, où il transportait son quartier-général, à quatre-vingts et quelques kilomètres dans le nord-est au-dessus de Peribebuy; mais cette fois il avait affaire à un général qui était bien résolu à le poursuivre aussi loin et aussi activement qu'il serait possible. Le 16, en effet, le comte d'Eu le surprit à quelques lieues en avant de Caraguatay et lui livra un combat très meurtrier où l'avantage resta encore aux Brésiliens. Le 17, n'ayant pas reçu de distributions depuis quarante-huit heures, ceux-ci s'arrêtèrent pour prendre un peu de repos et attendre le corps du général Emilio Mitre, qui, ayant rencontré sur sa route des obstacles bien plus considérables qu'on ne l'avait supposé, n'avait pas pu rejoindre plus tôt. Il apportait heureusement quelques vivres; aussi le lendemain 18, nouveau combat, dans lequel les Paraguayens perdent encore une douzaine de canons, et le 21 autre engagement où s'achève la désorganisation de l'armée de Lopez. On essaie de continuer la poursuite pendant quelques milles au-delà de Caraguatay; mais on tombe dans des marais qui se développent jusqu'à San-Estanislao, où Lopez s'est réfugié, à une centaine de kilomètres plus au nord, et où les troupes ne pourraient pénétrer par la route que les fuyards ont suivie. D'ailleurs les vivres manquent absolument pour les hommes et pour les chevaux, ceux-ci périssent en grand nombre, et les Brésiliens, qui se trouvent portés en si peu de temps si loin de leur base d'opération, sont obligés de changer de plan.

Dans cette série si rapide de brillans combats, la dernière armée de Lopez avait été détruite, toutes ses ressources en matériel avaient été anéanties, il était rejeté au-delà du territoire habité et cultivé, il ne pouvait plus être à craindre; mais il échappait toujours. Le comte d'Eu, quittant Caraguatay, descendit la vallée du Monduvira en se servant, pour transporter ses malades et ses blessés, des quelques barques que l'on put utiliser, et vint avec ses troupes s'établir

à Rosario, sur le Paraguay, où tout son monde était réuni le 11 septembre. Il espérait recevoir en peu de temps les ravitaillemens nécessaires; mais bien qu'il eût réduit au minimum l'effectif de la colonne légère qu'il voulait emmener avec lui dans cette nouvelle expédition, il ne put être prêt que le 8 octobre. De Rosario, son point de départ, à San-Estanislao, qui était devenu son objectif, la distance en ligne directe n'est pas de plus de 70 kilomètres, et pour le pays le chemin est facile; aussi put-on y arriver le 14. Lopez n'avait pas attendu; il était parti le 7 et s'était retiré à une cinquantaine de kilomètres plus loin dans le nord-est et dans les montagnes, à Curuguaty, détruisant tout et enlevant les troupeaux sur son passage. On prétend qu'avant son départ de San-Estanislao il ordonna de nouvelles exécutions, et que son autre frère, Venancio Lopez, fut cette fois au nombre des victimes.

Le comte d'Eu repart de San-Estanislao le 16 octobre, et il pousse jusqu'à Capivira; mais là le pays devient presque impraticable : on ne rencontre plus que des forêts vierges et désertes qui n'offrent aucune ressource ni pour les hommes ni pour les chevaux. Heureusement le 20 arrive un convoi qui permet d'assurer une demi-ration par homme pendant quelques jours. La joie est dans le camp. Le comte d'Eu se détermine à ne plus agir que par petits détachemens qui occupent un plus grand espace de terrain, qui sont aussi plus faciles à ravitailler. L'un de ces détachemens, commandé par le colonel Fidelis da Silva, est dirigé sur Curuguaty, où il réussit à surprendre, dans la journée du 26 octobre, le camp de Lopez, qu'il met en déroute; Lopez lui-même échappe encore. Après ce succès, il faut rentrer au camp de Capivira pour se refaire et prendre des vivres; mais ils sont très rares, et pour surcroît d'embarras on a reçu 3,000 personnes de tout âge et de tout sexe, arrivées dans le plus triste état de dénûment, qui fuient la tyrannie de Lopez et demandent protection contre lui. Les mouvemens sont nécessairement suspendus par suite de ces circonstances, et c'est seulement vers la fin de novembre que le colonel Fidelis da Silva peut se remettre à la poursuite de Lopez, qui s'est transporté à Igatimy, à une cinquantaine de kilomètres dans le nord de Curuguaty. Enfin le 28 novembre la cavalerie brésilienne livre le dernier combat de la campagne aux derniers débris de l'armée de Lopez, qui réussit toujours à échapper, et s'enfonce dans des forêts où il semble qu'il n'y a plus intérêt à le poursuivre. Igatimy, situé en ligne directe à une cinquantaine de lieues de Valenzuela, du point où avait commencé cette longue série de combats, est en effet le dernier village, le dernier lieu habité que possède le Paraguay du côté du nord. Au-delà commencent les territoires contestés entre le Brésil et le

Paraguay, des espaces où ni l'un ni l'autre n'a jamais pénétré, des forêts et des montagnes dont les cimes élevées, connues sous le nom de Cordillères de Macaraju, servent de point de partage entre les deux vallées du Paraguay et du Parana. Négligées jusqu'ici par la civilisation, elles abritent encore dans leurs gorges ou sous leurs ombrages quelques rares tribus d'Indiens indépendans. L'une de ces tribus, les Caguays, auraient, dit-on, donné l'hospitalité à Lopez et à ceux qui sont restés attachés à sa fortune. Les Indiens l'aideront-ils à traverser le grand désert ou bien à faire quelques tentatives sur le territoire paraguayen? C'est ce qu'il nous est impossible de dire; mais ce que nous croyons, c'est que, dépourvu comme il est, ses tentatives ne seraient pas à redouter. Ce que nous savons, c'est que, d'après les dernières nouvelles, en date du 10 décembre 1869, les autorités présentes sur les lieux regardent la guerre comme terminée de fait, c'est que l'on renvoie chez elles les troupes alliées en laissant seulement quelques bataillons à la disposition du gouvernement provisoire pour l'assister dans son œuvre de réorganisation du pays; c'est enfin qu'à Rio de Janeiro il était fort question de rappeler le comte d'Eu, dont la présence au Paraguay ne semble plus avoir d'objet.

Le jeune prince devait couronner cette laborieuse campagne par une victoire d'un autre genre qui nous touche plus encore que ses succès militaires. Le 12 septembre 1869, étant en cours d'opérations, il adressait au gouvernement provisoire de l'Assomption, constitué depuis le 15 août seulement, la lettre suivante :

« Messieurs, sur plusieurs points du territoire de cette république que j'ai parcourue à la tête des forces brésiliennes en opérations contre le dictateur Lopez, il m'est arrivé plusieurs fois de rencontrer des individus se disant esclaves des autres, et nombre d'entre eux se sont adressés à moi pour me demander de leur accorder la liberté et de leur fournir un véritable motif de s'associer à la joie qu'éprouve la nation paraguayenne en se voyant affranchie du cruel gouvernement qui l'opprimait. Leur accorder l'objet de leur demande eût été pour moi une douce occasion de satisfaire les sentimens de mon cœur, si j'avais eu le pouvoir de le faire; mais le gouvernement provisoire, — dont vos excellences sont chargées, — étant heureusement constitué, c'est à lui qu'il appartient de décider toutes les questions qui concernent l'administration civile du pays. Je ne puis donc mieux agir que de m'adresser à vous, comme je le fais, pour appeler votre attention sur le sort de ces infortunés dans un moment où il n'est question que d'émancipation pour tout le Paraguay; si vous leur accordez la liberté qu'ils demandent, vous romprez solennellement avec une institution qui a été malheureusement

léguée à plusieurs peuples de la libre Amérique par des siècles de despotisme et de déplorable ignorance. En prenant cette résolution, qui influera peu sur la production et les ressources matérielles de ce pays, vos excellences inaugureront dignement un gouvernement destiné à réparer tous les maux qu'a causés une longue tyrannie, et à conduire la nation paraguayenne dans les voies de cette civilisation qui entraîne les autres peuples du monde. Que Dieu garde vos excellences.

« GASTON D'ORLÉANS. »

A cette simple et noble lettre, le gouvernement provisoire répondait, le 2 octobre suivant, par un décret en quatre articles qui ordonnait l'abolition immédiate et complète de l'esclavage sur tout le territoire de la république. C'était une victoire morale remportée par l'humanité sur la barbarie, et qui ne valait certes pas moins que les victoires remportées par la force du canon. Il y avait même plus, c'était un engagement pris vis-à-vis du Brésil, où il y a encore plus de 1,800,000 esclaves, envers qui le prince s'oblige solennellement. Souhaitons qu'il réussisse bientôt dans cette œuvre généreuse pour l'honneur même de son pays d'adoption.

Nous avons essayé de retracer l'histoire de cette guerre avec toute l'impartialité dont nous sommes capable, et nous n'avons certainement pas cherché à dissimuler l'immensité des sacrifices qui ont été imposés à tous les belligérans; mais, comme il n'appartient pas à la raison humaine d'aller jusqu'à l'extrémité du bien, ni à la folie des hommes d'aller jusqu'à l'extrémité du mal, nous avons le ferme espoir que ces sacrifices, si douloureux qu'ils aient été, ne resteront pas sans compensations. Au point de vue politique, c'est un fait important que de voir quatre états, qui jusqu'alors s'étaient disputé la suprématie de ces contrées, contraints de s'entendre pour créer entre eux un équilibre qui ne se calcule plus selon le degré de puissance ou de richesse, mais selon les droits de chacun, sans acception de race ou de nombre, de force ou de crédit, si bien que les vainqueurs d'aujourd'hui sont non-seulement obligés, par le traité d'alliance qu'ils ont conclu, de respecter la souveraineté, l'indépendance et l'autonomie du vaincu, mais même de défendre par les armes et pendant cinq ans au moins les droits de l'ennemi qu'il leur a fallu réduire. En ce sens, nous croyons pouvoir dire qu'il est né dans l'Amérique du Sud un ordre politique nouveau, comme il va bientôt y naître un ordre social meilleur par suite de l'abolition définitive de l'esclavage. C'est la liberté sous toutes ses formes, pratiquée dans toutes les directions où s'exerce l'activité de l'âme humaine, qui désormais doit mener le monde.

XAVIER RAYMOND.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 février 1870.

Encore une fois, Paris a donc eu ses effervescences nocturnes et ses tumultes de rues, comme un irritant et maussade intermède dans l'évolution libérale qui s'accomplit. Pendant quelques soirées, au fond d'un faubourg de la grande ville, on a bataillé, on a crié surtout, on a culbuté quelques voitures, et on s'est essayé aux barricades. Ne fallait-il pas tenter une petite révolution pour empêcher ou pour célébrer l'entrée en prison de M. Henri Rochefort après sa condamnation récente? La révolution n'a pas même été une émeute. Les coureurs de rues et de réunions publiques croyaient peut-être qu'on n'oserait pas braver les menaces de leur colère, que la loi serait obligée de s'incliner devant leur majesté; on a osé, et tout est dit.

Assurément, par certains côtés, cette échauffourée, qui n'a pas même été un mouvement populaire, est profondément triste; la France est mise depuis quelque temps à un singulier régime. Au moment où l'absolutisme d'un seul cède devant la raison publique, il reparaît à une extrémité opposée sous une autre forme. On ne veut pas de l'omnipotence des Tuileries; mais on veut fonder l'autocratie de Belleville ou de La Villette. Tout doit manifestement plier devant la volonté de ceux qui se disent le peuple. Quant à la France elle-même, on s'en inquiète fort peu. Elle subira le joug si elle veut, et si elle résiste, on verra bien. En attendant, voilà le fait : il suffit de quelques têtes échauffées ameutant une bande sans nom pour avoir l'air de tenir tout en suspens, pour paralyser les intérêts d'une population entière et semer une indéfinissable anxiété qui grossit en se propageant. On finit par croire Paris en révolution, la province se trouble ou s'irrite, et au dehors on s'accoutume peut-être à l'idée qu'en certains momens l'action de la France pourrait se trouver subitement énervée. Ce sont de grands patriotes que les émeutiers. Tout cela ne laisse pas d'être amèrement triste, nous en con-

venons; mais par d'autres côtés, il faut l'avouer, c'est aussi passablement comique. Nous avons l'odyssée lamentable et naïve de cette échauffourée écrite par celui qui en a donné le signal. Il est parti avec cent hommes qu'il a perdus en route, il a engagé des dialogues pleins de douceur avec des soldats qui, en vrais esclaves, ont eu la barbarie de croiser la baïonnette, il a éteint quelques becs de gaz, mis à mal un omnibus, et il a fini par laisser son épée de commandement au théâtre de Belleville, parmi les accessoires! Franchement l'équipée est triste sans être sérieuse, et il y a une raison pour qu'elle n'ait eu rien de sérieux : c'est que l'opinion n'est certainement pas aujourd'hui aux émeutes et aux barricades, même pour épargner quelques mois de prison à M. Rochefort, qui continue d'ailleurs sa triomphante campagne en datant de Sainte-Pélagie ses décrets de mise en accusation du ministère. L'opinion est pour le moment à quelque chose de plus important, elle est tout entière à l'œuvre qui s'accomplit, et qui est déjà par elle-même assez difficile sans qu'on laisse s'y mêler les excentricités révolutionnaires.

Le vrai problème aujourd'hui est dans la manière dont s'inaugure cette renaissance des institutions libres, et le vrai danger serait de tout brouiller, de tout intervertir du premier coup, de travailler à rétablir le régime parlementaire en commençant par l'ébranler et par le discréditer, ou en se méprenant sur les conditions que lui font les circonstances nouvelles dans lesquelles il revient à la vie. Il est des esprits un peu grisés par une logique apparente des choses, et pour qui la question essentielle, antérieure et supérieure à toutes les autres, est la dissolution du corps législatif. Avant tout, selon eux, il faut dissoudre le corps législatif parce qu'il est entaché du vice de son origine officielle, parce qu'il ne représente plus le pays, parce qu'il contient une majorité qui se prête sans se donner au nouveau ministère, et qui peut devenir tout à coup un instrument de réaction. Le plus pressé est donc d'en appeler au pays, et rien n'est définitif tant que des élections libres n'auront pas assuré au gouvernement transformé une majorité rajeunie. C'est aller un peu trop vite et mettre un peu d'impatience à faire jouer le ressort du suffrage universel. Sans nul doute, une dissolution est possible dans un temps donné, elle peut devenir inévitable, et c'est ce qui fait qu'on doit se préoccuper d'une réforme électorale, ne fût-ce que pour créer un système de circonscriptions plus rationnel et plus juste. En quoi cependant cela implique-t-il la nécessité immédiate et absolue d'une dissolution, qui viendra à son heure, selon les circonstances? Le corps législatif actuel, cela est bien clair, n'a pas été élu pour la situation que nous avons aujourd'hui et dans les conditions de vie publique qui se sont créées depuis quelques mois. Moralement il est né sous l'influence de ce réveil d'opinion qui est devenu contagieux, il a été trempé dans cette atmosphère nouvelle, et nous nous souvenons d'un mot plein de prévoyance que disait un des membres

de l'ancien gouvernement avant les dernières élections. Ce politique parfaitement sagace ne se faisait pas illusion, il prétendait que, quand tous les mêmes hommes seraient élus, ils reviendraient avec un autre esprit. C'est ce qui est arrivé effectivement, et en définitive c'est ce corps législatif qui a aidé à la naissance du nouveau régime. Proclamer sommairement son indignité aujourd'hui, c'est frapper de discrédit tout ce qu'il a fait et tout ce qu'il fera. Que quelques vieux routiers du régime autoritaire gardent de la mélancolie et ne portent pas dans leur cœur le nouveau ministère, c'est bien possible. La masse de l'ancienne majorité sait bien qu'il y a des réformes politiques qui sont irrévocables, qu'à vouloir revenir en arrière on risquerait de tout compromettre, et qu'elle est intéressée elle-même, si elle ne veut pas aller au-devant de la dissolution dont on la menace, à suivre le mouvement, à organiser, à développer ces institutions qui viennent de renaître. Fût-elle quelquefois un frein, ce ne serait pas un grand mal; l'essentiel est qu'elle ne soit pas un obstacle. Réforme électorale et dissolution viendront à leur heure; elles seront d'autant plus efficaces que le terrain sera mieux déblayé, que la situation sera mieux dégagée de tous ses nuages. La question n'est donc pas là pour le moment, elle est dans la manière dont gouvernement et corps législatif entendront et pratiqueront ce régime parlementaire qui se relève, dans l'usage qu'ils feront l'un et l'autre du pouvoir exceptionnel que les circonstances leur donnent, et c'est ici que commence pour eux une véritable et sérieuse responsabilité.

C'est une question de conduite pour le gouvernement et pour le corps législatif. Le ministère du 2 janvier n'a que six semaines d'existence, c'est bien peu, et c'est beaucoup en certaines heures. Les difficultés ne lui ont pas manqué assurément, et les agitateurs en représentation à Belleville ou ailleurs ont fait tout ce qu'ils ont pu pour lui donner de l'occupation, pour l'obliger à s'inquiéter avant tout de l'ordre public. En six semaines, tout bien compté, voilà deux ou trois alertes. Le ministère a fait face au danger avec la plus calme fermeté, comme s'il n'avait fait que cela depuis longtemps; il a donné le salutaire exemple d'un pouvoir libéral parfaitement maître de ses résolutions, en état de sauvegarder la paix publique aussi bien qu'un autre. Ce n'est pas tout cependant de disperser quelques émeutiers et de soigner son attitude devant les chambres; le meilleur moyen de décourager l'agitation et de s'assurer la majorité dans le parlement comme dans l'opinion, c'est de marcher, d'agir, et de ne pas laisser sommeiller l'initiative qu'on a reçue des événemens. On ne fait pas en quelques jours, nous le comprenons bien, une révolution comme celle qui s'accomplit aujourd'hui. L'essentiel serait de ne pas trop sacrifier aux apparences et à une certaine mise en scène du pouvoir, de ne pas trop s'absorber dans des questions personnelles, dans la recherche de rapprochemens inattendus

qui viendront tout seuls, si on marche bien. Sans aucun doute, c'est un spectacle curieux et d'un bon effet que ces changemens à vue, ces renouvellemens de la scène politique, ces défilés de personnages dans les salons des ministères. Ces choses-là font toujours plaisir, et peuvent avoir leur importance; elles sont dans tous les cas le signe d'une révolution singulière par l'apaisement des esprits. Il ne faudrait cependant s'y fier qu'à demi, et après cette lune de miel de l'avénement le plus sûr encore serait de bien définir son terrain, d'épargner à l'opinion de trop longues incertitudes sur ce qu'on veut faire décidément, et de ne pas laisser les projets se promener trop longtemps du cabinet d'un ministre au conseil d'état, du conseil d'état dans une commission. Les programmes portés au pouvoir par les divers membres du cabinet sont d'ailleurs connus. Il s'agit moins de multiplier les demi-mesures ou les réformes d'apparat que de concentrer son action sur quelques points essentiels. Jusqu'ici, le ministère a vécu par la considération et la bonne renommée des hommes, et on ne demande certes pas mieux que de le suivre. Il est peut-être temps qu'il vive par l'ascendant de son initiative et de ses actes.

Le ministère, en agissant avec décision, en donnant le signal des œuvres sérieuses, viendra du reste très utilement en aide au corps législatif lui-même; il lui épargnera le dangereux désagrément de s'égarer dans toute sorte de débats sans fin et de perdre son temps. On dit que le corps législatif doit périr par le vice de son origine; en réalité, il est bien plus menacé par l'étrange système qu'il suit dans ses travaux, par ce spectacle de disputes décousues qui se succèdent avec une désespérante monotonie, et en toute justice ce n'est pas l'ancienne majorité qui a la plus grande part dans cette confusion. Il y a déjà deux mois et demi que la session parlementaire est ouverte, il y a six semaines qu'un nouveau ministère existe; qu'a fait le corps législatif? Le bulletin de ses opérations est malheureusement facile à tracer.

Il n'a rien fait, ou, pour mieux dire, il s'est agité dans le vide; sauf quelques séances qui ont eu leur éclat parce que des hommes supérieurs ont discuté avec autant d'éloquence que de savoir des intérêts sérieux, le reste porte la double et indélébile marque de l'inexpérience et de la passion. Nos travaux parlementaires, il n'en faut pas médire, mais jusqu'ici ils peuvent se diviser en deux parts, — l'une, celle de la médiocrité bavarde, stérile; l'autre, celle de l'acrimonie et de la violence injurieuse. Le corps législatif, s'il n'y prend garde, glisse sur une singulière pente. Il se réunit après deux heures, et à six heures il commence à être fatigué. Dans l'intervalle, on s'amuse aux préliminaires du procès-verbal, on pousse une question d'un côté, une interpellation de l'autre; au milieu du débat le plus grave, un incident passionné éclate tout à coup, et voilà l'assemblée en combustion pour une heure. M. Jules Ferry éprouve le besoin de paraître, et il s'exalte à froid, s'efforçant vaine-

ment de hisser son talent au niveau de son ambition. M. de Kératry tient à faire savoir qu'il est tenace et renouvelle dix fois pour une ses interpellations oiseuses. M. Ordinaire, un inconnu celui-là, fait les commissions de M. Rochefort, et dépouille sur le bureau de la chambre le courrier de Sainte-Pélagie. Quoi encore? M. Garnier-Pagès arrive avec une colère essoufflée et prend à partie, sans qu'on sache à quel propos, le père de M. Émile Ollivier. Il a grand tort; comme le père du garde-des-sceaux connaissait bien les hommes de son parti lorsqu'il disait à son fils qu'il les trouverait devant lui implacables, d'autant plus implacables qu'ils auraient été contraints de l'imiter en rentrant dans la vie publique!

Franchement, en quoi ce tapage de vanités, ce prurit de déclamations et d'injures, intéressent-ils la liberté et la France? C'est du temps perdu, voilà tout. En suivant ces débats, nous ne pouvions détourner nos regards du parlement anglais, qui vient de se rouvrir. Le premier jour, on a discuté l'adresse, et quelques heures ont suffi pour en finir. M. Gladstone a proposé à la chambre des communes d'annuler l'élection du fenian O'Donnovan-Rossa, et on ne s'est pas beaucoup préoccupé de savoir si on allait mécontenter les électeurs de Tipperary. En Angleterre, les membres du parlement, qui ne sont pourtant pas payés, vont à la chambre vers quatre heures du soir, et quelquefois ils sont encore en séance à trois heures du matin. Ils ne se perdent pas en divagations, ils pratiquent dans toute la force du terme l'expédition des affaires. Lorsque l'un d'eux adresse une question à un ministre, il la pose avec précision, et le ministre répond de même, sans compter qu'il y a des jours et des momens fixés pour ces sortes de questions. Sans doute il y a des discussions prolongées, passionnées, quand l'intérêt qu'on débat en vaut la peine, et il va y avoir une lutte parlementaire de ce genre à propos du bill que M. Gladstone présente en ce moment sur le système agraire de l'Irlande; mais les Anglais, en gens politiques, ne se laissent pas détourner du but, et ils évitent le ridicule d'avoir toujours l'air de vouloir faire sortir du moindre incident une révolution. Un de nos collaborateurs, maintenant député au corps législatif, M. Esquiros, écrivait ici il y a trois ans à peine au sujet des minorités en Angleterre : « Toujours prêtes à recevoir du gouvernement ce que peut lui arracher la force des choses, ces minorités se montrent après tout assez tolérantes sur la nature et l'étendue des concessions. Nos voisins ne dédaignent pas les petits gains dans le commerce, ni les minces conquêtes en politique : aussi sont-ils devenus riches et libres. » Le député d'aujourd'hui se souvient sans doute de ce que pensait l'écrivain distingué sur les moyens de faire un pays riche et libre, et nous l'engagerions volontiers à communiquer ses impressions d'il y a trois ans à ses voisins actuels de la chambre. Ils gagneraient à prendre avec lui quelques leçons. Le moment est venu en effet d'en finir avec la politique déclamatoire pour

entrer dans la sérieuse et virile pratique des institutions libres, de ce grand régime parlementaire qui doit être un moyen d'expédier les affaires du pays, non de favoriser les vanités bruyantes et les passions puériles d'agitation.

Les problèmes s'étendent et se généralisent d'une étrange façon en Europe. Ce n'est plus la France seule aujourd'hui qui a le triste et malfaisant privilége d'être un foyer de démocratie violente et de socialisme; peu de pays échappent à la contagion. Le programme de la liquidation sociale et de la révolution ouvrière devient le mot d'ordre commun d'une action confuse, multiple et agitatrice. On dirait une organisation occulte qui étend ses ramifications un peu partout, de Genève à Moscou, de Paris à Vienne ou à Stettin. C'est une fermentation qui, pour être factice sous bien des rapports, n'est pas moins le singulier symptôme d'une maladie universelle. L'Italie avec tous ses embarras, particulièrement financiers et administratifs, est peut-être le pays qui reste le plus à l'abri de cette fièvre nouvelle, et les manifestes que M. Mazzini lance de temps à autre procèdent d'une inspiration personnelle qui est passablement révolutionnaire sans avoir rien de socialiste. L'Espagne est déjà à demi entamée malgré la résistance de l'instinct populaire et des traditions nationales. En Angleterre, le mal n'est contenu que par la puissance des mœurs et des institutions; sans ce préservatif, il deviendrait bientôt redoutable. En Russie, on vient de découvrir une conspiration nihiliste qui, sans être un danger politique immédiat, révèle un étrange état moral. En Allemagne, le socialisme fleurit sous toutes les formes et sous tous les noms. Il ne compte peut-être pas encore une armée très nombreuse; il se remue toutefois, il se personnifie dans l'*union ouvrière allemande*, qui recrute de tous côtés ses prosélytes. Le socialisme allemand contemporain a cela de particulier qu'il n'est plus seulement une philosophie, il vise à la pratique, il fait de grands efforts d'organisation, et il aspire à être une puissance. Il tient ses assises à Berlin, à Halle, à Augsbourg, à Munich. Il a pénétré jusque parmi les ouvriers de Vienne, qui allaient, il y a deux mois, frapper à la porte du président du conseil de l'empereur François-Joseph, et qui s'agitent de nouveau en ce moment même pour des questions de salaire. La dernière grève des mineurs de Waldenbourg était l'œuvre du comité directeur du « parti ouvrier démocrate-socialiste allemand, » qui a fini naturellement par abandonner ces malheureux à leur misère après leur avoir promis l'appui des *frères* d'Allemagne, d'Angleterre, de France et d'Espagne. Récemment encore il y avait à Berlin une réunion du « congrès ouvrier socialiste. » On avait orné la salle des séances de drapeaux rouges; la police est intervenue pour faire disparaître ces chiffons, et on a remplacé le drapeau rouge par un grand crêpe noir, non sans déclarer toutefois que la bannière des travailleurs proscrite par la police royale de Prusse « flotterait bientôt sur le toit des Tuileries et sur toutes les

capitales de l'Europe. » Dans cette réunion, on a fait du reste consciencieusement la besogne de l'avenir; en quelques instans, on a procédé à l'abolition des armées permanentes, de la propriété, de l'héritage, de la liberté de l'industrie, du capital, après quoi on s'est retiré dans un enthousiasme indescriptible, avec la satisfaction d'avoir sauvé l'humanité.

Rien de plus curieux en ce moment que cette propagande révolutionnaire qui se promène d'une ville à l'autre au-delà du Rhin. Malheureusement ou heureusement la démocratie socialiste allemande ressemble en un point à la démocratie socialiste française : elle est travaillée de dissensions profondes, elle est livrée à toute sorte de guerres intestines. Le « mouvement lassallien, » comme on l'appelle, est arrivé aujourd'hui à une période de crise aiguë et à coup sûr fort bruyante, l'empire d'Alexandre se disloque, « l'union générale allemande des ouvriers démocrates » se morcelle en toute sorte d'unions fragmentaires, dont chacune représente, on le comprend, l'humanité future. Partout où se forme un camp de démagogie il y a nécessairement un dictateur, et le dictateur depuis quelque temps en Allemagne, l'héritier de l'agitateur Lassalle, c'était M. Schweitzer, docteur déguisé en ouvrier, qui a entrepris d'opposer le vrai socialisme, le socialisme autoritaire, au libéral et intelligent mouvement des associations coopératives, dont M. Schulze-Delitsch a été l'habile et heureux promoteur. M. Schweitzer était le chef reconnu de l'*union ouvrière allemande*. Or voici que maintenant M. Schweitzer trouve des révoltés dans son propre camp; on s'insurge contre le docteur-ouvrier. L'autre jour, dans la ville de Halle, les dissidens réunis en assez grand nombre ont proclamé d'une voix unanime l'indignité, la déchéance du président de l'*union ouvrière allemande*, et ils ont nommé à sa place un démocrate plus pur, un député prussien, M. Fritz Mende, à qui ils ont transmis la dictature en le chargeant de « hâter l'avénement du collectivisme social. » A côté, un autre groupe s'est formé sous la direction de M. Bebel, un tourneur saxon, qui a eu pour ses opinions des démêlés avec la justice de Leipzig. Plus loin, à Augsbourg, troisième bande, troisième conclave, où paraît régner un socialiste de Munich, M. Franz, et où l'on ne veut « ni des faux agitateurs à la Schweitzer ni des faux orthodoxes à la Mende. » Bref, on se querelle, on s'injurie, on se dispute l'héritage de M. Schweitzer, et sait-on bien ce qu'on reproche à celui qu'on reconnaissait la veille comme le chef des agitateurs? On l'accuse tout simplement d'être un faux frère, de n'être qu'un pédant aristocrate sous un faux air d'ouvrier et de socialiste; on l'accuse sans autre forme de procès d'être en intelligence secrète avec M. de Bismarck, « d'être vendu à la réaction prussienne, » et, pour tout dire, d'être un vulgaire stipendié de haute police politique. « Cet homme, s'écriait-on l'autre jour à Augsbourg, est un intrigant; il fait sous le manteau le jeu du gouvernement prussien. » Que d'agitateurs en Allemagne et en bien d'autres lieux jouent ce jeu-là sans y songer!

M. Schweitzer, de son côté cependant, continue à tenir bon, et ne se laisse pas si aisément déposséder. Il garde des adhérens assez nombreux et a son centre d'action, sa vraie citadelle à Berlin, où il exhibe ses drapeaux rouges et ses drapeaux noirs sans trop molester la police, où il proclame plus que jamais la nécessité de maintenir l'unité du parti ouvrier pour marcher à la conquête du monde. N'importe, voilà pour le moment trois ou quatre unions socialistes se débattant comme des tronçons qui auront quelque peine à se rejoindre, et ces démocrates teutons sont à coup sûr plus irréconciliables entre eux qu'ils ne le sont vis-à-vis de leurs gouvernemens.

Il y a, par exemple, un point où les socialistes allemands de toutes les nuances se rencontrent merveilleusement, et M. Schweitzer crie aussi fort que les autres. Ils sont tous d'accord pour faire la guerre au radicalisme bourgeois, aux progressistes, aux économistes, suspects de relations criminelles avec le capital et avec les classes éclairées. Leur bête noire surtout est M. Schulze-Delitsch, qu'ils appellent avec un suprême dédain « l'apôtre de l'épargne, » qui a le grand tort à leurs yeux de détourner les ouvriers du courant socialiste pour les rattacher au système bienfaisant de la coopération dans la liberté, et qui a le tort plus grand encore d'obtenir les plus sérieux succès. Les députés progressistes ou radicaux de Berlin ont fort à faire eux-mêmes pour se garantir des avanies qu'on leur ménage de temps à autre. On envahit leurs réunions, on les empêche de parler et au besoin on les juge sommairement, à peu près comme le tribunal démocratique du boulevard de Clichy jugeait, il y a quelques mois, nos députés de la gauche. C'est ce qui est arrivé plus d'une fois à Berlin depuis quelque temps, et notamment dans une des dernières réunions, dont a été victime un des plus anciens apôtres du radicalisme, le vieux docteur Jacoby. Le « sage de Kœnigsberg, » ainsi qu'on l'appelait autrefois, n'a pu même se faire entendre dans cette réunion, qui avait été préparée par la démocratie bourgeoise de Berlin et qui a été bientôt envahie par une tourbe bruyante à la suite de M. Schweitzer. On a fait tout au plus au *sage* Jacoby la grâce de reconnaître que malgré son grand âge il faisait quelques efforts pour s'assimiler les vérités socialistes, et M. Schweitzer, resté maître du terrain, a déclaré une fois de plus que « la guerre sociale est une nécessité, qu'il faut la faire sans trêve et sans merci, afin d'amener la grande association productive de l'humanité. » On parle, à ce qu'il paraît, ce langage à Berlin comme à Paris; il est vrai qu'en Prusse comme en France il y a encore quelque distance entre la parole et l'action.

Assurément ce serait une singulière puérilité de chercher un lien secret entre M. de Bismarck et M. Schweitzer et de voir dans ce dernier un complice inavoué du gouvernement prussien, comme l'en accusent ses adeptes d'hier. Il est bien clair seulement que M. de Bismarck n'est pas homme à s'effrayer de ces menées socialistes, qu'il se sent parfaite-

ment en état de contenir en Prusse, et qui ne pourraient devenir dangereuses que pour quelques pays allemands dont le chancelier de la confédération du nord n'est pas chargé de garantir la sécurité. Les embarras des autres ne sont pas ce qui empêche M. de Bismarck de dormir, et ceux qui peuvent ajouter à ces embarras ne causent pas probablement un sensible déplaisir au chancelier berlinois, puisqu'ils font ses affaires. Pour lui, en ce moment, il est bien assez occupé de ce qui peut compléter l'organisation de la confédération du nord aussi bien que de ce qui se passe dans le reste de l'Allemagne. Depuis le 1er janvier, le ministère des affaires étrangères de Prusse a cessé d'exister; à dater de ce jour, il n'y a donc plus à Berlin d'autre organe de la politique extérieure que la chancellerie fédérale. C'est la Prusse fondue dans la confédération, ou, si l'on veut retourner le mot pour être plus vrai, c'est la confédération qui vient de se fondre définitivement dans la Prusse. L'identification est désormais complète. Le fait est passé presque inaperçu, et sans doute on peut dire qu'il n'est que la conséquence prévue de la situation créée en 1866. Ce n'est pas moins un signe palpable et décisif des progrès de cette transformation allemande qui est fort au-dessus de toutes les criailleries socialistes. C'est la constitution irrévocable et absolue de la suprématie prussienne dans les limites du traité de Prague. Dans ces régions du nord livrées à son omnipotence, M. de Bismarck est allé aussi loin qu'il le pouvait en fait d'annexions, d'assimilations et de fusions. Il a tout mêlé, les forces militaires, les intérêts, la politique extérieure. Il a mis son Allemagne en selle, comme il le disait; où ira-t-il maintenant au premier pas qu'il fera?

On aura beau se bercer d'illusions, il y a là toujours un inconnu dans cette Allemagne remaniée et inachevée, où la dernière guerre a mis la force d'un seul côté, en laissant l'incohérence et l'incertitude un peu partout de l'autre côté. Les événemens de 1866 ont fait la Prusse prépondérante et absorbante d'aujourd'hui; ils ont légué aux autres états allemands un héritage de difficultés intimes qui se traduisent en inévitables crises. On le voit par ce qui se passe en Bavière et, jusqu'à un certain point, dans toutes les contrées germaniques du midi. L'Allemagne du sud, garantie dans son indépendance par un article de traité qui ne pourrait sans doute être impunément violé, l'Allemagne du sud reste placée dans cette condition où elle ne peut ni se constituer d'une façon régulière et vivace, ni se rattacher à la confédération du nord. Elle flotte sans cesse entre les nécessités de son autonomie et les traités militaires qui la lient à la Prusse, entre la force d'attraction de cette demi-unité allemande qu'elle voit apparaître au-delà du Mein et les sentimens particularistes de ses populations, qui la retiennent. La lutte est au fond de cette situation, qu'on ne peut ni changer ni affermir sans risquer de rompre en visière avec la Prusse ou avec une partie de l'Europe. C'est là en définitive tout le secret de cette crise qui se dé-

roule à Munich, qui n'éclate que maintenant, mais qui se prépare depuis trois ans déjà. Jusqu'ici, le chef du cabinet de Munich, le prince de Hohenlohe, a été assez habile pour pallier ces incohérences. Arrivant au pouvoir après 1866, dans le feu d'une crise publique aussi profonde qu'inattendue, il a subi évidemment une nécessité impérieuse, il a été ce qu'on pourrait appeler un intelligent et heureux médiateur entre le parti national qui veut à tout prix marcher vers l'unité définitive et complète de l'Allemagne, fût-ce par l'absorption de la Bavière, et ceux qui tiennent avant tout à l'autonomie bavaroise. Il a été un ami de la Prusse, assez Allemand dans sa politique, sans cesser d'être un bon Bavarois. Somme toute, il a esquivé les difficultés, et s'il n'a pas fait beaucoup, il n'a rien compromis. Tant qu'on était près des événemens qui ont créé la situation actuelle, et que le prince de Hohenlohe pouvait compter sur une certaine majorité dans les chambres de Munich, en même temps qu'il avait la confiance entière du jeune roi, tout allait encore assez bien. Depuis quelque temps, tout s'est gâté. Le malaise et l'incertitude qui régnaient dans le pays ont pu être facilement exploités. Les élections dernières sont venues il y a quelques mois, et malgré le soin qu'avait pris le gouvernement de remanier, selon la bonne méthode, les circonscriptions, le scrutin a donné une petite majorité à l'opposition particulariste, qui est arrivée gonflée de sa victoire. Alors la lutte a éclaté en plein parlement, à Munich, dès l'ouverture de la session. Elle a commencé dans la première chambre, où une adresse nettement hostile au ministère a été proposée et adoptée. Quelques-uns des princes de la famille royale ont même donné à cette adresse de méfiance l'appui de leur vote; mais ici la question s'est étrangement compliquée par l'intervention du souverain, qui a pris fait et cause pour son premier ministre, qui a refusé avec une certaine hauteur de recevoir l'adresse de la première chambre, et qui a même exclu momentanément de la cour les princes assez hardis pour voter avec l'opposition.

Le jeune roi de Bavière, qui est un peu un souverain de conte de fées et qui ordinairement s'occupe plus de musique que d'affaires, s'est réveillé cette fois en sursaut, comme s'il se sentait assailli d'une réalité incommode. Il a montré une irritation extrême, une colère de prince charmant, et il s'est fait un point d'honneur de témoigner ses bonnes grâces aux membres de la première chambre qui sont restés fidèles au ministère, de donner des marques de faveur au prince de Hohenlohe. Cela n'a pas empêché l'opposition de poursuivre sa campagne dans la seconde chambre. Malgré les froncemens de sourcils du roi, les députés ont fait comme les pairs, ils se sont prononcés contre le ministère. A travers certaines contradictions qui tiennent à une situation difficile, l'adresse dit assez nettement que les traités avec la Prusse peuvent donner lieu à des interprétations diverses faites pour jeter l'inquiétude dans le peuple, et que « de là naît le désir de voir imprimer aux affaires

extérieures une direction qui inspire la confiance au pays. » Le prince de Hohenlohe s'est vivement et habilement défendu devant les députés comme devant les pairs; il n'a pas moins essuyé une défaite dans les deux chambres. L'adresse hostile des députés vient de passer à une majorité de 16 voix. Au fond, il n'y a point à s'y méprendre, c'est une manifestation anti-prussienne. Cela veut dire que les traités avec la Prusse sont un grand fléau, qu'on ne peut pas les rompre, mais qu'on peut se réserver de les interpréter, qu'il faut se garder d'aller plus loin, et que le prince de Hohenlohe est soupçonné d'être trop Allemand. On a bien senti le coup à Berlin; aussi traite-t-on de haut les *patriotes* bavarois, comme on les appelle ironiquement; on leur fait entendre qu'ils ne sont pas libres d'affaiblir la défense de l'Allemagne, et on les accable sous le nom injurieux de parti de l'*étranger*. La faiblesse de cette opposition de Munich, ce n'est pas d'être le parti de l'étranger, c'est d'être plus passionnée et plus ardente que compacte; elle se compose de toute sorte d'élémens réfractaires, cléricaux, démocrates, autonomistes étroits et récalcitrans; elle a contre elle l'esprit allemand et l'esprit libéral. Elle a cependant la force que donne un sentiment populaire éprouvé par des « destins rigoureux, » selon le mot de l'adresse, et effrayé de l'avenir. Que fera-t-on maintenant à Munich? On peut dissoudre encore une fois le parlement, mais ce n'est pas un expédient des plus sûrs; le sentiment particulariste qui a produit l'opposition actuelle ne laissera pas de subsister. Un changement radical de ministère est encore moins une solution, ou ce serait une solution assez périlleuse, puisque cela impliquerait un désaveu de la politique de conciliation suivie depuis trois ans vis-à-vis de la Prusse. La Bavière est engagée dans un défilé fort embrouillé. Si elle va jusqu'au bout de ses instincts particularistes, elle s'attire l'hostilité de la Prusse, qui compte en Bavière, comme partout, des alliances puissantes; si elle recule, c'est dès ce moment une abdication qui conduit à une absorption plus ou moins prochaine. Le prince de Hohenlohe avait quelque raison de dire que ce n'était plus une affaire simplement bavaroise. Dans ces termes, la question s'agrandit, elle touche à ce point où elle peut devenir à l'improviste une question européenne. La meilleure solution serait encore sans doute un ministère dont le prince de Hohenlohe resterait le chef, et qui s'appliquerait à rassurer le sentiment d'indépendance si vivant encore en Bavière. Ce serait peut-être le moyen d'éviter les partis extrêmes et d'ajourner des complications qui viendront toujours assez tôt.

Une crise commence en Bavière, une autre crise vient de finir en Autriche par la reconstitution du ministère cisleithan; mais les crises peuvent-elles finir en Autriche? C'est bien là que les derniers événemens ont laissé un amas de difficultés et de problèmes. La guerre de 1866 a fait à l'Autriche la dure condition d'une puissance exilée de l'Allemagne et trop allemande encore pour que l'élément germanique ne tende pas

sans cesse à dominer dans ses conseils, dans ses préoccupations. La crise qui vient de se dénouer existe en germe, à vrai dire, depuis le jour où, par l'adoption du dualisme et par les satisfactions complètes données à la Hongrie, le reste de l'empire s'est trouvé aggloméré sous ce nom bizarre de Cisleithanie avec un parlement particulier, avec un ministère distinct. La réconciliation de la Hongrie était assurément une victoire de la raison politique. La combinaison inaugurée par M. de Beust désintéressait les Hongrois, et pour l'Autriche elle mettait une force là où il y avait une faiblesse. Seulement la lutte de races et de nationalités qui divisait l'empire jusque-là se trouvait transportée désormais dans la Cisleithanie, où le pouvoir central résidant à Vienne était placé en présence des autres populations, — Tchèques, Polonais, Slovènes, Dalmates, Tyroliens, — revendiquant également leurs droits, réclamant tout au moins une certaine parité avec les Allemands. De là un conflit inévitable de tendances et de politiques qui s'est retrouvé dès l'origine dans le premier ministère cisleithan, né sous l'empire de la constitution de décembre 1867. Ce ministère, habilement composé pour faire face à une situation parlementaire toute nouvelle, a réalisé sans doute des réformes hardies et utiles, il a fait une Autriche libérale. Pour la question spéciale des rapports du pouvoir central avec les populations diverses de l'empire, il n'a rien résolu. Les Tchèques ont quitté depuis longtemps le parlement, et restent toujours dans une expectative hostile, les Tyroliens se sont retirés récemment du *Reichsrath;* les Polonais n'ont pas abandonné la partie, dans la confiance obstinée de voir aboutir une « résolution » par laquelle ils affirment leurs droits. Aujourd'hui comme il y a deux ans, il s'agit pour l'Autriche de déterminer la politique à suivre, la mesure des concessions qu'on peut faire à toutes ces provinces agitées et mécontentes.

Le problème n'est pas facile à résoudre. C'est justement sur ce point que le ministère cisleithan se divisait dès l'ouverture de la session du *Reichsrath,* il y a deux mois. Cinq membres du cabinet, les *docteurs,* remettaient à l'empereur un mémoire où ils se prononçaient pour la politique centraliste. MM. Giskra, Hasner, Plener, Herbst, Brestl, insistaient sur la nécessité de se rattacher à cette politique et de mettre plus d'unité dans le ministère. Trois autres ministres, le comte Taaffe, président du conseil, le comte Potocki et M. Berger, remettaient de leur côté à l'empereur un second mémoire où ils inclinaient visiblement vers des concessions nécessaires, pour un compromis avec les populations non allemandes. A n'écouter que leur inspiration personnelle, l'empereur et M. de Beust auraient été plutôt favorables aux propositions de la minorité du cabinet. M. de Beust, qui, comme chancelier de l'empire, plane un peu au-dessus de ces orages ministériels et ne peut s'inspirer que d'un intérêt supérieur, M. de Beust a toujours été pour une conciliation raisonnable; il a même tenté des démarches auprès des Tchèques,

il les a écoutés, et on en a fait un grief contre lui; mais ni l'empereur François-Joseph ni M. de Beust ne pouvaient méconnaître que les *cinq* du cabinet avaient la majorité dans le *Reichsrath*. Le ministère a été dès lors reconstitué à l'exclusion de la minorité dissidente. Ce n'est pas sans peine qu'il est arrivé à se remettre sur pied. On a passé quelques jours à chercher un président du conseil qu'on ne trouvait pas, et on a fini par élever à ce poste un des anciens ministres, M. Hasner. C'était donc une victoire de la politique centraliste. Au premier abord, il n'en pouvait résulter qu'une recrudescence d'aigreur et d'animosité dans les rapports du gouvernement de Vienne et des provinces qui réclament plus que jamais leur autonomie. Il n'est pas certain cependant que le ministère reconstitué puisse aller bien loin dans cette voie. D'abord, dans l'intervalle, on a publié les deux mémoires qui ont été le point de départ de la crise actuelle, et le programme des cinq n'a pas eu un succès décisif. Le président du conseil, M. Hasner, dans les premières explications qu'il a données au parlement, s'est montré moins absolu qu'on ne le craignait. M. de Beust, de son côté, prononçait dernièrement un discours dans lequel il gardait soigneusement son attitude de modérateur ou de conciliateur. La force des choses doit l'emporter. Il est bien clair que l'Autriche ne peut retrouver son équilibre qu'en désintéressant les nationalités qui sont la moitié de sa force. Par un centralisme oppressif, elle ne ferait que rejeter définitivement les Slaves dans l'hostilité et donner des armes à ses ennemis. C'est la Russie qui profite de la désaffection de la Bohême et qui cerne l'empire par sa propagande. Récemment encore le général russe Fadiejef publiait à Pétersbourg un nouveau programme panslaviste par lequel il tendait la main de la Russie aux Austro-Slaves. Les Tchèques irrités se sont hâtés de lui offrir le droit de bourgeoisie. Bien des nuages peuvent se former de ce côté, bien des luttes sont possibles. L'Autriche se présenterait à ces luttes affaiblie et désarmée, si elle ne songeait avant tout à pacifier ces provinces, ces nationalités vivaces dans lesquelles elle peut trouver son bouclier et sa force.

CH. DE MAZADE.

REVUE DES SCIENCES.

« Ouvrons quelques fenêtres et faisons entrer du jour dans cette cave où ils sont descendus pour se battre. » Ainsi dirait-on volontiers avec Descartes, lorsqu'on voit s'éterniser une discussion qui ne pourrait durer, si les argumens n'étaient pas fournis par les passions humaines. Le public s'étonne de la facilité avec laquelle les querelles entre savans tendent à s'envenimer, il ne comprend pas pourquoi l'obscurité s'épaissit à mesure que l'on va, tandis qu'il semble que sur un pareil terrain la lumière ne devrait pas tarder à se faire. Deux causes nous expliquent cependant cette apparente anomalie. C'est d'abord la prétention mal

déguisée des « sciences exactes » à l'infaillibilité de leurs procédés de recherches, c'est l'orgueil des chiffres, la présomption des mesures, la morgue des formules. Comment les contradicteurs pourraient-ils s'entendre, si chacun d'eux croit pouvoir invoquer en sa faveur l'évidence absolue? L'autre cause, plus triste à dire, c'est que trop souvent le dissentiment porte sur tout autre chose que sur l'objet qui est en vue, que la palme qu'il s'agit de remporter est une palme brodée, qu'au bout d'une controverse le vainqueur aperçoit une place ou un traitement. Si l'on fait la part de ces puissantes « causes d'erreur, » dont les combattans eux-mêmes n'ont pas toujours conscience, on ne s'étonne plus de la longueur ni de l'aigreur de certaines discussions.

Grâce à son organisation large et libérale, l'Académie des Sciences est devenue le champ-clos préféré des débats scientifiques; c'est là que se déroulent ces interminables polémiques entre hétérogénistes et panspermistes, entre détracteurs et défenseurs de Newton, entre astronomes de l'Observatoire et du bureau des longitudes, dont le bruit retentit aux quatre coins du monde. Les séances, qui ont lieu chaque lundi, sont publiques; les savans étrangers à l'Académie peuvent être admis à y faire une lecture; le *compte-rendu,* qui paraît le samedi, est un véritable journal, il mentionne toutes les communications qui ont été adressées au bureau, et reproduit celles qui paraissent importantes ou qui sont signées d'un nom connu. A cette publicité officielle s'ajoute encore celle qui repose sur les comptes-rendus hebdomadaires que les journaux ont pris l'habitude de consacrer aux séances de l'Académie, et l'on comprend dès lors qu'elle soit le centre où convergent tous les regards, le véritable foyer de la vie scientifique en France, et l'aréopage où se portent tous les débats.

Depuis deux ans, l'observatoire de Paris n'a cessé d'occuper l'Académie; il faisait concurrence à la grande affaire de la correspondance apocryphe de Pascal, Newton, Galilée et des autres savans du XVIIe siècle, affaire dont on connaît le triste dénoûment. A son tour, la question de l'Observatoire vient d'être résolue, ou plutôt tranchée par un décret impérial. Il y a quelque intérêt à y jeter un coup d'œil rétrospectif.

A l'origine, il s'agissait de transporter hors de Paris l'Observatoire dont on a ici même raconté la fondation et le pénible développement (1). Les partisans du projet alléguaient que le bruit des rues, l'agitation du sol causée par les voitures, les fumées et les émanations de toute sorte, rendaient impossibles les observations délicates sur lesquelles reposent les fondemens de l'astronomie. L'Académie fut consultée, elle nomma une commission d'enquête, et après une discussion aussi longue qu'animée voici quel fut l'avis de la majorité : « il importe que l'Obser-

(1) Voyez la *Revue* du 1er février 1868.

vatoire actuel soit conservé sans amoindrissement, mais il est nécessaire qu'un autre observatoire de premier ordre soit fondé dans un lieu convenablement choisi, à proximité de la ville de Paris. » Ce fut une grosse affaire, s'il fallait ou non écrire les mots « de premier ordre » entre deux virgules. En supprimant les virgules, on a reconnu ce qui est l'opinion générale à l'étranger, à savoir que les observations de Paris jouissent d'une remarquable précision, et que les inconvéniens de l'emplacement actuel ont été exagérés.

Le projet de translation de l'Observatoire a donc été abandonné, au moins pour quelque temps; mais les débats auxquels il a donné lieu ont mis à nu une plaie de l'établissement : l'incompatibilité absolue d'humeur qui existait entre le directeur et ses subordonnés. Travailleur hors ligne lui-même, M. Le Verrier a dû plus d'une fois, dans ses exigences, dépasser la mesure des forces ou des aptitudes de ceux auxquels il s'adressait. Gâté par une fortune rapide, aveuglé par le sentiment de sa grande position scientifique, il paraît avoir froissé bien des susceptibilités légitimes; il a fait le vide autour de lui, et le sanctuaire de l'astronomie est devenu le théâtre d'une guerre intestine qui s'est terminée par la révocation du directeur.

Le décret de 1854, qui enlevait l'observatoire de Paris au bureau des longitudes pour le réorganiser sur une base nouvelle, renfermait une disposition des plus sages, qui malheureusement resta lettre morte jusqu'en 1867. Tous les deux ans, le ministre de l'instruction publique devait se faire rendre compte de la situation et des besoins de l'Observatoire par une commission, composée du directeur, de deux membres du conseil de l'amirauté, d'un membre de l'Institut, de deux membres du bureau des longitudes et d'un inspecteur-général de l'enseignement supérieur. Cela se fait ailleurs : l'astronome royal d'Angleterre présente chaque année un rapport détaillé sur les travaux de l'observatoire de Greenwich à une commission appelée *board of visitors,* et cet exemple est imité par d'autres grands établissemens, — je ne citerai que Cambridge (en Amérique) et Oxford. Pour Paris, c'eût été une « soupape de sûreté. » La commission d'inspection instituée par le décret de 1854 ne fut cependant formée pour la première fois que vers la fin de 1867, et cela pour répondre aux plaintes incessantes des fonctionnaires. Abus de pouvoir, diminutions ou suppressions arbitraires de traitemens, changemens perpétuels de personnel, mille autres choses qui s'accumulaient comme les grains de sable pour former une montagne, voilà les griefs qui enfin firent mettre en mouvement ce « rouage modérateur » que le décret d'organisation avait ajouté au mécanisme du grand établissement astronomique. Le rapport de la commission de 1867, signé par l'amiral Fourichon, fut suivi de l'institution d'un « conseil de l'Observatoire, » qui était composé de quatre astronomes titulaires, de quatre membres de l'Institut, de l'amirauté ou du bureau des longitudes, et du direc-

teur, président de droit. Ce conseil devait se réunir au moins une fois par mois pour délibérer sur les affaires de l'établissement; il devait partager avec le directeur l'initiative des propositions dans les questions de science et dans les questions de matériel, mais le directeur représentait toujours en somme le « pouvoir exécutif, » les chefs de service étaient tenus d'agir « sous son autorité. » Étant donnés les dissentimens qui avaient déjà éclaté plus d'une fois entre le fougueux directeur et ses collègues, il était facile de prévoir que ce palliatif serait insuffisant. La situation restait pleine d'orages. M. Le Verrier, on en eut bientôt la preuve, n'était point disposé à faire bon marché de ses prérogatives dictatoriales. Le conseil ne fonctionna que d'une manière irrégulière, et les choses en vinrent bientôt à ce point que le service se trouva à peu près arrêté, comme un char attelé par devant et par derrière. Au commencement de février, les quatre chefs de service (MM. Yvon Villarceau, Lœwy, Wolf, Marié-Davy) et dix astronomes adjoints sur douze donnèrent leur démission. Le ministre s'empressa de convoquer une commission d'enquête; mais M. Le Verrier crut devoir porter l'affaire devant le sénat par une demande d'interpellation, et l'on sait de quelle manière le gouvernement a répliqué à cette « interversion des situations. »

Si l'on considère aujourd'hui sans parti-pris les résultats des seize années pendant lesquelles M. Le Verrier a régi les destinées de l'observatoire de Paris, on ne peut se dissimuler qu'il a fait de grandes choses. L'outillage actuel de l'établissement est magnifique, les observations ont été faites avec régularité et en très grand nombre, enfin, ce qui est d'une importance inappréciable, elles ont été calculées et publiées. Les services que l'astronomie pouvait attendre du grand établissement de Poulkova se trouvent singulièrement diminués par le retard indéfini qu'a subi la publication des observations; depuis trente ans que cet « observatoire modèle » existe, on n'a encore mis au jour que les résultats de quelques recherches spéciales. M. Le Verrier, en prenant la direction de l'observatoire de Paris, a commencé par réduire les observations accumulées depuis 1803, et qui jusqu'alors n'avaient été publiées qu'à l'état brut; cela forme dix volumes des *Annales*. Les observations faites depuis 1854 remplissent déjà douze autres volumes, et en y ajoutant dix volumes de mémoires sur des questions de théorie, on arrive à un total de trente-deux gros in-quarto publiés en seize ans, ce qui est presque sans exemple. Encore ne comptons-nous pas des publications accessoires telles que le *Bulletin météorologique*, plusieurs *Atlas des orages*, etc., à l'aide desquelles on arriverait peut-être à cinquante volumes. De tels résultats témoignent d'une activité extraordinaire et d'une énergie rare. M. Airy, l'astronome royal d'Angleterre, le reconnaît dans une lettre qu'il vient d'écrire à M. Le Verrier et qui a été lue au sénat. « Je regarde, dit-il, avec une très haute admiration la bonne et forte organisation que vous avez introduite dans l'observatoire de Paris,

et la hauteur à laquelle vous l'avez élevé en le tirant d'une condition inférieure. » Il faut ajouter à cela que depuis trente ans M. Le Verrier représente à peu près seul en France l'astronomie planétaire, que ses travaux personnels ont fait époque dans la science, que ses *Tables* sont adoptées par tous les calculateurs, sans excepter ceux du bureau des longitudes. Fort d'une telle situation, on comprend que M. Le Verrier ne se soit point attendu au décret qui le frappe. Il se compare lui-même à Tycho-Brahé, chassé d'Uraniborg par ses ennemis, errant par l'Allemagne et trouvant en Kepler un dépositaire pour les trésors qu'il a sauvés. Les circonstances ne sont pas sans analogie, car Tycho avait soulevé les mêmes récriminations auxquelles a donné lieu l'administration de M. Le Verrier; mais il faut nous hâter de reconnaître que le cas est moins grave aujourd'hui. L'Uraniborg était le seul observatoire qu'il y eût alors, tandis qu'à cette heure on ne manque ni d'observatoires ni d'astronomes. En se retirant, M. Le Verrier a donné à entendre « qu'il lui serait plus facile désormais d'exercer de l'extérieur une influence sur l'Observatoire et d'en obtenir des travaux sérieux. » C'est l'avertissement du Parthe.

La nécessité d'en venir à de telles extrémités est une conséquence de ce malheureux système de centralisation qui sacrifie la province au profit de Paris. Tandis que les autres pays civilisés ont chacun de dix à vingt observatoires publics ou privés, la France en a un, qui absorbe l'argent et les forces disponibles. L'observatoire de Marseille, qui fonctionne depuis quelques années, n'a été jusqu'ici qu'une « succursale » de Paris. Celui de Toulouse lutte depuis vingt ans contre l'invasion de la pluie, et n'a pas de quoi payer un astronome. S'il y avait en France, comme il faudra qu'il y en ait tôt ou tard, un certain nombre d'établissemens indépendans et convenablement dotés, qui pourraient offrir un champ à l'activité des savans que leurs goûts portent vers les sciences d'observation, on n'aurait jamais vu se produire cette situation anormale et intolérable d'une vaste branche de la science convertie en pachalik et mise à la discrétion d'un seul homme. Que reste-t-il à faire? Il faudra d'abord rendre son indépendance à Marseille, où des observateurs exercés, qui ont déjà fait leurs preuves, continueront de découvrir de nouvelles planètes et comètes. Il faudra ensuite s'occuper de Toulouse. Cet observatoire municipal vient de recevoir un grand télescope à miroir argenté, commandé vers 1865 par Petit, le feu directeur, qui, dans la préface de l'unique volume de ses *Annales,* se plaint de n'avoir pu obtenir en dix-sept ans des volets pour protéger la salle méridienne contre le soleil. L'histoire tour à tour triste et risible de ses luttes est pleine d'enseignemens pour celui qui croirait qu'en France une entreprise scientifique peut compter sur les deniers publics. M. Lambert, qui revient d'une tournée en province, où il a fait quelques centaines de conférences, et qui revient aussi léger d'argent que riche d'expérience, est un autre

exemple de cette navrante indifférence. Il lui manque toujours cent mille francs pour prendre la mer.

Les frais d'établissement de quelques observatoires de province ne seront pas si exorbitans qu'on le croit communément. Il serait absolument inutile d'organiser partout des observatoires complets, où seraient cultivées à la fois toutes les branches de l'astronomie. Les observations de précision, sur lesquelles repose le progrès de la théorie, pourraient être réservées à l'établissement principal, soit qu'on le laisse à Paris ou qu'on le transporte à Fontenay. La recherche des astres nouveaux est déjà organisée à Marseille et pourrait rester dans les attributions de cette station. Les grands télescopes de Marseille et de Toulouse se prêteront merveilleusement aux travaux qui sont du domaine de l'astronomie physique : étude de la constitution des comètes et des nébuleuses, du mouvement des taches solaires, des changemens qui s'opèrent à la surface de la lune. Viennent ensuite les expériences de photométrie, les applications de la photographie à l'étude des corps célestes, les recherches d'analyse spectrale, dont l'importance semble grandir chaque jour. Grâce à une application ingénieuse du spectroscope, deux astronomes étrangers, M. Huggins, en Angleterre, et M. Zoellner, en Allemagne, ont réussi à rendre visibles à toute heure du jour ces protubérances roses du soleil, qui jusqu'ici ne pouvaient s'observer que pendant l'instant fugitif d'une éclipse totale. On voit que ce prodigieux développement de la science astronomique offre aujourd'hui de quoi utiliser les tendances d'esprit les plus diverses, et qu'il justifierait amplement la division du travail. Encore n'avons-nous pas mentionné la nécessité d'un observatoire maritime, destiné spécialement à répondre aux besoins de la navigation; nous n'avons pas dit que Besançon réclame un observatoire dans l'intérêt de l'horlogerie française; nous n'avons pas encore parlé d'Alger, où les opérations géodésiques de l'état-major auraient besoin de trouver un point de repère sérieux.

Dans une note communiquée à l'Académie des Sciences, M Faye évalue à près de 300,000 francs les frais d'établissement de chaque observatoire de province, et à 20,000 francs les frais annuels (traitemens de trois astronomes, publications et entretien); mais, si l'on tient compte de la simplification considérable qui résulterait de la répartition des travaux de diverse nature, il nous semble que la dépense pour bâtimens et matériel peut être réduite à 100,000 francs, et l'allocation annuelle ne représente toujours que les deux tiers des appointemens d'un sénateur. Malgré l'exiguïté relative de ces sommes, M. Faye déclare « qu'il serait puéril de les demander au budget. » Il propose de vendre les terrains de l'observatoire de Paris, dont la valeur est estimée à près de 5 millions, d'attribuer à l'Observatoire impérial un million et demi pour sa translation en lui conservant son matériel et son budget actuels, et d'employer le reste à la fondation de cinq observatoires nouveaux. A

ces conditions, M. Faye renoncerait volontiers à l'antique observatoire de Louis XIV. « Les souvenirs qui s'attachent à ce monument ne disparaîtraient pas pour cela de l'histoire, et les fondations modernes les rappelleraient mieux à nos successeurs qu'un amas informe de pierres, de terrasses et de jardins, car personne n'oubliera que l'astronomie aura dû son nouvel essor à la simple plus-value de la dotation qui lui fut octroyée en 1667. » Il est vrai qu'il faut toujours casser des œufs pour faire une omelette, mais il serait à désirer, en la circonstance, qu'on pût les trouver dans un autre panier. Nous craignons que cette immortalité abstraite que M. Faye promet au monument de Perrault ne paraisse pas à tout le monde une compensation suffisante de la suppression matérielle.

Ce serait ici à l'Association scientifique de France de prendre une courageuse initiative. Sa situation financière ne laisse pas d'être assez belle. Au 31 mars 1868, les recettes effectuées depuis quatre ans s'élevaient à 170,000 francs; au 31 mars 1869, on avait encaissé 207,700 francs, ce qui donne une moyenne ronde de 40,000 fr. par an, dont la moitié est fournie par les cotisations des membres (au nombre d'environ deux mille). Pendant le même intervalle, l'emploi des fonds a été réparti comme il suit : 121,500 francs pour les travaux scientifiques que l'association a pris sous son patronage, 63,000 francs pour les frais de séances et de publications; 23,000 francs (un peu plus de 10 pour 100 des recettes) ont été capitalisés conformément aux statuts. L'association a déjà fait beaucoup de bien par les encouragemens qui ont été accordés à des savans de mérite pour les mettre à même d'accomplir des recherches importantes; mais ce qui vaut mieux encore, c'est qu'elle a puissamment contribué à développer l'esprit scientifique dans les villes de province. Elle a organisé un vaste réseau de surveillance des phénomènes météorologiques, enrégimentant sous son drapeau les hommes intelligens de toutes les classes de la société. Les premiers fruits de cette activité collective et solidaire ont été ces magnifiques atlas où l'on trouve consignée la marche de tous les orages qui ont traversé le territoire français. L'observation des bolides et des étoiles filantes a été également organisée sur une grande échelle.

Voici, en quelques mots, l'instruction qui concerne les bolides. Il faut constater la marche du météore au travers du ciel, noter l'heure de l'apparition et le temps qui s'écoule jusqu'au moment de l'explosion, décrire la grandeur, l'éclat relatif, la couleur et les autres particularités physiques du globe filant. Pour en déterminer la marche, on peut prendre des alignemens sur les constellations, ou bien, si l'on ne connaît pas le ciel, sur les objets visibles à l'horizon. La durée de la lumière peut être obtenue en comptant les battemens du pouls à défaut d'une montre à secondes. Pour donner une idée de l'éclat du météore, il est bon de le comparer à Vénus, à Jupiter, à la Lune. Ces sortes de

renseignemens, quelque incomplets qu'ils soient, peuvent être en définitive fort importans pour celui qui se chargera de tout coordonner et de construire l'orbite que l'épave planétaire a suivie dans l'espace.

On ne saurait nier que cette méthode d'observation, fondée sur le concours de tout le monde, est ce qui convient à des phénomènes aussi vagues, aussi variables, aussi réfractaires aux mesures précises que le sont la pluie et le beau temps. Cela veut être pris en gros; les petits détails sont à peu près sans intérêt pour la connaissance des lois générales, et l'expérience d'un siècle est là pour nous convaincre de la stérilité des observations isolées, si minutieuses qu'elles soient. La météorologie, prise de plus haut, rendra d'immenses services à la navigation et à l'agriculture, surtout lorsqu'elle pourra disposer dans une mesure plus large des ressources inappréciables que lui offre le développement des lignes télégraphiques. Les tentatives qui ont été faites jusqu'à présent dans cette direction n'ont pas eu tout le succès qu'on en attendait avec trop d'impatience, comme si toutes les semences germaient également vite. On veut bien récolter, mais on ne veut pas payer les frais de culture, et c'est ainsi que les entreprises les plus raisonnables sont discréditées par des essais trop timides ou trop précipités.

Parmi les innovations utiles qui, espérons-le, aideront la météorologie à sortir des vieilles ornières où elle est embourbée, il convient de citer les ascensions de ballons, qui jettent la sonde de bas en haut dans l'océan aérien. Ces excursions dans le laboratoire furent inaugurées en France par Biot et Gay-Lussac il y a plus de soixante ans, mais leur tentative resta longtemps isolée. En 1862 et 1863, M. Glaisher, le chef du service météorologique de Greenwich, entreprit une série d'ascensions en compagnie du célèbre aéronaute Coxwell, et atteignit un jour la plus grande hauteur à laquelle les hommes soient parvenus. Ses rapports sont remplis des détails les plus précieux sur le régime des vents et des pluies ou sur la distribution des températures dans les couches supérieures de l'atmosphère. Il serait fort à désirer que ces excursions fussent conduites avec le soin qui paraît indispensable pour qu'elles puissent profiter à la science. Quelle révolution pour la météorologie, si le rêve de la direction des ballons devenait réalité!

E. RANK.

ESSAIS ET NOTICES.

ASCENSION DU CAUCASE.

Travels in the central Caucasus and Bashan, by Douglas W. Freshfield; London 1869.

L'amour des voyages est une passion moderne, issue des facilités nouvelles que la locomotion doit à la vapeur. Au temps jadis, et même

encore il y a soixante ans, on avait d'excellentes raisons pour rester chez soi, — les guerres continentales, la fatigue et la longueur des déplacemens, la dépense. On ne pouvait traverser la France à moins de s'enfermer des journées entières dans la caisse étroite d'une voiture; s'embarquer, c'était s'exposer au hasard des vents et des tempêtes; franchir l'Atlantique, c'était s'expatrier, tandis qu'aujourd'hui on part à jour fixe pour New-York, on parcourt l'Amérique en wagon, et l'on prend à San-Francisco la correspondance pour le Japon ou pour la Chine avec moins d'embarras souvent qu'on n'en éprouvait au siècle passé dans un voyage de Paris à Marseille.

La Suisse est devenue un champ favori d'excursions pour ceux qui préfèrent les beautés de la nature au tableau plus animé d'une grande ville. Nos pères se contentaient de considérer les Alpes de loin lorsqu'ils allaient en Italie par la vallée du Rhône. Les récits des voyages de M. de Saussure dans le groupe du Mont-Rose et du Mont-Blanc furent presque une révélation; jusqu'alors on avait redouté les montagnes comme étant d'aspect trop sauvage et de parcours trop difficile. On fut tout étonné d'entendre dire qu'il n'y a rien de plus beau que les vallées profondes, ni de plus curieux que l'ascension d'un glacier; puis la mode s'en mêla, et elle fut durable parce qu'elle était justifiée. On va maintenant en Suisse pour voir ce que tout le monde a vu, et l'on y retourne parce que l'on a été séduit par ces grands spectacles de la nature. Les uns se contentent de suivre les sentiers frayés, il leur suffit de voir les neiges perpétuelles à distance; d'autres, plus entreprenans, ne sont satisfaits qu'après avoir escaladé les cimes et franchi les crêtes. Les Anglais surtout se distinguent dans ces entreprises aventureuses. Nous autres Français, nous aimons les montagnes pour l'effet qu'elles font en perspective, pour l'air pur que l'on y respire, pour l'exercice salutaire auquel on se livre en y vivant quelques jours. Nos voisins d'outre-Manche veulent absolument fouler les sommets de leur pied orgueilleux, comme s'ils avaient conscience d'être plus forts après avoir atteint les endroits que la nature semblait avoir rendus inaccessibles. Aussi est-ce en Angleterre que se fonda le premier *Alpine club* de l'Europe. Ses membres sont d'intrépides amateurs qui se sont donné la mission d'explorer chacune des chaînes du massif des Alpes, de pénétrer dans les vallons les plus oubliés, de réaliser les ascensions les plus périlleuses. Des associations analogues se sont formées en Allemagne et en Italie; mais elles n'ont pas autant d'ardeur que celle de Londres. Les Anglais ont mis les ascensions alpestres au rang de leurs exercices nationaux, comme le *cricket* et les courses de chevaux. Toutefois le massif des Alpes, si vaste qu'il soit, est devenu bientôt un théâtre trop restreint pour leurs exploits. Quelques-uns sont allés plus loin chercher des montagnes moins connues; tantôt ce sont les Pyrénées, tantôt c'est l'Islande ou la Norvége qui les attire. Les plus hardis vont jusqu'en Asie explorer l'Himalaya,

ou, en Amérique, les Montagnes-Rocheuses. Voici que trois membres de l'*Alpine club* viennent de parcourir le Caucase, région plus anciennement connue de nom, mais en réalité moins étudiée que des montagnes situées beaucoup plus loin.

MM. Freshfield, Tucker et Moore sont des touristes qui ne se trouvent bien que sur les glaciers, et qui traitent avec dédain les timides voyageurs des sentiers battus. Ils se sont familiarisés par une pratique de plusieurs années avec les dangers auxquels s'expose quiconque veut dépasser la ligne des neiges perpétuelles. Pour plus de précautions, ils se sont donné comme compagnon de route un vaillant guide de Chamounix, et ainsi réunis tous les quatre, ayant non moins de vigueur que d'expérience, ils se croient en mesure d'affronter les pics, les glaciers et les cols où de moins adroits ont échoué avant eux.

Les provinces situées au pied du Caucase appartiennent maintenant à la Russie après avoir éprouvé des sorts bien divers. Nul pays n'a de plus antiques annales. Aux temps fabuleux de l'histoire, c'était déjà la Colchide, royaume riche et puissant où Jason alla chercher la toison d'or à la tête de ses Argonautes. Plus anciennement encore, le mythe de Prométhée avait rendu ces contrées célèbres. Ce fut sans doute un des points du globe les premiers habités par les hommes. Cette hypothèse n'a rien que de légitime, car le climat est sain dès que l'on s'écarte du littoral, le sol est fertile; il s'y trouve, dit-on, des mines d'or, d'argent et de fer, bien que ces produits naturels soient négligés par les habitans du pays. Il est à croire que la fameuse toison d'or n'était autre chose qu'une des peaux de mouton que les montagnards plaçaient en travers des ruisseaux pour recueillir les paillettes d'or charriées par les eaux. Soumises depuis peu sans restriction à la domination russe, ces provinces conservent encore des noms qui éveillent des souvenirs : au nord, la Circassie, fameuse par la beauté de ses habitans, et le Daghestan, dernier refuge du patriote Schamyl; au sud, la Géorgie, qui partageait avec la Circassie le privilége d'alimenter les harems de l'Orient, l'Imériti et la Mingrélie, qui furent des royaumes prospères à une certaine époque. Ce fut pendant les années qui suivirent la guerre de Crimée que le tsar fit la conquête définitive des provinces caucasiennes. Le dernier acte de la longue lutte entre les soldats russes et les montagnards fut, on le sait, l'émigration en masse des débris de la population native. Les tribus du sud étaient soumises depuis longtemps, celles du nord résistaient encore. Après une défense opiniâtre, refoulées entre les montagnes et la mer, elles aimèrent mieux s'expatrier que de perdre leur indépendance. En 1864, 350,000 Tcherkesses (c'est le nom véritable des Circassiens) quittèrent le territoire envahi par leurs agresseurs et se réfugièrent dans les provinces maritimes de la Turquie d'Europe.

Comme topographie et comme histoire naturelle, la région du Cau-

case présente de nos jours un haut intérêt. Le granit apparaît sur toute la ligne de faîte; plus bas se montrent les roches schisteuses et calcaires. On y rencontre tous les terrains et aussi tous les climats de l'Europe, depuis les neiges perpétuelles, qui se tiennent à 3,800 mètres au-dessus du niveau de la mer, jusqu'aux températures régulières et clémentes du littoral. Ces montagnes forment un massif isolé qui s'étend de la Mer-Noire à la mer Caspienne, borné au nord par les vastes steppes de la province d'Astrakan, et au sud par les hauts plateaux de l'Arménie, au milieu desquels le mont Ararat se dresse à une altitude de plus de 5,000 mètres. La chaîne est coupée en son milieu par un défilé fameux dans l'histoire, c'est la passe de Dariel, les *pilæ Caucasiæ* des anciens. Hormis cet endroit, qui fut au temps jadis la route suivie par les peuples émigrans d'Asie en Europe, il n'y a que des cols que l'altitude et les difficultés du chemin rendent impraticables à tous autres que les gens du pays. Au pied même des montagnes, du côté de la mer Caspienne, la route est souvent interceptée par les crues des rivières ou par la nature abrupte du terrain, si bien que la petite ville de Derbent, capitale du Daghestan, ne communique guère que par mer avec les contrées voisines. Aussi les Russes ont-ils tracé à travers le défilé de Dariel une bonne route, bien fortifiée, qui est presque leur unique voie de communication entre la Géorgie et le reste de l'empire. Il est assez naturel de considérer, suivant l'usage russe, la ligne de faîte du Caucase comme la limite entre l'Europe et l'Asie. Dans ce cas, les pics les plus élevés, qui appartiennent à des chaînes secondaires, sont situés en Europe, et ce sont sans contredit les points culminans de notre continent. L'Elbruz atteint 5,500 mètres au-dessus du niveau de la mer; le Kasbek, le Dychtau, le Koschtantau, sont entre 4,900 et 5,200, tandis que le Mont-Blanc ne dépasse pas 4,820. Ces belles montagnes couvertes de neige avaient de quoi tenter les vaillans touristes de l'*Alpine club,* auxquels les excursions banales des Alpes semblent maintenant monotones. Le plus grave obstacle à la réalisation de leurs projets était de ne trouver dans le pays même aucun appui pour une telle entreprise. Les paysans du Caucase n'ont jamais escaladé leurs glaciers; cela se conçoit, ils n'ont aucun intérêt à le faire, et ils ne sont pas encore assez avancés en civilisation pour que la curiosité se soit développée chez eux. Des officiers russes ont levé la carte des provinces caucasiennes sous la conduite du général Chodzko; mais ils n'ont pas eu assez d'habileté ou de persévérance pour faire l'ascension des pics qui paraissaient inaccessibles à première vue, en sorte que les habitans du pays ont pu conserver jusqu'à ce jour la conviction que leurs plus hautes montagnes sont gardées par de mauvais génies qui en interdisent l'accès aux humains.

La partie la plus élevée de la chaîne du Caucase est limitée à un bout par le Kasbek et à l'autre par l'Elbruz; entre ces deux sommets, il y a

plus de 200 kilomètres à vol d'oiseau, et les cimes des montagnes, toujours supérieures à la limite des neiges perpétuelles, sont flanquées de magnifiques glaciers qui surpassent en beauté ceux des Alpes. Ce fut le théâtre des explorations de M. Freshfield et de ses compagnons. C'était un terrain vierge qu'aucun Européen n'avait encore parcouru, car les topographes russes en avaient fait la carte à distance, et les voyageurs étrangers que l'amour des recherches scientifiques attirait dans cette région s'étaient tenus de préférence dans les vallées inférieures. Le premier acte des touristes anglais fut l'ascension du Kasbek. Située près de la passe de Dariel, qu'elle domine de sa hauteur, cette belle montagne est la mieux connue de tout le massif du Caucase. On en avait souvent tenté l'escalade, et toujours sans succès. L'entreprise est en effet difficile, et l'on conçoit qu'elle était au-dessus des forces de voyageurs vulgaires qui n'étaient ni équipés ni préparés par leurs habitudes antérieures à de tels exercices. Après avoir passé la nuit à l'abri d'une tente, sur un glacier, à 3,500 mètres d'altitude, nos voyageurs laissèrent en arrière leurs porteurs indigènes, qui n'osaient monter plus haut, et s'aventurèrent seuls au milieu des neiges. La pente était si raide qu'il fallut marcher quatre heures durant en s'aidant des genoux et des mains. Enfin ils atteignirent le sommet, d'où la vue était splendide, comme on pense. Seulement ils n'avaient rien à leur disposition pour attester d'une façon irréfutable qu'ils étaient parvenus au point culminant, si bien que lorsqu'ils furent redescendus, on ne voulut pas croire qu'ils eussent réellement été jusqu'en haut. « Comment, disait-on, voilà soixante ans que des capitaines, des colonels et même des généraux russes essaient d'escalader cette montagne sans pouvoir y réussir, et ces quatre étrangers en seraient venus à bout en quelques jours! c'est impossible. »

Après ce premier triomphe, M. Freshfield et ses compagnons entreprirent de suivre entre le Kasbek et l'Elbruz le pied des glaciers et des neiges perpétuelles, œuvre en réalité plus ardue que l'ascension d'une simple montagne, car il s'agissait de voyager plusieurs semaines durant dans une contrée inconnue, en dehors des routes, loin des auberges et de la protection des garnisons russes. Les sentiers étaient parfois impraticables aux bêtes de somme, et les indigènes étaient souvent malfaisans. Voici par exemple la Souanétie, pays qui se compose du bassin supérieur de la rivière Ingour. Sauf un étroit défilé par lequel la rivière s'échappe, on n'y arrive qu'en franchissant des crêtes couvertes de glace et de neige. Les habitans sont sauvages et farouches, ce qui se conçoit sans peine de gens qui vivent isolés du reste du monde. Le gouvernement russe, jaloux de maintenir la tranquillité dans cette vallée, après avoir obtenu des natifs une promesse de soumission, y avait laissé d'abord plusieurs garnisons. Il n'y a plus maintenant qu'un poste de dix cosaques sur un territoire qui mesure

70 kilomètres de long sur 25 de large. En vérité, cet abandon nous ferait croire volontiers que la population de ce district n'est pas bien méchante; tout au plus faut-il y passer vite, ne s'y arrêter que le strict nécessaire et laisser voir aux passans que l'on rencontre les armes dont on est porteur. Ce mauvais endroit franchi, les quatre voyageurs coupèrent la ligne de faîte du Caucase au col de Nakra, passage fort élevé (3,100 mètres d'altitude), mais assez connu des Souanètes, qui descendent par là dans les steppes lorsqu'ils ont l'envie de dérober du bétail à leurs voisins les Tartares. Au sud de la chaîne, dans la Géorgie et la Mingrélie, les habitans sont chrétiens, mais paresseux, dépravés, voleurs, menteurs et turbulens. Leurs femmes sont débauchées et élèvent leurs enfans dans des habitudes de maraude et de pillage. Au nord, au contraire, les Tartares de la Kabardie sont des mahométans adonnés à la culture de la terre et à l'élève des troupeaux; ils sont aussi paisibles qu'hospitaliers envers les étrangers. On s'étonnera sans doute de trouver ici la religion musulmane supérieure à la religion chrétienne; il n'y a plus lieu de s'étonner, si l'on considère que les prosélytes des églises de Géorgie et d'Arménie ne se sont convertis le plus souvent qu'en vue des avantages matériels dont les missionnaires russes appuient leur propagande.

M. Freshfield et ses compagnons trouvèrent chez les indigènes du village d'Uruspieh, au pied du mont Elbruz, un meilleur accueil que durant leurs courses précédentes. Le chef de la tribu avait servi en Crimée dans l'armée russe; il savait à peu près ce que c'est que l'Angleterre, et il s'excusa de ne pouvoir offrir à ses hôtes leurs mets nationaux, des beefsteaks et du porter. Ce qui leur plut davantage, il leur fournit aide et assistance pour l'ascension de la montagne. Cette entreprise n'était pas au reste si difficile qu'on l'aurait soupçonné au premier abord; l'Elbruz est d'un accès plus commode que les autres pics du Caucase. Les quatre Européens arrivèrent sans trop de peine au sommet en compagnie de plusieurs hommes de leur escorte indigène, qui se montrèrent en cette circonstance aussi adroits montagnards que bons marcheurs. C'était cependant la première fois que l'on réussissait à escalader cette belle montagne. D'autres expéditions y avaient échoué antérieurement; mais il est vrai de dire que ceux qui l'avaient tenté jusque-là ne s'étaient pas préparés depuis plusieurs années à une si rude excursion en rivalisant d'audace avec les membres les plus hardis de l'*Alpine club*.

Ces contrées du Caucase sont pleines de contraste. En Géorgie, à peu de distance des districts de Souanétie et d'Ossétie, dont les habitans à demi barbares vivent sous de misérables huttes et conservent avec scrupule le costume original de leurs pères, se trouve Tiflis, ville de 80,000 âmes, tout à la fois russe, allemande et persane, résidence d'un prince de la famille impériale de Russie, qui est gouverneur de toutes ces provinces. A Tiflis, on loge dans un bon hôtel, dont les lits sont

pourvus de sommiers élastiques, on est nourri par un cuisinier français, on a le spectacle d'une troupe d'opéra qui joue *Faust* et la *Traviata*, et dans les bazars on peut acheter une peau de tigre du Daghestan ou une peau de mouton de Bokhara, ou encore un fin poignard de Géorgie chez un marchand qui a obtenu une médaille à l'exposition universelle de Paris. De même, en descendant du mont Elbruz, nos voyageurs n'eurent que deux journées de marche pour arriver à Pätigorsk, station thermale où le beau monde de la colonie russe se donne rendez-vous. En été, les Européens quittent Tiflis, parce qu'il y fait trop chaud; ceux que leurs fonctions ne retiennent pas dans la capitale se réfugient au pied des montagnes. A Pätigorsk, on voit des officiers dans leur plus bel uniforme, des dames habillées suivant la mode de Paris et des malades en bottes vernies. Ces réunions avaient peu d'attrait pour les aventureux touristes, qui avaient fait un si grand voyage avec la seule intention de parcourir les sentiers des montagnes. Ils se remirent bientôt en route pour revenir au défilé de Dariel par le versant septentrional de la chaîne du Caucase, de là à Tiflis et enfin à Poti, où ils se rembarquèrent pour l'Europe.

Il ne faut pas chercher dans le récit de M. Freshfield une peinture détaillée du pays, de ses habitans et de ses productions; ce n'était pas là ce qui l'attirait. On dirait qu'à force d'admirer la nature elle-même dans ses manifestations les plus gigantesques il s'est désintéressé du reste, comme un habitant de Saturne qui, descendu sur notre pauvre globe terrestre, n'aurait d'yeux que pour nos montagnes et ne discernerait pas les myriades d'êtres qui fourmillent dans les plaines. N'en voudra-t-on pas surtout à M. Freshfield de ne pas parler, à propos d'un voyage en Géorgie et en Circassie, des belles créatures auxquelles nous pensons involontairement en parlant de ces provinces du Caucase? Mais ce n'est pas sa faute assurément s'il a vu toutes les femmes laides et débauchées. D'autres voyageurs, Chardin, par exemple, qui traversa cette contrée il y a deux cents ans, nous avaient préparés à cette déception. Il ne faut pas plus chercher là des hommes taillés en hercule avec un pied petit et un poignet fort que des femmes délicates à la peau blanche, à la taille svelte et gracieuse. Le Caucase est la terre de la confusion des langues, ce qui indique sans doute que plusieurs races s'y sont mélangées. Au temps de Pline déjà, on racontait que les habitans de la Colchide parlaient plus de trois cents dialectes différens. Strabon, moins enclin aux exagérations, en comptait encore soixante-dix. Quant à l'état social de la population en général, il est ce qu'il doit être après une longue guerre de conquête que des discordes intestines avaient précédée. Partout où le joug russe est bien établi, il y a de l'ordre et de la tranquillité; ailleurs les paysans vivent encore dans un fâcheux état d'anarchie. Le voyageur européen n'a plus à craindre d'être attaqué ou pillé, si ce n'est chez les farouches Souanètes; mais on n'ef-

face pas en un jour les souvenirs de plusieurs siècles de barbarie : il n'y a pas longtemps que les brigands de profession étaient honorés de la faveur des princes indigènes et se sentaient l'objet de l'admiration publique. Une vieille légende se raconte encore chez les gens de la montagne sans qu'on en rougisse. Lorsque Dieu eut créé le monde, chaque peuple reçut un royaume en partage. Seuls, les habitans du Caucase avaient été oubliés. Alors le Tout-Puissant, qui voulait les dédommager avec usure, leur octroya la permission de vivre aux dépens de leurs voisins, ce qu'ils prirent l'habitude de faire, et ils en retirèrent d'amples profits.

Des savans d'un mérite reconnu, MM. Ruprecht, Radde, Abich, ont exploré les pentes inférieures du Caucase comme géologues et comme naturalistes. Quoiqu'ils aient signalé ce que ces provinces recèlent de plus intéressant, il reste encore à glaner derrière eux. Les touristes qui ne chercheront, comme M. Freshfield, que les panoramas grandioses de la nature ont devant eux un champ plus vaste d'imprévu. Ce n'est pas que cette chaîne de montagnes, jetée comme une barrière entre l'Europe et l'Asie, présente les innombrables ramifications du massif des Alpes; elle est plutôt semblable aux Pyrénées en ce sens qu'il ne s'y trouve qu'une ligne de faîte bien dessinée. La nature y est belle; les azalées, les rhododendrons et les roses trémières fleurissent à de grandes hauteurs; la sombre verdure des sapins et des cyprès se montre près des glaciers.

M. Freshfield conseille donc à ses confrères de l'*Alpine club* de consacrer aux montagnes du Caucase quelques-uns des mois de loisir qu'ils passent d'ordinaire en Suisse. Est-ce d'ailleurs une contrée bien lointaine? Pas autant qu'on se le figure en général. De Constantinople ou d'Odessa, on se rend à Poti par bateaux à vapeur. Il se construit une voie ferrée entre Poti et Tiflis, et lorsque le chemin de fer sera prolongé jusqu'à Bakou sur la mer Caspienne, ce qui est en projet, la Géorgie sera l'une des voies les plus rapides pour pénétrer dans l'Asie centrale. Les Russes, qui ont pris une position stratégique avantageuse dans ces provinces, à portée de la Perse et de la vallée de l'Euphrate, entre la Méditerranée et la Caspienne, ne négligeront rien, on peut y compter, pour pacifier le pays, rendre les communications promptes et rapides, et importer les bienfaits de la civilisation moderne, qui sont en définitive le moyen le plus sûr de s'approprier une conquête nouvelle.

H. BLERZY.

C. BULOZ.

TABLE DES MATIÈRES

DU

QUATRE-VINGT-CINQUIÈME VOLUME

SECONDE PÉRIODE. — XLe ANNÉE.

JANVIER — FÉVRIER 1870

Livraison du 1er Janvier.

L'Armée prussienne en 1870. 5

Jean Chrysostome et l'impératrice Eudoxie. — III. — Chrysostome a Cucuse et sa correspondance avec la diaconesse Olympias, par M. Amédée THIERRY, de l'Institut. 25

Le Mari de Delphine, dernière partie, par M. Amédée ACHARD. 61

Histoire du Diable, ses origines, sa grandeur et sa décadence, a propos d'un récent ouvrage allemand, par M. Albert RÉVILLE. 101

Une nouvelle route de l'Inde par la vallée de l'Euphrate. — Les expéditions du général Chesney, par M. Jules CLAVÉ. 135

Études et portraits du siècle d'Auguste. — VII. — La maladie de Domitien, par M. E. BEULÉ, de l'Institut. 160

La Place de la Roquette. — Le quartier des condamnés a mort et l'échafaud, par M. Maxime DU CAMP. 182

Guillaume Tell et les trois Suisses, la légende et l'histoire, par M. MARC-MONNIER. 214

Chronique de la Quinzaine. — Histoire politique et littéraire. 241

Une Crise a Vienne, par M. Julian KLACZKO. 252

Revue musicale. — *Rêve d'amour*, le dernier opéra de M. Auber, par M. F. de LAGENEVAIS. 259

La Science illustrée, par M. R. RADAU. 266

Livraison du 15 Janvier.

La Prusse et l'Allemagne. — III. — Les mystères de la confédération du nord et la constitution fédérale, par M. Victor CHERBULIEZ. 273

Exploration du Mékong. — VI. — La Chine occidentale, par M. L.-M. de CARNÉ. 316
John Wesley et le Méthodisme, par M. Charles de RÉMUSAT, de l'Académie Française. 350
La Transfusion du sang et la vie des élémens de l'organisme, par M. Gustave LEMATTRE. 387
Les Populations agricoles de la Toscane, étude d'économie rurale, par M. Paul LEROY-BEAULIEU. 407
Les Cryptogames et les végétaux rudimentaires. — II. — Les Cryptogames nuisibles, par M. PAYEN, de l'Académie des Sciences. 435
Suzanne Descharmes, souvenir du Poitou. 456
Études de mœurs romaines sous l'empire. — V. — L'Opposition sous les césars, par M. Gaston BOISSIER. 488
Chronique de la Quinzaine. — Histoire politique et littéraire. 513
Revue musicale. — *Fidelio*. — Mlle Nilsson a l'Opéra. — M. Richard Wagner, par M. F. de LAGENEVAIS. 525
Essais et Notices. — Poésies et Pensées posthumes de Henri HEINE 536

Livraison du 1er Février.

Malgrétout, première partie, par M. George SAND. 545
Jean Chrysostome et l'impératrice Eudoxie. — La mort de Chrysostome et d'Olympias, dernière partie, par M. Amédée THIERRY, de l'Institut. . . 586
Les Populations végétales, leur origine, leur composition et leurs migrations, par M. Charles MARTINS. 628
Les nouveaux dangers du Nord et le Scandinavisme, la Prusse et le Danemark depuis le traité de Prague, par M. A. GEFFROY. 653
Les Rapports de l'instinct et de l'intelligence chez les insectes, par M. George POUCHET. 682
Une nouvelle forme de poésie dramatique en Angleterre. — Robert Browning, par M. Louis ÉTIENNE. 704
La Liberté de l'enseignement supérieur en France, par M. Albert DURUY. . 736
L'Art contemporain. — M. Barye et son œuvre, par M. Charles d'HENRIET. 758
Chronique de la Quinzaine. — Histoire politique et littéraire. 779
Essais et Notices. — Livres de voyages, etc. 791

Livraison du 15 Février.

Malgrétout, seconde partie, par M. George SAND. 801
Lord Brougham, sa vie et ses œuvres, par M. Othenin d'HAUSSONVILLE. . 845
Exploration du Mékong. — VII. — La famine et la guerre civile, paysages et croquis chinois au Yunan, par M. L.-M. de CARNÉ. 886
Impressions de voyage et d'art. — Souvenirs de Rome, la Sixtine et le caractère du génie de Michel-Ange, par M. Émile MONTÉGUT. 918
Orateurs et Hommes d'état contemporains de l'Angleterre. — John Bright, par M. P. CHALLEMEL-LACOUR. 852
Don Solano Lopez et la guerre du Paraguay. — Derniers combats du dictateur et sa fuite, d'après des documens nouveaux, par M. Xavier RAYMOND. 988
Chronique de la Quinzaine. — Histoire politique et littéraire. 1028
Revue des sciences. — L'Observatoire et l'Association scientifique, par M. E. RANK. 1040
Essais et Notices. — Une ascension du Caucase, par M. H. BLERZY. . . . 1047

Paris. — J. CLAYE, Imprimeur, 7, rue Saint-Benoît.

5
6
8
53
82
04
36
58
79
91
801
845
886
918
852
988
1028
1040
1047